

# SERMONS

DE

JEAN DAILLE'

Sur

L'ÉPISTRE DE L'APÔTRE  
Saint Paul aux Colossiens.

TROISIÈME PARTIE,

*Qui contient l'exposition des deux  
derniers chapitres, en dix-huit  
Sermons.*



A GENEVE

Pour Pierre Chouët.

---

M. DC. LXII.

1870  
1871  
1872  
1873  
1874  
1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880  
1881  
1882  
1883  
1884  
1885  
1886  
1887  
1888  
1889  
1890  
1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900



*A*  
MONSIEVR  
*DE*  
RAMBOUILLET  
SEIGNEVR  
DE LANCEY , ET  
DV PLESSIS-FRANC.



ONSIEVR,

Ces Sermons ne vous feront pas nouveaux , s'estant passé si peu de temps depuis

## ÉPISTRE.

que vous les auez ouis à Charenton , que vous les reconnoistrez sans doute dès l'abord. Le support, qu'ils trouverent alors en nostre sainte Assemblée , leur donne au iourd'huy la hardiesse de se presenter en public. C'eust esté peut estre le meilleur de se contenter de la faueur, que nostre peuple leur fit, sans les publier encore vne fois en cette autre forme. Car outre que l'œil est de beaucoup plus delicat que l'oreille, & que les fautes d'un Discours se remarquent bien plus aisément sur le papier, où elles demeurent, que dans l'air où elles ne font que passer, il y

## ÉPISTRE.

a encore vne grande difference entre vn auditeur , que la deuotion oblige à vous escouter, & vn lecteur, qui ne vous doit rien. Le premier penferoit pecher contre la pieté, de vous refuser son attention: Le second vous fait grace de vous écouter, & vous peut examiner sans crime. Le iugement de l'vn est demigaigné pour vous: au lieu que celui de l'autre a sa liberté toute entiere. Ces raisons m'eussent empesché de hazarder l'edition de ces liurets, si la chose eust tout à fait dépendu de mon auis. Mais les desirs de mes amis, & les prieres du Li-

## ÉPISTRE.

braire s'y étant meslées, leur violence a forcé ma modestie. Encore eusse-je eu assez de vigueur & de fermeté pour m'en deffendre, s'il eust esté simplement question de moi, & de ma reputation. Car nostre siecle estant si poly, & si éclairé, que les langues les plus eloquentes, & les plumes les mieux taillées, ont de la pene à le contenter: ie sçay bien que pour luy plaire, il faut des graces, & des perfections que ie n'ay pas. Mais aussi n'est-ce pas ce que ie cherche: le sentiment de ma foiblesse, & la vocation dont Dieu m'a honoré, m'ayant assez

## EPISTRE.

sez garanty d'une telle passion. Ce qui m'a fait donner les mains à la trop fauorable volonté de mes amis, est l'intérest des ames Chrestiennes, qu'ils m'ont mis en auant, & le seruice qu'ils croyent que celiure pourra leur rendre. Ls succès nous apprendra s'ie ont eu raison de s'en promettre tant. Pour moy, la chose estant encore incertaine, ie me suis estimé obligé de ceder à leur iugement, & de preferer à toute autre consideration l'vtilité, qu'ils s'imaginent, que les fideles peuuent receuoir de mon petit traual. Et si c'est temerité de

## ÉPISTRE.

l'espérer : au moins n'est-ce pas vn crime, mais vne affection loüable de le desirer. D'une chose suis-je presque assuré, Monsieur, que vous n'aurez pas desagreable le don que ie vous fais de cette troisième & derniere partie de mon ouurage. Car pour ne rien dire de cette douceur d'esprit, & de ce naturel obligant, que chacun remarque en vous : & pour ne point considerer diuers témoignages, que j'ay receus de vostre bonne volonté en mon particulier, ie suis confirmé dans ce sentiment par vostre pieté reconnüe en nostre Eglise, tant  
par

## EPISTRE.

par les excellens fruits de vostre charité dans le train ordinaire de vostre vie, que par les seruices, que vous avez autresfois rendus à tout nostre troupeau en la charge d'Ancien, tandis que vous l'exerciez au milieu de nous avec beaucoup d'edification & de loüange. M'asseurant donc, Monsieur, que vous receurez, s'il vous plaist, ce petit present avecque vostre bonté, & facilité ordinaire : il ne me reste, que de prier nostre Seigneur, qu'il vous conserue avecque vostre belle, & bien-née famille en santé, & prosperité, vous augmentant

# EPISTRE.

tous les iours ses plus precieuses benedictions , & spirituelles, & temporelles. Je vous supplie de me continuer l'honneur de vos bonnes graces, & de me faire la faueur de croire , que ie suis passionné-  
ment,

## MONSIEVR

De Paris, le 1.  
d'Auril 1648.

*Vostre tres-humble & tres-*  
*obeïssant seruiteur,*  
DAILLE.



# S E R M O N S

S V R L' E P I S T R E D E  
l' A p o s t r e S a i n c t P a u l a u x  
C o l o s s i e n s .

T r o i s i e m e P a r t i e : s u r l e s C h a p i t r e s  
I I I . & I V .

---

S E R M O N X X X I I .

ch a p . I I I . v e r s . 1 . 2 .

V e r s . I . *Si donc vous estes ressuscitez avec  
Christ cherchez les choses, qui sont en haut,  
là où Christ est assis à la dextre de Dieu:*

I I . *Pensez aux choses, qui sont en haut : non  
point à celles qui sont sur la terre.*

**C** H E R S F r e r e s : S i l' é t u d e & l' e x e r c i -  
c e d e l a v r a y e s a i n t e t é , q u i c o n s i -  
s t e e n l' a m o u r d e D i e u , & d u p r o -  
c h a i n , e u s t r e m p l i , c o m m e i l d e u o i t , l e s  
P a r t . I I I . A

cœurs & la vie des Chrétiens ; jamais ils ne se fussent amusez à ces menties deuotions, & à ces ceremonies charnelles, dont la superstition a tousiours repeu , & repaist encore auiourd'huy le monde. Cette seconde sorte de seruices n'a été inuentée, & introduite en la religion . que pour suppléer au defaut de l'autre. Car l'homme reconnoissant bien , que la maiesté & la beneficence de Dieu nous oblige à le seruir : & les charmes, & les tentations de la terre détournant son cœur du legitime seruice, que nous lui devons, qui est celui d'une yraye & réelle sainteté : afin de ne paroistre pas vuide en la présence de cette souveraine diuinité , il lui presente au lieu de ce qu'elle nous demande, certaines deuotions corporelles, pueriles & batardes , qui pour estre de nôtre inuention nous sont naturellement agreables. Aussi les nommet-on ordinairement *des satisfactions* ; pource qu'elles sont faites pour contenter Dieu, & le payer de ce qu'on ne lui a pas rendu ce qui lui étoit deu ; Signe euident, que si l'on eut accompli ce que l'on lui deuoit , il n'eust pas esté besoin de se traouiller à ces autres exercices. C'est de là, que vinrent  
dés le

dès le commencement ces abstinences de certaines viandes , & ces distinctions de iours , & ce service des Anges , que quelques sedu&cedil;teurs vouloient établir parmi les Cr&cedil;tiens au temps mesme des Apostres. C'est encore de la mesme source, que sortirent depuis les stations , les xerofagies , & les autres disciplines des Montanistes , & de diuers heretiques , & troublerent autresfois l'ancienne Eglise. Et c'est enfin de là mesme que sont nez les cultes , & services volontaires de Rome ; ces Ordres & ces Regles de tant de Moines , qui remplissent auioird'huy le monde : le cat&cedil;isme , les jeusnes , & vigiles , la confession auriculaire , les pelerinages , les flagellations , les festes , les iubil&cedil;ez , les chappelets , & les confrairies , & vne infinit&cedil; de telles autres deuotions , qui ont inond&cedil; la religion Chr&cedil;tienne. Nous pouons bien dire en toute asseurance , que l'on n'eust iamais eu recours à telles choses , si la mortification du vieil homme , si la vraye piet&cedil; enuers Dieu , & la vraye charit&cedil; enuers le prochain , eust exerc&cedil; , & continuellement occup&cedil; les affect&cedil;ons , & la vie entiere des Chr&cedil;tiens. Aussi voyez-vous , que les plus grands

deuots confessent que leurs regles, & disciplines n'ont point de lieu dans le Ciel, où la sainteté est accomplie, & n'en eurent iamais moins en la terre, que parmi les Chrétiens du premier siècle, c'est à dire les meilleures, & les plus saints: toutes ces deuotions humaines étant euidentement nées du relaschement de la pieté des Chrétiens, & de la corruption de leurs mœurs. Et c'est pourquoy l'Apostre saint Paul, apres auoir refuté dans le chapitre precedent, comme vous l'auiez ouï, les seruices, & les mortifications pretendues des faux Docteurs de son temps, pour en dégouster, & détourner entierement les fideles, à qui il écrit, leur propose maintenant les iustes deuoirs, & les legitimes exercices de la pieté Chrétienne: le corps de la sainteté, au lieu des ombres: la doctrine solide du Seigneur Iesus, au lieu des vaines, & pueriles leçons de la superstition: la vraye mortification de la chair, au lieu des inutiles macérations des seducteurs; & l'abstinence du péché, & de ses conuoirises, au lieu de l'abstinence de certaines viandes: le Ciel en fin, au lieu de la terre: Comme vn sage jardinier, qui apres auoir arraché les mauuaises,

ou

ou inutiles herbes de son jardin , & en auoir bien nettoyé le fonds , y sème de bonnes graines , dignes d'occuper la terre & capables de produire des fruits utiles à la nourriture des hommes. Joint que par ce moyen l'Apostre va au deuant d'une obiection , que fait ordinairement la superstition. Car ne pouuant soustenir ses menus seruices , comme saints , & necessaires en eux-mesmes , elle a accoustumé d'alleguer , que quels qu'ils soient d'ailleurs , tousiours vaut-il mieux , que les Chrétiens s'y occupent , que de demeurer oisifs. L'Apostre lui arrache cette vaine couleur , montrant aux fideles , qu'ils ont vne autre tasche , beaucoup plus digne , & plus noble , à sçauoir l'étude & la pratique de la vraye sainteté : de sorte que c'est à la superstition , non seulement vne diligence superflue , mais encore vne temerité pernicieuse , de détourner les Chrétiens de leur legitime , & necessaire trauail par les exercices volontaires , dont elle pretend les charger. Laissons donc là Freres bien-amez , les vaines institutions de la superstition , soit ancienne , soit moderne : & nous tenons à la discipline de S. Paul. Meditons , étudions ,

& pratiquons ce qu'il nous ordonne : & nous assurons , qu'en suivant & observant exactement sa regle , nous n'aurons ni temps , ni volonté , ni besoin de nous travailler apres celles des hommes. Il employe tout le reste de cette epître en ces diuins enseignemens : & d'abord en ce chapitre , apres auoir élevé nos cœurs au ciel , il nous represente les devoirs generaux de la sanctification , necessaites à tous les Chrétiens : & de là passant aux particuliers il instruit les personnes mariées , les enfans , les peres , les seruiteurs , & les maistres de ce qu'ils se doiuent les vns aux autres , comme vous l'orrez , s'il plaist au Seigneur , en la suite de ces actions. Pour cette heure , afin de vous expliquer l'exhortation , qu'il a mise à la teste de cét excellent traité , & dont nous vous auons leu les paroles , nous considererons avec que la grace . & assistance du Sain& Esprit , premierement le commandement , qu'elle contient , *que nous cherchions les choses , qui sont en haut , & non celles , qui sont sur la terre* : & puis en second lieu les deux raisons , sur lesquelles il le fonde : l'une tirée de ce que nous sommes ressuscitez avec Christ , & l'autre de ce que Iesus-Christ

*Christ est là haut assis à la dextre de Dieu: & nous remarquerons sur l'une & sur l'autre partie le plus brièvement, qu'il nous sera possible, les instructions & les leçons, qu'elles nous fournissent, soit pour nôtre edification & consolation en general, soit particulièrement pour nôtre preparation au saint, & mystique repas, auquel le Seigneur Iesus nous conuie pour Dimanche prochain.*

Les anciens Grecs donnerent autrefois la gloire à celui de leurs Philosophes, qu'ils ont le plus estimé, d'auoir fait descendre la sagesse du ciel en la terre: à cause qu'il fut le premier entr'eux, qui arresta les esprits de ses disciples à la consideration de leur propre nature, & de ce que nous devons, soit à nous mesmes, soit aux autres hommes: au lieu que les sages, qui auoient vescu auant celui-ci, ne s'occupoient, qu'à la contemplation du ciel, & de ses mouuemens, & des choses naturelles, qui en dependent. Mais le Seigneur Iesus, le vray Prince de sagesse, & de la verité, nous instruit tout autrement, que ne faisoit cét homme, vrayement aueugle conducteur d'au-

tres aveugles. Car toute la philosophie de Jesus Christ est de nous arracher de la terre, & de nous élever dans le ciel, & d'y attacher tellement nos esprits, & nos affections, que nous y demeurions, & y conversions dès maintenant, & y ayons incessamment l'ame, quelque éloignez que soient nos corps de cette heureuse demeure. Il est bien vrai, comme le jugeoit ce poure Payen, que la contemplation du Soleil, & des planetes, & des autres astres, & la recherche de leurs mouvemens, & l'admiration de leur beauté, de leur lumiere, de leur grandeur & de leurs autres qualitez (qui étoit toute l'occupation de la premiere philosophie des Payens) n'est pas fort utile pour la perfection de nos mœurs, & pour le bon-heur de nostre vie. Mais aussi n'est-ce pas à cela, que Jesus Christ nous arreste. Il nous a decouvert là haut dans cette plus noble partie du monde d'autres choses infiniment plus belles, & plus nécessaires, & telles, que si ce Payen les eust veüs, il eust auüé sans difficulté, que la vraye sagesse consiste, non à s'arrester ici bas en la terre, mais à monter là haut au Ciel, pour les regarder, aimer, & admirer continuellement.

Car

Car il nous y a premierement reuelé vne sainte & glorieuse cité, élevée au dessus de la nature, & de tous les elemens : non changeante, & perissable, comme les choses inferieures, mais fondée, permanente, & eternelle ; le sanctuaire de la vie, & de l'immortalité : que Dieu a bastie, & où il a déployé toutes les merueilles de sa puissance, & de sa sagesse ; le domicile, qu'il a préparé à ceux d'entre les hommes, qui embrassans les promesses avec foi viuront ici bas en la crainte, & en l'obeissance de ses commandemens, & où il a desjà recueilli & consacré en son repos les esprits de tous ceux des fideles, qu'il a retirez hors de ce siecle. Christ nous a fait voir, que c'est là, qu'habitent ces bienheureux avec les armées des saints Anges ; & que c'est là où il est allé lui-mesme apres auoir acheué l'œuvre de nostre redemption sur la terre. C'est dans ce Paradis mystique, que fleurit le vrai arbre de vie : C'est là que coulent les fleuves de delices ; C'est là que luit le vrai Soleil, qui ne se couche iamais. C'est là où sont gardées les diuines fleurs, qui ne se peuuent contaminer ni flestrir, dont la pieté & la patience des Saints sera vn iour couronné.

C'est là que Dieu se manifeste à ses seruiteurs , & où il leur montre à découuere toutes les merueilles de son village : & où il les repaist , & les rassasie de ioye , & les transforme par cette veüe en autant de viues images de son eternelle & bienheureuse nature. C'est là, que se treuuent les richesses immortelles : les sacrez & inuiolables tresors, que nul des accidens d'ici bas ne scauroit ni diminuer, ni gâter. C'est là où est la vraye gloire, & le vray plaisir : vn honneur, vne felicité , & vne magnificence , dont l'image n'est iamais entrée ni dans nos sens, ni dans les pensées mesmes de nos cœurs : au prix de laquelle toute la pompe de la terre , & la gloire de ce Ciel, où nous voyons rouler le Soleil, & les astres, n'est rien , qu'une ombre & vne vapeur. Et comme les creatures y jouissent de la vraye gloire : aussi y exercent-elles la vraye sainteté. Tout ce qui s'en est veu ici bas n'est qu'une petite étincelle de la perfection de ces bien heureux habitans de la cité celeste. L'amour, qu'ils portent à leur Seigneur, y est parfaite, aussi bien que la connoissance, qu'ils ont de lui. La charité du prochain, la con corde, l'vnion , la verité y regnent absolument.

ment. Leurs esprits n'ont ni affections, ni desirs qui ne soyent conformes à la volonté de Dieu. La lumiere de sa face gouverne tous leurs mouuemens, & se repandant continuellement sur eux les entretient dans vne sainteté, paix, & beatitude eternelle. Le Seigneur Iesus nous a decouuert toutes ces merueilles au dessus des cieux, ayant mis en lumiere la vie, & l'incorruption par l'Euangile. Mais il nous a de plus certifié, que ce sont choses, qui nous regardent, & nous appartiennent; & nous a ouvert par sa croix, & par sa resurrection le chemin, qui nous y conduira très-assurément. Si nous auons le courage de le suivre, de quelque condition, ou qualité, que nous puissions estre, il nous aggregera à cette sainte compagnie de ses seruiteurs: y recueillant nos ames en son sein au sortir de cette terre, & y éleuant mesmes vn iour nos poures corps, reuestus de son immortalité & de sa gloire. Ce sont là, Chers Freres, ces choses, qui sont d'en haut, que l'apôtre veut, que nous cherchions: au mesme sens, que le Seigneur nous commande en l'Euangile, de chercher le royaume de Dieu, & sa iustice: signifiant par ce mot, premierement que nous nous

Matth. 6.  
33.

proposions le ciel , & l'éternité pour le dernier but de toute nostre vie, & faisons consister nostre souuerain bon-heur en cette riche possession ; que ce soit là nostre grand & vnique dessein : Et secondement que nous employons dans ce beau travail tout ce que nous auons de force; pratiquans soigneusement tous les moyens , que la parole de Dieu nous prescrit , la foy , l'innocence , la piété, la sainteté, & fuyons comme vne peste mortelle, tout ce qui éloigne, ou détourne de ce but. Car quant au paresseux, qui ne fait tout le jour, que souhaiter sans mettre la main à l'œuvre, il n'a point de part dans les choses celestes. *Son souhait le tue*, ainsi que dit le Sage ; comme vn homme, qui ne se repaist, que de vent. Il faut heurter ; il faut chercher ; il faut s'employer au salut avec crainte , & tremblement. Ce tresor n'est pas pour de froides & languissantes volontés, qui s'éuaporent toutes en vains desirs. Ce sera le prix de celui , qui le raura avec vn ardent , & genereux courage ; & qui poussé d'vne violente affection n'aura épargné ni peine, ni veille, ni travail pour l'obtenir. Ce que nous commande l'Apôstre

*Proverb.*  
21.25.

postre dans le verset suivant *de penser aux choses qui sont en haut*, revient à peu près au même sens. Car le mot, dont il se sert comprend les deux actions de nos ames vers les objets que nous aimons ; l'une de les considérer, & d'y penser ; l'autre de les désirer, & embrasser de nos affections. Ainsi voyés-vous, qu'il nous oblige premièrement à élever nos cœurs au ciel, où est le Seigneur Jesus, & à avoir continuellement devant les yeux ce bien-heureux Royaume, que Dieu nous y a préparé, & tous ces grands biens éternels, en quoy il consiste. Il veut, que cette pensée remplisse jour, & nuit nos ames ; que ce soit elle, qui y tienne le haut bout, qui en gouverne tous les mouvemens, qui regle nos résolutions, & décide toutes nos doutes. Qu'en toutes les choses, qui se presenteront, nous ayons tous-jours égard à celle-ci, pour voir comment elles s'y rapporteront, & si elles peuvent compatir avec elle. C'est ainsi que le pratiquoit le Pere des croians ; *il attendoit* (dit l'Apostre) *la cité qui a fondement* ; Et Moïse le grand législateur des Hebreux ; *il regardoit* (dit le même) *à la remuneration* ; c'est à dire (comme il

Hebr. 11.  
10.26.

s'explique en ce lieu) *qu'ils pensoient aux choses qui sont en haut.* Et cette pensée (comme vous voyés) est aussi necessairement conjointe avec l'affection, avec le desir ardent de posseder de si belles, & si excellentes choses, & avec vne ferme esperance d'en iouir quelque iour. Car il n'est pas possible de les cognoistre sans les desirer, & sans auoir de la passion pour elles. C'est donc là, mes Freres, le premier des deux deuoirs, que l'Apôtre requiert de nous : c'est à sçauoir, que *nous cherchions les choses, qui sont en haut & y pensions.* Il y a iuste vne defense, qui s'en ensuit necessairement, *de ne point chercher les choses qui sont sur la terre:* le ciel & la terre étant tellement opposés, qu'il n'est pas possible, que ceux qui, cherchent les choses de l'vn, ne renoncent à celles de l'autre. *Les choses de la terre* sont, comme vous voyés les biens du monde, les richesses, l'or, l'argent, les honneurs, les voluptés, & autres semblables : tout ce que les hommes terriens, les enfans de ce siecle, estiment, & aiment passionnement. Il n'entend pas, que nous n'ayons pour tout aucun loin de ce qui est necessaire à la vie presente. Car les biens qui  
s'y

TRENTE-DEUXIÈME

ſ'y rapportent , étans des dons de Dieu, dont nous ne pouuons nous paſſer, on les peut & acquerir & s'en ſeruir avec action de graces ſans ſ'y attacher : & en viſer ſans en abuſer. Et l'Apôtre ( comme vous ſçaués ) nous commande ailleurs d'auoir ſoin des nôtres , & de faire chacun nos propres affaires , & de travailler de nos mains , pour nous porter honneſtement enuers ceux , qui ſont de dehors , & pour n'auoir faute de rien, Mais il nous defend de *chercher les choſes de la terre*, au meſme ſens, qu'il nous commandoit de *chercher celles du ciel* ; c'eſt à dire d'y mettre nôtre ſouuerain bien, & de les deſirer avec vne ſouueraine affection & les preferer à toute autre conſideration. C'eſt ainſi , que *cherchoient les choſes de la terre* ceux, dont l'Apôtre dit ailleurs, que *le ventre eſt leur Dieu, & la conſuſion leur gloire* : & ceux de la parabole euangelique, qui preferent le ſoin de leurs champs , & de leurs bœufs & l'amour de leurs femmes à la vocation celeſte. Tel eſt dans le vieux teſtament cet Eſaii , qui aime mieux vn potage de lentille , que ſa primogeniture. Tels ſont dans le nouveau ces vilains Gadareniens , qui congedient le

1. Cor. 7.  
31.

1. Th. 4.  
11. 12.

Phil. 3. 19.  
Luc 14.  
18. 19. 20.

Fils de Dieu, pour ce qu'il leur auoit fait perdre leurs pourceaux; & ceux, qui aiment mieux leurs peres, leurs meres, leurs freres, & leurs autres alliances, & possessions terriennes, que le Seigneur Iesus; ou qui preferent la gloire des hommes à celle de Dieu. Tel est encore ce riche insensé, qui pensoit estre assés heureux, sous ombre, qu'il auoit des biens assemblés pour beaucoup d'années, & ne songeoit qu'à en jouir. Et bien que la seule dignité des chaires celestes, & la seule bassesse, & inutilité des terriennes, deust suffire pour nous recommander les premieres, & pour nous dégouster des dernieres; néantmoins l'Apostre, pour nous porter à des deuoirs si iustes nous met deux excellentes raisons en auant, dont la premiere est tirée de notre resurrection avec le Seigneur. Il l'auoit desja touchée dans le douziésme verset du chapitre precedent; & c'est de là, qu'il la reprend, & nous la ramenoit en ce lieu, disant, *si donc vous estes ressuscités avec Christ; c'est à dire puis que vous estes ressuscités avec le Seigneur; comme ie l'ai dit, & montré ci-deuant.* Car le mot, *si*, est ici employé, comme souuent

Luc 12. 19.

souvent ailleurs, pour conclurre, & non pour douter; & vaut autant, que si l'Apôtre disoit, *Puis que, ou veu que.* Au reste vous voyés bien, que la resurrection, dont il parle, n'est pas celle de nos corps, qui ne se fera qu'au dernier iour: mais vne autre mystique, & spirituelle desja accomplie en nous par la vertu de la resurrection du Seigneur, & par l'efficace de son Esprit. Il en a parlé ci-deuant au lieu, que nous auons marqué; & dans l'épître aux Ephesiens, où il dit, que *Dieu nous a viuifiés ensemble avec Christ, & nous a res-* Ephes. 2:  
*suscités ensemble, & nous a fait seoir ensemble* 5.6.  
*és lieux celestes en lui.* Il nous en explique le mystere ailleurs en ces mots; *Nous sommes (dit-il) ensevelis avec lui en sa mort par le baptesme, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Pere: nous aussi pareillement cheminions* Rom. 6:  
*en nouveauté de vie.* 4. Toute resurrection presuppõe vne mort precedente. Car *ressusciter* n'est autre chose, qu'estre rétabli en vie de mort, que l'on étoit auparavant. Or l'Écriture appelle mort l'état, où sont naturellement les hommes sous l'empire du peché, pour ce qu'alors ils n'ont nul sentiment, ni mouuement

Fils de Dieu , pour ce qu'il leur auoit fait perdre leurs pourceaux ; & ceux , qui aimant mieux leurs peres , leurs meies , leurs freres , & leurs autres alliances , & possessions terriennes , que le Seigneur Iesus ; ou qui preferent la gloire des hommes à celle de Dieu. Tel est encore ce riche insensé , qui pensoit estre allés heureux , sous ombre , qu'il auoit des biens assemblés pour beaucoup d'années , & ne songeoit qu'à en jouïr. Et bien que la seule dignité des ches celestes , & la seule basseté , & inutilité des terriennes , deust suffire pour nous recommander les premieres , & pour nous dégouster des dernieres ; néantmoins l'Apostre , pour nous porter à des devoirs si iustes nous met deux excellentes raisons en auant , dont la premiere est tirée de notre resurrection avec le Seigneur. Il l'auoit desja touchée dans le douzième verset du chapitre precedent ; & c'est de là , qu'il la reprend , & nous la ramenoit en ce lieu , disant , *si donc vous estes ressuscités avec Christ ; c'est à dire puis que vous estes ressuscités avec le Seigneur ; comme ie l'ai dit , & montré ci-deuant.* Car le mot , *si* , est ici employé , comme souuent

souvent ailleurs, pour conclurre, & non pour douter; & vaut autant, que si l'Apôstre disoit, *Puis que, ou veu que.* Au reste vous voies bien, que la resurrection, dont il parle, n'est pas celle de nos corps, qui ne se fera qu'au dernier iour: mais vne autre mystique, & spirituelle desja accomplie en nous par la vertu de la resurrection du Seigneur, & par l'efficace de son Esprit. Il en a parlé ci-deuant au lieu, que nous auons marqué; & dans l'épître aux Ephesiens, où il dit, que *Dieu nous a viuifiés ensemble avec Christ, & nous a res-* Ephes. i:  
*suscités ensemble, & nous a fait seoir ensemble* 5.6.  
*és lieux celestes en lui.* Il nous en explique le mystere ailleurs en ces mots; *Nous sommes (dit-il) ensevelis avec lui en sa mort par le baptesme, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Pere: nous aussi pareillement cheminions* Rom. 6:  
*en nouveauté de vie.* Toute resurrection 4.  
presuppose vne mort precedente. Car *ressusciter* n'est autre chose, qu'estre rétabli en vie de mort, que l'on étoit auparavant. Or l'Écriture appelle mort l'état, où sont naturellement les hommes sous l'empire du peché, pour ce qu'alors ils n'ont nul sentiment, ni mouuement

pour la piété, & la sainteté; non plus que les morts, qui reposent dans le tombeau, n'en ont aucun pour les actions de cette vie. *Vous étiez morts en vos pechés, & offenses* ( dit l'Apostre aux Eteiciens, parlant du temps de leur ignorance.) D'où vient ce que dit le Seigneur en l'Euangile, *laisse les morts ensevelir leur morts*; & ce que dit Saint Paul, *que la vesue, qui vit en delices, est morte en vivans.* Quand donc de cette miserable conditron l'homme vient par l'efficace de la vocation de l'esprit, & l'Euangile du Seigneur, à passer en l'état de grace, receuant la lumiere de la foi dans son entendement, & la charité & la sanctification dans son cœur; l'Escriture pour exprimer ce merveilleux changement, dit, *qu'il est ressuscite.* C'est là piceisement la resurrection, qu'entend l'Apostre en ce lieu. Il dit, que *nous sommes ressuscités avec Christ*; premierement, parce que ce bien-heureux changement, qui arriue en nous par la grace, est semblable à celui, qui lui arriua, lors que du tombeau, où il auoit été gisant par l'espace de trois iours, il fut releué en vie par la vertu d'enhaut. Car comme il receut alors les facultés du mou-

Ephes 2.  
1.

1 Tim. 5  
6.

mouvement, & du sentiment, dont il étoit priué dans le sepulcre ? ainsi recevons nous en nostre regeneration vn esprit, & vn principe de vie, que nous n'avions pas au paravant. Et comme le Seigneur fut rétabli en vie par la gloire du Pere, ainsi que parle l'Apostre, c'est à dire par la vertu de la grande, & glorieuse puissance de Dieu ; de mesme aussi sommes nous renouvelés, & mis en l'état de grace par l'efficace de la force de Dieu, & non par le bras de l'homme, ou par l'operation de la chair & du sang. Et enfin comme le Seigneur en ressuscitant ne recoutra pas simplement la vie, qu'il avoit dépoüillée en mourant ; mais vne autre beaucoup plus excellente, & glorieuse, spirituelle, celeste, & immortelle : de mesme aussi repré-  
 nons nous en la regeneration, non la vie du premier Adam avant le peché, de laquelle nous étions décheus, & qui quelque excellente qu'elle fut, étoit neantmoins animale, & mortelle, c'est à dire capable de se perdre, comme il parut par l'issue ; mais vne autre beaucoup plus exquisite, & plus parfaite, éternelle, immuable, & semblable à celle des Anges bien-

heureux. Ainsi voyés-vous, que la resurrection du Seigneur est l'image, & le patron de la nostre. Mais i'aiouste en second lieu, que nous sommes dits *ressuscitez avec Christ*; pour ce que c'est en lui, & de lui, que nous auons cette grace: étant euident, que la foi, qui est la premiere faculté de la nouvelle vie, nous ente, & nous incorpore en Iesus Christ; & comme le sarment ne vit, que dans son sep; ainsi l'homme ne peut viure de cette diuine vie, hors du Seigneur. Enfin nous sommes ressuscités avec Christ, parce que sa resurrection est la cause de la nostre: de sorte que s'il ne fut point ressuscité des morts, nous serions demeurez gisans dans les tenebres de nostre mort spirituelle. Christ sortant de son tombeau a ouuert, & éclairé les nostres, & a apporté du sien toutes les choses necessaires pour nous tirer du miserable état, où nous étions, & nous mettre en la possession de la vie celeste. Sa resurrection a fondé nostre foi: nous montrant clairement, qu'il est le Fils de Dieu, & que son Euangile est veritable. Sa resurrection a affermé nos ames, nous iustificiant, que sa mort a plenment satisfait, & contenté

tenté le iuge du monde. Elle a affermi nos esperances, nous faisant voir par l'exemple de nostre chef, que la mort, le plus redoutable de nos ennemis, n'est pas capable d'empescher nostre bon-heur. Elle a en suite allumé l'amour de Dieu, & le desir d'une si grande gloire dans nos cœurs; & y a produit enfin les principes, les habitudes, & dispositions de la vie nouvelle, necessaires pour paruenir à la bien-heureuse immortalité. Puis donc que Iesus Christ en ressuscitant releua par mesme moyen nostre vie, abismée dans l'enfer, & dans la malediction, & mit en lumiere toutes les causes de la foi, de l'esperance, & de la charité, les facultez principales de la nouvelle vie, que nous auons maintenant: il est euident, que c'est en lui & avec lui, que nous sommes ressuscitez. D'où s'ensuit non moins clairement ce qu'en induit l'Apostre, à sçauoir que nous devons desormais penser aux choses, qui sont en haut, & les chercher de toute nostre affection. Car la vie, à laquelle nous sommes ressuscitez avec le Seigneur, est celeste, & non terrienne; diuine, & non animale: eternelle, & non perissable. Puis donc que

chaque creature employe ce qu'elle a de sens, & d'affection aux choses conue- nables à sa vie; qui ne void, que les fide- les sont obligez par l'honneur, qu'ils ont d'estre ressuscitez avec le Seigneur, à ne respirer & à n'embrasser, que les choses, qui sont en haut, esquelles consiste proprement leur nouvelle vie? Aussi est ce l'exemple, qu'il nous a donné. Car étant ressuscité il ne demeura, que fort peu de temps ici bas, autant seulement, que le requeroit l'œuvre de nostre salut; & monta incontinent dans les cieux, pour y attirer nos pensées, & nos affections, en atten- dant, que nos corps l'y suiuent aussi quel- que iour, y étans éleuez comme fut le sien, en vne souveraine gloire. Et c'est la seconde consideration, que l'Apostre nous met ici en auant pour nous porter à vn si iuste deuoir; *Cherchez les choses, qui sont en haut, où est Christ (dit-il) assis à la dex- tre de Dieu.* Car si (comme disoit autre- fois nostre Seigneur) où est nostre tresor, là aussi est nostre cœur; où doit estre nô- tre ame, sinon dans le Ciel, puis que c'est dans ce bien heureux domicile, que resi- de son tresor? Iesus, son bien, sa vie, & sa ioye; en qui est cachée toute nostre feli- cité?

cité? Jadis sous la Loi Moïsaïque, les fide-  
 les tournoient incessamment les yeux, &  
 la pensée vers le Temple de Ierusalem;  
 parce que c'étoit le domicile des gages  
 de l'alliance de Dieu avec eux, & des plus  
 précieux simboles de sa presence, & de sa  
 gloire. Jugez quelle doit estre nostre af-  
 fection, & nostre ardeur pour le Ciel, qui  
 contient la vraie arche de Dieu, où toute  
 la plénitude de sa diuinité habite, non en  
 ombre, & en figure, mais réellement &  
 corporellement? Mais il y a plus encore.  
 Iesus Christ est nostre chef, & nous som-  
 mes ses membres. Comment pouuons  
 nous conseruer cét honneur, sinon en  
 nous tenant attachez à lui, & en le suiuant  
 fidelement sans iamais nous separer de  
 lui, ni nous éloigner du sanctuaire, où il  
 habite? Et en effet il nous proteste ex-  
 pressément en l'Euangile, qu'il veut, que  
 nous soyons, où il est; & que où est le  
 corps mort, là s'assemb'ent aussi les ai-  
 gles; de sorte, que si nous sommes verita-  
 blement de ses aigles, il n'est pas possible,  
 que nous ne prenions nostre vol au Ciel,  
 puis que ce diuin corps du Seigneur y est.  
 Et d'ici vous voyez, Chers Freres, pour  
 vous le remarquer en passant, combien

la doctrine de saint Paul est éloignée de celle de Rome. Car au lieu que l'Apôtre élève nos ames de la terre au Ciel, Rome les abbaisse, en tant qu'en elle est, du ciel en la terre, attachant les cœurs de ses devots à ses autels, & à ses ciboires matériels, où elle pretend que le Seigneur est enclos : contre la voix de toute l'Eglise, qui a tousjours constamment appliqué ces paroles de l'Apôtre au sacrement de l'Eucaristie particulièrement, exhortant les fideles, lors qu'ils le celebrent, d'avoir leurs cœurs en haut. Certainement si Jesus Christ est ici bas, comme Rome le veut, l'Apôtre a tort de nous commander de penser aux choses, qui sont en haut ; & plus encore de nous en alleguer pour raison, que c'est en haut, qu'est Jesus Christ. Si pour ce que le Seigneur est au ciel, nous ne devons, selon l'instruction de l'Apostre, rien chercher en la terre : je vous prie combien moins y devons-nous chercher le Seigneur mesme ? Je ne vous avertis point, que ceci s'entend de la presence de la nature humaine de Jesus Christ. Car vous sçavez, qu'il est par tout quant à l'essence, & à la providence de sa divinité. Et quant à la grace de son

Esprit

Esprit, & à la vertu & efficace de sa volonté, & de ses intentions, nous confessons volontiers qu'elle n'est pas renfermée dans les cieus; & qu'elle s'étend, & se demontre par tout où il veut, selon la promesse qu'il nous a faite, de se trouver au milieu de nous, quand nous serons assemblez en son nom. Mais l'Apostre ne dit pas simplement, que Iesus est au ciel. Il ajoûte, *qu'il y est assis à la dextre de Dieu.* Divers Docteurs se sont fort travailliez à expliquer ces paroles; & y en a eu enfin, qui les ont étrangement déguisées; comme si elles signifioient, que la nature humaine de nostre Seigneur, a esté revestue de toutes les proprietéz de la divinité: qui ne seroit autre chose, sinon qu'elle auroit esté transformée en yne nature divine? ce que tous vrais Chrétiens ont en horreur, confessant que les deux natures sont demeurées chacune en son entier, ayant été vnies en Iesus Christ, mais non broüillées, ni confuses. L'Apostre, si nous le voulons écouter, nous dira en deux mots, que c'est *qu'estre assis à la dextre de Dieu.* Car dans le quinzième chapitre de la première épître aux Corinthiens, parlant de l'état,

auquel Iesus Christ a esté élevé dans les cieux, & auquel il demeurera constamment iusques à la fin, au lieu de ce que le Profete, d'où cette façon de parler a esté tirée, auoit dit dans le Pseaume cent dixiesme, que le Seigneur *sera assis à la dextre du Pere*, dit simplement, *qu'il regnera, iusques à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds*; signe euident, que cette *seance à la dextre du Pere* n'est autre chose, que le souuerain empire, qui lui a esté donné sur toutes choses, & qu'il exerce & exercera iusques à la fin des

*Act. 2. 36.* siecles: entant que *Dieu l'a fait Seigneur, & Christ*, comme dit saint Pierre. Et cette consideration établit encore puissamment l'exhortation du saint Apostre. Car puis que le ciel est le trône, où est assis le Prince de l'vniuers, & d'où il dispense & gouverne toutes choses à son plaisir; c'est bien la raison, que nous y tournions les yeux, & ayons nuit & iour en la pensée cette royale cour de nostre Souuerain, pour nous consoler dans les peines, que nous donne, ou l'iniquité des hommes & des demons, ou l'intemperie des autres creatures, & pour former nos mœurs, & toutes les parties de

de nostre vie à la volonté , & sur l'exemple d'un si grand , & si saint Monarque.

Voilà, Freres bien - aimez , la leçon, que nous donne aujourd huy l'Apostre; que nous cherchions , non les choses basses , mais les hautes ; non celles de la terre , mais celles du ciel : puis que nous sommes ressuscitez avec Iesus Christ, qui est là haut au ciel , assis à la dextre de Dieu. Qu'y auroit-il au monde de plus heureux , que nous , si nous prenions vne bonne & ferme resolution de lui obeir , & de pratiquer fidelement ce qu'il nous ordonne ? Ces craintes , & ces desirs , & tant d'autres vaines passions , qui troublent toute nostre vie, n'auroient plus de lieu en nous. Eleuez bien haut au dessus de ce que les hommes conuoient , ou possèdent , ou apprehendent inutilement, nous iouirions avec les Anges d'un contentement diuin. De ce glorieux ciel, où nous serions , nous mépriserions les vanitez , & les changemens de la terre , & verrions passer ses saisons , & rouler les elemens , & perir les idoles , & couler les delices, sans aucun trouble ; assurez , que les orages ne sçauroient iamais atteindre

auquel Iesus Christ a esté élevé dans les cieux, & auquel il demeurera constamment iusques à la fin, au lieu de ce que le Profete, d'où cette façon de parler a esté tirée, auoit dit dans le Pseaume cent dixiesme, que le Seigneur *sera assis à la dextre du Pere*, dit simplement, *qu'il regnera, iusques à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds*; signe euident, que cette *seance à la dextre du Pere* n'est autre chose, que le souuerain empire, qui lui a esté donné sur toutes choses, & qu'il exerce & exercera iusques à la fin des

47.2.36. *siècles*: entant que Dieu l'a fait Seigneur, & Christ, comme dit saint Pierre. Et cette consideration établit encore puissamment l'exhortation du saint Apstre. Car puis que le ciel est le trône, où est assis le Prince de l'vniuers, & d'où il dispense & gouuerne toutes choses à son plaisir; c'est bien la raison, que nous y tournions les yeux, & ayons nuit & iour en la pensée cette royale cour de nostre Souuerain, pour nous consoler dans les peines, que nous donne, ou l'iniquité des hommes & des demons, ou l'intemperie des autres creatures, & pour former nos mœurs, & toutes les parties de

de nostre vie à la volonté , & sur l'exemple d'un si grand , & si saint Monarque.

Voilà, Freres bien - aimez , la leçon, que nous donne aujourd'huy l'Apôstre; que nous cherchions , non les choses basses, mais les hautes; non celles de la terre, mais celles du ciel : puis que nous sommes ressuscitez avec Iesus Christ, qui est là haut au ciel , assis à la dextre de Dieu. Qu'y auroit-il au monde de plus heureux , que nous , si nous prenions vne bonne & ferme resolution de lui obcir , & de pratiquer fidelement ce qu'il nous ordonne ? Ces craintes , & ces desirs , & tant d'autres vaines passions, qui troublent toute nostre vie, n'auroient plus de lieu en nous. Eleuez bien haut au dessus de ce que les hommes conuoient , ou possèdent , ou apprehendent inutilement, nous iouirions avec les Anges d'un contentement diuin. De ce glorieux ciel, où nous serions , nous mépriserions les vanitez , & les changemens de la terre , & verrions passer ses saisons , & rouler ses elemens , & perir ses idoles , & couler les delices, sans aucun trouble ; assurez , que les orages ne sçauroient jamais atteindre

ce haut, & inaccessible lieu, où seroit nostre cœur, nostre vie. Nous regarderions la mort sans pâllir : sçachant quelle ne nous sçauroit ôter aucune des choses, que nous possédons là haut. Nous souffririons tous les accidens de la vie sans émotion : parce qu'ils ne peuuent rien changer de ce que nous auons dans le ciel. Les charmes, & les illusions du monde nous toucheroient aussi peu que les menaces, & les coleres : parce que la iouissance d'un plus grand bien nous rendroit insensibles pour les moindres : comme la presence du Soleil efface la veuë des étoiles. Contens du ciel, & de son eternité, nous ne conuoiterions rien d'auantage : satisfaits d'un si riche partage, nous n'enuierions à aucune des creatures ce qu'elles ont de perfections, & de bon-heur. Toute nostre vie seroit vne feste perpetuelle : où francs du trauail, & du tracas des mondains, contemplant en esprit la gloire du Palais de nostre Seigneur, méditant ses promesses, soupirans apres ses biens, & en jouissant desia par foi, & par esperance, nous attendrions en repos le iour bien-heureux de nostre glorieux triouffe. Mais ô douleur ! combien sommes-nous éloignés

éloignés de cette félicité ! Cette chétive, & périssable terre est le seul objet de nos sens. Nos âmes n'y sont pas moins attachées, que nos corps. Elle engloutit toutes nos pensées : elle possède nos affections ; elle occupe nos soins, & nos labeurs : & jouit de tout nostre temps. Nous n'avons des desirs , & de l'amour , que pour les faux biens , qu'elle nous montre ; & n'avons de la crainte & de l'horreur, que pour les maux , dont elle nous menace. Quant au ciel , & aux choses, qu'il contient : bien loin de *les chercher*, nous n'y pensons pas seulement , si ce n'est en resuant , ou par forme de divertissement , quand on nous en parle en ce lieu : regardans les riches images , que Jesus Christ nous en a tirées, comme vne vaine peinture : belle & agreable, mais qui n'est bonne qu'à paistre nos yeux d'un court , & inutile plaisir, sans attirer, ny arrester nos desirs. C'est pourquoy toute nostre vie est miserable : pleine de douleurs & de craintes , de foiblesses, de regrets, & de malheurs. Les moindres coups nous renversent : les moindres pertes & les plus legeres afflictions nous abbatent : parce que n'étans point atta-

chez au ciel, le seul lieu du monde ferme, & affermé, nous flotons, exposez à la merci de tout ce qui nous choque. Et comme les enfans ne se peuvent appaiser quand on leur ôte une poupée, parce qu'ils y avoient mis toute leur affection; ainsi nous en prend il quand nous venons à perdre quelqu'un de ces jouëts de la terre. Il n'y a pas moyen de nous consoler; parce que nous y avons attaché nôtre cœur. Et à le bien prendre nôtre condition est pite, que celle des autres hommes; qui au moins ne sont sujets qu'aux maux qu'apporte avec soi, ou l'imfirmité de la nature, ou (comme ils parlent) l'inconstance de la fortune; au lieu qu'outre ceux-là le mauvais Chrétien, qui n'est Chrétien que de nom, est encore d'abondant expose à la persecution du monde: de sorte qu'à vrai dire il n'y a rien de plus fol, ni de plus malheureux, que lui qui a part aux souffrances, & aux disgraces temporelles des vrais fideles, & n'en a point à leur consolation, ny à leur bon heur: entant que sa profession l'expose à la haine du monde, & que son vice l'exclut de la grace de Dieu. Réveillés-vous donc mondains, & sortez

& sortez vne fois d'une si dangereuse erreur. Que la trompette du ciel, la voix de nôtre grand Apôtre, n'ait pas aujourd'hui inutilement retenti dans vos oreilles. N'ajoutez point ce mépris à vos autres crimes. Il vous a avertis de vôtre devoir. Il vous a dénoncé les raisons, qui vous y obligent. Prenez garde, que si vous fermez l'oreille à Iesus-Christ qui parle par sa bouche, vous ne perissiez enfin avec cette terre, & avec les choses que vous y cherchez. Comment ne vous appercevez-vous point, que jamais vous n'y treuve-  
rez le bon-heur que vous y cherchez? Comment l'experience de tant de millions de personnes, qui se consomment tous les iours dans ce vain travail, ne vous a-telle point appris, que les choses de la terre ne sont toutes que des vanitez, & des illusions; des figures passageres, qui promettent du plaisir de l'honneur, & du contentement, & n'en donnent point; qui ne guerissent ny les maux du corps, ny ceux de l'ame; qui travaillent infiniment ceux qui les cherchent, & ne remplissent jamais le cœur de ceux qui les possèdent; multipliant leurs de-

sirs, & leurs craintes, enflammant & envenimant leurs passions, au lieu de les éteindre? qui sont sujettes à vne infinité de changemens? que les hommes, & les elemens vous peuvent ravir à tous momens, & dont, veu la courte & incertaine durée de la vie, que nous menons ici bas, vous ne sçaurez jouir que fort peu de temps, & supposé mesme que rien ne vous les ôte avant la mort? Alors de quoi profitera-til à l'homme d'avoir gagné tout le monde, & de faire perte de son ame; Certainement c'est vn aveuglement incroyable à qui ne le verroit, je ne dirai pas que le Chrétien, qui a les esperances du siecle à venir; mais mesme qu'aucun homme raisonnable s'attache avec vne si ardente, & si opiniâtre passion à des choses si chetives, & si inutiles. Nous le sentons, & le confessons, & en faisons les plus beaux discours du monde; & avecque tout cela ce faux lustre, que nous y voyons, sçait si bien enforcer nos sens, qu'il n'y a personne, qui ne s'y laisse piper. Mais le pis est qu'outre l'erreur, & la vanité, il y va de la damnation eternelle. Car il ne faut point se flater. Nul ne peu servir à deux maistres;

ny

*Math. 16.*  
26.

ni regarder le ciel, & la terre tout ensemble. Qui cherche l'un, doit de nécessité renoncer à l'autre, n'étant non plus possible de chercher, que de trouver tout ensemble les choses, qui sont en bas, & celles qui sont en haut. Choisissez, Fideles, & prenez la bonne part; & laissans les mondains travailler inutilement apres les choses de la terre, & y chercher ce qu'ils n'y trouveront jamais, tournez le cœur, & les yeux vers le ciel, où l'Apôtre vous appelle. C'est là, Chrétien, où est la félicité, que vous desirez. C'est là où se trouve le repos, & la gloire, & la joie, & l'immortalité, & la perfection de l'ame, & du corps. Ce sôt les choses seules vraiment dignes de vos vœux, & de vos travaux. Cherchez-les, & y pensez nuit, & jour. Ne vous donnez point de repos que vous ne les ayez trouvées, & que vous n'en sentiez les premières, & les commencés dans vos cœurs. Que cette pensée adoucisse vos souffrances, & console vos pertes. C'est en vain que vous me menacez, ô mondains. Vous ne sçauriez m'ôter ce que ie possède, ni m'empescher de trouver ce que ie cherche, puis que vous n'avez nul pouvoir sur les choses du ciel.

¶ Quoi que vous me rauissiez: la meilleure  
 partie de mon tresor, & seule digne de ce  
 nom, me restera toujours toute entiere.  
 Que cette mesme pensèe nous arme cõ-  
 tre toutes les tentations: Tu me promets  
 les choses de la terre, ô tentateur: mais ie  
 cherche celles du ciel, dont tu ne peux  
 disposer. Quand i'auray perdu tout ce que  
 i'ay ici bas, jusques à cette chair mesme,  
 i'en retreuveray mille fois plus dans le  
 ciel. Que cette pensèe encore nous tiène  
 continuellement occupez dans les bon-  
 nes & belles aétions de la pieté, de la cha-  
 rité, & de l'honesteté. Que nos mœurs  
 soient semblables à celles des habitans de  
 cette diuine cité, que nous cherchons.  
 Que la lumiere de leur cõnoissance, que  
 l'ardeur de leur amour, que la pureté de  
 leurs affections luisent de bonne heure  
 en nostre vie. C'est à quoi nous oblige  
 cette nouvelle nature, que Iesus Christ  
 nous a donnée en nous ressuscitât avec-  
 que lui. Ces pensèes, & ces œuures du ciel  
 sõt les productions necessaires des facultez  
 & des principes de la vie, en laquelle  
 nous auons été ressuscitez. Vous ne pou-  
 uez ni estre Chrétien sãs auoir part en la  
 resurrección du Seigneur, ni auoir part en

sa resurrection, si vous ne cheminez avec lui, & ne portez cette lumineuse robe de sainteté, dont il reuest tous les compagnons de sa resurrection. Il nous appelle lui-mesme à cela de ce haut trône, où il est assis à la dextre de Dieu: Ame fidelé, (dit-il à chacun de nous) regarde moi, & ie t'éclairerai. Ne crain point: car ie gouuerne les cieus & la terre. Arreste seulement tes yeux, tes pensées, & ton cœur sur moi; & ie te conduiray par mon conseil, & te receuray vn iour en ma gloire. C'est ce qu'il nous promet, Chers Freres, & dont il nous donnera Dimanche prochain les arres à sa sainte table. Faisons ce qu'il nous demande, ou pour mieux dire, prions-le qu'il le fasse en nous: & il fera assurement ce qu'il nous promet. A lui, au Pere, & au S. Esprit, vrai & seul Dieu, benit à iamais, soit honneur, louiange, & gloire aux siecles des siecles. Amen.



# S E R M O N

TRENTE-TROISIÈSME.

COL. III. VERS. III. IV.

*Verf. III. Car vous estes morts: & vostre vie est cachée avec Christ en Dieu.*

*IV. Quand Christ, qui est vostre vie, apparoistra, alors vous aussi apparoistrez avec lui en gloire.*



**H** E R S Freres ; Le Seigneur Iesus étant non seulement l'auteur, & la cause, mais aussi le patron & l'exemplaire de ce grand salut, que Dieu presente au genre humain dans l'Euangile par son infinie misericorde : il n'est pas possible, que nous y ayons part, ni que nous entrions veritablement dans cette riche possession, sans auoir en nous la ressemblance de ce souuerain Seigneur, & sans estre comme autant de copies de ce diuin

diuin original: dans lesquelles paroissent tous ses traits, & lineamens, bien qu'en vne forme & mesure beaucoup moins parfaite, & moins releuée, que la sienne. C'est ce que l'Apostre nous enseigne expressément en son epistre aux Romains, disant, que *ceux que Dieu a preconnus*, c'est à dire aimez, & discernez selon son bon plaisir d'avec le reste des hommes, pour leur communiquer reellement la foi & le salut eternel, *il les a aussi predestinez à estre rendus conformes à l'image de son Fils.* Rom. 8. 28.

C'est pourquoi il nous fait l'honneur de nous appeller tantost *ses enfans*, & tantost *ses freres*; pour la ressemblance que nous auons avecque lui; la nature, la cõdition, la qualité, & cõme l'on parle dans le mode: la fortune des enfans suiuant celle de leur pere: & celle des freres étāt semblable à celle de leur aîné. D'où l'Apõtre conclut en l'Epître aux Ebreux, que *celui qui sãctifie*, c'est à dire, le Seigneur Iesus & ceux qui *sõt sanctifiez*, c'est à dire les fideles, *sõt tous d'un*, c'est à dire, d'une mesme masse, d'une mesme forme, & nature. Et pour nous le montrer, l'Escriture le compare quelquesfois à vn sep, dont nous sõmes les sarmens: & ailleurs à vn oliuier, Ebr. 2. 12, 13.

*Ibid. 8. 11.*

*Jean 15. 1.*  
*Rom. 11.*

17.

dont nous sommes les branches : toutes choses entre lesquelles il y a vne étroite communion de nature : ayans les vnes & les autres vne mesme constitution, & mesmes qualitez. Et de là vient encore, que S. Paul le nomme *nos premices*, lors que parlât de nôtre mort & de la resurrection, qui la suiura, il dit, que *Christ a esté fait les premices des dormans* : les premices, comme vous sçauiez, étant de mesme condition & nature, que le reste des choses, de la masse desquelles on les a prises. Et bien que cette conformité des fideles avecque le Seigneur Iesus soit d'une tres-grande étendue, elle paroist neantmoins principalement en deux points, où l'Ecriture la considère particulièrement; assauoir en sa mort, & en sa resurrection: dont nous auons celebré ce matin la bien-heureuse memoire. Car la mort de Iesus Christ a produit vne semblable mort en tous les vrais fideles, les reduisant par son efficace & par sa vertu en vn état cõforme à celui, où il étoit, étendu en la croix, & gisant dans le sepulcre. Et sa resurrection transfert pareillement en eux vne vie semblable à celle, qu'il reprit, lors qu'ayât vaincu la mort, il sortit de son tombeau. Sa

mort

1. Cor. 15.

40.

mort est non seulement la cause , mais aussi le patron de la nostre : & sa vie est pareillement & le principe , & l'exemple de la nôtre. C'est de cette mort, & de cette vie, Freres bien-aimez, l'effet & l'image de la mort , & de la resurrection du Seigneur, que nous faisons état de vous entretenir en cette action. Car apres auoir celebré la memoire de la mort , & de la resurrection de ce grand Sauueur, & participé à l'une & à l'autre par la vertu de son Esprit, & de nostre foi ; que scaurions-nous mediter de plus à propos, que le precieux fruit, que l'une & l'autre produit en nous ? & les images de l'un & de l'autre de ses misteres, que ce divin mort, & resuscité tire , & forme en nous ? entant qu'il nous change en quelque sorte en lui-mesme par l'empreinte de sa vertu toute puissante ; de sorte que si nous l'auons veritablement receüe , nous sommes-faits morts , & resuscitez comme lui ? S. Paul nous enseigne cette belle & salutaire verité dans la suite de nos textes ordinaires, en ces paroles, que nous auons leuës pour estre le sujet de cét exercice. Dans les precedentes, que nous exposames il y a huit iours , ce grand Apostre

nous arrachoit de la terre pour nous élever dans ce ciel bienheureux, où Iesus est assis à la dextre du Pere, *Cherchez* (disoit-il) *les choses, qui sont en haut : & non point celles, qui sont sur la terre.* Mais parce qu'il sçauoit combien ce transport est difficile à des personnes, qui tiennent encore à la terre en tant de façons, pour nous persuader vn si haut dessein, outre les raisons, qu'il nous a desia représentées, tirées de nôtre resurreçtiõ avecque le Seigneur, & de sa presence, & de son glorieux empire dans les lieux, où il nous veut élever : il nous en propose encore deux autres en cét endroit : L'vne, prise de nôtre mort, *Car* (dit-il) *vous estes morts :* & l'autre, de la nouvelle vie, que nous auons receuë, cachée à la verité pour cette heure en Dieu, mais qui se découurira vn iour à pur & à plein en la manifestation du Seigneur Iesus : *Võtre vie* (dit-il) *est cachée avec Christ en Dieu. Quand Christ, qui est vostre vie, apparoißtra, lors vous aussi apparoißrez avec lui en gloire.* Ce sont les deux principaux points, que nous traiterons en cette action, moyennant la grace du Seigneur, que nous inuoquons, le priant, que cette sienne pa-

role

role nous soit vrayment la puissance à salut, nous changeant tout entiers en la ressemblance & de la mort salutaire, & de la glorieuse vie, afin que mort à nous mesmes, nous ne viuions plus desormais, qu'en lui, à son honneur, & à l'edification de nos prochains.

Ne vous effrayez pas Fideles, de ce que l'Apôtre vous dit d'entrée, que *vous estes morts*. Cette mort, qu'il vous attribuë, est vn gain, & non vne perte; vn present de la grace de Dieu, & non vn effet de la colere, ou vne execution de sa iustice. L'auouë, que toute mort est la priuation d'vne vie, que l'on possedoit. Mais puis qu'il y a des vies miserables, & maudites: il faut confesser, que toute mort n'est pas necessairement vn malheur. Car ce n'est pas tant vn malheur, qu'vn bonheur, de nous défaire, de ce qui nous nuisoit. C'est vn auantage, & non vne perte, d'estre priué d'vn poison, & de dépouiller vn habit de malediction. La mort, dont parle l'Apôtre, n'est pas l'abolition de cette heureuse vie, que le Createur nous auoit donnée au commencement, pour la viure dans le Paradis en vn continuel exercice de la iustice, & droiture

originelle de nôtre nature, & en la douce & innocente iouïſſance des biens du premier monde. C'est le premier Adam, & non le ſecond, qui nous à ôté cette vie-là: & cōme nous l'auions receuë en ſa perſonne: auſſi l'auons-nous perduë par ſon crime, ayans eſté heritiers de ſon malheur, auſſi-bien, que de ſon vice. La vie, qu'éteint en nous la *mort* ici entendüë par l'Apoſtre, eſt cette vie corrompüë, & infectée de peché, que nous auions receuë de nos premiers peres par la generation charnelle: vne vie contraire à la volonté de Dieu, & coupable de ſa colere, & ſuiette à ſa malediction: l'actiō d'vne nature empoisonnée, & l'exercice d'vne intelligence auëugle, d'vne volonté peruerſe, & d'vne affection déreglée: le flux cōtinuel d'vne abominable peſte, qui ne pouuoit dans les ſuites de la nature ſe terminer autrement, qu'en vne mort éternelle. C'eſt ce que l'Ecriture appelle *la vie du vieil homme*: c'eſt à dire de cette nature toute gâtée & corrompüë, que nous tirons d'Adam, & qui dans l'erreur de ſa fauſſe ſageſſe, poſant ſon bonheur dans la jouïſſance des choſes terriennes, ſ'y attache par vne deſordonnée conuoitiſe,

rife, & n'agit, & ne traueille, que pour les acquerir: les pourchassât avec vne si violente ardeur, qu'il n'y a rien de si saint, de si iuste, & de si honeste, qu'elle ne viole pour en venir à bout. C'est la vie, que le Seigneur Iesus détruit en tous ses vrais membres, & à l'égard de laquelle son saint Apostre dit, & entend ici, que nous sommes morts. La mort, dont il parle, n'est autre chose, que la priuation de cette pernicieuse, & maudite vie: l'abolition de ses principes, & l'aneantissement des habitudes, d'où elle depend. Nous sommes morts, parce qu'entrât en la communion de Iesus Christ nous auons dépoüillé cette premiere vie, animale, charnelle, & terrienne; qui consistoit en vne peruerse & vicieuse recherche, & jouissance des choses perissables de ce vieux mode: qui s'é va détruit. Et c'est ce qu'il nous enseigne encore en tant d'autres lieux: cōme quād il dit, que les choses vieilles sont passées: que Christ étant mort pour tous, tous aussi sont morts pour ne viure plus dorésnauant à eux-mesmes: & derechef, que nous sommes morts avec Christ en seuelis avec lui en sa mort par le baptesme: faits vne mesme plante avec lui par la cōformite de sa mort:

que nostre vieil homme a esté crucifié avec lui, à ce que le corps du peché fust aneanti: &

Gal. 5. 24.

ailleurs, que ceux qui sont de Christ ont crucifié la chair avec ses conuoitises: & c'est

Col. 2. 11.

cela mesme, qu'il appelloit ci-deuant la circoncision de Christ, & le dépouillemēt du corps de la chair: & qu'il nous represente

Gal. 2. 19.

20. &amp; 6.

14.

ailleurs en sa propre personne, quand il dit, qu'il est crucifié avec Christ & que ce n'est plus lui, qui vit: mais Christ, qui vit en lui, & que le monde lui est crucifié, & qu'il est crucifié au mode. Et c'est cela mesme qu'entend S. Pierre, quand il dit, que

1. Pierr. 4.

1. 2.

nous auons souffert en la chair avec le Seigneur, afin que le temps, qui nous reste en chair, nous ne viuions plus selō les conuoitises des hommes. Regardez-moi cette femme penitente, dont vous auez l'histoire dans l'Euangile. Auant que d'auoir veu le Seigneur, c'étoit vnē perduë, qui ne viuant, que dans l'ordure; & n'auoit ni action, ni sentiment, que pour les conuoitises de la chair. Mais depuis qu'elle eut ouï la parole de Iesus, & senti l'efficace de son Esprit, elle perd aussitost toute cette premiere vie. Elle n'a plus ce cœur lascif, & deshoneste: ces regards impudiques: ces conuoitises impures. En

vain

vain cherchez-vous en elle cette personne débauchée, qui viuoit ci-deuant dans l'infamie. Elle n'y est plus. Elle est morte. Les *fleches aigues* du Roi de gloire sont *Ps. 45. 4.* entrées dans son cœur, & l'ont fait mourir. Regardez-moi nostre Paul auant sa conuersion. C'étoit vn sanglier furieux, *enflambé de menaces, & de tuerie,* ne respirant que le sang & le carnage; vn meurtrier animé d'orgueil, & de cruauté. *Act. 9. 4.* Iesus lui eut-il parlé sur le chemin de Damas? Sa parole, comme vn glaiue à deux tranchans, perça ce fier & indomptable persecuteur. Il le frappa à mort; ou pour mieux dire l'abolit, & le consuma tout entier en vn moment. N'y cherchez plus Saul, cet homme si cruel, & si fier. Il n'y est plus. Il est mort: & si bien mort, que vous ne trouuerez plus en lui aucune trace de ce qu'il étoit ci-deuât. Voyez-moi encore ces Payens de Colosses, d'Efese, d'Athenes, & d'ailleurs, conuertis par son ministere. Auant cela c'étoient des idolatres, débordez en toute sorte de vices; dont la vie n'étoit qu'vn continuel exercice de superstition & d'impieté, d'auarice & d'ambition, d'enuie, de cruauté, & d'iniustice. Maintenant, qu'ils ont passé  
par

par la victorieuse main du Seigneur Iesus, vous n'y voyez plus rien de semblable. Il a éteint toute cette sorte de vie en eux. Ces idolatres, & ces impies, ces voluptueux, & ces larrons, qui viuoient ci-deuant en leurs personnes, sont tous morts. Ce sont d'autres hommes nouveaux, où il ne reste plus rien de ce qu'ils étoient ci-deuant. Enfin il n'y a pas vn de ceux, qui sont vraiment fideles, & vrais membres de Iesus Christ, qui n'ait souffert cette mort : en qui la chair n'ait esté tuée, & le vieil hōme percé, cloüé, & crucifié sur la croix du Fils de Dieu. I'auoué que tandis, qu'ils sont sur la terre, ils ressentent encore en eux les efforts, & les atteintes de ce vieil homme, & ce combat de la chair conuoitant contre l'Esprit, dont l'Apôtre parle ailleurs. Mais ie soutien, que cela n'empesche pas, que l'ō ne puisse dire dès maintenant des vrais fideles, qu'ils sont morts à l'égard de la chair, & que la chair est morte en eux. Premièrement, parce que la sentēce en est donnée dans le iugement de Dieu, qui a arrêté dans son conseil eternal d'esteindre & d'abolir en tous les membres de son Fils cette premiere vie, qu'ils auoient heritée du

tée du vieux Adam. Secondement, parce que l'exécution de cét Arrest de Dieu se commence , & s'avance en eux dès maintenant. La chair y reçoit dès cette vie le coup mortel de la main de Jesus Christ , & n'est pas possible , qu'elle s'en releve. Et en troisieme lieu , parce que cette execution desia commencée en eux , ne tardera gueres à s'acheuer ; la mort naturelle , qui veu la briueté des iours , que nous passons icy bas , n'est pas loin de chacun d'eux , dépouillant premierement leur ame de tout ce qui lui restoit de terrien , & de charnel ; & la resurrection devant ensuite en repurger aussi en fin leur corps au dernier iour , auquel la vie terrienne sera entierement , & de tout point détruite , & abolie. C'est pour cestrois raisons , que l'Apôtre dit icy , & ailleurs , que les fideles *sont morts* , à l'égard de la vie du peché , & de la chair ; non qu'ils n'en ayent encore quelques restes en eux ; mais parce que cette mort est ordonnée par l'arrest de Dieu , & desia commencée en eux , & que bien tost elle s'y achevera infailliblement ; Tout ainsi que nous contons entre les morts le crimi-

nel, qu'une Cour souveraine, & le malade, qu'un sage & habile Medecin, ont condamné à la mort; & ne feignons point de dire, que *c'en est fait, qu'il est mort*, pource que la mort lui est inévitable, & que ce qui lui reste de vie, n'est plus rien. Ainsi quand un homme a esté blessé mortellement, dès là nous le mettons au rang des morts: pource que les principes de sa vie sont frappez, & que ce qu'elle a encore de mouvemens, & de sentimens, ne sont que ses derniers abois, & les inutiles efforts du dernier combat, qu'elle rend avant que de finir. Il en est de mesme des vrais fideles. La chair est en eux blessée à mort: & si elle agit encore, si elle s'efforce, si elle leur donne quelque atteinte: tout cela est peu de chose, au prix de la vie, qu'elle exerçoit autresfois en eux. Elle y regnoit alors. Maintenant si elle y combat encore, tant y a qu'elle n'y regne plus. Elle y treuve un esprit, qui lui resiste; qui lui fait teste; & elle perd peu à peu dans ce combat mortel pour elle, ce qui lui reste encore de sang & de vie. C'est pourquoy le Seigneur Iesus, dont la mort, comme nous auons dit, est & la cause, &

le

le patron de la nôtre, ne mourut pas tout d'un coup ; mais d'une mort lente, ayant demeuré cinq, ou six heures dans l'agonie avant que de rendre l'esprit. C'est ainsi que meurt le vieil homme des fideles. Il est bien desja percé des cloux du Seigneur, & attaché à la croix, & en état de mort, & sans esperance de ressource. Mais tant y a qu'il se debat encore, & sera quelque temps en cét état, perdant, non tout à vn coup, mais peu à peu le sang, la force, le mouuement, & la vie. C'est là la condition des vrais fideles; d'où paroist la pernicieuse erreur de ceux, qui ayans le vieil homme en eux, non lié, non percé, non blessé à mort, mais viuant & regnant en pleine liberté, & dans vne entiere vigueur, s'imaginent neantmoins, qu'ils appartiennent à Iesus Christ, & sont du nombre de ses vrais membres. C'est vn abus mortel, Iesus ne recognoist pour siens, que ceux, qui sont morts avec luy: dont la chair est, ou desja couchée & aneantie dans le tombeau, comme de ceux, qui vivent dans le ciel, ou du moins clouée à la Croix, comme ceux, qui combattent encore sur la terre. I'aduouë, que la pre-

somption de ceux, qui se vantent de ne pecher plus, & de ne plus sentir en eux aucun mouvement, ny aucune contradiction de la chair, est tres-vaine; Mais vôtre erreur n'est pas moindre, ô mondain, qui ayant le peché regnant, & la chair viuante en vous, ne laissez pas de vous faire accroire que vous estes vray Chrestien. Si la chair respire encore dans le vray Chrétien; si elle y a encore quelque mouvement, & quelque sentiment; tant y a qu'elle n'y domine plus. Elle n'y vit plus; elle y languit, & y est si foible, qu'il paroist bien, qu'elle est dans les accez de la mort. Mettez-la en cet état, si vous voulez estre vraiment Chrétien. Attachez la à la croix de Iesus. Transpercez-la de ses clous, & de ses épines. Abbreuez-la de son vinaigre; ôtez luy ses delices; épuisez son sang, & ses forces. Or puisque c'est là nôtre condition; puisque par le benefice du Seigneur nous sommes morts de la façon, que nous venons de l'expliquer; vous voyez bien, Fidele que ce qu'en conclut l'Apôtre, s'en ensuit évidemment, & necessairement; assavoir, que nous ne devons plus chercher les choses,

choses, qui sont sur la terre. Car puis que nous avõs depouillé en Iesus Christ cette vie animale, & vicieuse, à l'entretien & au bonheur de laquelle les choses terriennes se rapportent; où est celuy, qui ne comprend, que ce seroit à nous vne insupportable extravagance de nous y amuser encore; Ce seroit vne erreur aussi ridicule, que si quelcun alloit chasser du gibbier, ou acheter des pierres, & des étoffes precieuses pour vne personne, ou desja morte, ou qui du moins est à l'Agonie. Elle n'a plus besoin de ces choses, qui ne sont bonnes, que pour nourrir, ou pour parer la vie, qu'elle n'a plus. C'est iustement ce que vous faites, Chrétien, qui travaillez avec tant d'ardeur en la recherche, & en l'acquest des richesses, des honneurs, & des autres biens de ce siecle. Tout cela est l'équipage d'une vie, que vous n'avez plus. La chair, aux délices, & à l'ornement de laquelle seruent ces biens là, est morte, ou du moins frappée à mort en vous. Elle est crucifiée avec le Seigneur; & vn crucifié n'a que faire de viande, ny de joyaux, ny des autres choses de la terre. *Insensé* (disoit le Sei-

Luc 12.20

gneur au riche mondain de la parabole  
 Evāgelique) *cette nuit même on te redemā-*  
*dera ton ame; & les choses, que tu as apres-*  
*tées, à qui serōt elles? cōme s'il disoit qu'é-*  
*tant vne fois mort, il n'en pourra plus*  
 iouyr. Chrétien, cōment ne penlez vous  
 point, que non seulement vous mourrez  
 bien-tost, mais qu'à vray dire vous estes  
 de ja mort? qu'il n'y a plus de vie char-  
 nelle pour vous? pour en conclurre, que  
 vous n'avez donc plus de besoin de tou-  
 tes ces denrées de la terre, que vous ra-  
 massez avec tant de pene; le confesse,  
 que tandis, que nous sommes sur la ter-  
 re, nous ne pouvons nous en passer en-  
 tierement. Mais aussi ne pouvez vous  
 nier, que pour y vivre Chrétiennement,  
 nous n'en avons besoin, que de fort  
 peu, & pour fort peu de temps; pource  
 qu'il nous reste fort peu de cette vie, à la-  
 quelle elles sont necessaires. Ayons y à  
 proportion peu d'affection, & d'attache-  
 ment. Vsons en mais pour la necessité,  
 & non pour les delices. Regardons le  
 monde, & ses biens avec des yeux de pe-  
 lerins; n'en prenant qu'autant, qu'il  
 nous en faut pour passer outre. Propo-  
 sons nous l'exemple de la vie, que le Sei-  
 gneur

gneur passa sur la terre durant les jours de sa chair ( car aussi est ce le patron de celle, que nous viuons ici bas depuis nôtre regeneration, ) Il ne cherchoit ni la gloire, ni les plaisirs, ni les richesses du monde. Il ne s'attachoit à pas vne de ces choses; mais se seruoit de ce qui luy étoit nécessaire pour le viure & le vestement avec vne grande sobriété, & frugalité; sans en goûter la jouissance, craignant si peu d'en estre privé, qu'au lieu de la gloire du monde, il y souffrit volontairement vne extrême ignominie, la pauvreté & la nudité au lieu des richesses, les tourmens & la Croix au lieu des plaisirs. Ainsi voyez vous, Mes Freres, comment la consideration de nôtre mort en Iesus Christ nous doit détourner de l'affection, & de la recherche des choses terriennes. Mais la vie, que nous auons en luy mesme, ne nous en doit pas moins éloigner; & c'est ce que l'Apôtre nous propose en second lieu; *Vous estes morts; & vôtre vie* ( dit-il ) *est cachée avec Iesus Christ en Dieu. Quand Christ, qui est vôtre vie apparoitra, alors vo' aussi apparoitrez avec lui en gloire.* Il semble que les premières paroles, *& vôtre vie est cachée avec*

*Iesus Christ en Dieu*, vont au deuant d'une obiectiōn, que l'on pouuoit faire à l'Apōstre sur ce qu'il vient de dire, *que nous sommes morts*. Car comment subsiste cela avec ce qu'il posoit cy-deuant, que *nous sommes ressuscitez avec Christ*? Si nous sommes ressuscitez, nous viuons : & si nous viuons, il n'est donc pas vray, que nous soyons morts. Mais il est aisé de resoudre cette difficulté. Car premierement la vie, à laquelle nous sommes morts, est celle du peche, & de la chair, comme nous l'auons expliqué; au lieu que la vie, à laquelle nous sommes ressuscitez en Iesus Christ, est la vie de Christ, & de son Esprit. L'une est la vie du vieux Adam, & l'autre celle du nouuau. Or il n'est pas incompatible, qu'une mesme personne soit priuée de la premiere vie, & doiïée de la seconde. Au contraire il n'est pas possible, que ceux qui viuent en la premiere sorte, viuent aussi en la seconde: & comme dans la nature la generation d'une chose presuppose necessairement la corruption d'une autre; de mesme aussi en la grace, la vie du second Adam induit de necessité la mort du premier; de façon que tant s'en faut, qu'il s'ensuiue

s'ensuiue de ce que nous sommes ressuscitez avec Christ, que nous ne soyons pas morts à la chair; que tout au contraire il s'en ensuit necessairement, que nous sommes morts à la chair; n'estant pas possible d'établir le premier sans poser le second, ny de mettre la vie de Christ en nous autrement, que par la mort d'Adam en nous. Il faut par vne inévitable necessité, que l'un y meure, afin que l'autre y viue. Et quant à cette vie, que nous acquerons par nostre resurrection avec Iesus Christ, l'Apostre accorde, qu'elle nous appartient, & qu'à cet égard l'on peut dire de nous, que *nous vivons*, cōme il le dit souuent & des autres fideles en general, & de soy mesme en particulier. Mais il nous remontre pourtant, que cette vie de Christ n'est pas manifestée & accomplie en nous: qu'elle est encore pour cette heure *cachée en Dieu avec Iesus Christ*; de sorte qu'à cet égard l'on pourroit dire de nous, tandis que nous sommes sur la terre, que nous *ne vivons pas*, & que nous n'auons pas encore la vie, à laquelle Christ nous a ressuscitez; en la mesme sorte, qu'il ne feint point de dire ailleurs, que *ce que no*

*sommes sauuez, c'est en esperâte, & que nous attendons encore l'adoptiõ;* comme si nous n'avions pas encore receu le salut, & l'adoption de Dieu. Pour bien entendre ce mystere, il nous faut brievement considerer ce qu'en dit icy l'Apôtre; & premierement qu'elle est cette *vie* qu'il appelle *nôtre*. Secondemêt cõment elle est cachée en Dieu avec Iesus Christ; & puis enfin quelle sera la manifestatiõ de cette vie, qu'il nous promet à l'apparition de Christ. La vie des fideles est celle, que Iesus-Christ leur donne au lieu de celle, qu'il leur ôte, quand il les reçoit en sa communion. Celle-là étoit impure, & vicieuse: celle-cy est pure & sainte. Celle-là étoit animale & terrienne; celle-cy est spirituelle & celeste. Le principe de la premiere étoit vn sens charnel, & vne convoitise dereglée; le principe de la seconde est vne foy divine, & vne juste & raisonnable amour. L'une consistoit dans vne jouissance vicieuse de la chair, & de la terre; l'autre est vne douce & legitime possession de l'esprit, & du Ciel. Et comme la premiere étoit mortelle & perissable, aussi bien que la chair, & la terre, d'où elle tiroit sa nourriture; aussi

l'autre

l'autre est incorruptible & éternelle, selon la nature & de l'Esprit, qui l'anime, & du ciel, qui l'entretient. Les fruits de la première étoient le péché, la honte, & la damnation. Les fruits de la seconde sont la justice, l'honneur, la joye, & l'immortalité. Celle-là donc à vray dire étoit vne mort plustost, qu'une vie, qui apres vne courte & fievreuse agitation ne pouvoit aboutir, qu'à vne souffrance éternelle; Et celle-ci au contraire, est seule vrayement digne du nom de *vie*, que l'Écriture lui donne aussi fort souvent purement & absolument; cōme quand elle dit, que *celui qui a le Fils, a la vie, & que qui n'a point le Fils, n'a point la vie; & que celui qui croit au Fils est passé de la mort à la vie.* Et donc, direz-vous, puis que nous croyōs, comment est ce que l'Apôtre dit, que *notre vie est cachée en Dieu*, comme si elle n'étoit pas en nous? Chers Freres, ie répon, qu'il est bien certain, que le Seigneur Iesus donne dès maintenant à tous ses vrais membres les semences, & les principes de cette biē heureuse vie; lesquels il jette dans leurs cœurs par son Évangile, & qu'il y entretient, accroist, & fortifie peu à peu par la vertu de son Es-

1. Jean 5.

12.  
Jean. 5. 24.

prit, & par l'usage de la parole, de ses sacremens, & de ses disciplines: iusques-là qu'il leur fait porter des fruits excellens de charité & de sainteté. A raison de ces commencemens, & du droit certain, qu'ils leur acquierent sur la plénitude, & la perfection de cette vie, ils sont dits *viure* en l'Écriture, & auoir dès maintenant la *vie* éternelle: tout ainsi, que nous attribuons à vne plante le nom, & la vie de l'espece, dont elle est, quand elle a vne fois pris & qu'elle a ietté quelque germe, & quelque verdure, bien qu'elle n'en ait pas encore toute l'étendue, & la perfection. Mais aussi faut-il auoüer, que la forme entière de cette vie, qui consiste dans vne parfaite sainteté, reuestuë d'vne immortalité glorieuse, semblable à celle, que Iesus Christ nostre aîné releua de son sepulcre en ressuscitant, & qu'il porta quarante iours apres dans les ciëux, ne nous sera communiquée, quen l'autre siecle. Car ici bas, comme vous sçauetz, & nôtre connoissance est foible, & nôtre sainteté imparfaite, selon ce que dit l'Apôstre ailleurs, que *maintenant nous ne voyons, que par vn miroüer obscurément: & que nous n'auons pas encore apprehendé, ni*

1. Cor. 13.

12.

Eil. 3. 12.

ne

*ne sommes encore rendus accomplis: A raison* de quoi il compare nostre condition ici bas, à vne enfance, pendant laquelle il y a de l'imperfection dans nos pensées, paroles, & iugemens: au lieu qu'en cét autre siecle bien-heureux *nous verrons face* i. Cor. 13. *à face, & connoistrons cōme nous auons esté* II. *connus: & tout ce qui est en partie étant aboli, nous ferons dans le plus haut point de la perfection, & dans la plene vigueur d'un aage vraiment meur. Ioint que ce corps, qui fait partie de nostre estre, encore suiuet aux loix de la vie animale, ne se pouuant soustenir, que par l'usage des elemens terriens, & perissables, & par les basses & viles fonctions du boire, du manger, & du dormir: au lieu que cette diuine vie, que nous auons en Iesus Christ, est affrāchie de toutes ces infirmittez, requerant vn corps celeste, & en quelque sorte spirituel: qui se conserue par la seule vertu de l'Esprit viuifiant sans auoir besoin du commerce d'aucune des choses terriennes, & perissables. D'où paroist, qu'à parler proprement & exactement nous n'aurons cette bien-heureuse vie, qu'après la derniere resurrection. Maintenāt*

nous n'en avons, que le droit, & les premiers germes, les rudimēs & les cōmencemens; qui est ce que l'Apōtre signifie excellemment, quand il dit parlant de soi-mesme, & de tous les fideles, que nous

Rom. 8. 22. *avons les premices de l'Esprit; c'est à dire,*

comme la premicre main de cette diuine & spirituelle nature, dont le Seigneur

2. Pier. 1.

4.

*nous a faits participans pour vser des paroles de S. Pierre. C'est pourquoi saint*

Paul dit ici tres-veritablement tout ensemble, & tres-admirablement, que *nōtre*

*vie* (c'est à dire celle, que nous avons par Iesus Christ) *est maintenāt cachée en Dieu;*

parce que le Pere la retient encore dans sa main, reservant à la déployer pleinement en nous, au temps preordoné dans

son cōseil. Iusques là elle ne parpist pas; mais demeure cachée en Dieu; comme

vn effet certain, & assuré dans sa vraye, & immuable cause. Le monde ne la voit

point en nous; & les premices, que nous en avons desja, lui sont tellement inconnues,

que bien loin de croire, que nous ayons quelque vie plus excellente, que la

sienne, il nous tiēt tout au contraire pour les plus miserables, & les plus méprisables

creatures de la terre; & n'estime toute

Sap. 5. 3.

te

te nôtre vie, qu'une folie, & vne pure extravagance, & iuge, que la fin en sera sans hōneur, comme dit tres-bien l'auteur du livre de la Sapience. Et en effet Dieu met le plus souvêt ce joyau celeste en des vases de terre, & choisit pour cette bienheureuse vie des personnes foibles, & viles, & qui ne sont en nulle consideration 1. Cor. i. 26. 27. parmi les mondains; comme saint Paul le remarque expressément; & il n'y a en elles, non plus qu'autresfois en leur chef, *ni forme, ni apparence, ni rien, qui les fasse desirer à ceux, qui les voyent.* Es. 53. 4i A quoi il faut encore ajouter les afflictions, qui les defigurent extremément, & obscurcissent ce peu, qu'ils ont de lustre. Parmi ces bassesses, & infirmités il est difficile de remarquer aucun rayon de la gloire, à laquelle ils sont destinez. Eux mesmes en entrent quelquesfois en doute dans leurs grandes tentations. Et quand l'Esprit, qui les anime, leur découvre pour leur consolation, les perfections, & les merveilles de leur vie avenir le plus clairement, & dans la plus grande évidence; si est-ce qu'avec tout cela ce qu'ils en voyent, & ce qu'ils en goûtent est si peu de chose au prix de ce qu'ils auront

en effet, que l'on peut bien dire, que leur vie est *cachée à l'égard d'eux-mesmes*. Et **1. Jean 3.2.** c'est ce que S. Jean nous enseigne, *Bien- aimez* (dit-il) *nous sommes maintenant enfans de Dieu ; mais ce que nous serons, n'est point encore apparu*. Mais il ne faut pas oublier ce qu'ajoute ici l'Apôtre, que nôtre vie est cachée en Dieu *avec Christ*; par où il signifie deux choses ; premierement, que Christ est encore maintenant caché en quelque sorte, & en quelque sens ; savoir à l'égard de la gloire de sa personne. Car encore que par son Evangile son salut & son empire ait esté découvert à toute creature, aux Juifs, & aux Gentils ; si est-ce neantmoins qu'ayant retiré sa nature humaine ressuscitée, & glorifiée là haut au ciel au dedans du sanctuaire, & gouvernant de là son royaume, par les secrets mouemens de son Esprit ; sa personne demeure cachée aux yeux du monde ; ce grand voile des cieus ; qui environne de toutes pars le sanctuaire, où il est entré, nous empeschant de voir la gloire, quelque éclatante & rayonnante qu'elle soit. Secondement, l'Apôtre signifie par ces mots, que nôtre vie est proprement, & directement en

Christ; qu'il en est la source, & la cause; & cela en deux façons; l'une, entant qu'il nous l'a meritée par ses souffrances; l'autre, entant qu'il l'a produite & l'a formée en nous par son Esprit; à raison de quoi il est appellé *l'auteur & le Prince de vie*, & S. Jean dit, que *la vie est en luy*. Iean 1. 4. Puis apres nôtre vie est encore en Christ, comme dans son Patron originel? où se treuve des maintenant la vraye, & parfaite forme de la sainteté, gloire, perfection, & immortalité, en quoy consiste la vie, dont nous serons reuestus. C'est pourquoy il est nommé *nôtre aîné, nôtre principe, ou commencement*, & *nos premieres*, comme nous l'avons dit à l'entrée de ce discours. D'où nous revient vne grande & ferme consolation contre toutes les tempestes de ce siecle; quand nous pensons, que quelque triste, & épouvantable, que soit par fois nôtre ancantissement, tant y a que nous vivons en Dieu, & en son Christ. Christ est la sacrée & inviolable tige, qui nous porte, où le suc de nôtre vie est dans vne plene seureté, au dessus des rigueurs de l'hiver, & des ardeurs de l'été, & de tous les autres perils, qui nous mena-

cent. Dieu est fidele, & Christ est vivant & il n'est pas possible, ni que l'un deie ce qu'il nous garde, ni que l'autre meure. Puis donc que le Pere est le depositaire, & le Fils la tige de nôtre vie : faisons vn état assure, que bien que nous ne la sentions, que foiblement & languissamment en nous mesmes, nous l'avons & la possedons pourtant, & l'aurons eternellement, sans que jamais chose aucune la puisse éteindre. Que cette douce esperance nous soutienne, & nous face patiemment attendre le terme de cette plene & entiere manifestation, que l'Apôtre nous promet en suite: *Quand Christ, vôtre vie, apparoitra, alors aussi* (dit-il) *apparoiſtrez vous en gloire, Ce* qu'il appelle Christ *nôtre vie*, est vne belle façon de parler, plene de force & d'emfate: semblable à celle, que nous lisons en Ieremie, où parlant de l'Oint de Dieu, il l'appelle *le souffle de nos narines*; pour signifier, que c'est de lui que depend toute nôtre vie, & s'il faut ainsi dire, que c'est par la bouche sacrée, que nous soufflons & respirons. Ainsi ce que dit ici l'Apôtre, que *Christ est nôtre vie*, ne signifie pas simplement, qu'il est la

cause

Lament.  
4.10.

cause, & l'auteur de nostre vie, mais qu'elle depend toute entiere de lui: que sans lui, & hors de lui nous n'auons aucune goutte, ni étincelle de vie; & que c'est en lui seul, que nous auons tout l'estre, tout le mouuement, & le sentiment, qui regarde la vie celeste. En effet c'est lui, qui nous l'a meritée par sa mort; C'est lui qui l'a mise en lumiere par son Euangile; C'est lui, qui nous en a montré le patron tres-accomplí en sa personne au sortir de son tombeau: C'est lui, qui nous en a donné les premices par sa parole, & par son Esprit, & qui les conserue, & les aceroist en nous par sa benediction: C'est lui, qui nous en garde la plenitude là-haut dans son tresor, comme estant le vrai Pere de l'eternité; Et c'est lui en fin, qui tirant vn iour cette glorieuse vie de son cabinet celeste, nous en reuestira de sa propre main. Joint que nous n'en possedons ni les commencemens, ni la perfection, qu'en lui, & par le benefice de nostre communion avec lui, entant que nous sommes de ses membres, & de ses sarmens, qui ne peuvent viure, qu'avec leur chef, & dans leur sep. L'Apostre dit donc, que

quand ce souuerain, & vnique auteur de nôtre vie apparoiſtra, alors auſſi apparoiſtrons nous en gloire. Il eſt deſja apparu vne fois; mais *en chair*, comme dit l'Apôtre, *Dieu a eſté manifefté en chair*. Il apparoiſtra encore vne ſeconde fois; mais *en gloire*. C'eſt cette ſeconde apparition, qu'il entend, lors que le Seigneur Jeſus descendant des cieux avec l'armée de ſes Anges, aſſis ſur vn trone judicial, montrera à découvert à toutes les creatures du monde ſa gloire, & ſa divinité, que les cieux qui contiennent ſa chair là-haut, & les foibleſſes qui couurent ſon corps miſtique ici bas, cachét maintenant à la terre, comme nous diſions nagueres. *Alors* (dit l'Apôtre) *vous apparoiſtrez auſſi avec lui en gloire*. A la venue de cette douce & bien-heureuſe ſaiſon, comme les plantes au Printemps vous recevrez vôtre vie; qui de cette ſacrée tige, où elle ſe conſerve maintenant, s'épandra en vous, & en toutes les autres branches de ce divin ſep, & vous couronnera en vn instant de ſon éternelle verdure. La gloire, dont il parle, ſignifie la lumière, les perfections, les merveilles, & la pompe de la vie bien-heureuſe;

heureuse; la parfaite connoissance de Dieu, l'amour & la sainteté, & la joye, l'immortalité de nos corps, leur beauté, leur clarté, leur force, & impassibilité; & en fin toutes les parties de ce bien infini, dont nous ne comprendrons jamais nettement la grandeur, & l'excellence, que lors que nous en jouirōs. Nous *apparoistrōs* alors en cette gloire; premierement par ce que Iesus-Christ, outre les premices, que nous en auons, nous en donnera la plénitude, que nous n'avons pas; toute cette partie de sa gloire, la plus grande & la plus illustre sans doute, qui demeure maintenant cachée en lui, se devant alors répandre sur nous, Secondement, par ce que le monde, qui aujourd'hui nous méprise & nous foule aux pieds, nous verra alors en ce glorieux état. Et comme Christ, nostre chef, sera veu avec étonnement de ceux, qui l'ont autresfois percé; ainsi ceux, qui outragent ses membres, les verront alors en leur gloire, & seront contraints de changer d'opinion, & de reconnoître pour *les enfans de Dieu, & pour ses Saints*, ceux dont ils se moquent en ce siècle, & dont ils font des proverbes de deshonneur;

Sap. 5. 3.

comme dit le liure de la Sapience. Voila, Freres bien-aimez, quelle est la *vie*, que Iesus-Christ promet, & communique à ses fideles; le fruit de nôtre foi, & de cette diuine pâture, que nous auons prise ce matin; la vie des Anges; la couronne des Saints, vne souueraine & eternelle felicité, conjointe avec vne souueraine & immortelle gloire; C'est le riche tresor, la viue & inépuisable source de nostre consolation, & de nostre sanctification. Iugez ie vous prie, quels doiuent estre ceux, qui ont vne si haute, & si diuine esperance; & s'il n'est pas raisonnable, que nous arrachions nos pensées & nos affections de la terre, pour les élever là-haut au ciel, puis que c'est là, où est nôtre vie, & que c'est de là, que nous attendons nôtre grand bon-heur. Chrétien, n'avez-vous point de honte de soupirer apres la terre; vous à qui le ciel appartient? de traouiller apres la viande qui perit, vous qui estes destiné à vne vie, qui ne perit point; de courir apres les ombres, vous qui auez en Iesus Christ le corps de la vraye, & solide felicité? Combien sont plus genereux, & plus constans les enfans de ce siecle dans leur vanité?

vanité? Ceux d'entr'eux, qui sont d'une extraction noble, & plus encore ceux, qui sont nourris en l'esperance d'un diademe, ne voudroient pour rien du mode faire un métier mecanique, ni se souiller en des actions basses: & il y a mesme des nations, où ils se retirent entierement du commerce des autres hommes, & s'estiment sales, & profanez d'avoir seulement touché quelcun du peuple. Et vous, qui estes issu du ciel, enfant du souverain, frere de ses Anges, & heritier de son royaume: vous, qui estes nourri d'une manne divine en l'esperance d'une vie celeste, & d'une couronne immortelle: comment avez-vous le cœur de fouiller dans la boue? d'amasser de l'ordure? de vous meller avec les plus miserables esclaves de la terre, & les plus profanes ouvriers d'iniquité? Le fils d'un Roi autresfois refusa d'entrer au combat en des jeux de prix; parce qu'il n'y voyoit point de Rois. Fidele, souvenez-vous de la dignité de vostre nom: Separez-vous des exercices, & des divertissemens des gens du mode. Laissez leur la terre, d'où ils viennent, & où ils retourneront. N'entrez

point dans vne si basse , & si vilaine carriere où vous ne voyez courir , que les enfans de la terre , la race de Mammon , & l'engeance des viperes & des terpens. Purifiez vos cœurs , & vos corps. Qu'il ne vous arriue jamais de les salir , soit avec des pensées , soit avec des actions basses & terriennes. Ne dites point; Que mangerons-nous ? Que beurons nous ? De quoi nous vestirons-nous ? Ce sont là des pensées , & des soins d'esclaves. Ce sont les discours des Payens. C'est tout ce qu'ils cherchẽr. Vous qui estes Chrétiens , & dont la vie est cachée en Iesus Christ , cherchez son royaume & sa iustice. Que ce soit là vostre ambition , & toute la passion de vôtre ame. Que cette diuine vie , & la gloire dont elle vous couronnera vn iour à la face du ciel , & de la terre, soit nuit & iour l'obiet de vostre pensée. Rauissez-là dès maintenant par vne sainte impatience. Commencez de bonne heure à viure , comme vous viurez eternellement. Que la veuë de Dieu, que l'amour de ses beautez, que la meditation de ses misteres , que la contemplation , & l'entretien de son Christ, soient dès ce siecle vostre occupation, &

vos

vos delices. Sanctifiez cette terre, durant le temps, que vous y seiournez, & la chargez en ciel, autant qu'il se peut, l'ornant d'une vie & d'une conuersation Angeli- que. C'est là le moyen d'asseurer vostre couronne. Car elle ne sera donnée dans le ciel, qu'à ceux, qui l'auront désirée & recherchée pendât leur seiour sur la terre. Nul ne moissonnera la vie eternelle, Gal. 6. 8. que ceux, qui auront semé à l'Esprit. Nul ne iouïra là haut, que celui, qui aura esperé ici bas: & nul n'espere ici bas que celui qui se nettoye des ordures des vices.

*Quiconque a cette esperance en Iesus Christ* 1. Iean. 3. 3. *il se purifie,* dit Saint Iean. Representez-vous sans cesse ce glorieux aduenement du Fils de Dieu. Pensez, qu'il ne tardera pas long-temps à venir. *Encore tant soit* Ebr. 10. 37. *peu de temps: & celui qui doit venir viendra.* Pensez, qu'il viendra soudainement, comme l'éclair, qui reluit tout à coup des nuës, & comme le larron, qui vient au momêt, que l'on l'attendoit le moins. Quelle seroit nostre confusion, s'il nous surprenoit dans le desordre de nos affections, & occupations mondaines? Mais à Dieu ne plaïse, que cela nous arriue. Il nous a assez attendus. Employons ce

peu qui nous reste de temps avec d'autant plus de soin , que moins nous en auons eu du passé. Veillons, prions, agissons. Travaillons à nostre salut avec crainte & tremblement. Menons vne vie digne du nom de Chrétien, que nous portons : digne du Maistre , que nous seruons, & de la pâture, qu'il nous a donnée , & de l'amour , qu'il nous a portée, & de la gloire , qu'il nous garde , nous nettoyanç de toute souilleure de chair & d'esprit : & attendans avec vne sainte ioye, & vne ferme patience la reuelation de ce grand Dieu & Sauueur à sa gloire & a nostre salut. Amen.





# S E R M O N

## TRENTE-QUATRIESME,

### COL. III. VERS. V.

*Verf. V. Mortifiez donc vos membres, qui sont sur la terre, paillardise, fœuillure, appetit desordonne, mauvaise conuoitise, & avarice, qui est idolatrie.*

**H**ERS Freres: Dans tous les desseins de nôtre vie, la fin est le principe, qui nous meut à agir, & la regle de nôtre action. C'est la beauté, qu'elle nous presente, qui enflamme nos cœurs, & y allume le desir de la posseder: lequel puis après réueille les puissances de nos ames, & leur fait employer dans ce travail chacune ce qu'elles ont de force, & d'industrie: à l'entendement sa lumiere pour treuver, & bien choisir les moyens capables de nous y conduire: à la vo-

lonté, & aux passions, & aux autres facultez de nostre nature, qui en dependent, leurs mouuemens, pour acquerir ces moyens, & les mettre en œuvre. Tout cela ne se fait, comme vous sçavez, & l'éprouuez tous les iours, que pour paruenir à la fin, que nous nous sommes proposée. Les fins, où tendent les hommes, sont infiniment differentes, & souuent mesmes contraires les vnes aux autres, & leurs routes par consequent tres-differentes encore : comme si les vns alloient en Orient, & les autres en Occidēt, ou si les vns cheminoient vers le Midi, & que les autres, leur tournans le dos, marchassent vers le Septentrion. Mais tant y a qu'en des desseins, & en des voyages si diuers, ils sont tous poussez & menez d'une mesme sorte, n'y en ayant pas vn, que le desir de quelque fin, qu'il aime, n'ait touché, & porté à agir, & à qui en suite il n'ait fait prendre la route, qu'il tient, selon la passion qu'il a d'y paruenir, & le iugement, que fait son entendement, des moyens propres à l'y conduire. La fin étant donc le premier ressort, qui nous ébranle, le principe de nos mouuemens, & comme le Nort de toute nôtre route, & la guide

&amp;

& la mesure de nôtre action. Vous voyez, Mes Freres, qu'il nous importe infiniment de la bien prendre, & l'ayant vne fois prise, de l'auoir continuellement deuant les yeux, pour y rapporter, & y adresser nostre trauail. C'est pourquoy le Seigneur condanne, côme des personnes *Luc 14. 28.29.* mal-aisées & sans iugement, ceux qui entreprenent vn dessein sans l'auoir bien consideré; sans s'estre assis, & auoir pris les iettons en main, & exactement calculé toute la despense: c'est à dire sans auoir examiné meurement, & avec vn esprit rassis, quelle est la chose, qu'ils desirent, & quelles forces ils ont pour y paruenir: côme ce bâtisseur ridicule, qui posa le fondement d'une tour, & puis fut contraint de la laisser-là, n'ayant pas de quoi l'acheuer. C'est encore pour cette raison, que les maistres de la philosophie morale ont accoustumé pour y bien former leurs disciples, de leur mettre deuant les yeux la felicité de l'homme, c'est à dire la fin: pour en allumer dans leurs cœurs l'amour, & le desir: & puis en suite ils leur proposent les moyens, qu'il faut tenir pour y paruenir. C'est la metode, que le saint Apôstre a suiue dans cette partie de sa diuine dis-

cipline, que nous vous expliqués. Il nous a montré dès l'entrée le ciel, & Iesus-Christ, qui y regne, assis à la dextre de son Pere, & la vie, & l'immortalité, & la gloire, qu'il garde & promet à ses fideles. C'est la fin où il nous faut tendre: *Cherchez* (disoit-il) *les choses, qui sont au ciel;* & ie m'assure, qu'il n'y a personne si stupide & si reuesche, qu'une chose si belle, & si desirable ne touche, à qui elle ne donne de l'amour, & vne secrette passion d'en iouir. Et bien que l'éclat d'une si noble, & si haute felicité deust, aussi-tost qu'il paroist, effacer toute cette fausse apparence des choses de la terre, ou les enfans du siecle cherchent inutilemēt leur bien, & qu'ils prennent follement pour la fin de leur vie: si est-ce pourtant, que l'Apôstre, afin de nous garantir de cette erreur, & nous informer pleinement de nostre vraye fin, nous a encore expressēmēt auertis de ne la point mettre és choses d'ici bas, *Ne pensez point* (disoit-il) *aux choses, qui sont sur la terre.* Ayans donc établi selon la doctrine de l'Apôtre cette diuine fin de vostre vie chacun en son cœur, regardez-là continuellement. *Qu'elle soit nuit & iour deuant vos yeux.*

Cette

Cette seule pentec est capable d'adresser tout vos pas ; de gouverner toutes vos actions ; de purifier vos ames ; de vous rendre invincibles contre tous vos ennemis, de conserver la paix & la joye de Dieu en vous, & d'y maintenir sa consolation au milieu des plus grands orages. Mais cela neantmoins ne suffit pas à l'Apôtre. Non content de nous avoir marqué nôtre but, & montré en general tout ce que nous devons fuir, il nous particularize les moyens, quil nous faut tenir pour arriuer vn iour dans ce ciel bienheureux, où il a élevé nos cœurs. Il nous découvre & nous declare vn par vn les écueils, & les dangereux endroits de nôtre route, & nous discourt enfin la pluspart de nos devoirs dans la cõduite de ce grand dessein. Il commence par les vices de la chair, & de la terre, les deux pestes les plus pernicieuses, & les plus cõtraires à l'entreprise, en laquelle nous sommes entrez par la grace de Dieu. L'Apôtre nous commande donc de leur faire vne mortelle guerre, & de combattre, d'affoiblir, de mater, & de détruire sans pitié tout ce que nous sentirons en nous-mêmes y auoir de l'affection, ou de l'incli-

nation; *Mortifiez donc (dit-il) vos mēbres; qui sont sur la terre, paillardise, souilleure, appetit desordonné, mauuaise conuoitise, & auarice, qui est idolatrie.* Le Seigneur vucille aujourd'huy benir la voix de son Apôtre, & enfocer si auāt dans nos ames cette parole, qu'il lui inspira au tre: fois, qu'elle soit maintenant efficace à nostre sanctification, arrachant de nos cœurs ces maudites passions, qui n'y peuuēt viure, ni y fructifier sans deshonorer l'Evangile, & nous priuer de la vie celeste, à laquelle nous aspirons. Cette parole, cōme vous voyez, contient deux parties; dōt la premiere nous recōmande en general de *mortifier nos membres, qui sont sur la terre.* L'autre nous represente nommément quelques vns de ces membres de nôtre vieil homme, qu'il nous faut mortifier; assauoit *la paillardise, la souilleure, l'appetit desordonné, la mauuaise cōuoitise, & l'auarice, qui est (dit-il) idolatrie.* Ce sont les deux points, que nous considerons en cette action, moyennant la grace de Dieu; premierement l'exhortation generale de l'Apôtre; & puis en second lieu les vices, qu'il nous ordonne nommément, & expressément de mortifier.

Quant

Quant à l'exhortation generale, elle est conceuë en ces mots; *Mortifiez donc vos membres, qui sont sur la terre; & pour la bien comprendre il en faut considerer le sens, & la liaison.* L'intelligence du sens depend de ce mot *vos membres, qui sont sur la terre.* Car il n'y a personne, qui ne voye, que ce terme ne peut signifier ici, comme il fait ordinairement, les parties, dont est composé nôtre corps, les mains, les bras, les pieds, & autres semblables, & comme saint Paul s'en sert ailleurs, quand il dit, *N'appliquez point vos membres pour estre instrumens d'iniquité à peché.* S'il eust eu ici cette intention, il n'eust pas esté besoin d'ajouter, come il fait, que ces membres-là *sont sur la terre,* chacun le voyant assez. Joint, que ce qu'il dit en suite exclut necessairemēt ce sens. Car il met *la souillure, & l'avarice* au rang de ces membres, qu'il nous ordōne de mortifier; choses qui ne sont pas des parties de nôtre corps, dont ni l'estre, ni le nom ne leur convient en nulle sorte; mais bien des vices de nôtre ame, où ils resident proprement, & d'où ils se répandent sur toute nôtre nature, la souillant, & la deshonorant en diuerses fas-

Rom. 6. 13.

sons. Cette addition ne nous laisse aucune doute, que ces vices-là, & autres semblables, & toutes les sales & honteuses habitudes, d'où procèdent les mauvaises actions (qu'il appelle ailleurs *les faits du corps, & les œuvres de la chair*) ne soient iustement, & précifément les *membres*, dont il nous commande la mortification. Mais (me direz-vous) comment, pour quoi les appelle-t-il *nos membres*, veur que ce ne sôt pas les parties de nôtre nature, toutes bonnes & créées de Dieu; mais plustost les maladies, les lepres, & les pestes de nostre nature: survenues de dehors par le soufflé venimeux, & le cōtagieux commerce de l'ancien serpent? qui gâtent, & fiétrissent, rongent & consumēt nostre estre, bien loin de l'accommoder, & de l'orner, ou de lui apporter soit l'vtilité, soit la beauté, que le corps tire de la diuersité des membres, dont il est si admirablement assorti? Le répons, que cela est bien veritable: & que les vices étans le poison, & la ruine de nostre vrai estre, ils ne peuvent proprement en estre nommez les membres: étant clair, qu'une maladie n'est rien moins, qu'un des membres du corps, qu'elle afflige.

Mais

Mais cela n'empêche pas pourtant, que l'Apôtre n'ait peu à quelque autre égard vser de cette similitude, & comparer les vices de la nature humaine, dans l'état où elle est aujourd'huy, aux diuers membres, qui constituent nôtre corps. Et pour le bien entendre, souuenez-vous, s'il vous plaist, que c'est vne façon de parler fort commune en tous l'agages, de comparer à vn corps, les choses qui sont composées de l'amas, ou assemblage de plusieurs parties, différentes à la verité, mais neantmoins liées avec quelque ordre, & qui ont quelque suite, & dépendance les vnes avec les autres; d'où vient que nous disons *le corps d'un Etat, d'une armée, d'une ville, d'une famille.* Vn tout, où il n'y a nulle distinction de parties, s'appelle *une masse*; celui, où il s'en remarque quelcune, se nomme *vn corps*. De là vient, que l'Apôtre compare l'amas des vices, & des mauuaises inclinations, & habitudes, qui se treuuant aujourd'huy en tous les hommes dès leur naissance, va croissant, & se fortifiant avec l'age, il le compare dis-je à vn corps, & lui en donne le nom; comme il vous peut souuenir de l'auoir ouï, parler ainsi dans le chapitre précédent,

où il dit, que par nôtre regeneration en  
**Col. 1.11.** Iesus-Christ nous auons *depoüillé le corps  
des pechez de la chair.* Ce corps de nos vi-  
ces est mesme souuent comparé à vne  
personne entiere, & est appellé, comme  
vous sçauiez, *vieil homme*, ou le *le vieil  
Adam.* Car premierent ce n'est pas vn  
seul vice; c'en est vne grande multitu-  
de; vne masse d'horreurs; vne hidre de  
maux; vn mélange de plusieurs poisons;  
vn amas d'vne infinité d'ordures; vne  
complication de plusieurs inaladies, qui  
ravagent toutes ensemble vne mesme  
creature, & ne laissent rien de sain ni  
d'étier en elle *depuis la plante du pied jus-  
ques au sommet de la teste* (pour parler  
**Isa. 1.6.** avec les Profetes) la couvrant toute de  
blessures, de murtrissures, & de playes  
pourries & inueterées. Puis apres, ces ma-  
ladies, quoi que toutes pernicieuses, &  
mortelles, sont neantmoins differentes  
entr'elles mesmes; l'infidelité, la super-  
stion, la defiance, l'erreur, la haine, ou  
le mépris & de Dieu, & du prochain, l'a-  
mour de la chair & de la terre, l'orgueil,  
la cruauté, la lâcheté, luxure, l'intem-  
perance, l'auarice, & mille autres sembla-  
bles. Car qui pourroit seulement les  
nom-

nommer toutes? Et bien, que la confusion, qui suit toujours nécessairement l'erreur & le vice, y soit à vrai dire fort grande, si ne laisset-on pas d'y remarquer quelque espèce d'ordre & de suite. Car au lieu que c'est la connoissance, qui doit mouvoir & conduire nostre nature, ici c'est l'ignorance, qui gouverne cette troupe de monstres. L'aveuglement est leur guide, & l'erreur leur directeur. Et au lieu que la volonté dans la legitime constitution de l'homme suit la lumiere de l'entendement; ici elle suit ses tenebres, & embrasse les fantômes, que l'extravagance de son guide prend pour des choses réelles & solides. Et cōme dans les maladies du corps, quelque desordre, qu'il y ait, on ne laisse pas de voir vne certaine suite, & quelque reglement, dans leurs cōmencemens, leurs progresz & accroissemens, rien n'y arriuant sans cause: ainsi en est-il des maladies de l'ame, qui ont leurs accez, leurs inflammations, leurs retours, & leurs periodes: de faison qu'encore que ce ne soit qu'un perpetuel desordre, qui déplace chaque chose, & renverse tout: neantmoins tour y a ses causes certaines. C'est donc avec beaucoup de

raison, & d'elegance, que l'Apôtre cõpare cõt étrange assemblage de tant de maux si diuers, & agiffans tous avec quelque suite & dependance, a *un corps*; & chacun des vices, dont il est composé, cõme l'avarice, la paillardise, & autres semblables, aux *membres* d'un corps. Il les appelle *nos membres*; parce que tout ce vieil homme, qui en est composé, est nôtre, & qu'il reuest dès leur racine to<sup>t</sup> les principes de nostre vie, & les enuelope, & s'y mesle si auant, qu'elle n'est par maniere de dire toute entiere, que corruption, & maladie; ce venin infectant toutes les actions & tous les mouuemens de nostre nature, son intelligence, ses affections, & ses passions, avec les pensées, paroles, & actions, qui en découlent; de sorte que comme nostre vie animale & naturelle consiste en l'exercice de nos membres, & en leur action; de mesme aussi nostre vie morale n'est toute entiere, qu'un continuel exercice de ces vices, & des pechez qu'ils produisēt, comme cela se voit clairement, si vous considerez la vie des personnes profanes, & non regenerées. Car ce n'est autre chose, qu'un cõtinuel exercice de vices, de l'ambition, de la vanité,

de

TRENTE-QUATRIESME. 84  
de l'avarice, de la luxure, & sensualité,  
selon qu'ils s'attachent plus, ou moins à  
l'un, ou à l'autre de ces péchez; vn per-  
pétuel mouuement d'une eau sale, &  
bourbeuse, qu'une source gâtée pousse  
iour & nuit en auant, sans que vous puis-  
siez remarquer vn seul de ses bouillons,  
ou des ondées, qu'elle jette, exempte de  
son impureté. Et cela suffit pour com-  
prendre la raison, pourquoi l'Apôstre  
appelle ces parties du vieil homme, *nos*  
*membres*. Car pour la considération, que  
quelques vns mettent ici en auant, que  
les membres de nostre corps ayans esté  
créés de Dieu, il ne sont *nostres*, que quant  
à l'usage, & non quant à leur origine; au  
lieu que les membres du vieil homme  
sont *nostres* en toutes façons, ayans esté  
faits, & formez en nous par nostre faute,  
& malice, & non par la main de Dieu, qui  
crea l'homme droit, & pur, l'homme s'é-  
tant courbé, & corrompu lui-mesme; cette  
pensée dis je me semble plus subtile,  
que solide. Car bien que le fonds en soit  
tres-vrai, elle est neantmoins si éloignée  
du dessein de l'Apôstre en ce lieu, qu'il n'y  
a pas grande apparence, qu'il y ait songé  
quand il a ici appelé les vices de nostre

nature corrompue, *nos mēbres*. Sans doute il ne la fait, qu'à cause que c'est en l'exercice & en l'action de ces vices, que consiste la vie charnelle des hommes. Au reste s'il vous souvient de ce que nous disions de la mort du vieil homme en nous sur le texte precedent, vous ne trouuerez pas étrange, que l'Apostre apres auoir dit, que *nous sommes morts*, ne laisse pas de nous exhorter encore à *mortifier* les membres de cette mesme vie, que nous auons dépouillée en Iesus Christ. Car ce que nous sommes *morts* à cet égard, n'est pas que la vie de la chair soit entierement, & absolument éteinte en nous (cela n'arriuera, que lors que nous la quitterons au sortir de la terre, & lors que nous vestirons des corps celestes, & spirituels au iour de la resurrection) mais l'Ecriture parle ainsi, premierement parce que Iesus Christ par sa mort, sa resurrection, & son ascension au ciel a détruit & aboli toutes les causes, qui nourrissoient & entretenoient la vie du vieil homme : & secondement parce que le vieil hōme a receu le coup mortel en chacun de nous par foi, qui nous a entez & incorporez en Iesus Christ

Christ : tellement que si nous persecurons, il n'est pas possible, qu'il s'en releue. Mais cette sienne mort, comme nous disions, n'arriue pas tout d'un coup. Elle s'execute peu à peu : & l'exercice du fidele durant son seiour ici bas, est d'y travailler incessamment, de mattrer & de naurer tous les iours sa chair desia cloüée à la croix de son Seigneur : d'éteindre peu à peu tout ce qui lui reste de vie; c'est à dire *de mortifier ses membres*, comme parle ici l'Apostre. En ce sens, vous voyez, que tant s'en faut, qu'il y ait rien de contraire, ou d'incompatible en ces deux pensées que tout au contraire l'une suit euidemment, & necessairement de l'autre. Car puis que nous sommes morts en Iesus Christ : puis que l'arrest de la mort de nostre vieil homme est donné; puis que Iesus Christ a fait de sa part tout ce qui étoit necessaire pour l'excuter : puis que cette chair condamnée est desia attachée à sa croix; il est éuident, qu'elle ne doit pas viure dauantage, & que chacun de nous par consequent doit travailler incessamment à la faire mourir, en mortifiant ses membres, mattrant & affoiblissant leur vigueur, y

fichant bien auant les clous, & les épines du Seigneur; jusque à ce qu'ils soient véritablement dans l'état de la mort, à laquelle ils ont esté condamnez, n'ayans plus pour tout en nous ni mouuement, ni sentiment, ni force, ni vie. Voila (mes Freres) ce qu'entend l'Apostre par ces paroles, *mortifiez vos membres*; Il veut pour le dire en vn mot, que nous affoiblissions, & éteignons les vices de nôtre vieil homme, & que nous les mettions en l'état d'un mort, qui n'a plus de force, de vigueur, ni mouuement. Mais comme tout le langage de ce saint homme est plein d'une profonde sagesse; j'estime, qu'il parle ainsi pour donner encore vne atteinte à ces seducteurs, dont il vient de refuter l'erreur dans le chapitre precedent. Ces gens pour recommander leurs disciplines disoient, qu'elles n'épargnoient nullement les corps, qu'elles n'avoient point d'égard au rassasiement de la chair; qu'elles combattoient ses plaisirs, & l'humilioient & la mortifioient. Et vous sçaez, que c'est encore aujourd'hui le langage des devots, qui mettent le Christianisme en tels exercices. Ils ne nous parlent, que de leurs mortifications.

cations. S. Paul corrige donc ici les vaines pensées de cette erreur; & nous montre, quelle est la vraie mortification, digne de l'étude, & de l'exercice du fidele. Ce sont (dit-il) les membres du vieil homme, qu'il faut mortifier, & non ceux du corps. Ce sont les vices. C'est la paillardise, & l'avarice, & l'orgueil, qu'il faut mordre & tuer de coups; & non notre corps. Et comme vn Profete disoit autrefois aux superstitieux de son siecle, qui jeusnoient & s'affligeoient en déchirant leurs habits, *Rompez vos cœurs, & non point vos vestemens*; l'Apôtre ici tout de mesme oppose l'interieure mortification des vices, comme seule necessaire, & vraiment digne d'un Chrétien, à la mortification externe du corps, à laquelle s'attachoit, & s'attache encore aujourd'hui l'erreur. Car de vrai, de quoi sert-il de se plomber l'estomac de coups, & de se déchirer les épaules, pendant que le vice regne dans le cœur? De quoi sert-il d'affliger les membres de ce corps, tandis que les membres du vieil homme demeurent sains & entiers? d'étendre les vns sur la dure, & dans la cendre, tandis que les autres sont en delices? Ce

Isaïe 2. 13

n'est pas avec la haire, ni avec le fouët, que se domptent les vices. Ces choses incommodent le corps ; mais certainement elles n'amendent pas l'ame. Elles humilient le dehors : elles ne blessent point le dedans. Elles y laissent le vieil homme dans vne entiere liberté avec ses pensées, & ses conuaitises. Et ce n'est pas sans raison, que l'Apostre nous auer-

1. Tim. 4.  
8.

tit expressement ailleurs, que *l'exercice corporel est profitable à peu de chose*. L'experience a iustificié son dire: la vie de ceux, qui s'addonnent à tels exercices, n'étant pas meilleure, étant mesme quelques-fois pire, que celle des autres. Et il n'y a pas long temps, que la verité arracha cete confession de la plume de l'un de nos plus grands aduersaires, que tels exerci-

Le Iesuite  
Pecau l. 5.  
ch. 3. de la  
penit. pu-  
blique, p.  
20.

*ces fort souuent nuisent beaucoup, mesmes à l'auancement spirituel, à cause d'une opiniâtreté & d'une superbe cachée, qu'ils engendrent & nourrissent en certains esprits, qui en deuiennēt arrogans & altiers, & prennent de là occasion de mépriser ceux, qui menent vne vie plus modérée.* L'Apôtre veut dōc qu'au lieu de ces puerils, & peu vtils exercices, nous mettions tout nostre travail à mortifier les membres du vieil hom-

me:

me: c'est à dire les vices. Et c'est à ce mesme dessein, que ie rapporte ce qu'il aïoûte, que ces membres là *sont sur la terre*: ce qui est dit excellemment, en quelque faïçon que vous le consideriez. Car premierement ces vices, dont il parle, *sont tous sur la terre*, si vous auez égard; soit à leur naissance, soit à leur occupation, soit enfin à leur but, & à leurs desirs. Il est clair, qu'ils sont tous nais de la terre: de l'admiration, & de la conuoitise des choses terriennes: qu'ils rampent tous en la terre, dans ses excremens, ou dans ses fruits, & ne s'éleuent pas plus haut, que ses vapeurs & ses fumées: s'attachant miserablement à cette basse vanité, qu'ils sentent couler & perir entre leurs mains, tandis qu'ils l'empoignent, & en iouissent. Où est l'avarice? où est la luxure? Où est la gourmandise, & l'ambition? Que cherchent-elles? que desirent-elles? à quoi se trauaillent elles? Certainement vous voyez bien, que la terre est leur seul element: que le metal, que desire l'vne, & la chair, que souhaite l'autre, & les mets, apres lesquels soupire la troisieme, & les vanitez, qui sont la passion de la derniere; vous voyez bien, dis-ie,

que tout cela n'est, que terre, ou fruits & productions de la terre. Ce sont donc à vray dire ces membres du vieil homme, qui nous attachent à la terre, & non les membres de ce corps; c'est le vice, & non cette chair simplement. Car pour nôtre corps, il lui faut peu de chose pour se conseruer durant ce peu de temps, que nous passons ici bas; au lieu que les desirs du vice sont infinis. D'où s'ensuit, selon la pensee de l'Apostre, que c'est le vice, qu'il faut mortifier, & non le corps; les membres du vieil homme, & non ceux du corps. Puis apres si vous considererez le lieu destiné à la demeure de l'une & de l'autre nature, vous verrez encore, que les membres du vieil homme, c'est à dire les vices, ne sont, que sur la terre. C'est là, où ils font leur rauage, & où ils exercent toute leur tyrannie; où ils vivent, où ils meurent, où ils pourrissent, se consumant inutilement dans leurs malheureuses ordures. Il n'ont point de lieu dans le ciel, où il n'entre rien, qui ne soit pur; où regne & où fleurit eternellement vne parfaite sainteté, couronnée d'une gloire immortelle. Mais les membres de nos corps, à qui la superstition

tion se prend, & qu'elle afflige ridiculement, bien qu'ils soient aussi maintenant sur la terre, & ayent besoin de ses elements, n'y demeureront pourtant pas tousjours. Ils seront vn iour élevez dans les cieux, & entreront dans le sanctuaire de Dieu, & viuront aussi de la manne, & auront part aux fruits du celeste arbre de vie. Sçachans maintenant le sens de cette exhortatiõ de l'Apõtre, vous comprenez assez de vous mesme, sans que j'en dise rien, la liaison qu'elle a avec les paroles precedentes, qui portoient, que *nous sommes morts, & que nostre vie est cachée avec Christ en Dieu, & que nous apparoißtrons vn iour avec lui en gloire.* Car puis que nous sommes morts au monde, & appelez à l'esperance & à la jouissance d'une vie celeste, cachée là haut en Iesus-Christ, & qui y sera vn iour manifestée & donnée à chacun de nous; qui ne voit, que tout cela nous oblige tres-étroitement à arracher toutes nos affections de la terre? & à couper tous les liens, qui nous y attachent; c'est à dire à *mortifier nos membres, qui sont sur la terre, tous les vices, qui nous engagent, & nous enlacent dans les choses de la terre.* Reste,

que nous considerions les vices, ou les membres du vieil homme, qu'il nomme particulièrement, & qu'il nous commande expressement de mortifier. Il en nomme cinq, *la paillardise, la souilleure, l'appetit desordonné, la mauuaise conuoitise, & l'auarice*. L'estime, que les quatre premiers se rapportent à vn mesme chef, & ne sont, que les diueres branches d'une mesme tige: c'est assauoir de la luxure, ou sensualité. *La paillardise* en est la principale espece, dont les desordres sont si euidens, & si connus, que nul n'en peut ignorer la nature. *La souillure* comprend toutes les autres ordures, & pollutions contraires à la chasteté & honesteté de nos corps: comme les incestes, les adulteres, les violemens, & les autres abominables furies des passions charnelles, qui vôt mesme au delà des loix de la nature, toute corrompuë qu'elle est. Le mot, que nous auons traduit *appetit desordonné*, veut simplement dire *trouble, ou passio*, dās la lāgue originelle. Mais il s'y employe souuēt pour signifier particulièrement la passion de la lubricité, & la sale disposition d'une ame voluptueuse & effeminée: qui reçoit aisément l'impression .

pression de tous les objets lascifs, & s'abandonne à cette sorte de plaisirs, & s'y écoule, & s'y fond par maniere de dire, toute entiere. La *mauvaise conuoitise*, que l'Apôtre ajoute en quatriesme lieu, est la source ou la racine de tous les vices de cette sorte. Car encore que la conuoitise se prene souuent en general pour tous desirs, & appetits déreglez, quels que soient les objets, où ils se portent illegitimement; si est-ce qu'elle signifie quelquefois en particulier ceux, qui regardent les plaisirs de la chair; & nous employons le plus souuent le mot de *conuoitise* en ce sens dās nôtre commun langage. Neantmoins i'avouë qu'en ce lieu on le peut prendre dans vne plus grande étendue, pour dire la conuoitise desordonnée, soit des plaisirs, soit des biens & des richesses; parce que l'Apôtre y parle aussi de l'avarice, & non de la sensualité seulement. Il appelle cette conuoitise *mauvaise* pour la distinguer d'auec celle, qui se tenant dans ses bornes legitimes conuoite les choses permises, en la maniere. & dans la mesure conuenable. Le dernier des vices icy touchez par l'Apôtre, est l'*avarice*, non moins cōnu, que les

precedens. Seulement faut-il remarquer l'eloge, qu'il luy donne, en disant *l'avarice, qui est idolatrie*. Car ce titre nous surprend, chacun sçachant assez, que l'idolatrie, & l'avarice sont à proprement parler deux pechez differents; le premier regardant directement la religion, & le service de la diuinite, quand on adore vne chose, qui n'est pas le vray Dieu; & qu'on lui rend les honneurs de la religion, qui n'appartiennent, qu'à Dieu; au lieu que l'avarice est vn peché moral, qui consiste d'as vn excessif & immodéré attachement aux biens de ce monde, qui fait que les hommes les acquierent, ou les possèdent mal, & contre les loix de la iustice, & de la raison. Ces deux choses étans donc si differentes, pourquoy est-ce, que S. Paul dit, que l'avarice est *l'idolatrie*? Chers Freres je répons qu'il n'a nullement ignoré cela, ni pretendu en ce lieu de confondre ces deux pechez, qu'il discerne & distingue ailleurs en diuers lieux tres-expressément; comme notamment dans le lieu, où faisant vn roole des principaux pecheurs, qui n'heriteront point le Royaume de Dieu, il y met l'idolatre, & l'auaricieux sepagement, & chacun

chacun en son rang. Mais voulant icy en passant noter, & flétrir ce vice, pour nous en donner vne iuste horreur, afin que nous ne le tenions pas, comme font la pluspart des hommes, pour vne chose legere, & pour vne bassesse & foiblesse d'esprit plustost, que pour vn crime; il la qualifie de l'eloge *d'idolatrie*, improprement (ie l'auouë) & figurément, mais tres à propos pour nous en decouvrir le venin. Et ce n'est pas seulement ici, qu'il en a ainsi vsé. Il flétrit encore ce vice en la mesme sorte dans l'Epistre aux Efesiens, où parlant de l'auaricieux, il aiouste tout de mesme, *qui est idolatre.* Eses. 5. 5.  
*Vous scauez (dit-il) que nul paillard, ou immonde, ou auaricieux, qui est idolatre, n'a point d'heritage au royaume de Christ, & de Dieu.* Et cette proposition, que *l'auarice est idolatrie*, se peut pertinemment resoudre en deux façons: premierement en la prenant pour dire simplement, que c'est vne chose abominable. Car d'autât, qu'il n'y auoit rien dans toutes les horreurs du Paganisme, qui fust plus seuerement defendu de Dieu, ni plus haï ou abhorré parmi les Iuifs, que *l'idolatrie*: de là vient, qu'ils donnoient ce nom à tout ce, qu'ils

vouloient detester; & j'apprens qu'encore aujour d'huy cette forme d'expression est commune parmi eux : & que quand ils veulent signifier, que quelque chose est abominable, ils disent souuent, *C'est vne idole: ou vne idolatrie*; De sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si S. Paul, qui suit par tout les façons, & les termes du langage des Iuifs, a dit ici, en vn pareil sens, que *l'auarice est idolatrie*, pour signifier que c'est vn vice horrible, & detestable. Nous rencontrons en Samuel vne façon de parler semblable, ou pour mieux dire la mesme, quand ce Profete pour montrer à Saül, combien étoit grande l'horreur de la faute, qu'il auoit commise en n'exécutant pas punctuellement ce que Dieu lui auoit commandé, lui dit, que resister à l'ordre du Seigneur est *vn peché de deuinement* ( c'est à dire de forcelerie, ou de magie ) & que ne pas acquiescer à ce qu'il commande est *vn peché d'idoles & de marmousets*. ( C'est à dire vne idolatrie. ) Là vous voyez, qu'avec les noms des plus abominables pechez, *la forcelerie & l'idolatrie*, il signifie l'horreur de la desobéissance à la voix de Dieu, tout de mesme, que l'Apôtre en ce lieu exprime celle de

I. Sam. 15.  
 23.

le de l'*avarice* en la mesme sorte. l'aiouôte en second lieu, qu'encore, que l'*avarice* ne soit pas proprement, & formellement vne *idolatrie*: si est-ce neantmoins, qu'elle a tant de ressemblance avec elle, qu'à pene y at-il aucũ des autres pechez, à qui ce nom conuienne mieux, qu'à elle. L'idolatre regarde ses idoles avec vne profonde veneration: Aussi fait l'auaricieux ses biens, & ses écus. L'vn renferme ses idoles: aussi fait l'autre les siennes. L'vn sert vne image: & l'autre l'or, & l'argent. Et quand l'idole est de l'vn de ces deux metaux (comme elles sont assez souuent) ils adotent tous deux vne mesme chose, avec cette difference seulement, que l'idolatre la sert sous vne forme, & avec vne figure, & l'auaricieux sous vne autre. L'vn offre de l'encens & des sacrifices à son idole: l'autre immole son cœur & ses affections à la sienne. Ajoutez, que l'auaricieux porte plus d'amour aux objets de sa passion, & leur red plus de service, qu'il ne fait pas à Dieu. *Il met son esperance en l'or, & dit au fin or, Tu es ma confiance.* Et si vous examinez bien sa vie, vous treuuez, qu'il ne sert, que Mammon. Mammon est donc son Dieu: tout de mesme

*Fl. 3. 19.* que l'Apôtre dit ailleurs, que le *ventre est le Dieu des voluptueux*: d'où s'ensuit, que l'on ne peut nier, qu'il ne soit aussi idolâtre. Enfin il faut encore ici remarquer deux choses : La première, que sous les noms de ces 5. vices *la paillardise, la souillure, l'appetit desordonné, la mauuaise concupiscence, & l'auarice,* l'Apôtre signifie, non simplement les actions de ces pechez, qui se nomment aussi communément de ces mesmes noms: mais proprement & précisément leurs habitudes interieures, telles qu'elles sont dans l'ame. Car ce s'ont elles proprement, qui sont les membres du vieil hōme: les actions n'en sont, que les effects & les ouurages. Il veut donc, que nous les tranchiōs dès la racine; que non seulement nous nous abstenions des vilaines actions, où elles portent ceux, qu'elles possèdent: mais que nous les mortifiōns & les éteignions elles mesmes; afin que ces maudites sources du mal estant vne fois tariēs, nostre vie demeure entierement pure & nette de routes leurs ordures, & saletez. L'autre chose est: qu'il ne faut pas se figurer, que l'Apôstre ait voulu ici faire vn denombrement exact de tous les vices du vieil hom-

hom-

TRENTE-QUATRIÈME. 101  
homme. Il ne nous en donne, qu'un petit  
échantillon: entendât, que nous mortifions  
aussi pareillemēt tous les autres: comme  
la gourmandise, l'yurognerie, & sembla-  
bles. Car il ne nous seruiroit de rien d'a-  
voir retranché l'un de ses membres, si  
nous le laissons viure à l'égard des au-  
tres. Sa vie est nôtre mort: & tandis qu'il  
la conserue entiere en quelcune de ses  
parties, nous ne pouuons estre en seure-  
té. Trauailions donc à l'éteindre toute  
entiere. Déracinons toutes les conuoiti-  
ses, reprimons tous les mouuemens, &  
étouffons tous les sentimens. Faisons vne  
mortelle & irrecōciliable guerre à toute  
cette engeance de monstres. N'en épar-  
gnons aucun. Exterminons les tous à la  
fasson de l'interdit: les traittans, comme  
fit autresfois l'ancien Israël, les maudites  
nations de Canan: & comme le Pſalmi-  
ste veut, que l'on traite les petits enfans  
de Babilone, desirant, qu'ils *soient froissez* *Ps. 137. 9.*  
*contre la pierre.* C'est en cette seule occa-  
sion, que la cruauté est loüable, & que  
l'on peut sans aucun blâme renoncer à la  
pitié. Qui a pitié des membres de son  
vieil homme, est cruel contre soi-mes-  
me. C'est se perdre, de les épargner.

& c'est trahir son propre salut, que de les conseruer. C'est donc là, mes Freres, la mortification, que l'Apôtre nous demande. Ni lui, ni aucun des ministres de Iesus Christ ne nous ordône nulle part de porter vne haire, ni de défaire nos visages à force de ieusnes & de veilles, ni d'aller nuds pieds, ni de nous coüeffier d'vn capuchon, ni de renoncer à l'vsage de quelcune des viandes, que Dieu a créées pour uous en seruir, & moins encore de nous conuerir de crasse & d'ordure, ou de nous mettre tout en sang avec des disciplines. Dieu dira vn iour à ceux, qui s'amusement à telles mortifications, *Qui a requis cela de vos mains? & pourquoy auez-vous tant souffert en vain?* La seule mortification, qu'il nous demande, est celle du vil homme; que nous mattions nos vices, & non que nous déchirions nos corps: que nous défacions nos passions, & non nos visages; nous renoncions à nos conuaites, & non à ses dons; que nous donnions la discipline à nos mœurs, & non à nos espaules. Quant à nous, mes Freres, i'auoué que nous auons renoncé à la mortification des superstitieux: le mal est, que nous ne pratiquons point

point celle du Seigneur, sans la quelle neantmoins nul ne peut auoir de part, ni en lui, ni en son Royaume; comme l'Apôtre le signifie assez clairement en ce lieu, où il ne reconnoist personne pour membre de Iesus Christ ressuscité, qui ne soit *mort*: & ailleurs il dit en termes expres, que *ceux, qui sont de Christ, Gal. 5. 24. ont crucifié la chair avec ses affections, & ses conuoitises.* Nous ne nous amusons pas à l'exercice corporel, Non; mais nous n'auons pas plus de soin de celui de l'esprit. Nous n'épargnons pas moins nostre cœur, que nôtre corps: & ne traitons point les vices de l'un plus rudement, que la peau de l'autre, On voit assez par les actions de nostre vie, que les membres de ce vieil homme, que la croix de de Christ a condamné à la mort, bien loin d'estre morts en nous, y sont à pene blessez: qu'ils n'y sont pas mesmes égratignez: qu'ils y viuent en toute force, & vigueur, & ne se ressentent non plus des clous & des épines du Seigneur, que s'il n'étoit point mort ou que nous n'eussions point creu en lui. Nos aduersaires nous le sçauēt bié dire: & c'est le seul de leurs argumens, qui nous couure de

confusion. Nous répondons aisément à tous leurs autres reproches. Il n'y a que celui-ci où nostre conscience nous contraint de separer la cause de Iesus Christ & de son Euangile d'auec la nostre. Car s'il falloit iuger de sa verité par la qualité de nos mœurs, qui le pourroit deffendre? veu l'horrible desordre, qui paroist par tout dans nostre vie? considerons seulement les deux articles ici touchez par l'Apostre, l'impudicité, & l'auarice. En conscience l'une, & l'autre de ces deux passions sont-elles mortes au milieu de nous? N'y ont-elles pas autant de vogue, que parmi les mondains? La pudeur de la ieunesse, l'honesteté du mariage, la chasteté, & la temperance s'y obseruent elles mieux, qu'ailleurs? Les saletez & les ardeurs de l'auarice y paroissent-elles moins? Certainement (iay grande honte de le dire) tout y est pareil; excepté, que ceux de dehors se confessent, & se disciplinent, & se macerent la chair avec quelques ieufnes, & disent leur chapelet; par où au moins ils s'ont paroistre quelque sentiment de leur faute, bien qu'ils y appliquent des remedes inutiles, & ridicule: Au lieu que nous apres auoir commis  
les

**TRENTE-QUATRIÈME. 105**  
les mesmes fautes , & trempé dans les  
mesmes ordures, venons ici nous presen-  
ter impudemment sans craindre Dieu, ni  
auoir honte des hommes. Et si la voix du  
Seigneur, qui retentit en ce lieu, nous ar-  
rache quelque soupir: au sortir d'ici nous  
retournons chacun à nos vices, aussi gais,  
& aussi obstinez, qu'auparauāt. Dieu est si  
bõ, qu'il a iusques ici attendu nôtre repã-  
tance. Mais prenons garde, que nôtre du-  
reté ne change sa patiēce en fureur, & ne  
le contraigne enfin à punir vn si fier mé-  
pris de sa parole & de ses faueurs, & à vã-  
ger l'affrõt, que nous faisons à son Euan-  
gile en viuant si mal dans vne si belle , &  
si diuine lumiere. Descendons tous en  
nous-mesmes. Examinons nos mœurs, &  
nos consciences. Que chacun s'interroge  
soi-mesme : Viença, mon ame, depuis  
tant de mois, & d'années, que Iesus Christ  
t'instruit si soigneusement; quel deuoit  
as-tu fait de te conformer à lui, & d'im-  
primer en tes mœurs l'image de sa mort,  
& de sa vie? As-tu cloué ton vieil hom-  
me à sa croix? As-tu mortifié ses mem-  
bres? Leur as-tu osté cette mal-heureu-  
se vigueur, qu'ils déployent avec tant  
d'efficace dans les enfans de rebellion?

Te laissent-ils en repos? Ou quand ils t'as-  
 chent de te troubler, as-tu le courage de  
 leur résister? L'avarice n'étend-elle  
 point ta main sur le bien d'autrui? ou ne  
 l'empeschet-elle point de faire part du  
 tié aux pources? As-tu point senti ses vains  
 soucis, & ses chagrins inutiles? son insa-  
 tiable cupidité, & son ardeur indompta-  
 ble? & cette impudence qu'elle a de mé-  
 priser & de violer l'honnesteté, les loix,  
 & la bien-seance pour assouvir ses desor-  
 donnez desirs? Et si l'avarice ne t'a point  
 importunée; dis moi, mon ame, la con-  
 voitise des yeux, & la vanité de la chair  
 ne t'at-elle point quelquesfois enlacée?  
 Cette traistresse Dalila ne t'a-elle point  
 endormie? As-tu garanti de ses embû-  
 ches la gloire du Nazareat, auquel Dieu  
 ta consacré? Fideles, catechisons ainsi  
 nostre ame chaque iour; & sur nos autres  
 devoirs aussi bien que sur ceux-ci. Ne  
 lui pardonnons rien. Iugeons-là droite-  
 ment, & avec vne severité inexorable.  
 Châtions-la de toutes ses fautes; & l'ab-  
 batans aux pieds du Seigneur: faisons-la  
 pleurer & gemir en sa presence. Repro-  
 chons lui ses ingratitude: & lui mettons  
 devant les yeux les benefices de Dieu, &

les

les offenses, dont elle l'a recompensé. Denoncez-lui aussi ses iugemens, & l'horreur de son épouuanteable vengeance: & ne la quittons point, qu'elle n'ait pris vne plene & ferme resolution de ne plus retourner à ses ingrattitudes. Sur tout, Freres bien-aimez, faisons-lui haïr & detester les deux pestes, que l'Apostre a aujourdhuy si solennellement condannées à la mort, la luxure, & l'auarice. Executions la iuste sentence sur ces deux passions, & leur faisons souffrir la mort, qu'elles méritent en tant de sortes. Car pour la premiere, elle profane impudemment vn corps, qui appartient à Iesus Christ, qui a esté racheté par son sang, laué de son eau celeste, nourri de sa chair, consacré par son Esprit. Elle l'arrache de la communion de ce diuin corps, dont il est deuenu membre, pour le changer en vn des membres de Satan. Elle lui rait sa gloire, & le dépouille du plus grand honneur, qu'il ait: & le tirant hors du ciel, où Dieu l'appelloit, elle e traîne en enfer. Je sçai bien, que les mondains se flattent, & extenuent ce peché. Et ie n'ignore pas qu'entre nous-mesmes il y a des gens, qui se laissent corrompre à ces effrontez lan-

gages du monde. Mais pourquoi nous appellons nous Chrétiens, si nous préferons les sentimens du monde, ou de nôtre chair aux iugemens de Dieu? S. Paul outre ce qu'il en dit ici, proteste hautement ailleurs, apres auoir parlé de l'adultere, de la paillardise, & de la souillure, que ceux, qui commettent telles choses n'heriteront point le royaume de Dieu: Et encore plus formellement ailleurs, Ne vous abusez point (dit-il) ni les paillards, ni les adulteres, ni les effeminez n'heriteront point le royaume de Dieu. Renoncez ou à S. Paul, ou à cette erreur du môde. Si vous y persistez, l'Apostre vous crie, que vous vous abusez; c'est a dire qu'au lieu du ciel, que vous espétez en vain en continuant dans ce mauuais train, vous aurez enfin l'enfer pour partage dans la cômunion des demons, dont vous aimez mieux l'ordure, que la pureté de Iesus Christ & de ses Saints. Et il ne faut point nous alleguer la furie de cette passion. Dieu y a pourueu, vous en donnant vn honeste & legitime remede, assauoir le mariage. Que n'en vsez vous? Mais l'amour du libertinage, & la crainte d'vn joug imaginai- re, & vne humeur ambitieuse, empeschent

chent la plus part d'y songer, qui diroient volontiers ce que les Docteurs de Rome n'ont point eu de honte d'écrire de leurs Prestres, que le mariage est vn plus grãd peché pour eux, que la fornication : par où ils tesmoignent assez quelle opinion ils ont de cette ordure, puis qu'ils la preferent à vne chose, qu'ils mettent entre les sacremens. Mais les Epicuriens entre les Payens, & les Moines entre les Chrétiens, ont decrié le mariage le plus qu'ils ont pû, par vn mesueilleux artifice de l'ennemi de nôtre salut, qui a bien iugé, que par cette pernicieuse doctrine il enlacerait grand' quantité de gens dans les vilenies de la luxure, & en suite en la damnation. Que si ce vice est pernicious, l'autre que S. Paul condanne ici, ne l'est pas moins. Et ce qu'il n'a pû le nommer sans lui donner le titre *d'idolatrie*, vous montre assez ce qui en est. Auaricieux, que ce coup de foudre rompe les charmes de vôtre illusion. Iugez quel est vôtre vice, puis que l'Apôtre le nôme *idolatrie*; & en conceuant de là vne iuste horreur, renoncez-y pour iamais, & à toutes ces basses pées, où il vous occupe; pour être desormais liberaux, charitables,

bien-faisans , communicatifs , riches en  
bonnes œuvres. Au lieu de ces biens pe-  
rissables , exposez à la main des hommes ,  
& aux iniures de la nature , trauallez à  
faire vn tresor d'vn fondement pour l'a-  
uenir , & à vous assembler là haut dans  
les cieux ces vrayes , & immortelles ri-  
chesses , que Iesus Christ , le Pere d'eter-  
nité , nous y garde , & qu'il nous y donne-  
ra vn iour pour en ioüir à iamais dans  
vne souueraine gloire , avecque lui &  
tous les Saints. Ainsi soit-il





# S E R M O N

## TRENTE-CINQVIÈME.

### COL. III. VERS. VI. VII.

---

*Verf. I V. Pour lesquelles choses la colere de Dieu vient sur les enfans de rebellion:*

*V II. Esquelles aussi vous avez cheminé autresfois, quand vous viviez en elles.*



**H**ERS Freres: Si les hommes auoient autant d'intelligence & de generosité, que la vertu a de beautez & d'attraits; il ne seroit besoin pour les les porter à l'aimer & à l'embrasser, que de leur en représenter l'image. Cét admirable obiet rauiroit aussi-tost leurs cœurs, & y allumeroit en vn instant vne douce, & eternelle flamme d'amour, qui gouverneroit tous les mouuemens, & les sentimens de leur vie, & consumant en peu de temps les vices, & les folles,

ou injustes passions de leur nature, rempliroit leurs meurs de pieté, d'honesteté, & de charité. L'un de ces anciens sages du monde, que l'on appelle philosophes, reconnut bien cette verité, nonobstant les tenebres de son Paganisme, disant, que si nous pouuions voir la vertu toute nuë, c'est à dire telle qu'elle est en soi mesme elle, embrazeroit nos ames d'une merueilleuse amour enuers elle. Car en effet qui a-t-il de plus beau, & de plus aimable, que la vertu ? la vraye & naïue image de Dieu, la souueraine beauté de toutes les beautez ? la ressemblance des Anges, les plus belles de toutes les creatures ? l'unique joyau de la nature raisonnable ? la lumiere de nos ames ? l'ornement de nos corps ? l'auantage de nôtre estre au dessus des animaux ? la fin, & la derniere perfection du monde ? sa juste & legitime maistresse, ce grand vniuers n'ayant esté fait & formé, qu'afin qu'elle en jouïst heureusement en le gouvernant, & tenant sous ses saintes & diuines loix ? Elle met toutes nos affections dans leur vraye assiete, les ployant sous le Createur, & les eleuant au dessus de la creature. Elle range toutes les parties

*Platon  
dans le  
Phedre.*

**TRENTE-CINQUIESME.** 113  
ties de nôtre estre dans leur juste simme-  
trie, assujettissant nos passîons à la volon-  
té, & nôtre volonté à la raison. Conten-  
te de l'amour de Dieu, & de l'esperance  
de sa gloire, elle ne convoite rien d'inju-  
ste ; & ne fait tort à personne, non pas  
mesme du desir & de la pensée ; aimant  
& obligeant tous les hommes autant  
qu'elle peut, & épandant continuelle-  
ment sur eux les doux & innocés rayons  
de sa belle lumiere : toujours sainte &  
juste & honeste au dehors, toujouts tran-  
quile, paisible & heureuse au dedans.  
Qui pourroit voir vne si belle chose sans  
l'aimer ? Aussi pouuez-vous remarquer,  
que quand il en paroist dâs vn lieu eleué,  
comme sur le trône d'vn nation, quel-  
que image, ie ne dirai pas vive, accom-  
plie, entiere de tout point, mais seu-  
lement ébauchée grossierement, & im-  
parfaite en beaucoup de sortes, elle ne  
laisse pas d'attirer incontinent à elle les  
yeux & les cœurs du monde. C'est l'a-  
mour & les delices de la generation pre-  
sente ; & l'admiration de toute la poste-  
rité. Les hommes la benissent : la terre  
& le ciel s'en réjoüissent ; & le siecle, qui  
l'a produite, en est glorieux ; vn seul exé-

ple de cette nature suffisant pour orner tout vn païs, & pour rendre à iamais illustre le temps, où il a fleuri. Quels seroient donc nos rauissemés, si nous en voïons la vraie, & acheuée effigie? avec toutes ses viues couleurs, sans defect, & sans imperfection? Dieu a la verité nous l'a bien pourtraite au vif dans les tableaux de ses escritures. Mais les yeux de nos ames s'ot si mauuais, que nous ne la cōnoissons iamais, que tres foiblement; & dailleurs nôtre bassesse, & lâcheté est si extreme, que nous aimons communement les choses non selon leur propre beauté & honnesteté; mais selon l'utilité, qu'elles nous apportent, & les haïssons semblablement, non tant pour leur laideur, & horreur naturelle, que pour le mal, qu'elles nous peuuent faire. Cette ignorance & cette humeur mercenaire, commune à tous les hommes, est cause, que nôtre Seigneur ne se contente pas de nous proposer la beauté de la sainteté, & la laideur & le desordre du vice, qui est la légitime maniere d'agir avec des creatures raisonnables; mais s'accommodant à nôtre infirmité, il nous met incessamment deuant les yeux, les biens & les  
maux,

maux, qui nous reuiendront de la sainteté & du vice, selon que nous nous serons addonnez à l'une ou a l'autre. Il nous represente d'une part le bon heur, où sont eleuez les Saints, qui obeissent à sa volonté, & de l'autre les effroiabes supplices, où le vice precipite assurement tous les méchans. Et bien que son esprit guerisse en partie cette ignorance, & cette bassesse de cœur en toutes les personnes, qu'il regenere ; si est-ce, que tandis, que nous sommes sur la terre, il nous en demeure toujours quelques restes ; D'où vient, qu'il ne laisse pas d'vser aussi de cette methode enuers les fideles mesmes. Vous en auez vn exemple notable dans cette leçon de l'Apôtre, sur laquelle nous sommes maintenant. Car apres nous auoir exhortez à *mortifier nos membres, qui sont sur la terre*, c'est à dire à renôcer aux ordures de la luxure, & de l'auarice ; pour nous porter à vn si iuste deuoir, il nous represente dans ce texte les iugemens de Dieu sur les obstinez esclaves de ces vices. Ce sont les choses (dit-il) *pour lesquelles la colere de Dieu vient sur les enfans de rebellion*. Car en ce peu de paroles il comprend l'effroiable & ineuitable,

mais iuste iugement du ciel sur tous ceux qui méprisans la bonté s'abandonneront à l'un, ou à l'autre de ces vices. Et puis dans le verset suiuant il nous remet deuant les yeux pour ce mesme dessein le malheur de nôtre première vie, qui aussi bien, que celle des enfans de rebellion, étoit autresfois plongée dans les vilénies de ces pechez là; & la grande grâce, que Dieu nous a faite de nous en retirer; *esquelles choses aussi* (dit-il) *vous avez cheminé autresfois, quand vous viuiez en elles;* afin que laisis d'une juste horreur de nôtre première condition, & travis dans le sentiment de nôtre bonheur present nous renoncions de bon cœur au seruice de nos premiers maistres, & viuions désormais dans la pureté, honnesteté, & charité, où nous appelle ce nouveau Seigneur, qui a daigné nous prendre à soy, & verser en nous vne nature, & vne vie nouvelle, aussi éloignée de la nôtre première, que le ciel l'est de la terre. Comme ce sont là les deux raisons, que nous propose saint Paul, pour nous retirer de ces deux principaux vices des mondains; aussi seront-ce (s'il plaist au Seigneur) les deux parties de cette action. En la première

miere nous considerons les jugemens de Dieu sur les paillards, & les avaricieux obstinez; & en la seconde le malheur de nostre premiere conditiõ. lors que nous viuions dans les mesmes vices, & ne pouuions attendre en suite, que les mesmes effects de la colere de Dieu sur nous. Le Seigneur Iesus vueille tellement accompagner nos paroles de la vertu de sa benediction, que ceux, que la laideur, l'injustice, & l'horreur mesme de ces vices n'en a encore peu retirer, en soient au moins maintenant arrachez par la crainte, & la terreur des epouuantables jugemens du ciel inevitablement preparez à tous les enfans de rebellion. La premiere partie est exprimée en ces mots, que *la colere de Dieu vient pour ces choses sur les enfans de rebellion. Je ne m'arresteraï pas à vous dire, que la colere, à parler proprement, n'a point de lieu en la nature diuine. Car qui est celui d'entre vous, qui ne sçache, que Dieu est vn Esprit tres-pur, tres-simple, & tres-heureux, jouissant d'vn calme, & d'une tranquillité infinie; dont la connoissance ne peut jamais estre surprise, ni la felicité troublée, com-*

me nous l'apprend, & l'Ecriture, & la raison mesme? Or la colere, & telles autres passions consistent en l'agitation, & emotion du sang, & des esprits, qui le remeuent, caulées en nous par l'imagination, diuerfement, selon que les obiets, qu'elle conçoit, sont ou facheux, ou agreables, ou presens, ou à venir, les vns faisans naistre en nous la tristesse, & les autres la ioye; les vns la crainte, & les autres l'esperance, les vns la colere, & les autres l'agrément, ou la complaisance: Tout cela (comme vous voyez) ne peut arriuer, que là où il y a quelque mélange d'humeurs & d'esprits, qui ne se treuuant point en Dieu dont l'essence est tres-simple, il n'est pas possible nō plus qu'aucune de ces passions y ait lieu, & sur tout la colere, l'vne des plus troubles, & des plus bouillantes. Mais l'Ecriture, qui begaye avec nous, comme avec des enfans attribue souuent ces passios à Dieu figurément, pour nous représenter ainsi grossierement ses mysteres sous les images des choses, qui nous sōt familiares, parce qu'elles appartiēent proprement à nōtre nature. C'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'elle appelle *la colere de Dieu*, Car elle

elle signifie par ce mot, nō le trouble d'un esprit emeu, qui ne peut estre en Dieu veu la souueraine perfectiō de sa nature, mais vne juste & raisonnable volonté de punir celui, qui le merite. Elle nomme cela *colere* à cause de quelque ressemblance qui paroît entre ces deux choses. Car l'homme, qui est en colere desire ardemment de se vanger de la personne qui le fasche, & le fait s'il en a le pouuoir, lui causant du déplaisir, & l'affligeant. Dieu traite ainsi ceux, qui violent ses loix; il leur fait souffrir du mal; & les punit, ou les chastie, au degré qu'ils l'ont merité. Mais il le fait sans aucun trouble avec vne volonté rassise, & tranquille; au lieu quel'homme qui est en colere le fait avec émotion. Et par ce que nous n'auons gueres accoustumé d'en vser autrement, y ayant peu de personnes, qui se vangent sans quelque trouble & ardeur de colere, il nous semble qu'il en est de même du Seigneur. C'est pourquoy nous disons, qu'il est *en colere*, quand il vange ses loix, & punit les crimes de ses creatures; bien qu'au fonds & en verité, il n'y ait en son action, que l'ordonnance & l'effet de la vengeance, & non la

trouble d'aucune passion. De là vient que l'Ecriture parle aussi en la mesme sorte:attribuant souuent la colere à Dieu en ce sens.Et en y prenant garde de pres vous treuuez qu'elle nomme ainsi ou la volonté,que Dieu a de punir l'homme, l'arrest & l'ordre qu'il en donne ; ou les effets mesmes,qui s'en ensuiuent , c'est à dire les penes , qu'il fait souffrir par son ordre aux personnes coupables. Et c'est en ce second sens,que l'Apostre l'entend ici,disant que *la colere de Dieu vient sur les enfans de rebellion ; la colere de Dieu* c'est à dire la vengeance , ses iugemens, les maux & les supplices , dont il punit leur rebellion selon l'ordre de sa iustice vangeresse. Il parle ailleurs en la mesme sorte,quand il dit,que *la colere de Dieu se reuele tout à plein du ciel sur toute impieté*. *Et iniustice des homes,d'autant qu'ils retiennent la verité en iniustice* , Quelques vns rapportent ce qu'il dit que *cette colere de Dieu vient* , aux iugemens qu'il déploye souuent dés ce siecle sur les voluptueux & les auaritieux : comme s'il disoit , que c'est pour ces vices-là que Dieu a accoustumé de descharger les fleaux de ses vengeances sur les hommes. Les autres l'enten-

Rom.1.18.

l'entendent de la punition qu'il en fera au dernier iour : comme en effet l'Écriture parle souuent ainsi de ce grand iugement , & des choses qui s'y feront , disant qu'*il vient* ; signifiant elegamment par ce mot la certitude , & l'infailible euenement d'une chose , qui n'est pas encore à la verité, mais qui ne manquera pas d'estre tres-assurement : comme si c'étoit vne personne, qui s'acheminat, & qui se fut desia mise en train d'aller au lieu , où elle se veut rendre. Mais i'estime, que le S. Apôtre embrasse dans ce mot l'execution de ces deux sortes de iugemens , signiant par là , & ce grand & effroyable supplice , où Dieu plongera les méchans au iour de son ire , qui sera le dernier effet de sa colere contre le peché ; & tous les chastimens dont il les frappe dés cette vie , qui sont comme les premices de sa colere , & les échantillons & auancoueurs de sa derniere vengeance. S. Paul comprend tout cela, en disant que la colere de Dieu vient. Mais cette façon de parler , que *la colere vient sur les hommes*, est belle & excellente, nous montrant que les maux , qui arriuent en la terre, ne s'y rencontrent pas

à l'auanture, & n'y naissent pas de la terre mesme, & de les causes simplement; mais d'ailleurs, assauoir du ciel, qui les verse ici bas, comme vn orage, ou vn deluge, pour enuveloper & accabler inéuitablement ceux, à qui ils sont destinez. Ils partent du ciel; ils s'achement vers nous, & fondent enfin sur la teste des méchans par l'ordre du Souuerain, qui marque toute leur route, & les dispense avec le mesme jugement, que les foudres & les tempestes, & les pluyes, qui nous viennent d'en haut par la conduite de sa providence. Et comme le plus souuent vous voyez en la nature, que ces meteo- res ne viennent pas tout à coup, mais en suite de quelques signes, qui precedent & presagissent leur venuë prochaine; de mesme en est-il ordinairement des jugemens de Dieu. Le foudre de sa colere, aussi-bien que celui de la nature, gronde auant que de tomber. Dieu menace les criminels auant que de les accabler; & enuoye presque tousjours aux hommes quelques auertissemens, qui sont comme les auant-coureurs, & les fourriers de sa colere, pour nous preparer, ou à la détourner en allant au deuant par nostre repen-

repentance, ou à la recevoir chez nous.

Ainsi voyez-vous qu'en S. Matthieu le Seigneur Iesus predic, que le dernier jugement sera precedé de plusieurs grands & terribles signes, pour dompter la fierté des pecheurs, & les ranger, s'il se peut, à la repentance; & là mesme, il décrit les pronostics de l'effroyable vengeance: que Dieu devoit bien tost répandre sur Ierusalem, & sur toute la nation des Iuifs; & qui ne manquerent pas d'arriver peu apres punctuellement, comme il les avoit predits. Il garde encore tous les iours le mesme ordre dans les châtimens des familles, & des nations, ne les enveloppant presque jamais dans le mal-heur qu'il ne leur en ait signifié la venuë, avant que de l'executer; ce qui se peut entr'autres clairement remarquer en chacun de ces horribles fleaux, qui ravagent la Chrétienté depuis vint huit ou trente ans. Mais l'Apôtre ajoute, qui sont ceux, sur qui vient la colere de Dieu, *sur les enfans de rebellion*, dit-il. C'est vne faison de parler Ebraïque, familiere aux Escritures de l'une & de l'autre alliance, de nommer *enfant d'une chose*, celui qui y est addonné, & qui en a en soi l'impression & la

Matth.  
24. 14.

2. Theff.  
2. 7.

1. Pier. 29.  
8.

teinture ; comme elles appellent l'Ante-  
christ *le fils de perdition*, c'est à dire vn per-  
du, vn homme dévoué & abandonné à  
la perdition, qui se perd en perdant les  
autres. Et les Grecs, dont le langage est  
extrêmement poli & parfaitement bien  
formé, n'ont pas pourtant dedaigné cer-  
te forme d'expression, disant souuent  
*les enfans des Grecs*, pour signifier les  
Grecs mesmes, & *les enfans des mede ins*,  
pour les medecins. Ici semblablement ces  
*enfans de rebellion*, dont parle l'Apôtre,  
sont les *rebelles*, ceux qui desobeïssēt à la  
volonté de Dieu, & à ses auertissemens,  
qui méprisent fieremēt son conseil; ceux,  
qui (comme dit S. Pierre) *s'ahcurtent con-  
tre la parole*; qui quelque soin, que Dieu  
prene de leur rémoigner sa sainte volôte,  
& de les appeller à repentance, ne veulēt  
pas l'écouter, s'opiniâtrans & s'endur-  
cissans dans leurs pechez. En quoi ils se  
rendent coupables de deux grieues fau-  
tes, del'incrudulité, & de la desobeïf-  
sance. Car ils rejettent le tesmoignage  
de Dieu, & le tiennent pour vne fable,  
s'en moquans mesme quelquesfois ou-  
vertement ; qui est vn horrible outrage  
contre la verité de Dieu. Puis en suite  
ils

ils desobeïssent à sa voix, s'affermiffans à faire ce qu'il leur defend, & à ne point faire ce qu'il leur commande. Tels furent ces profanes avant le deluge, qui méprisans fierement la predication de Noë, le heraud de justice, continuerent impudemment dans le train de leurs voyes corrompuës, sans se soucier des auertiffemens de Dieu & de son seruiteur; Et Saint Pierre a raison de cét insolent mépris, les appelle *incredules*, ou *desobeïssans*. Ils mangeoint (dit le Seigneur) ils beuvoient, ils se marioient, & baiuoïent en mariage, & n'apperceurēt point le deluge, iusque a ce qu'il fut venu, & les emporta tous. Depuis, ceux de Sodome, & de Gomorre en firent autant; qui prenoient pour vne railletie, ou pour vne extrauagance, la sainte & douce remontrance, que leur faisoit le seruiteur de Dieu Lot, de penser à eux, & l'auis qu'il leur donnoit de la destruction de leurs villes. Ils demeurerēt obstinez dans cette profane securité, jusques à ce qu'un deluge de feu & de souffre, fondant tout à coup des cieux sur eux, & sur leur abominable païs, leur arracha de la teste ces songes de leur incredulité, & leur apprit

1. Pier. 3.

20.

Gen. 19.

14.

qu'il n'y a riën ni de plus vrai, que la parole de Dieu, ni de plus faux, que l'imagination de la securité des pecheurs. Enfin c'est là le crime de tous ceux, sur qui la colere de Dieu tombe. Ce sont *enfants de rebellion*, auxquels on peut (bien qu'aux vns plus, & aux autres moins) appliquer ce qu'un Profete disoit autresfois des Juifs, *ils n'ont point voulu entenàre, mais ont tiré l'épaule en arriere, & ont appesanti leurs oreilles pour ne point ouïr, & ont rendu leur cœur dur, comme le diamant, pour ne point écouter la loi & les paroles, que l'Eternel des armées envoyoit par son Esprit.* J'avouë, que c'est là proprement le crime, premierement de ceux, qui reiettent l'Euangile du Fils de Dieu, la vraie parole apportée par le S. Esprit: & secondement de ceux, qui vians sous l'alliance Moïsaïque se rebelloient contre la parole divine, à eux annoncée par Moyse, & par les Profetes. Mais ie soustiens, que ceux-là mesmes n'en sont pas entierement exempts, qui ont peché, ou qui pechent dans les tenebres du Paganisme. Car bié que ces gens là ne reiettent pas la parole ni de l'Euangile, ni de la loi, qui ne leur est adressée ni l'une, ni l'autre; si est-ce pour-

pourtant, que l'on ne les peut excuser du mépris, qu'ils font de cette autre voix de Dieu, qui se fait oïir des cieus par toute *Pf. 19. 1.* la terre, & sonné secretement dans les cœurs de chacun des hommes, & les appelle sourdement à la repentance de leurs pechez, à la pieté, à l'honesteté, à la iustice, & à la droiture. Ils reiettent profanement ce sacré tesmoignage de la diuinité; sans lequel Dieu n'a iamais laissé personne parmi les nations, mesmes les plus perduës, & les plus desesperement plongées dans l'idolatrie, & dans le vice, comme l'Apôtre nous l'apprend *AE. 14. 17.* dans les Actes. Ils méprisent les admirables addressés, qu'il leur donne dans la conduite du monde pour le chercher, *AE. 17. 26. 27.* le toucher, & le tréuer. Ils dédaignent les enseignemens, qu'il leur presente en l'adminiftration de l'vnjuers, tant de sa *Rom. 1. 20. 2. 4.* puissance eternelle, que de sa diuinité: & ils abusent enfin des richesses de sa beninignité, de sa patience, & de sa longue attante, par lesquelles sa bonté conuie, & sollicite tous les hommes à repentance. D'où paroist d'une part, la merueille, non de la iustice seulement, mais mesme de la douceur, & benignité de Dieu, qui

ayant droit de punir les hommes dès le premier peché, dont ils se trouvent coupables, ne le fait pas neantmoins ; mais les appelle, & les conuie, & les attend à repentance, & ne fait venir sa colere sur eux, que lors qu'au crime du peché ils ont ajouté celui de la rebellion contre cette seconde voye de salut, qu'il leur presente amiablement ; assauoir celle de la repentance. Car ce que dit ici l'Apôtre des paillards, & des auaricieux particulièrement, est vrai en general de tous les vices ; que la colere du ciel ne vient sur ceux, qui sont coupables, que quand par leur incredulité & endurcissement ils se sont rendus *enfans de rebellion* ; & n'y a point de pecheur au monde ; quelque grands & enormes, que puissent estre les crimes, que cette bonne & toute misericordieuse Majesté ne reçoie tres-volontiers à merci, pourueu seulement qu'il se repente ; selon la parole du Prophete,

*Exech. 33. que Dieu ne veut point la mort du pecheur, mais qu'il se conuertisse, & qu'il viue ; de sorte que desormais ce n'est pas simplement le peché, qui donne les hommes, mais l'incredulité & l'impenitence. Et la bonté du Seigneur reluit d'autant plus magni-*

magnifiquement en ce procédé, dont il vſe enuers eux, que pour auoir la liberté de traiter ainſi avec eux, il l'a, ſ'il faut ainſi dire, achetée au prix du ſang de ſon Fils vnique, qu'il a (tant il nous eſt bon) liuré à la mort de la croix pour ſatisfaire aux intereſts de ſa juſtice, laquelle ſ'oppoſoit à cette voye de miſericorde, qu'il a voulu ouurir aux hommes apres leur cheute dans le peché. Mais cela même nous montre de l'autre coſté, combien eſt grande la corruption des hommes, & combien indomprable la fureur de la paſſion, qu'ils ont pour le vice ; en ce que non contens de ſ'eſtre débauchez du ſeruire de leur Souuerain (qui eſt deſja vn horrible attentat, & digne de mille penes) ils aiment ſi eperduément le peché, que pour y demeurer ils mépriſent & rejettent encore avec vne insolence enragée tout ce ſaint, & ſacré miſtete de la benignité diuine, étans de ſorte charmez & abeſtis par les poisons du peché, qu'ils preferent ſes courtes, vaines, & malheureuſes delices à la grace & au ſalut de Dieu, & craignent moins la cole-re de leur Souuerain, & la communion des demons, & les ſuplices de l'enfer,

que la perte de cette vilaine & honteuse volupté, que leur donne pour quelques iours l'exercice du peché, & l'accomplissement de ses cōuoitises. Mais il faut encore remarquer ici la sainte adresse de l'Apôtre, qui voulant détourner les Colossiens de l'avarice, & des ordures des voluptez charnelles, ne leur dit pas, que Dieu les punira grieuement, s'ils s'y laissent aller (ce langage les eust en quelque sorte offencez, induisant qu'ils auoient quelque inclination, ou disposition à vne telle faute.) Au contraire presupposant, que cela ne leur arriuera point, il leur montre les iustes supplices de ces crimes pour leur en donner de l'horreur, en la personne des incredules, & rebelles: cōme vn bon & sage pere, qui pour imprimer la haine du vice & de la debauche dans le cœur de son enfant, chastie ses esclaves en sa presence, afin que l'exemple de ces viles & miserables personnes lui apprenne, quelles penes il meritera s'il vient à tomber dans quelque desordre semblable, lui qui est l'enfant de sa maison, l'heritier de sa liberté & de ses biens. Car il ne faut pas, que sous ombre, que nous auons l'honneur d'estre dans  
l'alliance

l'alliance de Dieu, nous nous figurions de pouuoir commettre impunément les pechez, que le Seigneur punit si seuerement en ceux de dehors. Arriere de nous vne si sottte, & si pernicieuse pensée. C'est le vice, que Dieu hait, & non les personnes; & quicōque s'y endutcit, oelui-là en quelque profession, qu'il viue, soit Payenne, soit Chrétienne, soit Reformée, ou autre, est vn *enfant de rebellion*; & l'auantage & l'excellence de la profession, qu'il fait, aggrauera son supplice, bien loin de l'en exempter: étant tres-iuste, cōme nous l'apprend le Seigneur, que celui qui a conu la volonté du Maistre, Luc 12. 47. & ne l'a pas faite, reçoie plus de coups, que celui, qui a peché dans l'ignorance. Et lors qu'un vrai fidele tombe par infirmité en queleun de ses desordres (comme hélas! il n'arriue, que trop souuent,) Dieu montre assez combien cela lui déplaist, ne manquant iamais à l'en reprendre, & châtier, iusques à ce qu'il l'en ait retiré: si ce n'est qu'une prompte repantance preuienne son châtiment. 1. Pier. 4. 17. *Le iugement* (dit S. Pierre) *commence par la maison de Dieu: & il nous iuge, & nous enseigne* (dit 1. Cor. 11. 32. S. Paul) *afin que nous ne soyons condam-*

nez avec le monde, comme nous le ferions tres-assurement, si nous perseuerions dans le peché sans repentance, & sans amandement. C'est pourquoy l'Apostre craignant, que quelque semblable imagination n'abusat les Efesiens, leur propose ce mesme enseignement avec vn auertissement expres, de ne se point laisser piper par vne fausse esperance d'impunité, *Que nul (dit-il) ne vous seduise par vains propos. Car pour ces choses la colere de Dieu vient sur les enfans de rebellion.* Au reste ce qu'il menace ici particulierement la paillardise, les souilleures, l'appetit desordonné, la mauuaise conuoitise, & l'auarice, en disant, que c'est pour ces choses, que la colere de Dieu viët sur les enfans de rebellion, n'est pas pour signifier, que les autres excez des rebelles, cōme leurs cruauitez, leurs meurtres, leurs ambitions, & autres pechez semblables doiuent demeurer impunis; (au contraire il proteste expressement ailleurs, que la colere de Dieu se decouure à peur & à plein sur toute impieté & iniustice; & derechef, qu'il y aura tribulation & angosse sur toute ame d'homme faisant mal.) Mais il à nommément denoncé cette colere de Dieu aux luxu-

Efes. 5. 6.

Rom. 1. 18.

Rom. 2. 9.

luxurieux, & aux avaricieux ; par ce que d'entre tous les vices , ceux-là prouoquent particulièrement la vengeance de Dieu, tant pour leur vilénie & énormité, que pour le trouble, qu'ils apportent à la société humaine : dont l'intérêt , & la conservation force souvent le Seigneur de haster l'exécution de ses iugemens sur cette sorte de pecheurs en les punissant exemplairement dès ce siècle, pour refroidir par cette sienne séuerité la fureur de ceux, qui se laissant aller aux passions de ces deux maudites pestes renuerseroient tout ordre dans le genre humain , si leur rage n'étoit reprimée par quelque notable châtiment. Quant à la vérité de cette sentence, que *la colere de Dieu vienne pour ces pechez sur les enfans de rebellion* , puis que c'est l'Apôtre , c'est à dire la bouche du ciel, & l'oracle de Iesus Christ , qui la pronôce, nul Chrétien n'en peut douter. Premièrement quand bien ils demeureroient entierement impunis en ce siècle, il est certain, qu'en l'autre cette foudroiente colere du Tout puissant, qui se manifestant alors pour la dernière fois en la grande & terrible journée du Seigneur , les bannira pour iamais de la

compagnie des bien-heureux, & les abîmer dans les enfers pour y souffrir éternellement avec les demons les iustes pe-  
 nes de leur rebellion. Car outre ce texte,  
 1. Cor. 6. 10. *Esf 5. 5.* qui est clair, l'Apote enroole expresse-  
 ment en trois autres passages les idola-  
 tres, & les paillards, & les adulteres entre  
 Gal. 5. 21. ceux, qui n'aurônt point de part au roiau-  
 me de cieux. Et ailleurs il dit particulie-  
 rement des paillards, & des adulteres, que  
 Ebr. 13. 4. *Dieu les iuzera*; & ailleurs encore, que  
 Dieu détruira ceux, qui par telles ordu-  
 res aurônt détruit, ou violé son tēple, c'est  
 3. Cor. 3. 17. à dire leurs corps. Et S. Jean leur assigne  
 Apoc. 21. 8. *semblablement leur part dans l'étāg arde-  
 de feu, & de souffre, qui est la mort seconde.*  
 Et quant aux auaricieux, c'est d'eux, que  
 1. Cor. 6. 9. S. Paul dit particulieremēt, que *les iniustes  
 n'heriteront point le royaume de Dieu*: &  
 ailleurs, que *les desirs de l'auarice plongent  
 1. Tim. 6. 9. les hommes en destruction, & en perdition.*  
 Mais outre ce grand, & epouuantable  
 supplice, que ces vices attireront infailli-  
 blement au dernier iour sur les enfans de  
 rebellion, ils les enveloppent dés ce sie-  
 cle en tāt de diuers maux, que si la stupa-  
 dité & la passion du mōde ne l'aveugloit,  
 il lui seroit aisé de reconnoistre la veri-  
 té de

té de ce que dit ici l'Apôtre. Car premièrement cét abrutissement, & cet horrible eclipse du bon sens, & de la droite raison, & cét abandonnément bestial aux plus vilaines passions & actions, où l'on void tomber presque tous les esclaves de ces deux vices : n'est ce pas vne haute & euidéte marque de la colere de Dieu sur eux ? Pour les debauchez, la plus part de leur vie n'est qu'un égarement continué. Considérez moi Salomon, le plus sage Prince, qui fut iamais : en qui luisoit vne si belle, & si éclatante lumiere de connoissance, & de sapience, qu'il rauissoit tout son siecle, & attiroit de grandes Reines dés bouts du monde pour venir contempler sa gloire. Depuis qu'il se fut laissé aller à cette infame passion, il perdit tellement toute cette force d'esprit & de iugement, qu'il fut bien si extrauagant, que de s'abandonner à l'idolatrie, la dernière de toutes les brutalitez, pour complaire à ses maistresses. Et les Poëtes des Payens mesmes pour représenter quelle est l'ordinaire suite de ce vice, font prendre dans leurs fables l'habit, & l'equipage d'une femme à l'un de leurs heros, depuis qu'il fut vne foistombé

dans les pieges de cette malheureuse  
 passion. C'est l'image de ce qui arriue  
 tous les iours à ceux, qui s'y laissent pren-  
 dre, qui dépouillant peu à peu toute ver-  
 tu, & pudeur, deuiennent effeminez, &  
 perdent si bien le sens, qu'enfin il n'y a  
 rien de si deshoneste, ni de si contraire à  
 l'ordre, à l'honesteté, & à la bien seance,  
 qu'ils ne fassent, & ne souffrent volon-  
 tiers. Et c'est ce que signifie encore vne  
 autre fable des mesmes auteurs, de ceux  
 que le breuage d'une magicienne trans-  
 forma en pourceaux, & en autres bestes.  
 C'est vne fable veritable, qui sous des  
 noms, & des personnages feints contient  
 l'histoire de la pluspart de ces miserables,  
 que la paillardise & l'adultere a enforce-  
 lez. Ils perdent le cœur & le iugement,  
 & le sens humain : & font tant de sotizes,  
 & d'extrauagances, qu'il est bien aisé à  
 connoistre, que ce n'est plus l'ame d'un  
 homme, qui les conduit, mais celle d'un  
 animal. D'où vient donc vne si étrange  
 metamorphose & en vn Salomon, & en des  
 personnes, qui d'ailleurs sembloient si  
 auisées, & si bien sensées? Chers Freres,  
 ne doutez point, qu'elle ne vienne d'un  
 secret iugement de Dieu, qui leur oste  
 l'esprit

l'esprit & l'entendement dont ils se font si mal seruis, & qui les degradant par maniere de dire, de la qualité d'hommes, dont ce vice les a rendus indignes, les relegue entre les animaux, *les liurant en un Rom. I. 28.*  
*esprit dépourueu de tout iugement*, comme l'Apôtre nous décrit ailleurs cette effroyable vangeance de Dieu. Mais outre l'esprit & la raison: qui ne voit, qu'il leur ôte encore le plus souuent la force, la beauté, la vigueur, & la santé du corps, leur envoyant des maladies, qui les rongent iusques aux os, qui les pourrissent, & les courbent auant le temps: & qui semant en tous les endroits de leur miserable chair des douleurs très-aiguës, lui font cherement payer la iouissance des plaisirs deshonestes, qu'ils lui ont donnez? La perte des biens est aussi l'une des penes, dont Dieu punit ordinairement ce peché: permettant, qu'il consume lui-mesme par le dereglement de ses folles depanses les moyens necessaires à l'entretienement de la vie humaine, & qu'il reduise ceux, qui le seruent, à vne incommode & honteuse poureté. A quoi il faut encore aiouster vne infinité d'exemples, dont est plene la vie des hom-

mes, des mal-heurs tragiques, dont Dieu frappe visiblement cette sorte de pechez. Ce fut pour eux, qu'il enuoya le premier deluge d'eau sur la terre : & depuis encore le second de feu & de souffre sur le pais de Sodome, & de Gomorre. Les débauches d'Israël avecque Moab furent cause de la mort de vint-quatre mille hommes, que Dieu consuma en sa fureur. Et la lignée de Benjamin de grande & fleurissante, qu'elle étoit, fut reduite à six cens hommes pour les ordures de l'une de leurs villes. Qui ne sçait, que quelquesfois l'adultere d'un homme a causé de longues guerres, & ruiné de grands états ? Et entre les exemples, que nous en auons, est particulièrement lamentable celui de l'empire des Gots, qui ayant longuement fleuri en Espagne, fut destruit, & renuersé de fonds en comble pour une faute de cette sorte commise par l'un de leurs Rois. Cette occasion leur attira les Sarrasins sur les bras, qui outre la liberté & les biens, osterent encore la religion Chrétienne à la pluspart de ces peuples, ayant introduit & entretenu le Mahometisme en ces pais-là durant plusieurs siècles. Il ne faut pas douter,

ter,

ter, que les morts precipitées, & les ruines de tant de grands, que le monde a veu, & void encore souuent perir avec étonnement, ne soient la pluspart venues de la mesme source, des débauches où ils s'étoient emportez. Les accidens des maisons, & des personnes particulieres, infectées de cette lepre, sont moins remarqués; mais ils ne laissent pourtant pas d'estre fort remarquables. Et qui y prendra garde de pres, y treuvera des exemples admirables des iugemens de Dieu sur cette sorte de pechez: & celui-ci nommément, qu'il retire le plus souuent son alliance des maisons, où regnent ces desordres. Je pourrois aisément vous faire voir de semblables traces de la colere de Dieu sur les auaricieux, dont il punit souuent l'iniustice par la perte du sens, de la santé, de l'honneur, & de ces biens mesmes, qu'ils aiment beaucoup mieux, que leurs corps, & leurs ames propres: pour ne point parler de l'infamie, que Dieu verse quelquesfois sur eux, & des horribles malheurs, où il les laisse tomber, eux & leur posterité. Mais il faut passer à l'autre partie de ce texte, & en dire deux mots, &

finir. Car l'Apostre apres cette colere de Dieu, qui tombe du ciel sur les enfans de rebellion à cause de leurs souilleures & auarices, ramentoit aux Colossiens, qu'autresfois ils auoient été eux-mesmes dans cette miserable condition ; *esquelles aussi* (dit-il) *vous avez cheminé autresfois, quand vous viuiez en ces choses. Viure dans ces pechez est auoir les principes de nostre vie infectez de leurs venins. Y cheminer, est en produire les actions. L'un est la puissance & la faculté de la vie : l'autre en est l'exercice, & la fonction. Car l'Apostre appelle viure auoir en soi les principes, & les facultez de la vie ; & il entend par cheminer, en faire les actions: comme il paroist clairement de ce qu'il dit ailleurs, Si nous uiuons en Esprit, ou à l'Esprit, cheminons aussi en Esprit.* Car celui, qui dort par exemple, ne laisse pas de viure, & d'auoir la vie, bien qu'il n'en exerce pas les actions. Comme donc *viure en esprit* n'est autre chose, qu'auoir les facultez & puissances de nostre nature renouuellées, & comme refonduës & regenerées par la vertu de l'Esprit de Iesus Christ ; ainsi à l'opposite *viure au peché* est pareillement auoir

Gal. 5. 25.

avoir l'intelligence, & la volonté, & les autres puissances de nôtre nature, pourries, & corrompues, & comme empoisonnées du peché d'Adam par la contagion de sa chair. Et derechef comme ceux-là *cheminent en Esprit*, qui exercent la pieté, & la sainteté, & conduisent toutes les actions, & les mouuemens de leur vie selon la volonté de l'Esprit : ceux-là au contraire *cheminent dans le peché*, qui suivent & accomplissent ses conuoitises, & ne s'employent à autre exercice, qu'à le seruir, & à faire les mauuaises œuures, qui decoulent naturellement de ses habitudes. Mais nous auons ci-deuant parlé assez au long, s'il vous en souvient, de cette premiere vie du vieil Adam, que la grace du Seigneur Iesus a détruite & mortifiée en nous. Seulement auons-nous à remarquer en passant, que puisque l'exercice de l'homme dans l'état de sa nature auant la grace, est de cheminer dans les vices, & dans les plus grossieres ordures ; c'est vne grande erreur de s'imaginer, qu'en vn tel état il soit capable de produire des œuures, ou meritoires (comme disent quelques-vns) ou preparatoires à la grace (comme pretend

les autres.) Tout ce qu'il fait en ce temps là, si vous en croyez l'Apôtre, n'est bon, que pour préparer à la geenne, & pour meriter la colere de Dieu ; Et en auoir autre opinion n'est pas assez recônoistre la grandeur de la grace de Dieu enuers nous. Pensons donc, Freres bien-aimez, à ce honteux, & mal-heureux état, où nous étions naturellement, & où nous fussions demeurez à iamais avec les enfans de rebellion, viuans & cheminans en des pechez, dont le gage, & le fruit ne pouuoit estre autre, que la mort eternelle, si le Seigneur par sa grande grace ne nous eust titez d'une telle damnation. Et ressentans comme il faut la grandeur de son benefice, benissons incessamment sa misericorde & sa bonté : Grace te soit à iamais renduë, ô saint & misericordieux Seigneur, de ce qu'étrâs serfs de peché tu nous as affranchis par ton Fils, & nous as donné par ton Esprit d'obeïr de cœur à la forme expresse de doctrine, qui nous a esté baillée par tes seruiteurs. Mais comme ci-deuant les vices, où nous viuions, produisoient continuellement toute sorte d'ordures, & de pechez : de-

formais puis que la croix & la grace du  
Seigneur

Rom. 6. 17.

Seigneur a tari cette source d'impureté, qu'il n'en paroisse plus aucune trace dans nos meurs. Que la sainteté de ce nouvel homme, du nom & du sang duquel nous nous vantons, luise dans toutes les actions de nostre vie. Bannissons-en sur tout ces deux capitales, & maudites pestes la *luxure & l'avarice*, contre lesquelles vous avez oüi ci-deuant toutes les bouches du ciel ouvertes fulminer contre les rebelles, qui les seruent, les maledictions de l'un & de l'autre siecle. Que si l'ignorance de ceux, qui viuoient dans l'erreur, n'a point autresfois empesché la colere de Dieu de venir sur eux pour ces deux sortes de pechez: que doiuent maintenant attendre ceux, qui commettent les mesmes crimes en la lumiere de Iesus Christ? Certainement autant, que la desobeissance & la rebellion des vns est plus grieue, & plus enorme, que celle des autres: d'autant sera plus terrible la colere, qui fendra sur eux des cieux, que tous les iugemens de Dieu, que le monde a veus ci-deuant. Vostre ingratitude, ô Chrétien mal-nommé, & vostre desobeissance, surpasse en horreur toute l'incroyance & du premier monde, & de

l'ancien Israël, qui n'avoient reietté, que la predication de Noé, & le ministere de Moÿse; au lieu que vous outragez; l'Evangile du Fils de Dieu, & le faites menteur, entant qu'en vous est. Et neantmoins vous sçavez comment ceux-là furent punis. Vous sçavez les deluges, que la faute des vns attira sur toute la terre; Vous sçavez, que les abismes s'ouvrirent pour engloutir les autres tous vifs; que le ciel, & la terre, & les elemens s'armerent contr'eux. Si leur supplice vous fait horreur; comment imitez vous leurs fautes? Comment en commetez vous de plus grieues; & de plus noires, que les leurs? Dieu est bon & misericordieux; ie lauouë; mais aux pecheurs repentans: A ceux, qui se moquent de sa doctrine, & qui font des risées de ses menaces, il est seuer & inexorable; Et s'ils ne s'amendent, ils apprendront tost, ou tard à leurs dépans, que c'est vne chose horrible, que de tomber entre ses mains. Mais le Seigneur Iesus, que nous inuoquons, vœuille nous donner choses meilleures; reformant tellement cette Eglise par la force de son Esprit, & de sa voix, que desormais l'on ne voye plus au milieu de nous

TRENTE-CINQUIESME. 145  
de nous ces pechez crians , les ordures  
de la luxure , ni les vilenies de l'auarice,  
l'infamie de son peuple , l'opprobre de  
nostre profession, le scandale de ceux de  
dehors , la honte de ceux du dedans , la  
ruine & le mal-heur eternel de ceux, qui  
demeurent opiniâtement dans ces vi-  
ces. Que l'on voye plûtoſt fleurir & fru-  
ctifier au milieu de nous l'honeſteté , la  
charité , la pureté de corps & d'eſprit,  
la charité , & la liberalité , & toutes les  
autres vertus Chrétiennes , à la gloire de  
Dieu , à l'edification de ceux de dedans  
& de dehors , & à noſtre propre ſalut.  
Amen.





# S E R M O N

TRENTE-SIXIÈSME.

COL. III. VERS. VIII.

Verf. V III. *Mais maintenant vous auſſi dépouillez toutes ces choſes, colere, courroux, mauuaiſtié, médiſance, parole deſhonneſte hors de voſtre bouche.*



**M**ERS Fretes ; Les Filoſofes ont bien , & veritablement remarqué, ce que chacun de nous peut recônoître en ſoi meſme par ſa propre experience , qu'oultre l'entendement & la volonté , il y a dans les ames des hommes deux autres puiſſances inferieures : dont l'une convoite les choſes agreables, qui lui preſentent les ſens ; & l'autre fuit & éloigne celles qui paroiffent faſcheuſes. Dans le langage barbare des écoles , la premiere s'appelle *la concupiſcible*, & la ſeconde *l'irraſcible*. Elles nous ont eſté dônées, toutes

tes

tes deux par le Createur pour le bien de nôtre nature ; pour nous seruir , cōme de deux éguillons, qui nous picquēt & nous meuuent, l'vne à chercher & acquerir ce qui lui est vtile, l'autre à repousser ce qui lui est cōtraire. Et dans la premiere & legitime cōstitution de nôtre estre chacune de ces deux puissances obeissant exactement à la raison, il n'y auoit rien, dans leurs mouuemens , qui ne fut bon & iuste. Depuis , le peché suruenu par nôtre faute y a mis vn grand desordre ; la raison, qui a perdu le gouuernement , les laissant toutes deux sans conduite , & fauorizant le plus souuent leurs erreurs , au lieu de les corriger. Car maintenant la conuoitise embrasse tout ce qui se presente d'agreable, & la colere s'irrite contre tout ce qui paroist de fascheux: indifferemment, sans attendre, ou suiure le iugement de la droite raison: d'où viennent la pluspart des pechez , & des malheurs de la vie humaine. Ainsi voyez vous, que la principale tasche de ceux , qui veulent reformer nos meurs , est de travailler sur toutes choses à biē dresser ces deux puissances de nos ames , & à les remettre doucement sous le ioug de la rai-

fon, pour ne s'émouuoir iamais, ni l'vne, ni l'autre, qu'autant qu'elle l'ordonne, ou le permet. C'est pourquoy nostre Apôtre ayant ici entrepris de donner aux Colossiens, & à tous les autres fideles, qui liront cette épître, la forme de la sainteté, à laquelle nous oblige la discipline de nôtre Seigneur Iesus Christ, a eu soin de corriger dès l'entrée les actions, & mouuemens de l'vne, & de l'autre de ces deux puissances. Il a commencé par la conuoitise, nous ordonnant de mortifier tout ce qu'elle a de vicieux, & de nous abstenir religieusement de ses principaux excez, qui sont les ordures des plaisirs charnels, & celles de l'auarice : & nous ramentuant briuement pour cét effet les inéuitables penes, que cette sorte de desordres attire tous les iours du ciel sur les enfans de rebellion : afin que si la iustice de la chose mesme ne nous peut persuader, au moins la crainte du supplice nous retienne dans le deuoir. Après auoir ainsi repurgé nôtre conuoitise, il vient en suite à la colere; & dans le verset, que nous auons leu, nous auertit fidelement d'en mortifier aussi les passions, & tout ce qu'elles produisēt de mauuais: afin que nôtre vie soit

soit non seulement pure & honeste, mais aussi innocente, calme, & paisible, & vraiment digne de ce Iesus Christ, dont nous faisons profession, le souverain patron de douceur, & de benignité. *Mais maintenant* (dit-il) *vous aussi dépouillez toutes ces choses, colere, courroux, mauuaitié, medisance, parole deshoneste hors de votre bouche.* Vous voyez bien, que ces choses, qu'il nous commande de dépouiller, sont cinq en tout, la colere, le courroux, la mauuaitié, la médifance, & la parole deshoneste. Les quatre premieres s'ont ou especes, ou effets d'une mesme passion, de celle que nous appellons *la colere*; La dernière se rapporte ailleurs: mais il n'a pas laissé de la ranger ici avec les autres pour la raison, que vous verrez ci apres. C'est le sujet, que nous traiterons en cette action, s'il plaist au Seigneur. Seulement auant, que d'y venir, comme il n'y a rien ni de superflu, ni d'inutile dans le langage de ce saint Apstre, il nous faut decouvrir en peu de mots le sens & la raison de ces paroles, par lesquelles il commence son exhortation, *Mais maintenant vous aussi dépouillez toutes ces choses.* Elles dependent du verset precedent, où

elles ont vn rapport tout euident. Là S. Paul ramenteuoit aux Colossiens leur ancienne condition dans les tenebres du Paganisme, auant que l'Euangile les eut éclairez. En ce temps là ( leur disoit-il) vous vous plongiez aussi dans les ordures de l'auarice, & de la luxure, cōme les autres enfans du siecle. Vous cheminez & viuez en ces choses. Quand il vient donc à aiouster ici, *Mais maintenant dépouillez toutes ces choses*, il est clair qu'au temps de leur ignorance passée il oppose celui de la connoissance presente; la foir à l'erreur, le Christianisme au Paganisme, le iour à la nuit, & la lumiere aux tenebres, & leur represente par ce moien vne raison pour les amener à leur deuoir, tirée de leur état present. Car chaque chose a son temps, comme le Sage l'enseigne, & chaque saison ses emplois. Autres sont les actions du iour, & autres celles de la nuit, & ce qui sied bié à l'enfance n'est pas supportable dans vn aage plus meur. Tandis que vous étiez dans les tenebres du Paganisme, l'épaisse ignorance, où vous viuez, rendoit vos vices moins érranges, & plus excusables, dit l'Apôtre. Maintenant, que vous viuez dans la lu-

**miere**

miere de Iesus Christ, de quelle excuse  
 scauriez vous plus couvrir vos fautes? Les  
 loix, & les meurs de ce diuin royaume,  
 où il vous a appellez, sont tout autres  
 que celles du Paganisme, auquel vous  
 avez renoncé. Contétez-vous d'en estre  
 échappez, & qu'il vous fuffise d'auoir  
 miserablement perdu tant d'années dans  
 les vices de l'ignorance, & d'auoir si long  
 temps accompli la volonté des Gentils.  
 Maintenant, que Dieu vous a fait la grace  
 de quitter leur erreur, quittez aussi leurs  
 vices, & reglez desormais vos meurs à la  
 lumiere, qui vous luit. N'ayez plus de  
 commerce avec leurs œuures, puis que  
 Iesus Christ vous a tirez de leurs tene-  
 bres. L'Apôstre explique ailleurs plus au  
 long cette raison, qu'il ne fait, que tou-  
 cher ici en vn mot. *La nuit est passée (dit-  
 il) & le iour est àpproché. Reiettons donc les* Rom. 13;  
*œuures de tenebres, & soyons reuestus des* 12.  
*armes (c'est à dire des habits) de lumiere;* 1. Theff. 5;  
*vous estes tous enfans de lumiere, & enfans* 6.  
*du iour. Nous ne sommes point de la nuit, ni*  
*des tenebres. Les choses vieilles sont passées.*  
*Voici toutes choses sont faites nouvelles.* 2 Cor. 5-  
 Pleust à Dieu, Freres bien aimez, que 17.  
 nous eussions tousiours cette considera-

tion deuant les yeux ! Elle suffiroit pour nous détourner des vices du monde, où nous nous laissons si aisément emporter. Car s'ils nous rendoient coupables de la mort, quand nous les exercions dans les tenebres de l'ignorance; de quels enfers, & de quelles maledictions ne serôs nous point dignes, si nous les commettons maintenant ? Maintenant, que nous viuons en la lumiere de l'Euangile ? dans la communion du Fils de Dieu ? en la societé des Anges, & des Saints ? Qui ne voit, que si nous viuons mal, tous ces grands auantages nous tournerôt à malheur ? & que la gloire, que nous auons de connoistre Dieu, & son Christ, ne seruira, qu'à aggrauer le crime de nos fautes, & à en augmenter la pene ? Gardons nous donc, Fideles, d'abuser des dons du Seigneur. Menons vne vie digne de la condition, où il nous a appellez, & de l'aage où il nous a auancez ; & suiuaus le conseil de son Apôtre, *maintenant*, que nous sommes sous la grace, dans le regne de la sainteté, dépoüillons toutes ces vilaines passions, qui n'appartiennent qu'à l'estat de l'erreur & de l'ignorance, d'où nous sommes partis. Le mot, que nous

auons

avons traduit *dépoüillez*, signifie simplement *quittez ou iettez arriere de vous*: comme quand vn homme iette par terre, le fardeau, dont il estoit chargé: & c'est ainsi, que nos Bibles l'ont rendu dans le treiziesme chapitre de l'epitre aux Romains, où l'Apostre l'a employé, *Retiettons les œuvres de tenebres.* Rom. 13.  
13. Et il semble, qu'il n'eust pas esté mauuais de le prendre ainsi en ce lieu, à cause de ce qui suit incontinant, *parole deshonneste hors de vostre bouche*; où le mot de *dépoüiller* est rude, comme vous voiez. Mais cela ne regarde, que les mots. Le sens demeure tousiours mesme, que nous nous defassions de toutes les passions du vice, & en repurgions nos ames, nos sens, & nos bouches, & (comme l'Apostre parle ailleurs, y employant encore le mesme mot) Hebr. 11. que nous iettions-là tout ce pesant, & mortel fardeau des pechez du siecle. Il ne faut pas oublier le mot *aussi*: *Vous aussi dépouillez toutes ces choses.* Quelques-vns le rapportent aux autres fideles, qui s'étudient à la vraye sanctification: comme si l'Apostre entendoit, que les Colossiens fissent aussi le semblable: Mais ne paroissant rien dans ce texte, sur quoi

l'on puisse fonder cette pensée, j'estime, qu'il vaut mieux le rapporter, ou à l'état present des Colossiens, qui requeroit d'eux, que comme autresfois ils auoient cheminé dans le vice, aussi maintenant ils y renonceassent; ou (ce qui me semble le plus coulant) aux passions, dont il vient de parler; Outre la paillardise, & l'auarice, dépoüillez aussi toutes ces choses, (dit-il) assavoir la colere, & la médisance, dont il va parler. Car en effet, si vous voulez estre vrayement Chrétien, ce n'est pas assez, Fidele, que vous vous defassiez d'un vice. Il faut aussi rompre avec tous les autres, comme pour vous remettre en santé, il ne suffit pas de vous guerir d'une maladie; il faut vous guerir de toutes; étant clair, que tandis, qu'il vous en restera quelcune, vous pourrez bien estre à la verité moins malade, que vous n'étiez, quand vous en aviez plusieurs autres avec celle-là, mais vous ne serez pas en santé pourtant. Ainsi pour estre vrai Chrétien, disciple de l'Esprit, & domestique de Dieu, il faut estre delivré de tous les vices, & non de quelques vns seulement. Si vous avez mortifié en vous les passions de la

luxure, & de l'auarice, j'auouë, que c'est beaucoup. Mais ce n'est pourtant pas encore le tout. Quittez aussi celles de la colere, & de la médifâce puis que seules elles suffissent pour vous perdre, quand vous n'en auriez nulle autre. C'est l'enseignement, que nous donne ici l'Apôtre, quand apres nous auoir ordonné de mortifier les premiers de ces vices, il a iouë, *reiettez aussi toutes ces choses, colere, courroux, mauuaisië, médifance, parole deshoneste hors de vôtre bouche.* Les deux premiers de ces cinq mots se rapportent à vne mesme passion, qui ne nous est, que trop conuë, & que nous appellons indifferemment en nôtre langue ou *colere*, ou *courroux*. Mais en celle de l'Apôtre il y a cette difference, que le premier de ces mots ( que nous auons traduit *colere* ) <sup>ὀργή</sup> veut dire proprement vn ferme, & arrêté desir de vengeance; vne passion formée & permanente. L'autre, que nous traduisons *courroux*, ou *indignation*, <sup>θυμὸς</sup> est le premier trouble, qui nous arriue d'abord, quand nous nous mettons en colere; ce feu, qui s'alume soudainement dans nos esprits, & qui échauffant, & remuant nostre sang, le fait bouillonner

alentour de nostre cœur. L'une est le commencement, & l'autre la forme, & la consistance de la passion; L'une est le premier coup de l'orage, & l'autre en est la continuation. L'une allume, & l'autre brule nos cœurs: L'une y met le feu, & l'autre l'y entretient. J'auouë que ce premier bouillon de l'indignation est vn mal moindre, que la colere formée, mais c'est vn mal pourtant. C'est pourquoy l'Apostre veut, que nous nous desfassions de l'vn & de l'autre. *La mauuaisité*, qu'il aioute en troisieme lieu, est aussi à mon auis vne certaine sorte de colere. Je sçai bien, que le mot est de grande étendue, & signifie en general le venin; & le mal du peché épandu en quelcune de nos passions, quelle qu'elle soit. Mais ici, comme assez souuent ailleurs, j'estime qu'il se prend pour la malignité de la colere; quand vn courage méchant, & vindicatif couue sa passion au dedans, & nourrit son feu sous la cendre, brassant quelque mauuais tour à celui, à qui il en veut, & attendant l'occasion d'éclater. Il traueille sous terre comme les mineurs, & ne paroist, que lors que la ruïne, qu'il prepare à son ennemi, est acheuée. Sa passion est

est comme vn feu terminé, qui n'éclate qu'à son point. De toutes les especes de la colere il n'y en a pas vne, ni plus noire & plus maligne en elle-mesme, ni plus nuisible ou plus pernicieuse en ses effets. C'est pourquoy l'Apostre la nôme particulièrement *mauuaistié*, ou *malignité*; & semble que c'est cela mesme, qu'il appelle ailleurs *amertume*, lors que traitât du mesme sujet, *Que toute amertume (dit-il) & colere & courroux & crierie & med-* Es. f. 4. 31.  
*sance soyēt ôtées du milieu de vous avec toute malice.* Mais l'enseignement de l'Apôtre n'est pas obscur; & ce seroit perdre le temps, que d'en employer davantage à l'éclaircir. Le tout est de le pratiquer, & d'y traouiller chacun de nous à bon es-cient. Car le mal, que ce Saint homme veut arracher du milieu de nous, y est si commun, qu'à pene se treuue-t-il personne, qui en soit exempt. I'auouë, que c'est vn grand & presque incroyable malheur, que l'homme qui auoit été créé pour l'humanité, & que la nature sembloit n'auoir formé, que pour la douceur, la courtoisie, & la debonnaireté, se soit tellement corrompu, qu'il n'y a point d'animal au monde plus fier,

plus farouche , & plus malin : le venin des serpens , les griffes des lions , & les defences des sangliers n'étoient pas plus à craindre , que la colere de la plupart des hommes. le confesse aussi , que c'est vne honte encore bien plus grande , que des Chrétiens , que la discipline , que l'esprit , & l'exemple de leur Maistre , deuroient auoir transformez en brebis & en agneaux , c'est à dire en des creatures sans fiel , & sans aigreur , soient autant ou plus suiets aux furies de cette passion , que les hommes du monde , nourris & formez dans l'école de la vanité & de l'erreur. Mais quelque honteux que soit ce defect , nous sommes pourtant contrains par l'euidence des choses mesmes de reconnoistre , qu'il est tout commun parmi nous. Il s'y treuve des familles : où ce demon de la colere gouerne tout à son plaisir , y troublant sans cesse la concorde du mari & de la femme , l'vnion des peres & des enfans , & la paix des maistres , & des seruiteurs. Il ne s'y fait & ne s'y dit rien , qu'en colere. Vous diriez de ces maisons là , que c'est la fabuleuse cauerne d'Eole ; où l'on oit iour & nuit bruite & tempester les

vens,

vens, qui y sont renfermez. Il n'y a cli-  
 mat, ni mer, ni plage dans le monde,  
 où les orages soient ni plus grands, ni  
 plus ordinaires. Car au lieu que les tem-  
 pestes de la nature n'arrivent, qu'en  
 quelques saisons de l'année, i jamais on  
 ne void de calme dans ces miserables  
 familles; & il ne faut qu'une petite action  
 vne parole, vn regard pour y exciter des  
 orages de plusieurs iours, comme l'on  
 dit de certains lacs dans les montagnes  
 de Béarn, que si l'on y iette seulement  
 vne pierre, tout l'air d'alentour se trou-  
 ble, & se remplit incontinent de vents,  
 & de nuës, qui éclatent soudainement  
 en éclairs, tonnerres, & pluyes orageu-  
 ses. Encore y en a-t-il, dont la passion est  
 si violente, qu'elle ne se peut retenir  
 dans l'enclos de leurs maisons. Elle sort  
 dehors, & sans respecter les visages des  
 passans, sans apprehender le scandale;  
 paroist hardiment en public, & y iouë  
 ses tragedies en la presence de tout le  
 monde. Nos coleres veulent mesmes  
 quelquesfois avoir ces sacrez lieux pour  
 tesmoins; où elles n'ont point de honte  
 de se faire voir, & d'etaler sous les yeux  
 de cette sainte compagnie, à la veuë de

Dieu, & de ses Anges, ce qu'elles savent faire de plus indigne, & de plus fastueux. Et bien que cette passion n'ait toujours eu, que trop de cours au milieu de nous ; si faut-il, que ie vous dise, Mes Freres, que jamais on n'y a veu les querelles, les iniures, les coups, les batteries, iusque à effusion de sang, si frequentes, que depuis quelque temps en ça. O Dieu ! comment est-il possible que l'Euangile de Iesus Christ, qui vous est si assidument, & si fidelement presché, ait si peu de force sur vous, que non seulement il ne plante point dans vos ames cette celeste, & angelique sainteté, qu'il y devoit produire ; mais qu'il ne soit pas mesme capable de retenir vos meurs dans quelque pudeur, & bien-seance ? Nous sommes Chrétiens ; & nous faisons ce que les honestes gens du monde, ce que les disciples de la philosophie Payenne, ne voudroient pas avoir fait. S'ils n'ont pas plus de sanctification, que nous ; au moins certes ont-ils beaucoup plus de discretion. Mais ie laisse là les plaintes, Freres bien aimez ; encore qu'à la verité s'il y a aucun sujet, où la douleur, l'émotion, & la colere me

me

me doive estre permise, c'est sans doute en celui-ci. Venons à la chose mesme; & condamnans chacun à part soi, les fautes, où la colere nous a emportez cidevant, corrigeons nous en à l'auenir, & nous étudions de guerir nos ames de cette passion. Ne nous donnons point de repos, que nous n'ayons purgé nos cœurs de son fiel, & que nous ne les ayons trempéz, & confits en la douceur & debonnaireté du Seigneur Iesus. Quand nous remarquons, ou en nos personnes, ou en celles de nos enfans, quelque intemperie de foye, capable de causer des maladies, ou mesme quelque mauuaise habitude, quelque pli, ou quelque action du corps, contraire à la bienfiance de la conuersation; nous faisons nostre possible pour nous en corriger; & il n'y a rien, à quoi nous ne nous soumettions pour en venir à bout. Pleust à Dieu, que nous eussions autant de soin de nous guerir des inclinations, & des passions contraires à la vie celeste! I'ose dire, qu'avec la benediction de Dieu nous n'aurions pas employé trois mois en ce soin, que nous aurions, sinon du tout mortifié, au moins beaucoup

addouci & appriuoité cette fiere, & cruelle colere qui cause tant de maux & dans l'Eglise, & dans le môde. Quand il n'y auroit que la deffense de l'Apôstre, qui nous ordonne si expressement de quitter & de dépouïller toutes les especes de cette passion, cela nous devoit suffire pour nous donner de l'horreur contre elle. Mais la laideur & le venin de la chose mesme, pour peu que nous la considerions, nous iustificera si clairement l'ordonnance de ce saint homme, que force nous sera d'avoïer, que quand bien il ne nous en auroit rien dit, nostre propre interest nous oblige à faire de nous mesmes ce qu'il nous commande. Car regardez<sup>1</sup>, ie vous prie, quels ravages fait cette passion dans les ames, & dans les corps, & en toute la nature des povres hommes, qu'elle saisit. Premièrement elle trouble leur jugement dès l'entrée, & éteint la lumiere de leur entendement; & répandant ses venimeuses vapeurs dans les sens de leur esprit, ne leur laisse rien voir clairement. Dans cette agitation ils ne conçoivent rien, que le trouble; & ne voyent rien, que sous des couleurs étrangères. Ils ne discernent

cernent plus l'ami d'avec l'ennemy ; ils oublient le respect ; ils perdent la modestie, & la pudeur. Ce n'est plus la raison, qui les conduit ; c'est la fougue, & l'impetuosité, qui les pousse, & les precipite. Ce ne sont plus des hommes. La colere les a transformez en bestes, ou en demons. Les Payens mesmes l'ont bien reconu, disans, comme nous le lisons encore dans leurs livres, que cette passion est vne courte fureur ; c'est à dire qu'elle ne differe en rien de la fureur, sinon en ce qu'elle dure moins. Et le Saint Esprit en fait le mesme jugement, quand il prononce dans l'Ecclesiaste, que *la colere reside dans le sein des fols* ; & ailleurs il met entre les marques de l'homme sage & bien auisé, qu'il retient sa colere, & *couure* (comme il dit) *son ignominie* ; Ecclef. 7. 9. appellant à bon droit *notre ignominie* les Prov. 12. 16. folies, & les extrauagances, que cette passion nous fait faire. Car elle n'en demeure pas à ce desordre, qu'elle met au dedans de nous. Elle se répand incontinent au dehors, y découure son horreur. Car ce sang, qu'elle nous a échauffé & élevé en bouillons à l'entour du cœur, se jettant de là vers le dehors

donne vne nouvelle teinture au visage; & effaceant sa naturelle & ordinaire forme, & le courant par maniere de dire d'un masque étrange & hideux, nous le montre tout autre qu'il n'étoit auparavant. L'homme n'a plus ses yeux ordinaires. Il en a d'autres de feu & de flamme; vne veuë hagarde, & furieuse; vn visage de cent couleurs, tantost rouge, bleu, ou violet, tantost pâle, & blefme, selon les diuers mouuemens de sa furur. Les venes lui enflent, l'orage du dedans y poussant avec violence vne grande quantité d'esprits, & de sang. Sa voix devient rude, & perd son ton naturel. Sa parole est confuse & inarticulée, sortant toute à la fois, sans ordre & sans benediction. Il se mord les leures; il grince les dents, & fait mille autres actions, si semblables à celles des demoniaques, qu'il est bien aisé à voir, que la passion qui le toutmente, est vn vrai demon. Si vous vous étiez veu en cet état, ie ne doute point, que vous n'eussiez horreur de vous mesme; & que vous ne haïssiez la cause qui vous a si vilainement defiguré. Mais qu'est-il besoin d'autre miroïer pour voir l'image de  
vôtre

vôtre colere, que celui, que vous en presente tous les iours celle de vos prochains? Ce trouble, & cet orage, & cette extrauagance, que vous ne pouuez regarder en eux sans fremir, est le fidele portrait de vostre colere. Quand elle vous saisit, vous n'estes pas plus sage, ni moins affreux, ni moins insupportable, qu'eux. Mais comme dans la nature apres que le vent, & le tonnerre ont bien grondé, la gresle & les foudres éclatent en suite des nuës, & font d'épouuantables rauages ici bas; la tempeste de la colere se passe aussi le plus souuent en la mesme sorte. Apres le bruit, & le tonnerre de mille iniures, & de mille paroles indiscrettes, insolentes, ridicules, enfin elle vient le plus souuent aux coups, qu'elle frappe à tors, & à trauers, sans iugement, ni discretion. Et quand elle rencontre de la resïstence, quand elle a en teste vne autre personne éprise de mesme rage, comme cela arriue souuent; combien est triste & honteux le combat de ces deux furies, à qui le demon, qui les guide, fait faire & souffrir tout ce qu'il peut inspirer de plus vilain, & de plus enorme? Qui scauroit dire les

autres maux, que cause dans le genre humain cette maudite passion? Elle trouble la paix des familles, des états; elle y allume les seductions, & les guerres. C'est elle, qui a inventé les duels; & qui pour autorizer sa rage, la fait passer pour vn point d'honneur, aveuglant tellement les hommes, qu'ils font consister leur honneur à offenser Dieu, & a se damner eux-mêmes en épandant le sang d'autrui, & hazardant le leur propre; qui est bien sans doute non seulement la plus fausse, mais encore la plus folle, & la plus extravaigante erreur, qui fut jamais. C'est la colere, qui machine, & qui execute la pluspart des trahisons, des meurtres, & des assassins, qui se commettent dans le monde. C'est elle, qui émeut les noises. Les querelles, & les procès sont ses ourages. Elle romt les plus sacrez liens de la société civile, & domestique; & enseigne aux hommes à fouler impudemment aux pieds toutes loix divines, & humaines. Elle les instruit à mépriser leur propre bien, & repos pour avoir seulement le contentement de troubler celui des autres. Il n'y a point de vice, qui emporte les hommes si loin ni qui

ni qui soit capable de les rendre plus dénaturés. Jugez quel & combien cruel est son poison, puis que David qui d'ailleurs étoit vne personne si benigne, & si debonnaire, pour en auoir vn peu goûté, fut tellement chagé, qu'il fit tout à l'heure marcher ses gens avec resolution de saccager, & de massacrer toute vne poure famille innocente, pour la faute d'vn seul homme. Et vous sçauéz l'inhumanité, où cette mesme passion jetta Simeon, & Levi, leur faisant impitoyablement mettre à feu, & à sang vne ville entiere pour la folie, & l'indiscretion d'vn ieune hōme. D'où vient que Iacob leur pere, mesmes au lit de la mort, les appelle *instrumens de violence*, & maudit *l'impudēce de leur colere*, & l'excez de leur fureur. Mais comme Gen. 49. 5. la colere pousse, & precipite aisement les hommes en toute sorte de pechez; aussi est elle de l'autre part infinimēt contraire à la pieté, & sainteté. Elle chasse hors de nos ames le Saint Esprit, c'est à dire l'auteur de toute honesteté & vertu. Car il n'habite point dans le bruit, ni dans l'orage. Et comme dit l'Ecriture en l'histoire de la vision d'Elie, il n'est point dans I. Rois. 19. ces grands vents impetueux, qui fendent 11.

les montagnes, & prisent les rochers, & ébranlent la terre. (C'est à dire dans les ames coleres.) Cét Esprit aime la paix, & la douceur. Aussi apparut-il à Iean Baptiste sous la forme d'une colombe. Il n'y a rien par consequent, qui le chasse plus promptement de chez-nous, que le tumulte de cette bruyante, & tempestueuse passion. Et en effet au lieu de glorifier Dieu, qui est le premier point de la pieté, la colere porte les hommes à le dépiter, & blasphemer. Elle trouble & renverse tout son service; n'étant pas possible qu'une ame le prie, & l'inuoque, comme il faut, tandis qu'elle est dans cette agitation. Et S. Jacques nous avertit expressement, que *la cholere n'accomplit point la justice de Dieu.* Elle est ennemie de la charité; qui desire le bié & le salut de son prochain; au lieu que la colere veut, & procure son mal, & sa ruine. Elle éteint la modestie; elle est incompatible avec la patience, & l'humilité; elle chasse la consolation, & la ioye. Car quel contentement, ou quelle ioye y peut il auoir avec les tempestes de cette malheureuse passion? qui met tout dans l'inquietude, & tient nos esprits dans vne continuelle agitation;

Yacq. 1. 20.

agitation? Elle nous rend fâcheux, & importuns à chacun ; & au lieu de la douceur, & de bonnaireté, qui deuroient orner nos meurs, elle y sème le chagrin, & la mauuaise humeur, la rudesse, & la promptitude, & l'aigreur, comme autant de ronces, ou d'orties, qui fût fuir nostre conuersation à tout le monde, selon le cōseil du Sage, *Ne l'accompagne point (dit-il) de l'homme colere, & ne va point avec l'homme furieux.* Et au lieu que nous deurions estre affables, & accessibles, & attirer les étrangers à nous par nostre douceur, courtoisie, & facilité pour les edifier ; la colere tout au contraire chasse nos amis mêmes d'auecque nous. Car où est celui, qui de son bon gré, & sans y estre obligé par quelque necessité, vult viure, ou conuerser avec vne personne suiette à cette passion? Aussi voiez vous, qu'au lieu que dans les autres familles chacun se réjouit, quand le maistre arriue ; en celle d'un homme colere, au contraire l'on ne redoute rien tant que sa presence ; parce qu'il amene tousiours le trouble & l'orage avec lui, en quelque lieu, qu'il aille. Mais si la colere est fâcheuse aux autres, elle n'incommode gueres moins celui, qu'elle possède ; lui

tenant l'esprit dans vne inquiete, & importune ardeur; arrestant toutes les douces, & agreables pensées de son esprit, & y en semant d'autres noires, cruelles, & tragiques. Elle lni trouble son repos, lui ôte ses diuertissemens, lui ronge le cœur, comme vne vipere. Et il n'est pas possible, qu'avec tout cela elle ne ruine, ou du moins, qu'elle n'endommage encore la santé du corps; qui cōsistant dans vne certaine égalité, & temperature d'humeurs. & dans l'action réglée, & les mouuemens bien ordonnez du sang, & des esprits; que sçauroit-on s'imaginer, qui y soit plus contraire, que cette passion, qui broïlle & renuerse toute cette economie interieure de nos corps, tournant & agitant des esprits, remuant, & promenant çà & là nostre sang avec vne violence, & rapidité extremes? Ce sont là, Freres bien-aimez, les caracteres, & les effets principaux de cette passion. Si la raison, dont le ciel a orné vôtre nature, vous est chere; si la presence de l'Esprit de Dieu, & sa sainte image vous est en la consideration qu'elle doit; si vous auez de l'affection pour l'ordre, & le bien, & le contentemēt de vos prochains; si leur societé vous plaist; si vous

aimez l'exercice de la pieté, & des autres  
 vertus, si vous desirez cōseruer vos ames  
 en repos, & vos corps en santé; obeïſſez  
 au cōmandement de l'Apôtre; dépouil-  
 lez & arrachez la colere de vos cœurs.  
 Ne laissez point entrer chez vous vne si  
 dangereuse hostesse : la mere des que-  
 relles, & des débats, l'ennemie de la paix,  
 la cause des inimitiez & des meurtres, la  
 peste des familles & des états, l'orage  
 de l'ame, le poison de l'entendement,  
 l'aveuglement de la raison, l'horreur de  
 Dieu & des hommes, la ruine & l'enfer  
 de ceux, qu'elle possède. Ne m'alleguez  
 point, que vous ne pouuez resister à la  
 tyrannie de vôtre temperament bilieux:  
 que vous n'avez pas commencé à vous  
 mettre en colere: que c'est l'outrage de  
 vôtre prochain, qui a allumé vôtre cour-  
 roux, & que vous passeriez pour vn hom-  
 me sans cœur, si vous souffriez vn affront  
 sans emotion, & sans ressentiment. Ce  
 ne sont là que pretextes, & vaines excu-  
 ses, qui ne sçauoient cacher la honte de  
 vostre faute. Car pour la nature, elle ne  
 force personne à la colere: Au contraire  
 elle aime la douceur, & la tranquillité:  
 & ce seroit vne chose bien étrange, que

nous ne peussions estre hommes sans auoir l'aigreur, & les transports des animaux. Si le Createur vous a donné de la bile aussi vous at-il donné du flegme pour la temperer, & vne raison pour la gouverner, & la parole & l'esprit de son Christ pour la mortifier. Et quant aux offenses receuës de nostre prochain, que vous mettez en auant; ce n'est pas iustifier vostre passion: c'est nous en conter l'histoire, & nous en dire l'occasion. Quoi? vous figuriez-vous donc que le Seigneur ne vous defende de vous mettre en colere, sinon lors seulement, que nul ne vous en donne suiet? Si vôtre prochain fait bien de se courroucer contre vous; pourquoi vous en fâchez-vous? Et s'il fait mal, pourquoi l'imitiez-vous? Tant s'en faut, qu'il vous iustifie pour auoir commencé; que i'ai peur, que cela mesme ne serue à aggrauer vôtre faute. Car celui qui se iette dans vn mal, où il a veu tomber vn autre, semble moins excusable, que lui. Son exemple, où vous auez peu voir l'horreur de cette passion, vous en deuoit détourner. Et quant au iugement des hômes; s'ils sont sages, ils ne vous imputeront iamais à lâcheté d'a-

uoir

voir vaincu votre propre courage, puis que c'est proprement en cela, que cōsiste le plus haut point de la magnanimité; étant clair, que les plus foibles de tous les hommes, comme les enfans, & ceux qui leur ressemblent, sont aussi ordinairement les plus mutins, & les plus coleres; & que la vraie generosité est la moins sujette à semouvoir, & à se troubler. Que si l'opinion des vicieux, ou des ignorans vous fait peur; certainement vous n'avez encore gueres profité en l'école de Iesus-Christ, dont la premiere leçon est de mépriser les fantaisies, & les maximes du monde pour s'arrester aux loix & à la volonté de Dieu. Laissez-moi donc toutes ces excuses de neant, & vous formez soigneusement à la douceur, & benignité, que le Seigneur vous demande. Fuyez toutes les occasions de la colere; & les repoussez, quand il s'en rencontre. Et pour gagner ce point sur vous-mesme, & estre tousjours maistre des mouvemens de vostre cœur, descendez en vous-mesme, & cōsiderez bien la bassesse de vostre nature, & son peu de valeur; que ce corps, qui fait tant de bruit, n'est au fonds, que terre & cendre; que ce

souffle, qui l'ame, est vn esprit à la verité, mais plein d'ignorance & de vanité, & qui pis est, couuert de crimes dignes de l'enfer, si Dieu vous iugeoit à la rigueur. Défaites-vous de cette vaine opinion, qui vous enfle si fort, de vostre noblesse, de vos richesses, de vos forces, de vostre suffisance. Car tout cela à vrai dire, n'est qu'un songe, & un neant. Cette pensée-là sera excellente pour rabatre l'emotion, & les bouillons de vostre colere; qui ne naist la plus part du temps, que de nostre presomptiō. Car nous estimant beaucoup, il nous semble, que l'on ne scauroit nous faire d'offense, qui ne soit vn crime de leze Maiesté; & que c'est vne espee d'impiete, que d'oser s'attaquer à nous. Mais de l'autre part. iugeōs aussi de nos prochains avecques plus d'équité, & de raison: & pensons, que deuant Dieu ils sont autant ou peut estre mesme plus que nous; les ouurages de sa main les portraits de son image, les rachetez de son Christ, & les bourgeois de son Paradis, aussi bien que nous. Si nous nous regardons, eux, & nous de cette sorte, nous ne nous troublerons, ni si aisement, ni si fort, des offenses qu'ils nous fōt. En suite

il faut

il faut leuer les yeux plus haut, & songer à la prouidence de Dieu, & prendre tous les outrages, qui nous sont faits, comme châtimens, ou épreuues, qui nous arriuent par son ordre. C'est la considération, qui retient la colere de Dauid, dans le iuste suiet, que lui en donnoit l'insolence de Semei; C'est (dit-il) *l'Eternel*, <sup>2.Sam.16.</sup> *qui lui a dit, Maudi Dauid.* O la belle parole! ô le saint enseignement! Si nous le suiurons, toutes les occasions, que les hommes nous donnent de nous fâcher, nous feront des exercices de patience, & d'humilité. S'ils nous iniurient, nous les bénirons. S'ils nous outragent, nous les supporterons. S'ils nous méprisent, & nous rabaisent, nous nous mettrons encore plus bas: & quand ils nous appellent *gens de peu*, nous ajouterons, que nous ne sommes, que bouë, & ordure. S'ils nous reprochent la poureté, ou l'ignorance; nous dirons de plus que nous ne sommes, que des vers, conçus & nés en peché. Ce sera profiter de leurs outrages, & faire de la fureur d'autrui le suiet de nostre vertu, & la matiere de nostre loüange. Il sera aussi à propos pour nous former à la douceur, & à la patience d'auoir tousiours de-

2. PIER. 2.

25.

uant les yeux celle d'un Moÿse, d'un Dauid, d'un Ieremie, d'un S. Etienne; & sur tout celle du Seigneur Iesus; lequel quand on lui disoit outrages, n'en rendoit point, & n'usoit point de menaces, quand on lui faisoit mal: nous laissant ce glorieux patron, afin que nous suivions les traces. Proposons nous encore l'exemple de Dieu mesme; qui n'est, que bonté, & amour, qui supporte les blasfemes de ses creatures, & au lieu de les écraser, les éclaire de son soleil, & arrose leurs terres de sa pluye, les conuiant si benignement à repentance. De qui aimez vous mieux estre les disciples, ou de ce souuerain Seigneur, de son Fils, & de ses Saints, ou des miserables esclaves du vice, que l'esprit malin possede? Et c'est ce qui doit encore adoucir nos ressentimens cõtre ceux, qui nous offensent, & changer pour eux nostre colere en pitié, quand nous pensons, que c'est Satan, qui leur inspire les maux, qu'ils nous disent, & ceux, qu'ils nous font. Ils ne sont, que ses organes. Et cependant nous nous en prenons à eux; comme s'ils estoient les auteurs de l'outrage: faisant en cela, comme les chiens, qui mordent la pierre, dont ils ont esté frappez.

frappez, & ne touchent point à celui, qui l'a iettée. L'homme est digne de nostre pitié: le diable, qui l'a mis en œuvre merite proprement nostre haine. C'est contre ce meurtrier, qu'il se faut mettre en colere. C'est là que la passion est iuste. Que si avec tous ces remedes nous ne pouuons nous empescher de nous fâcher par fois contre nos prochains, arrestons au moins au plustost les bouillons de nôtre emotion. N'ajoutons pas le peché à l'emotion, & que le Soleil (comme dit l'Apôstre ailleurs) *Ne se couche point sur nôtre* Esf. 4.  
26.  
*couvreux:* tenâs pour certain, que les plus courtes coleres sont les meilleures. Que si nous pouuons vne fois nous dépouïller de cette malheureuse passion, nous arracherons par mesme moien avec elle celle de la *medifance*, que S. Paul aioûte ici en suite. Car la colere est le plus souuent la racine d'où elle germe, au moins celle, βλασφημία  
qu'entend l'Apôtre, qui vsed'vn mot, qui μία  
signifie les iniures, que l'on dit à son prochain; ce qui ne se fait guere qu'en colere. Mais tant y a, que toute médifance, quelle qu'en soit l'origine, est vne plante maudite & mortelle; la production & l'ouurage du diable, le pere des mesdi-

I. Cor. 6.  
10.

sans. Car son mestier (comme vous sçavez) est de calomnier, de detracter, & de médire. Ceux, qui le font sont ses disciples ; & c'est de sa suggestion, & de sa source, qu'ils tirent le venin de leur langue. Et comme ils ont maintenant part dans son exercice, ils l'auront aussi vn jour dans ses tourmens, selon ce que l'Apôtre nous apprend ailleurs, que *les médisans n'heriteront point le royaume de Dieu*. En effet, puis que le ciel est l'heritage de la charité & de la sainteté, quelle part y sçauroit pretendre la médifance, qui est si contraire à ces deux vertus, & qui tout à la fois leur fait trois mortelles playes? naurant & outrageant d'vn seul eoup & la personne, dont elle médit, & celle avec qui elle médit, & la sienne propre? Elle blesse la reputation de celui, dont elle médit, & entant qu'en elle est, lui oste l'honneur, le plus grand de nos biens externes, & dont nulles richesses ne sçauroient égaler le prix. Elle souille l'oreille de celui, qui l'écoute, & par là fait couler dans son cœur, vn poison capable d'y éteindre la charité enuers le prochain, & de le remplir de soupçons, d'auerfion, & de haine contre lui, iusques à faire quel-  
que

que fois naistre entr'eux des inimitiez, & des querelles scandaleuses, & mortelles. En fin le médifant ne s'épargne pas soymesme, profanant sa langue, & en abusant à déchirer & scandalizer son prochain: au lieu qu'elle lui a esté donnée du Createur pour lui estre vn instrument de benediction, & d'edification. Et il semble que c'est là proprement la consideratiõ, que le S. Apõtre à ici euë dans l'esprit. Apres auoir nettoié nos cœurs des ordures de la colere, & de la mauuaistié, il purifie aussi nos bouches, en arrachant ce qui est contraire à leur sanctification, *Reiettez (dit-il) la colere, courroux, la mauuaistié, la médifance, la parole deshoneste hors de vôtre bouche.* Et c'est la raisõ pourquoy à la médifance il aioûte aussi les propos deshonestes: pource qu'ils souillent nos bouches, & corrópent la parole, l'vn des plus precieux presens, que nous ait fait la bonté diuine pour seruir nostre esprit à communiquer aux autres ses bonnes & saintes pensées pour leur consolation, & edification; au lieu que tout au rebours celui, qui leur tient des discours deshonestes, leur réplit l'oreille d'ordures, & salit la pureté de leur cœur, & mō-

tre l'infection du sien, de l'abondance duquel sa bouche parle, comme dit nôtre Seigneur. Car comme vne mauuaise haleine tesmoigne quelque indisposition & corruption interieure; ainsi les discours sales, & deshonestes decouurent de l'impureré, & de l'impudicité en l'ame de celui, qui les tient. D'où vient, que l'Apôtre ailleurs entre les autres parties de la sainteté Chrétienne met expressement celle-ci, que tous nos discours soyent chastes, purs, & honestes; *Que la paillardise, & toute souilleure, ou auarice ne soit pas mesme nommée entre vous, dit-il, ainsi qu'il appartient aux Saints; ni non plus chose vilaine, ni parole folle, ni plaisanterie: toutes choses, qui ne sont pas bien seantes.* Et derechef en vn autre lieu, *Que nul propos infect ne sorte de vostre bouche: mais celui, qui est bon à l'usage d'edification, afin qu'il donne grace à ceux, qui l'oient.* Voila, Freres bien aimez, la diuine doctrine de ce grand Apôtre. Conformons y toute nôtre vie, seruant Dieu de corps & d'esprit & sanctifiant nos cœurs, & nos bouches à sa gloire, & à l'edification de nos prochains: arrachans premierement de nos ames toute aigreur & amertume, courroux, colere, &

Efes. 5. 3.  
4.

Efes. 4.  
29.

re, & malignité, & les reueftans de benignité, douceur, & patience enuers tous; & puis repurgeans auffi nos langues des venins de la médifance, & des ordures de toute parole dehonefte, les confacrans, comme des vaiſſeaux précieux, à la loüange de Dieu, & à l'vtilité ſpirituelle des hommes: afin qu'il n'y ait rien dans nos mœurs, qui ne ſoit digne de la diſcipline de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt: & qu'après auoir ainſi cheminé en la crainte en toute pieté & honeſteté; il nous recoiue vn iour dans ſon royaume de gloire, où nul n'entrera ſans la ſanctification. A lui avec le Pere, & le S. Eſprit ſoit tout honneur, & loüange aux ſiecles des ſiecles. Amen.





# S E R M O N

TRENTE-SETTIESME.

COL. III. VERS. VIII. IX.

Verf. V III. *Reiettez aussi toutes ces choses, &c. Médifance, parole deshoneste hors de vostre bouche.*

Verf. I X. *Ne mentez point l'un à l'autre.*



**E**N T R E les avantages qui relevent nôtre nature au dessus de celle des animaux, la parole tient sans doute l'un des premiers rangs: étant, comme elle est, l'interprete de l'entendement, l'image de la pensée, l'instrument de la communication, le lien de la société, l'instruction de l'ignorance, la consolation de l'ennui, la mere & la nourrisse de l'amitié, & la douceur de la vie. Si vous la considerez en elle  
mesme,

mesme, que scaurioit-on se figurer de plus merueilleux, que cette faculté, qui avec vn certain nombre de voix, peu differentes les vnes des autres, represente l'infinie varieté de toutes les choses, qui nous tombent dans l'esprit? & les tirant de cet inaccessible, & impenetrable secret, où nostre ame les conçoit, & les forme au dedans d'elle-mesme, les fait paroistre au dehors, rendant en quelque sorte visible ce qui étoit de tout point inuisible, & corporel ce qui étoit purement spirituel: Je sçai bien que les animaux decouurent les passions, & les mouuemens de leurs ames: la joye, la douleur, la crainte, le desir, par certains cris, qu'ils iettent toutes les fois qu'ils en sont surpris; ce que nous auons aussi de commun avec eux. Mais il n'y a rien en cela, qui approche de la parole. Car les voix des animaux viennent de la nature mesme; au lieu que les paroles sont vn ouvrage & vne institution de la raison. Celles-là sont confuses, & inarticulées: celles-ci sont distinctes, & formées avec vn art excellent: Celles là n'expriment que les passions de l'ame: celles-ci representent les pensées de l'entendement.

Mais l'vtilité de la parole n'est pas moindre que sa merueille. Sans elle, les assemblées des hommes ne seroient, que des troupes d'animaux, & leur raison ne leur seruiroit gueres plus, que s'ils n'en avoient point du tout. Au lieu que maintenant la parole nous la montre, & nous la rend vtile, communiquant à plusieurs, & multipliant presque à l'infini ce qui n'étoit que dans vne seule ame. Car comme le cachet imprime la forme, dont il est empreint, dans tous les morceaux de cire, où vous l'appliquez; de mesme la parole se coulant par l'oreille dans les ames de tous ceux, qui l'écoutent, y graue cette image, qu'elle porte avec elle, de la volonté, & de la pensée de celui qui parle. Elle conduit, & soutient les négoces, les traittez, les alliances, les arts, les sciences, & les disciplines des hommes; & est l'ame de leur commerce, & de leur conuersation, & en vn mot de toute leur humanité. C'est par elle, que les grands se font obeir: c'est par elle, que les petits obtiennent les assistances, dont ils ont besoin; puis que c'est elle qui fait entendre, & les volontez des vns, & les necessitez des autres.

tres. C'est elle, qui lie ensemble les ames des égaux, & qui découure aux vns, & aux autres ce que chacun d'eux a, ou de raison & de sagesse en lui mesme, ou de simpatie, & d'aersion avec autrui. Elle répand en quelque sorte les ames des vns en celles des autres, y versant leurs sentimens, leurs raisonnemens, leurs inventions, & leurs affections. Or comme l'abus des plus excellentes choses est beaucoup plus dangereux, que celui des communes & mediocres; aussi est-il clair, que l'efficace de la parole n'est pas moins pernicieuse, quand on l'applique au mal, qu'utile & salutaire, quand on l'employe au bien. Elle est aussi puissante à perdre, qu'à edifier; à infecter, qu'à guerir; & est également capable de communiquer aux hommes la santé, & la maladie la vie, & la mort, selon les sources, & les intentions, d'où elle est dispensée. La parole étant d'une si grande importance en la vie des hommes, c'est à bon droit que l'Apostre dans la reigle, qu'il nous donne ici de nos mœurs a pris le soin de la nettoyer des vices, dont le peché l'a salie. Il vous peut souvenir, que dans le texte precedent il la repurgoit des ve-

nins de la médifance, & des ordures contraires à l'honnesteté, nous commandant *de rejeter la medifance, & les paroles des-honestes hors de nôtre bouche.* Maintenant afin qu'elle foit pure, & legitime de tout point, & vraiment digne d'une bouche Chreienne, il en ôte aussi le menfonge, la plus honteuse de ses taches, & la plus formellement contraire à son institution naturelle, *Ne mentez point (dit-il) l'un à l'autre.* Et parce que dans l'action precedente la brieveté du temps ne nous permit pas de vous dire ce que nous desitions sur les deux premiers vices de la parole, nous en reprendrons maintenant le discours avec vostre permission; & traiterons, s'il plaist au Seigneur, de tous les trois pechez de la langue, que le saint Apôtre nous a ici defendus; premierement de la médifance; & puis en second lieu des saletez contraires à l'honnesteté; & en troisieme lieu du menfonge. Dieu vueille nous conduire en ce discours, & tellement purifier nos leuros avec le divin feu de ce charbon celeste, dont il toucha autresfois celles de son Profete, que desormais nos bouches foyent autant de viues sources de benediction,

diſtion, & d'edification, d'où il ne ſorte, que des paroles bonnes, & innocentes, pures & honeſtes, ſinceres & veritables, à ſa gloire, & au bien de nos prochains, & à noſtre propre ſalut. Amen.

L'Apôſtre dans l'original de ce texte a employé le mot de blaſfeme pour ſignifier ce que nous avons traduit *médiſance*. Car encore que ce terme dans noſtre langage commun ſe rapporte aux paroles dites à l'offenſe de Dieu, quand on lui attribue des choſes indignes de ſa grandeur, & de ſa ſaineté, & vérité, ou quand on lui denie celles, qui lui appartiennent, ou quand on communique aux creatures ce qui eſt propre à ſa diuinité: ſi eſt-ce pourtant qu'en Grec, c'eſt à dire en la langue, que parole l'Apôtre, le mot de *blaſfeme* ſignifie généralement toute parole offenſive, & iniurieuſe contre qui que ce ſoit, ou contre Dieu, ou contre les Anges ou contre les hommes. En effet ſelon la raiſon de ſon origine, ou etimologie, ce mot veut ſimplement dire ce qui bleſſe la reputation, ce qui offenſe l'honneur: comme l'ont remarqué les Grammairiens Grecs. D'où vient, que ſaint Paul employe ce terme, non ici

seulement, mais ailleurs encore, pour signifier des iniures, & détractions, qui s'adressent proprement à des hommes, & non à Dieu: comme quand il dit en la premiere Epître aux Corinthiens, *Nous sommes blâmés, & nous prions: il y a dans l'original, Nous sommes blasphemés: Et quand il recommande à Tite d'admonester les fideles de ne médire de personne, il y a mot pour mot dans le Grec, de ne blasphemer aucun.* Cette médifance, qu'il bannit en ce lieu si seuerement de la bouche de tous les Chrétiens, est vn vice si cōmun, que personne ne le peut ignorer. Le monde en est plein, & l'Eglise mesme n'en void que trop d'exemples en ceux qui font profession de la cōmunion. Mais afin que nul ne s'y trompe, il ne sera pas hors de propos d'en représenter les principales especes. Car comme la peste n'est pas toute d'vne sorte, se treuuant vne grande diuersité dans ses venins, & en la maniere, dont ils attaquent le corps humain; de mesme en est-il de la médifance. C'est vn poison, qui a sous soi plusieurs especes differentes; vn mal qui iette diuerses branches, d'vne mesme racine d'amertume. Si vous en regardez

1. Cor. 4.

13.

Tit. 3 2.

regardez la forme, l'une frappe à découvert; l'autre donne ses coups en secret; la première injurie ouvertement, & déchire l'honneur du prochain en sa présence; l'autre se ménage finement, & noircit sa réputation en cachette, avec d'autant plus d'effet, que c'est en lieu, où il ne se treuve personne, qui pare ses coups. Si vous en considerez les causes, & les occasions, les uns y sont poussez par la colere: les autres par la haine: quelques-uns par vne sourde enuie; la plus part par vne secrète malignité de nature. En fin si vous auez égard à leur dessein, les uns le font pour se vanger des offenses, qu'ils croiét auoir receuës; les autres pour satisfaire leur mauuaise humeur: & quelques-uns pour passer seulement le temps. Il se peut bien faire que l'Apôtre ait ici particulièrement entendu la médifance découuerte, qui pressée par la violence de la colere, éclate en iniures, puis que c'est nommément de cette passion, qu'il parloit dans les mots precedens. Mais il ne faut pourtant pas s'imaginer, qu'il nous permette aucune des especes de ce mal. Car quelque difference, qu'il y ait au reste, elles ont toutes ceci de commun, qu'elles

offensent le prochain, & lui ôrent ou en tout, ou en partie, le plus précieux de ses biens, qui est la reputation. Si c'est donc pecher mortellement, de ravir à vn homme son argent, ou ses meubles, ou ses terres; combien est plus grief le crime de celui, qui tâche de lui voler l'honneur, qui est plus à estimer que la vie mesme? A quoi il faut encore ajouter, que les biens se peuvent recouurer, & se recourent en effet assez souuēt. Mais il est tres-difficile, & ordinairement impossible aux personnes, dont la médifance a violé la reputation, de se remettre d'vne telle perte; & si la blessure qu'a fait le médifant, se guerit, ce n'est presque jamais, si biē, ni si entierement, que la cicatrie n'en demeure à toujours. Mais outre la reputation, que la médifance attaque proprement, elle enleue encore le plus souuent, quelques vns des autres biens, qui en dépendent; quelquesfois mesmes jusques à la vie. Car, & l'affection de nos amis, & l'edification, que nous donnons à nos prochains, étāt des suites de l'estime en laquelle il nous ont: qui ne void que les coups d'vne langue médifante nous priuent de l'un & de l'autre de ces biens, en

ruinant

tuinant la bonne opinion, que l'on auoit de nous? Que si la personne qui reçoit les poisons de la medifance, est puiffante, & en quelque haute autorité: qui fçauroit dire les malheurs, & les funeftes effets qu'elle caufe? Ce fut cette maudite ou-  
 vriere, qui ruina autresfois Dauid aupres de Saül, & qui attira sur lui vne longue, & cruelle perfecution. C'est elle, qui tous les iours dans les Courts des Princes, & dans les familles des particuliers, caufe mille & mille defordres; qui défait les meilleures amitez: qui feme les défiances: qui allume les haines: qui nouë les querelles; qui opprime les innocens: qui rend les plus belles vertus hideufes, & les plus grandes capacitez fufpectes, priuant bien fouuent l'Etat, & l'Eglife des fruits exquis, que l'on eult peu tirer de leur emploi. Et le Pfalmifte pour nous représenter cette pernicieufe efficace de la médifance, dit, *queses detractions font des fleches*  
*aiguës, tirées par un homme robuste: & des charbons de geneure: & Salomon son fils; compare semblablement le calomniateur à un marteau, à vne efpée, & à vne fle-*  
*the aiguë: voulās dire l'un & l'autre, qu'il n'y a ni fer, ni feu, ni armes en la nature*

Psal. 110.

Prouer.  
25. 18.

Jacq .3.6.  
7.

plus dangereuses que la langue d'un médisant. C'est d'elle, qu'il faut proprement entendre ce que l'Apôtre S. Jacques dit de la langue en general, que c'est un feu, voir un monde d'iniquité, qui souille tout le corps, & enflamme tout le monde, qui a esté créé, & est enflammée de la genne; que c'est un mal qui ne se peut reprimer, & qu'elle est pleine de venin mortel. Mais laissant à part les horribles effets, que produit la médifance en toutes les societez des hommes, sa malignité, & son iniustice paroist d'elle mesme. Car au lieu, que le Seigneur nous oblige à considerer les biens, & les perfections, qu'il a mises en ses creatures, & particulièrement dans les hommes, pour les louer, les estimer, & imiter à sa gloire, & à nôtre edification; le médisant ne regarde, que leurs defauts & leurs vices. Et comme les vautours volent par dessus les belles prairies, & les campagnes fleuries, & odoriferantes, & ne s'arrestent, qu'aux voiries, & aux lieux pleins de charognes, & d'infection; & comme les mouches sans toucher aux parties saines du corps, ne se prennent, qu'aux rognés, & aux ulceres; de mesme aussi le médisant, sans regarder seulement ce qu'il y a de beau, & d'heu-

& d'heureux en la vie des hommes, se iette sur ce qu'il y treuve de foible, & de malade. S'il leur est arriué de broncher (comme cela nous est assez ordinaire dans l'infirmité de nostre nature) c'est là où il s'arreste: c'est là où il se plaist: c'est ce qu'il montre, & qu'il étale volontiers, l'amplifiant, & l'exaggerant avec sa retorique infernale. C'est par là, qu'il reconnoist les personnes: c'est par là, qu'il les remarque, & les décrit; cōme les mauvais Peintres, qui ne representent rien plus exactement, que les seings, & les cicatrices des visages, qu'ils peignent, la difformité du nez, la grosseur des lévres, & autres semblables marques, qu'ils ont ou de leur naissance, ou par quelque accident. La charité couvre les pechez, & les oublie. Le médifant les public, & s'en souvient à jamais, & déterre ce, que l'oubli auoit enseveli, & le remet encore au jour. Il aime les ordures, & ne se paist, que de poisons, & d'immondices. Et pour cét effet il en a tousjours chez lui vne bonne prouision. Sa memoire est vn magasin, ou pour mieux dire vn dégouft, où il ramasse les vilenies, les pechez, & les scandales, non de son voisinage, ou de son

quartier seulement, mais de toute la ville, voire même de tout l'Etat, s'il lui est possible. C'est de ce diabolique tresor, qu'il tire le suiet de ses plus douces pensées, & de ses plus agreables entretiens. Cefont là ses parfums, & ses delices. Mais encore ne se contéte-t-il pas de ramasser, & d'étaler le mal qu'il treuve en ses prochains. Il est si malin, qu'il en feint, & en imagine là mesme, où il n'y en a point. Il le debite pour vrai, & afin de le persuader aux autres, il colore artificieusement ses fictions, donnant des apparences pour des veritez, & des ombres pour des corps. Il hait si fort le bien, que là où il en voit, il le barbouïlle, le noircit, & le déguise, & le fait passer pour mal. Et comme le limaçon avec sa vilaine baue salit l'éclat des plus belles fleurs: celui-ci tout de mesme avec les poisons de sa malignité diffame les plus agreables vertus, & en fait des vices. Il prend la vaillance pour vne temerité, & la patience pour vne stupidité: la justice pour cruauté, & la prudence pour fourberie. Il appelle prodigue celui qui est liberal; auare, celui qui est ménager. Si vous estes religieux, il ne manquera pas de vous blasmer de super-

superstition. Et si vous estes franc, & genereux, & éloigné de la superstition, il vous accusera d'estre profane. Enfin il n'y a point de vertu, ni de perfection, à qui ce mauuais homme n'ait treuvé vn nom infame, tiré du vice, qui lui est le plus voisin. A cette iniquité il ajoûte le plus souuent vne vilaine, & noire trahison, quand pour faire plus aisément aualler ses poisons, il les sucre méchamment, commençant ses médifances par vne preface de louange, & par vne recommandation affectée de ceux qu'il veut déchirer; protestant d'entrée, qu'il les aime & les respecte; pour nous faire accroire, que ce n'est, que la seule force & euidence de la verité, qui le contraint d'en mal parler. Il baise son homme d'abord, & puis le tuë, comme fit autresfois Ioab à Amasa; & couronne ses victimes, auant que de les assômer. C'est vne fraude, qui pour estre ordinaire, ne laisse pas d'estre la plus noire, & la plus maligne, qui se puisse. Apres cela il ne faut pas s'étonner; que Dieu & ses Saints ayent abhorré la médifance, & qu'ils l'ayent par tout traitée, comme l'vn des plus detestables vices, qui soit au monde. Car pour nostre

2. Sam. 20  
9.10

Seigneur, il la defend formellement à l'ancien Israël, en ces mots: *Tu n'iras point detraçant parmi ton peuple. Tu ne leueras point de faux bruits.* Et quant aux Saints,

*Lemitic.*  
19.16.

*Exod. 23.1.*

*Pf. 101.5.*

*Pf. 15.3.*

David proteste, qu'il retrâchera celui qui detraçte en secret de son prochain: & entre les cōditions qu'il donne à celui, qui habitera en la montagne de Dieu, il dit notablement, qu'il ne detraçte point de sa langue & ne leue point de diffamé contre son prochain. Il maudit cette sorte de gens, & fait contr'eux des imprecations si arden-tes dans le Pseaume cent neuuiesme, que nous ne treuons point, qu'il en ait iamais vsé de semblables contre aucune sorte de pecheurs. Et certes à bon droit: Car en effet il n'y a point de vice plus malin, ni où les marques du diable soient plus expresses. Le profit seduit le larron; la volupté precipite le paillard, & l'adultere; l'honneur du monde fait pecher le meurtrier. Le médifant ne peur rien alleguer de semblable; estant clair; qu'il ne tire aucun fruit de son vice. Il ne lui en reuient ne honneur ni profit, ni volupté.

*Pf. 110.3.*

*Que te donnera (lui dit le Psalmiste) & ex-quoit'auancera cette langue, qui n'est, que tromperie? comme s'il disoit, qu'il n'en tirera*

tirera nul auantage , & qu'en blessant & outrageant les autres il ne gagne rien pour soi-mesme. C'est vn peché tout crud , que nulle amorce , & nulle tentation n'excuse , n'apportant à celui, qui le commet, qu'un plaisir de demon , qui aime le mal à cause de lui-mesme , & ne cherche dans le peché autre satisfaction, que celle de l'auoir commis. Aussi voyez vous , que la detraction , & la calomnie est le propre exercice du diable. Dès le commencement il médit de Dieu enuers l'homme , lui faisant faussement accroire , qu'il estoit enuieux de sa perfection. Il médit des hommes enuers Dieu, accusant méchamment en sa presence le seruire , qu'ils lui rendent , d'hypocrisie, & d'impieté , comme vous le voyez en l'histoire de Iob. C'est pour cela, qu'il circuit la terre, & tracasse incessamment çà & là. Il ne prend toute cette peine , que pour treuver de la pâture à sa médifance , & pour auoir de quoi calomnier. Et c'est avec ce caractere, que nous le décrit S. Iean dans l'Apocalypse, où il le nomme *l'accusateur de nos freres*, *Apoc. 10.* *qui les accuse nuit & iour deuant nostre Dieu.* Il n'y a donc point de pecheurs,

qui ressemblent mieux à cét esprit impur, & maudit, que les médifans. Leur vice, & le plaisir, qu'ils y prennent, est la vraie, & naïve image de Satan. Certainement l'Apostre a estimé ce peché si horrible, & si contraire à la legitime, & naturelle constitution des hommes, qu'il met expressement la detraction, & la médifance entre les fruits *du sens reprobé*, auquel ont été liurez les Gentils à cause de leur impieté. Et ailleurs il veut, que nous tenions les médifans pour des personnes maudites, & excommuniées, avec qui nous n'ayons aucun commerce, les chassant mesmes de nos tables, comme des harpyes infames, qui souilleroiét nos repas : *le vous écris* (dit-il) *que si quelqu'un, qui se nomme frere, est médifant, vous ne vous mesliez plus avec lui, & ne mangiez pas mesme avec un tel.* Et comme il les bannit de nôtre communion en ce siecle, aussi les enroule-t'il expressement entre ceux, qui en l'autre n'auront nulle part au Royaume de Dieu. Fuyez donc, Freres bien-aimez, fuyez cette mortelle peste. Que les mauuais exemples, & les vaines opinions du monde, qui l'estime, & la careffe, ne vous abusent point. Ce

n'est

n'est pas sur les maximes, ni sur les exemples du siècle, que le Chrétien doit former ses mœurs. Quelque deguisemēt que l'on y apporte , l'on ne sçauroit changer au fonds la nature de ce vice. Les bonnes compagnies, où il se treuve ; l'audience, qu'on lui donne, les couleurs dont on le farde, n'empeschent pas qu'après tout ce ne soit cette médifance foudroyée , & maudite par nôtre Seigneur , detestée & interdite par ses saints Ministres, l'image & le caractere de Satan, la fille de l'envie, ou de la haine, ou de la colere , ou de la malignité , la mere des scandales, le fusil de la discorde, le fleau de toutes les societez humaines , & pour fin l'heritiere infallible de l'enfer. Ne vous flattez point médifans. Reconnoissez l'horreur de vôtre vice, & y renoncez de bonne heure; & sçachez qu'autrement vous ne pouuez auoir de part, ni en la grace , ni en la gloire de Iesus Christ. Ne m'alleguez point, que vous ne dites rien , qui ne soit vrai. l'en doute fort : étant difficile qu'une personne médifante fasse quelque conte de ses prochains sans y rien ajoûter du sien. Mais neantmoins supposons, que cela soit , & que les personnes, que

vous déchirez, soyent vraiment coupables de toutes les vilenies: que vous leur imputez: Vous vous trompez bien fort, si vous pensez pour cela estre exempt de médifâce. Doëg rapporta à Saül, qu'il auoit veu Dauid chez le Sacrificateur Abimelec; & les Iuifs tesmoignerent, que le Seigneur Iesus auoit dit, qu'il releueroit le temple en trois iours. L'vn & l'autre étoit vrai, & neantmoins l'Écriture condamne & Doëg, & ces Iuifs, comme vrais calomniateurs, & faux tesmoins; & cela à bon droit; par ce que leur dessein en disant ces choses étoit d'offenser la reputation de ceux, dont ils parloient, & de leur nuire. Et en general quiconque dit du mal de son prochain est coupable de médifâce, encore que ce qu'il en dit soit vrai, s'il le dit sans nécessité, en lieu, en temps, à des personnes, où il n'étoit pas besoin de le dire. C'est desia vne faute d'auoir découuert vn mal: veu que la crainte du scandale nous oblige à le cacher: & c'en est encore vne autre de blesser en ce faisant la reputation de celui, qui a peché, étant clair, que si son salut, ou l'edification publique nous y contraint, il ne faut iamais réueiller,

ni

ni remuer telles choses. Ne vous excusez point non-plus, en disant, que ce n'est ni le dessein de nuire à vôtre prochain, ni aucune haine, que vous lui portez, qui vous pousse à en médire: que ce que vous en dites, n'est que par passe-temps, à faute d'autre discours. Misérable, comment le traiteriez vous, si vous le haïssiez, puis que n'ayant, comme vous dites, aucune mauuaise volonté contre lui, vous ne laissez pas de le déchirer de la sorte? Il faut bien, que vostre ame soit infiniment maligne, puis qu'elle fait son passetemps de l'offense d'une personne, que vous ne haïssiez point. Comme si l'homme, & encore le Chrétien, n'auoit pas assez de suiet d'employer sa langue à celebret les merueilles de Dieu, & les perfections de ses creatures; & comme s'il n'y auoit pas beaucoup plus de plaisir à dire du bien, que du mal. Renoncez donc desormais à ce vilain, & infame exercice: & le laissez aux demons, à qui il appartient, & aux plus bas, & plus impurs esprits, qui leur ressemblent. *Reiettez toute médifance hors de vostre bouche, & consacrez vostre langue à la benediction de Dieu, & à l'edifica-*

tion des hommes. Pensez à cette belle re-  
*Matth. 7.* gle, que le Seigneur nous a baillée; *12.* *Toutes les choses, que vous voulez, que les hommes vous fassent, faites les leur aussi semblablement.* Il n'y a personne de vous, qui ne tienne pour vne grieue offense, que l'on vous iniurie, ou que l'on médise de vous. Dónez-vous donc garde de traiter ainsi les autres. Copurez leurs defauts, s'ils en ont. Cachez leurs fautes, s'il leur est arriué d'en faire : pensans que vous n'en estes pas exempts non plus, & que vous auez aussi besoin de la charité, dont vous vsez enuers eux. Trauaillez à guerir vos maux plûtôt, qu'à découurir ceux des autres; & soyez plus soigneux de corriger vos defauts, que curieux d'apprendre, ou de publier les leurs. Cherchez vótre cōtētement en vos propres biens, & non dans les maux d'autrui. Mais comme ce n'est pas assez de ne point dérober: il ne faut non plus receler les larcins d'autrui; ainsi ne suffit-il pas, mes Freres, de ne point médire nous-mesmes : Il ne faut pas mesme receuoir chez nous les médisances des autres. Gardons nos oreilles, aussi-bien que nos bouches, pures & exemptes de ce venin. Defendons les ab-  
 sens,

sens, quand on médit d'eux en nôtre présence. Fauorisons leur honneur, & si nous ne le pouuons autrement, tesmoignons au moins des yeux, & du visage, combien les discours de la medifance nous sont importuns. Cela suffit souuent pour la faire taire. Car c'est vn vice si foible, & si honteux de lui-mesme, qu'il ne faut, que le repouffer pour l'abbatre. Et c'est ce qu'entend le Sage, quand il dit, que *comme le vent dissipe la pluye : ainsi fait le visage renfrongné la langue, qui detracte en cachette.*

PROV. 25.  
23.

Mais apres auoir parlé de la medifance, il est temps de venir à l'autre vice, dont l'Apôtre veut ici repurger nos bouches. *Reietteç ( dit-il ) la parole deshoneste de vos bouches.* C'est vne vilenie si honteuse, qu'elle ne treuve pas mesme lieu dans les mœurs des gens du monde, qui ont tant soit peu d'honesteté, & de grauité. Et ie ne puis assez m'ëtóner de l'extrauagance des anciens Filosofes Stoïciens, qui sou'tenans la vertu, & l'honesteté quant au reste, permettoient neantmoins à leur sage de dire effrontement, & à découuert les choses les plus deshonestes. Il est certain, que cette licence de

la langue ne peut venir , que de l'ordure du cœur , vne ame chaste & vrayement sainte, ayant toutes les images de la vile-nte en horreur. Et comme cette impureté de paroles naist de la corruption ; aussi y tend-elle euidemment : infectant les sentimens , & les affections de ceux, qui les écoutent. Et c'est là qu'il faut particulièrement rapporter le proverbe Grec, dont l'Apôtre fait mention ailleurs ; que

1. Cor. 15.  
33. *les mauuais propos , ou les mauuais entre- tiens corrompent les bonnes mœurs.* Car tels discours nous portent dans l'esprit de sa-les , & vilaines images , qui y étant re- ceuës font impression, & se familiarisant avec nous , nous ôtent peu à peu l'hor- reur, & la honte , que nous devons auoir pour les choses deshonestes. l'en dis au- tant du sale , & peruers artifice de ceux, qui cachent sous des paroles couuertes, & à deux ententes , l'impureté de leurs pensées. Car ce sont ces mots-là , qui pe- netrent le plus dans l'imagination , & y font d'autant plus de mal , que plus ils sont couverts , & ingenieux. Et ici ie ne puis m'empescher de me plain- dre aussi de l'abus de ceux , qui ont administré la confession , que l'on

nomme

nomme auriculaire, entre les Chrétiens, depuis qu'elle y est en usage. Car ces gés sous ombre de s'informer de l'estat de l'ame de ceux. qu'ils, confessent, leur font souuent des questions étranges, & contraires à la pudeur. En quoi ils commettent deux fautes: L'une est, que contre la defense expresse de l'Apostre, & en ce lieu, & ailleurs; ils se donnent la liberté de dire, d'ouïr des choses deshonestes; changeant la langue des Ministres de Jesus-Christ, qui ne devoit estre, que sainteté & honesteté, en vn vaisseau d'ordure, & son oreille, en vne cloaque publique de toutes les vilenies de la paroisse. L'autre est, que par telles demandes ils ouurent l'esprit des personnes au vice, & leur mettent très-perilleusement en la pensée des maux, auxquels elles n'avoient peut estre jamais songé. Ils en sont venus si auant, que non contents des cachettes, & du secret de leurs confessionaux, ils ont aussi publié de gros liures sur ce suiet, que les plus impudens auroient de la pene à lire sans rougir. Tel est entre les autres celui d'un certain Iesuite Espagnol, où il a ramassé tant d'ordures, quelques-vnes mesmes inouïes

P. Aure-  
lius.

iufques ici dans le monde, que d'autres Docteurs de la communion Romaine ont esté forcez de tesmoiger publiquement l'indignation, & l'horreur, que cet infame volume leur a iuftelement caufée; bien que dailleurs, & l'écrit, & l'auteur foient infiniment estimez par ceux de fon ordre. Pour nous, Chers Freres, qui fommes, non à la verité les *compagnons* (comme ces Messieurs là se qualifient) mais les feruiteurs, & les disciples du Seigneur Iefus, formons nos bouches sur l'exemple de la sienne tres-sainte, & sur les reigles de son Apoftr. Qu'il n'y ait rien en tout nostre langage, qui ne foit honeste, & graue, confit avec le fel de grace; qui ne foit digne de l'oreille, non feulement des vierges les plus pudiques, mais des Anges mefmes. Car auffi est-ce, pour cet vſage, que le Seigneur nous a donné vne langue; non pour fouïller les oreilles de nos prochains; non pour leur enseigner le mal, qu'ils ne ſçauoient pas, ou les obliger à nous découvrir celuy, qu'ils ſçauent; mais bien pour les edifier; pour glorifier le nom de Dieu, pour prononcer ſes merveilles, & pour parler dés ce ſiecle le langage, que nous parlerons  
eternelle-

eternellement en cette sainte, & glorieuse Ierusalem d'en haut, où n'entrera nulle impureté, ni souillure.

Reste le troisieme vice, dont l'Apôtre veut repurger nôtre parole, qui est le mensonge, celui de tous, qui à le plus d'étendue, & auquel les hommes se laissent le plus aisement aller; *Ne mentez point* (dit-il) *l'un à l'autre*. La verité est proprement vne correspondance, & vn rapport de nôtre pensée avec son obiet; quand l'image, que nous en formons dans nôtre esprit, est telle qu'est la chose mesme, à qui elle se rapporte; comme quand nous croyons, qu'une chose est, ou qu'elle n'est pas, qui est, ou n'est pas en effet. Mais la verité de la parole, à la quelle est opposé le mensonge, se mesure à nostre pensée, & non à la chose, qui en est l'obiet; c'est à dire que nôtre parole est véritable, quand elle s'accorde, non avec la chose mesme immédiatement, mais avec la pensée, que nous en auons. D'où il arrive assez souuent; que l'homme dit vne chose fausse sans mentir, & qu'au contraire il ment quelquefois, bien que ce qu'il dit soit vrai au fonds; comme quand Iacob disoit, que son fils Ioseph estoit

mort, il ne mentoit pas; pour ce que sa langue en ce qu'il disoit, étoit d'accord avec son cœur, bien que ce qu'il disoit ne fust pas vrai; & au contraire s'il eust dit contre la creance de son ame, que Ioseph eust este viuant, il eust menti, puis qu'il eust parlé contre sa pensée, bien que ce qu'il eust dit en ce cas là, fust vrai au fonds. L'homme estant vne creature raisonnable, est obligé de s'étudier à n'auoir de toutes choses: que des opinions, & des sentimens veritables, & conformes à leur estre, se gardant d'estre surpris, & de tomber en aucune erreur. Mais ce n'est pourtant pas-là proprement le deuoir, que l'Apostre requiert ici de nous; Aussi faut-il auouër, que dans la foiblesse de nos sens, & de nôtre intelligence, & dans cette infinité de fausses apparences, que les choses, où les hommes nous presentent continuellement, il seroit bien difficile, pour ne pas dire impossible, de nous garder de toute erreur, & de n'estre iamais deceus en la vie commune. L'Apôtre nous demande vne chose tres-aisée, & tres iuste, que nous ne disions jamais rien, que nous ne croyons vrai, & que dans le commerce, que nous auons avec  
les

les hommes, nôtre langage soit sincere, & de bonne foi, sans fraude & sans tromperie, representant naïvement au dehors ce que nous sentons au dedans : & que jamais il ne nous arrive de dire vne chose, & de penser le contraire. L'Escriture nous apprend en mille lieux, que Dieu hait le mensonge plus que tout autre vice : & le Sage dit expressement, *que les fausses leuers lui sôt en abomination* *Prov. 12.* & le Psalmiste entre les autres marques, <sup>22.</sup> qu'il donne aux habitans de la montagne de Dieu, c'est à dire aux heritiers du royaume Celeste, y met celle ci toute la premiere, *qu'il cheminent en integrité, & Ps. 15. 2. font ce qui est iuste, & proferent verité, ainsi qu'elle est en leur cœur* Et ailleurs il tranche net, que *Dieu fera perir tous ceux, qui proferent mensonge* *Ps. 5. 7.* En effet S. Jean crie dans son Apocalipse, que *la part de tous les menteurs sera dans l'étang ardent de feu, & de souffre.* D'où vous voiez, qu'il n'est pas ici question d'un deuoir de bien-seance *Apoc. 22.* mais de necessité, auquel nous ne pouvons manquer sans nous perdre. La justice en est claire, que les sages des Payens mesmes l'ont reconnuë : nous laissant dans le leur écrits mille beaux enseigne-

mens de la rondeur, simplicité, & verité, que l'homme de bien, & d'honneur doit inuiolablement garder en toute sa vie. Car la parole nous ayant esté donnée par la nature, ou pour mieux dire, par le Seigneur, auteur de la nature, afin de signifier & de declarer à nos prochains ce que nous auons dans le cœur, il est euident, que c'est violer les droits, & l'institution de la nature, que d'en abuser pour signifier ce que nous n'auons pas dans la pensée. Et tous les bons, & francs courages ont ce sentiment tellement imprimé dans leurs ames, qu'ils ne peuvent souffrir les personnes doubles; d'où vient, que le Prince des Poëtes Payens fait dire à son Heros, qu'il ne hait pas moins, que les portes de l'enfer, celui qui dit vne chose, & en cache vne autre dans son cœur. Le mensonge est vn vice d'esclave qui procede, ou de bassesse de courage, ou de mauuaise conscience, ou de vanité. Aussi voyez vous, qu'il est tres-odieux parmi toutes les nations nobles, & ciuiliées; & particulièrement en la nostre, où vous sçavez, qu'il n'y a point d'outrage, qui soit estimé plus grief, & plus sensible, que d'accuser vn homme de mentir.

mentir. Celui qui l'a souffert sans se justifier est tenu pour vn homme perdu d'honneur, non entre les Gendrils-hommes seulement, mais entre ceux-là mesme, qui sont de la plus basse naissance; ce genereux, & veritable sentiment nous ayant esté laissé de main en main par nos ancestres, que le mensonge est vne infamie, & la marque d'une ame ou méchante, ou vaine, & que celui, qui n'en a point de honte, ne fera conscience de rien; comme au contraire la verité est le fondement de toute vertu, & honnesteté. Mais l'Ecriture nous montre en deux mots ce que nous en deuons croire, quand d'un costé elle nomme le diable *pere de mensonge*, & appelle de l'autre part le Seigneur *le Dieu de verité*, & son Fils *eternelle verité mesme*; Ce qui rend d'autant plus insupportable la temerité de ceux, qui se disant *les compagnons de Iesus*, n'ont point de honte de fauoriser le mensonge, par la doctrine, qu'ils ont publiée & pratiquée en ces derniers temps, de *equiuoques, & reseruations mentales*, qu'ils appellét. Mais vous n'avez pas ainsi <sup>Esf. 4. 20</sup> appris Christ: voire si vous l'avez écouté, & si vous avez esté enseigné par lui, ainsi que

*la verité est en Iesus.* Il hait tout mensonge, & toute obliquité, de quelque façon, que l'on les déguise, & ne veut pas que l'on deshonne sa verité en mendiant de la main de son ennemi, l'aide, dont elle a besoin: c'est à dire qu'il ne veut pas, que l'on emploie la fraude, & la tromperie en sa faueur. Sa prouidence est assez puissante pour la defendre sans cét infame secours. C'est vne maxime de son Apôtre, qu'il ne faut iamais faire de mal, afin que bien en auienne. C'est vn mal, que de mentir, contraire à la loi de Dieu, & aux droits de la nature. Il n'y peut donc auoir de raison, qui nous dispense de le commettre.

Voila, Freres bien aimez, ce que nous auions à vous dire sur ces trois vices, que l'Apôstre bannit ici de la bouche des Chrétiens, la medisance, l'impureté, & le mensonge. Obeïssons à sa sainte doctrine; & nous souuenans, que selon saint Jacques *celui-là est homme parfait, qui ne choppe point en parole*; repurgeons soigneusement la nostre de toutes ces ordures: & gouvernons tellement nostre langue, qu'elle ne deuise, que de sapience, & ne prononce, que ce qui est droit: & que

tous

tous nos discours soient pleins de bonté,  
 & d'honesteté, & de vérité : afin que le  
 Seigneur Iesus, qui est la charité, la pureté,  
 & la Vérité souveraine, nous reconnoisse  
 pour siens ; & apres les combats,  
 & les épreuves de ce siècle nous donne  
 part vn iour en la paix, & dans les trion-  
 fes de l'autre ; nous receuant en la socie-  
 té des esprits purs, & saints, qui vivent là  
 haut dans les cieux avec lui, pour le benir  
 éternellement ; & comme à lui seul vrai  
 Dieu avec le Pere, & le S. Esprit appar-  
 tient tout honneur, & gloire. Amen.





# S E R M O N

TRENTE-HVITIESME.

COL. III. VERS. IX. X. XI.

*Verf. IX. Ayans deu. ſtu le vieil homme  
avec ſes aâtes,*

*X. Et ayans reueſtu le nouuel homme,  
lequel ſe renouuelle en connoiſſance, ſe-  
lon l'image de celui qui l'a creé,*

*XI. Là où n'y a ni Grec, ni Iuiſ, ni cir-  
conſion, ni prepuce, ni barbare, ni Scithe,  
ni ſerf, ni franc: mais Chriſty eſt tout,  
& en tous.*



**C**HERS Freres ; Je ſçai, & confeſſe volōriers, qu'étans aujourd'hui appelez par la grace de Dieu à celebrer la memoire de la mort & paſſion de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, cette ſacrée chair eſt obligée pour vous adreſſer en vne action ſi importante, de vous entretenir des choſes, qui ſe rapportent à ce grand

&

& diuin mystere. Mais comme ie reconnois, que c'est là proprement le deuoir auquel il me faut employer cette heure, aussi souciens-ie, que ces paroles de l'Apôtre S. Paul, que vous auez ouïes, & qui se sont rencontrées dans la chaise de nostre texte ordinaire, sont tres-conuenables au principal suiet de nostre exhortation. Car ce *dépoüillement du vieil homme*, & ce *reuestement du nouveau*, dont elles nous parlent, sont l'vn & l'autre le vrai ouutage de cette mort du Seigneur, dont nous solennisons la memoire. Si Iesus ne fust mort, nous n'aurions iamais ni dépoüillé le vieil homme, ni reuestu le nouveau: puis que sans sa mort nous ne pouuions auoir ni le pardon de nos crimes, ni la grace de l'Esprit celeste, ni l'esperance de l'immortalité, toutes choses absolument necessaites pour nous défaire du vieil homme, & pour nous reuestir du nouveau. Au lieu que maintenant Iesus Christ mourant en la croix y a trāspéré & attaché nôtre vieil homme, & par la vertu de ses souffrances a créé & formé en nous vn autre homme nouveau, aussi different du vieil, que le ciel l'est de la terre, & la vie de la mort.

C'est pourquoi l'Apostre ailleurs, de la mort de Iesus-Christ, conclut, celle de nôtre vieil homme, & la vie du nouveau

2. Cor. 5. en nous. *Si un est mort pour tous (dit-il) tous aussi sont morts, & il est mort pour eux, afin qu'ils vivent desormais en lui, & non plus à eux-mêmes. Si quelcun est en Christ*

Rom. 6.6. *il est nouvelle creature.* Et ailleurs il dit  
31. expressement, que nôtre vieil homme, a esté crucifié avec le Seigneur, afin que le corps de péché fust réduit à neant, & que morts avec lui, nous vivions à Dieu en lui.

Ainsi la mort de Christ est tout ensemble & la destruction du vieil homme, & la production du nouveau; l'un y a esté aboli; & l'autre y a esté créé. Cette chair de l'Agneau mystique, que Dieu nous presente aujourd'hui, a tué nostre chair, & vivifié nostre esprit; & de son diuin Sang, où le vieil homme s'est noyé, est sorti le nouveau, crée en justice & sainteté: tout ainsi, que jadis on vid sortir l'Israélite, vivant & glorieux, de ce mesme golfe de la mer rouge, où l'Egyptien étoit demeuré abîmé. Mais ô nouvelle merueille; comme la chair & le sang du Seigneur est le principe, d'où naît nostre nouvel homme; aussi en est-ce la nourriture.

riture. Et comme en la nature les choses s'entretiennent par les mesmes moyens, qu'elles se sont établies ; ainsi en la grace le nouvel homme se conserve, & s'accroist, & se fortifie par ce mesme sang de Iesus Christ d'où il a été formé. Et cette viande celeste, & ce breuvage diuin, que vous receurez aujourd'hui de la main de Dieu, ne vous sont donnez, que pour nourrir & perfectionner vôtre nouvel homme. Je passe encore plus auant, & ose vous dire, que ce nouvel homme, dont l'Apostre nous veut aujourd'hui revestir, n'est à le bien considerer autre chose, que ce mesme Iesus Christ, que nous avons vestu au baptesme, & que nous receuons en la Cene, provigné (s'il faut ainsi dire) & portrait en nous par sa propre vertu, qui nous transforme en l'image de sa mort, & de sa resurrection; par ce qu'entrant & habitât en nous par foi, il y forme vn homme semblable à lui, qui meurt à la chair, comme lui : & laisse avec lui dans son sepulcre toute sa vieille vie, comme vne infirme, & inutile dépoüille, & vivifié avec lui, & orné de sa lumiere, & doué d'une nature celeste mene de là en auant vne vie spirituelle, & glorieuse. Ainsi voyez vous,

que le corps du Seigneur a été crucifié & que son sang a été épandu, & que l'un & l'autre nous sont donnez en la Cene pour nous *dépouiller du vieil homme, & nous vestir du nouveau.* C'est la fin & le fruit de tout ce mystere à la participation duquel vous estes aujourd'hui appelez. Faires donc érat, que la meilleure preparation, que vous y puissiez apporter, est vne serieuse meditation de ce que nous en dit ici l'Apostre. Il exhortoit ci-deuant les Colossiens à mortifier les vices de leur chair, & toutes les infames passions de la vie Payenne, qu'ils auoient menée autresfois dans les tenebres de leur ignorance, la paillardise, l'auarice, la colere, la médifance, l'impureté du langage, & le mensonge. Maintenant pour couper ces vices-là, & autres semblables, dès la racine, & comprendre toutes les parties de nostre sanctification en deux mots, il nous commande de *dépouiller le vieil homme avec ses actes, & de vestir le nouveau, qui se renouuelle en connoissance, selon l'image de celui, qui l'a créé; là où il n'y a (dit-il) ni Grec, ni Iuif, ni circonsion, ni prepuce, ni barbare, ni Scite, ni serf, ni franc: mais Christ y est tout, & en tous.* D'autres prennent ces mots pour vne

raison de son exhortation precedente, tirée de l'estat, où Iesus-Christ les auoit mis par le baptesme : comme s'il entendoit, qu'ils sont obligez de renoncer aux vices, qu'il vient de leur defendre, puis qu'en leur baptesme ils ont dépoüillé le vieil homme, d'où ces vices dependent, & dont ils font partie, & reuestu le nouueau, qui leur est contraire & incompatible avec eux. Soit que vous l'entendiez ainsi, soit que vous preniez simplement ce texte pour vne suite du commandement precedent, qui nous montre, que pour y bien satisfaire il faut pratiquer ce qu'il adiouste ici, le tout reuiet à peu pres à vn mesme sens. Et pour le bien comprendre, nous traiterons s'il plaist au Seigneur, des trois points, qui se presentent dans les paroles de l'Apôtre; premierement *du vieil homme*, qu'il nous faut *dépoüiller*; secondement *du nouueau*, qu'il nous faut *vestir*, & de la forme, en quoi il consiste, assauoir *en vn renouvellement en connoissance, selon l'image de celui, qui l'a créé*, & en fin de cette indifference de nations, de ceremonies, & de conditions, que l'Apôtre y establit, n'y requerant autre chose, que *Christ, qui y est tout*,

*Et en tous.* Dieu vueille éclairer nos entendemens pour bien entendre cette salutaire vérité, & toucher nos cœurs pour l'aimer, & la mettre en pratique, nous sanctifiant efficacement par la vertu de sa parole, & du précieux Sacrement, auquel il nous a'conuiez, afin que nous sortions tous d'ici hommes nouveaux, conformes en pureté, en charité, & en toute vertu, à ce Seigneur Iesus, du nom & de la communion duquel nous nous glorifions par sa grace.

L'Écriture nous propose la personne d'Adam, & celle de Iesus Christ, comme deux différentes souches du genre humain, & comme deux chefs, ou principes opposez de cette nature, que nous appelons *humaine*. Ils ont ceci de commun, que l'un & l'autre ont vne grande quantité d'enfans, qui sont soris d'eux, & en dependent; & qu'ils communiquent chacun aux siens son estre, sa forme, sa vie, & sa condition, & impriment en eux leur image, qu'ils portent chacun selon la qualité de son extraction. Ils different, ou pour mieux dire, ils sont opposez en ce que l'un est terrien, l'autre celeste; l'un a vne nature charnelle, vicieuse, infirme, plene

plene d'ignorance & d'erreur, & suiète à la mort, & à la malediction; L'autre en a vne spirituelle, sainte, plene de lumiere & de sagesse, agreable à Dieu, immortelle, & heritiere de l'eternité. L'vn pro-uigne en ses enfans le peché & la mort; l'autre communique aux siens la iustice, la sainteté, & la vie. L'vn transmet sa nature aux siens par vne generation charnelle; l'autre fait perdre la sienne à ses descendans par vne generation spirituelle, & qui n'a rien de commun avec la chair, & le sang. La nature de l'vn s'est gastée par l'halene empoisonnée de l'ancien serpent, rampant en la terre, & viuant de sa poussiere. Celle de l'autre a esté formée & conseruée par l'Esprit eternal, & celeste. C'est pour ces raisons, que l'Ecriture appelle simplement *l'homme*, l'vne & l'autre de ces deux personnes, à cause de leur auantage, & du premier & principal rang, qu'ils tiennent, chacun en son genre: nul n'étant ni dans le premier ordre des hommes, que par la communion de l'vn, ni dans le secōd, que par le benefice de l'autre. C'est pour la mesme raison, qu'elle donne encore le nom d'Adam à l'vne, & à l'autre de ces deux personnes, par ce qu'elles sont chacune

*l'Adam*, c'est à dire le pere, & l'auteur de son ordre; l'un du peché & de la mort; l'autre de la iustice, & de la vie. Mais pour les distinguer, elle appelle l'un *le premier homme*, & *le premier Adam*; l'autre *le second homme*, & *le dernier Adam*; celui là, qui s'écartant corrompu soi-mesme par sa desobeïssance, nous a aussi infectez, nous laissant le vice & la malediction pour heritage; celui-ci, qui ayant reparé nostre faute par son obeïssance nous a donné la iustice, la sainteté, & l'immortalité. Adam est nommé *le premier homme*, & Iesus Christ, *le second*; Par ce que la corruption de l'un a precedé la reparation, & reformation de l'autre. Adam a premierement souillé & empoisonné la nature, par le peché: & puis Iesus Christ a manifesté la sienne, pleine de grace & de verité. C'est pour la mesme consideration, qu'Adam est appelé *le vieil homme*, & Iesus Christ *le nouveau*. Joint que le premier Adam sera aboli: au lieu que le second demeure eternellement. Car c'est la coûtume de l'Ecriture de nōmer *vieil*, ce qui est pres d'estre aboli; & *nouveau*, ce qui est ferme, & perdurable. Mais par ce que chacun de ces deux hommes communique aux siens la forme, & la

1. Cor. 15.

47.

Ebr. 8. 13.

condition de sa nature, selon ce principe de l'Écriture, que *ce qui est nai de chair, est chair, & que ce qui est nai d'Esprit, est Esprit*; de la vient, que saint Paul donnant à l'effet le nom de la cause, par vne figure ordinaire en tous l'agages, appelle *le vieil homme*, cette forme & condition de nature, que chacun de nous reçoit du premier Adam par sa naissance charnelle, & *nouuel homme* semblablement la forme & condition, que les fideles reçoivent de Iesus Christ par la regeneration spirituelle. C'est ce qu'il entend ici, quand il parle de *dépoüiller le vieil homme*, & de *vestir le nouveau*; & ailleurs dans vn passage semblable à celui-ci, *la verité* (dit-il) <sup>Efes. 4. 22</sup> <sub>24.</sub> *que nous auons apprise en Iesus, est que nous dépouillions le vieil homme, quant à la conversation precedente, lequel se corrompt par les convoitises; qui le seduisent, & que nous soyons reuestus du nouuel homme créé selon Dieu en justice. & vraie sainteté.* Et quant à cette forme de nature, que nous receuons tous du premier Adam par nôtre naissance charnelle, chacū sçait assez quelle elle est, & en quoy eile consiste. Car, & l'Écriture nous enseigne, & l'experience de tous les hommes apprend à chacun, que

la nature des enfans d'Adam est extrêmement corrompue & vicieuse; frappée en son entendement d'une ignorance, & d'un aveuglemēt horrible, pleine d'erreurs, & de fausses & pernicieuses maximes; infectée en la volonté d'une violente & enragée amour de soi mesme, & de la chair, & de la terre, avec des affections & des passions brutales. Cette nature n'est qu'orgueil, ambition, injustice avarice, luxure, envie, haine, malignité, imprudence, fureur, cruauté, & inhumanité. Tels sont tous les hommes d'Adam, qui sont encore hors de la communion de Jesus Christ. Il n'en naist point d'autres sur la terre: & quelque difference, qu'il y ait en leurs climats, & en leurs couleurs, & en l'exterieure apparence de leur vie, ce sang d'où ils viennent, leur imprime à tous en commun cette malheureuse forme: qui les saisissant dès leur naissance s'accroist, & s'augmente avec l'age & l'exercice, s'enracinant en eux, & y jettant les habitudes de diuers pechez; qui les rendent en fin insupportables à Dieu, & à leurs prochains. Et si la prouidence du ciel ne reprimoit pour la conservation du genre humain la maudite

dite fécondité de ce mal, le desordre & le rauage, qu'il produit, & où il tend de soi-même, seroit encore beaucoup plus grand, qu'il n'est, & iroit à l'infini. C'est donc cette masse de corruption, & cette hidre de vices que l'Apostre appelle *le vieil hōme* parce que c'est l'ouillage & la production d'Adam, nôtre vieille & première souche, en chacun de nous. De là il est aisé d'entēdre à l'opposite, quel est *le nouuel homme*, c'est à dire quelle est la forme que Iesus Christ, le principe de la seconde creation, met en chacū des siēs. Car elle est directement contraire à celle du premier Adam, & cōprend en soi toutes les graces & vertus, opposées aux vices de l'autre, la foi, la sagesse, la pieté, la charité, la iustice, la douceur, l'honesteté, la temperance, & en vn mot vne sainteté semblable à celle de Iesus Christ, son auteur, dont elle est aussi appelée l'image. C'est ce que saint Paul nomme ici *le nouuel homme*; pour ce que c'est & l'ouillage & le portrait du Seigneur Iesus nôtre nouuel Adam. Et il nous le décrit ainsi lui-même en ce lieu. Car quant au vieil homme, il le nomme seulement sans en rien dire d'auantage.

Mais quant au nouveau, il nous en explique incidemment la nature, en disant, *qu'il se renouvelle en connoissance, selon l'image de celui, qui l'a crée.* En ce peu de mots il nous apprend premieremēt, qu'il est *créé* en nous; c'est à dire, qu'il y est produit par l'operatiō d'une puissāce divine; à raison de quoi nous sommes appelez, *l'ouvrage, & les creatures de Dieu;* & l'Apōtre dit ailleurs, que *nous avons esté créez en Iesus Christ;* Au lieu que la production du vieil hōme en nous est non vne creation, mais vne opereratiō naturelle. Car cōme il est biē en nôtre pouuoir de tuer vn homme: mais il n'y a que Dieu seul, qui puisse le ressusciter: ainsi a il esté ayse à Adam de se perdre, & de nous perdre tous avec lui: mais de nous releuer, & retablit, il n'appartient, qu'à Dieu seul. Adam a bien peu corrompre & défigurer nostre nature. Mais ni lui, ni aucun des siens ne sçauroit la refaire, ni la reformer en vn nouuel homme. Cela n'appartiēt, qu'au Createur. C'est l'ouvrage d'une puissance infinie. En apres l'Apōtre nous montre encore ici, qui est celui, qui crée ce nouuel homme en nous, disant, que *c'est celui-là mesme, à l'image duquel il est créé.*

*Efes. 2. 10.*

créé. Car il est clair, que le nouvel homme est à l'image de Iesus-Christ. C'est donc Iesus Christ, qui le crée en nous. Homme vain, n'en donnez point la gloire à vostre pretendu franc arbitre. Elle appartient toute entiere au Seigneur. Et nous pouuõs dire avecque verité de cette seconde generation ce que le Psalmiste chante de la premiere, *que ce n'est pas nous qui nous sommes faits; mais que c'est l'Eternel, la parole eternelle du Pere, qui nous a faits.* Mais l'Apõtze en disãt, que ce nou- Ps. 100.3.  
 uel homme, *se renouuelle*, nous apprend encore vne chose tres-considerable, c'est à sçauoir, que cet ouurage de nôtre regeneration, ou de la production du nouvel homme, se polit & se parfait peu à peu en nous, l'Esprit de Christ y travaillant durant tout le cours de nôtre vie en la terre & ornant à plusieurs diuerses reprises, cette sienne creature des graces, & beautez spirituelles, qu'elle doit auoir, jusques à ce qu'elle paruienne dans les cieux au dernier; & plus haut point de sa perfection, quand on verra reluire en elle vne accomplie & Angelique sainteté avec la gloire, & l'immortalité bien-heureuse. En fin l'Apõtze nous touche aussi brieue-

ment, & la maniere, dont se fait ce renouvellement en nous, & le patron sur lequel il se fait. Pour la maniere, il dit, que ce nouvel homme *se renouvelle en connoissance*, nous montrât par là, que Iesus Christ pour nous cōmuniquer cette nouvelle nature, qui est en lui, comme en sa source, nous donne & augmente de iour à autre la connoissance de sa verité. Car comme l'ignorance, & l'erreur est la premiere & principale difformité du vieil homme, & la cause de toutes les autres: ainsi à l'opposite la sagesse & la connoissance est le premier & principal trait du nouvel homme, d'où se forment en lui toutes les vertus, en quoy il consiste, l'amour de Dieu, & la charité du prochain, & toutes les autres habitudes de la sainteté, qui en dependent; estant clair, que nous n'aimons, que les choses, que nous cōnoissons, & selon la mesure de la connoissance, que nous en auons. C'est pourquoy le Seigneur commence par là cét admirable ouurage de sa grace. Et nous auons vne excellente image de cette sienne conduite en la premiere creation du monde; où Moÿse remarque expressement, que la premiere chose,

que

que Dieu crea par sa parole, ce fut la lumiere qui est le simbole de la connoissance, comme les tenebres le sont de l'ignorance. C'est ce que l'Apostre touche clairement ailleurs. Dieu (dit-il) qui a dit, que la lumiere resplendist des tenebres, est celui qui a relui en nos cœurs. Cette lumiere de cōnoissance vne fois allumée dans nos âmes par l'esprit du Seigneur, en chasse incontinent les vices: & nous montrant le saint, & glorieux visage de Dieu en Iesus-Christ; nous transforme en sa ressemblance: selon ce que dit le mesme Apostre, que nous tous, qui contemplons, comme dans un miroïer, la gloire du Seigneur à face découuerte, sommes transformez en la mesme image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur. C'est ce qu'il entend en ce lieu, quand il dit du nouvel homme, qu'il est renouvelé selon l'image de celui, qui l'a créé; c'est à dire de Iesus Christ nostre Seigneur. Car il est proprement le patron sur lequel est formée la nouvelle nature, dont nous sommes faits participans. Il en est & l'auteur & l'exemplaire; & c'est pour cela qu'elle est appellée de son nom, assauoir le nouvel homme. C'est pourquoy l'Apostre ail-

leurs pour exprimer la fin, & l'effet de son ministère enuers les Galates dit, qu'il *Gal. 4. 19. travaille, iusques à tant, que Iesus Christ soit formé en eux.* Il n'auoit autre dessein, que de les reuestir de ce nouuel homme. Certainemēt le *nouuel homme* n'est donc autre chose, que Iesus Christ formé en nous; c'est à dire, que ce n'est autre chose, que la forme de ce saint & bien heureux Seigneur grauée & imprimée en nous par le seau de son Esprit & de sa parole: qui est précisément ce qu'il appelle ici *son image*. Si vous connoissez Iesus Christ, vous ne pouuez ignorer quelle est cette sienne forme, ou image. Iesus Christ est le Saint des Saints: vn homme plein de toute pureté, iustice, charité, patience, constance, & verité; & en vn mot, de toutes les lumieres de la sainteté. Certainement sa forme, & son image ne peut donc estre autre, qu'vne naïue representation de ces diuines qualitez; vne ame, ou reluit vne bonté, vne humilité, vne honesteté, ie ne di pas egale (car il n'est pas possible d'arriuer à vne si haute perfection) mais du moins semblable & rapportante à la sienne. Et c'est ce que saint Paul comprend ailleurs expressement en deux mots, quand il dit,

que le *nouvel homme* est créé selon Dieu en justice, & *vraye sainteté*. Voila, Fideles, *Efes. 4.24.* quel est ce *vieil*, & ce *nouvel homme*, dont l'Apôtre parle en ce lieu. L'un est l'image du premier Adam, & l'autre celle du second. Il nous commande de *depoüiller le vieil avec ses actes*, & *dereuestir le nouveau*. C'est vne façon de parler non moins elegante, que familiere à l'Escriture: qui dit de toutes les choses, qui se treuvent dans vn suiet, qu'il en est *vestu*: comme quand les Profetes disent, que Dieu est *vestu de force, de gloire, & de magnificence*; *Pf. 93.1.* *Ef. 59.17.* *Pf. 156.16.* qu'il est *vestu de justice* qu'il *reuestira ses Sacrificateurs de salut, & leurs ennemis de honte*: qu'il *vestira les cieux de tenebres*: & ainsi dans vne infinité d'autres lieux; ou il est euident, que *vestir* se prend figurément pour dire simplement mettre quelque chose dans vn suiet, soit au dehors, soit au dedans. Douë s'ensuit, que *depoüiller* à l'opposite est simplement quitter ce qu'on a, & s'en défaire. Ainsi *depoüiller le vieil homme*, n'est autre chose, que se défaire de ses vices & de la corruption: arracher par exemple, de nos cœurs son avarice & son ambition, & les habitudes de ses autres pechez. Mais l'Apôtre aiou-

te notamment, que nous le dépoüillions *aucc ses actes* ; c'est à dire que nous n'arrachions pas seulement de nos cœurs les habitudes des vices, qui en sont comme les racines, & les souches ; mais que nous retranchions encore de nostre vie toutes ses actions : soit interieures, cōme les desirs & les conuoitises, soit exterieures, cōme les autres pechez, qui en procedēt, & qui sont cōme les fruits de cette maudite plante. Car à parler proprement, autre chose est le vieil homme, & autre l'acte de peché, qui en prouient. L'vn est la corruption mesme de nostre nature ; l'autre est l'effet, qu'elle produit ; L'vn est comme la plante : & l'autre comme son fruit. La cruauté par exemple, ou l'auarice, est vn des *membres mesmes* du vieil homme : le meurtre, ou le larcin en sont les *actes*. L'Apostre veut, que nous depüillions l'vn & l'autre : que ni le vice, ni ses actes n'ayent point de lieu en nous, Semblablement *reuestir le nouuel homme* est à l'opposite parer & orner nôtre entendement, nôtre volonté, nos affections, & toutes les parties de nostre vie, de ces belles vertus, esquelles consiste le nouuel homme, comme nous

l'auons

l'auons dit cy-deuant ; nous y estudier, & n'auoir point de repos, que nous ne les ayons formées en nous, & que toute nostre nature n'en soit couuerte & enrichie. Mais bien que ces deux mots de dépoüiller & de reuestir se prennent figurément en cet endroit, si est ce pourtant, qu'ils nous montrent clairement contre la grossiere & extrauagante erreur de quelques-vns, que tant le vieil, que le nouuel homme signifient l'vn & l'autre la forme, & la condition, & non la substance & le fond mesme de nostre nature. Car l'on ne dit pas d'vn sujet, qui est entierement détruit, qu'il *dépoüille* ce qu'il auoit, mais qu'il perit; & de celui dont la substance est produite toute entiere de nouveau, l'on ne dit pas non plus, qu'il est *vestu*, mais qu'il est créé; de sorte que l'Apostre nous commandant ici & ailleurs de *dépoüiller le vieil homme*, & de *vestir le nouveau*; il est euident, que dans ce renouvellement nous ne perdons pas la substance mesme de nôtre nature, ni n'en acquerons non plus vne autre nouvelle: mais que nous quittons seulement la vilaine & honteuse forme, que le peché lui

auoit donnée , & en prenons vne autre nouvelle , semblable à celle du Seigneur Iesus. I'auouë, que cette vieille forme, que nous dépoüillons, auoit faisi, flestri, & defiguré toutes les parties interieures, & exterieures de nôtre nature : & que la nouvelle , que nous receuons en Iesus Christ , s'estend à elles toutes pareillement : en quoi elles different l'vne & l'autre d'avec vn *vestemens* , qui ne couvre, que le dehors, & ne touche point le dedans. Mais tant y a pourtant, quelles sont toutes deux autre chose , que le suiet mesme, qui en est *dépoüillé & vestu*; comme l'habit est autre chose , que le corps, qu'il couvre. L'vne est comme la rouille , comme le poison , la maladie, la laideur, & la difformité de nôtre nature. L'autre en est la beauté, la santé, la perfection, l'ornement , & l'honneur , & comme le ioyau , qui lui dōne ce qu'elle a de prix & de valeur. Et que les mots *de vieil & de nouuel homme*, ne vous troublent point. Car on les employe souuent en tous langages pour signifier les qualitez , & non le fonds mesme de nôtre nature: comme quand nous disons d'vne personne, qui de vicieuse & débauchée

chée

chée qu'elle estoit, est deuenue hōneste & vertueuse, que c'est *vn autre homme*, & que c'est *vn nouuel homme* : bien qu'il ait à proprement parler la mesme substance, la mesme ame, & le mesme corps, qu'il auoit auparauant : & que de sa premiere nature il n'ait quitté, que les mauvaises habitudes, dont elle estoit vestuë, & non le fonds mesme de son estre. Ainsi en est-il du *vieil* & du *nouuel* homme. La substance du suiet demeure mesme en l'vn & en l'autre. Il n'y a, que la forme, & la qualité, qui soit changée. Et c'est aussi en cette sorte, qu'il faut entendre ce que dit Saint Pierre apres les Prophetes, qu'à la derniere manifestation du Fils de Dieu, il y aura *de nouveaux ciens*, 2. Pier. 3, 13. & *une nouvelle terre*. Car ces creatures, qui subsistent maintenant, ne seront pas aneanties. Au contraire S. Paul dit, qu'elles auront part en la deliurance des enfans de Dieu : mais parce qu'elles seront repurgées de toute vanité, & remises en vn estat beaucoup plus excellent, que n'est celui, où elles soupirent & languissent maintenant ; voila pourquoi elles sont appellées *nouveaux ciens*, & *nouvelle terre*. Au reste l'Apōtre & ici & ailleurs Rom. 8. 20.

nous ordonne expressement & de *dépouiller le vieil homme, & de vestir le nouveau*; parce qu'en effect ce sont deux choses différentes; tout ainsi que fuir le mal, & faire le bien. Il est bien vrai, qu'en l'état où sont les hommes, nul ne dépouille le vieil homme, qui ne reueste le nouveau, & au contraire; & est bien vrai encore, que ce mesme Esprit de Christ, qui fait l'un, fait aussi l'autre en nous par mesme moyen; tout ainsi que le Soleil, qui par vne mesme action chasse les tenebres de nôtre air, & y met la clarté. Mais cela n'empesche pas qu'à considerer ce suiet simplement & absolument en lui mesme, *dépouiller le vieil homme*, ne soit autre chose, que *vestir le nouveau*. Car la corruption du vieil homme n'est pas vne simple absence & priuation de la sainteté du nouveau; ni la vertu n'est point non plus vne simple priuation du vice: comme les tenebres ne sont pour tout, qu'une simple priuation de la lumiere. Autrement il faudroit dire, que le nouvel homme se treuve dans tous les sujets où le vieil n'est pas: & au contraire: tout ainsi que là où il n'y a point de lumiere les tenebres y ont lieu de nécessité,

fité, & au contraire. Mais bien que ces deux actions de *dépoüiller le vieil homme*, & de *vestir le nouveau*, soient différentes en elles mesmes : tant y a qu'elles sont inseparablement coniointes l'une avec l'autre : & il n'est pas possible dans l'état, où nous sommes, qu'aucun homme se defasse du peché & du malheur de son vieil hōme, qu'en reuestant le nouveau ; parce qu'il n'y a point d'autre moyen de salut, que la communion de Iesus Christ : en laquelle personne n'entre jamais sans vestir le nouuel homme. C'est en cela, que consiste tout nostre salut. Mais parce que les faux Docteurs, qui troubloient alors l'Eglise, pretendoient au preiudice de cette doctrine, que la circoncision, & diuerses autres choses externes sont necessaires en la pieté, comme si elles étoient suffisantes pour nous sauuer sans le nouuel homme : ou comme si au moins le nouuel homme n'étoit pas suffisant pour nous sauuer sans elles ; l'Apostre reiette ici leur erreur, qu'il a ci-deuant refutée ; & aioûte pour cet effet, en parlant du nouuel homme, *la où il n'y a ni Grec, ni Iuif, ni circoncision, ni prepuce, ni barbare, ni Scithe,*

*ne serf, ni franc; mais Christ y est tout, & en tous.* Il ne veut pas dire, qu'entre ceux, que Iesus Christ conuertit en nouveaux hommes par la vertu de son Euangile, il n'y en ait, qui soient d'extraction Iuifs; ou Grecs, Barbares, ou Scites, & de condition serfs, ou francs, circoncis, ou non circoncis; ni non plus, que ces differences soient nulles en elles mesmes, ou qu'elles ne doiuent nullement estre considerées, soit en la nature, soit en l'état; ou en l'ordre politique. Au contraire, il établira cy-apres luy mesme la difference des serfs, & des francs, & nous commandera de la garder dans la vie civile. Mais il faut resfetter, & approprier ce qu'il dit à son suiet, & à son dessein precisement, sans l'étendre plus auant. Il parle du nouuel homme, & dit qu'en lui il n'y a aucune de ces differences. Il entend donc simplement, qu'à cet égard (c'est à dire en ce qui est de la nature du nouuel homme) toutes ces qualitez & conditions differentes ne sont nullement considerables; qu'elles n'y ont aucune force, ni vertu; que ni la noblesse du Iuifs, ni l'auantage de la circoncision, ni la liberalité du frãc, ne seruent de rien  
pour

pour nous approcher du nouuel homme, & nous le communiquer: que la naissance du Grec, & la rudesse du Barbare, & le prepuce du Gentil, & la bassesse de l'esclau ne nous en éloigne point non plus. Que l'on peut, & n'y auoir point de part avec les premieres de ces qualitez, & y auoir part avec les dernieres. C'est tout de mesme, que ce qu'il dit ailleurs, *qu'en* Gal. 6. 15. *Iesus Christ, ni circoncision, ni prepuce n'a aucune vertu, mais la nouvelle creature; & derechef, qu'en Christ il n'y a ni Iuis, ni Grec, ni serf, ni franc, ni masle; ni femelle: par ce que tous sont vne mesme chose en Ie-* Gal. 3. 28. *sus Christ.* Il exclut premierement d'ici le pretendu auantage du Iuis au dessus du Grec. Car les Iuis auoient vne si folle presomption de leur naissance, qu'ils s'imaginoient, qu'elle leur suffisoit pour les rendre agreables à Dieu, & ils dedaignoient fierement les Grecs, comme maudits & abominables par le seul malheur de leur extraction. Aujourd'hui les Romains ne sont pas plus sages: qui ne definissent le Christianisme, que par l'adherence au siege de Rome. Mais l'Apotre foudroye ici la vanité des vns & des autres, en criant, que ni le Iuis, ni le Grec,

ni par consequent le *Romain*, ou l'*Italien*, ne font de nulle considération, ou valeur en la pieté, pour nous donner, ou nous ôter le nouuel homme. Et saint Iean Baptiste en auoit de ja auerti les Iuifs: *Ne presumez point de dire, en vous mesmes, Nous auons pour pere Abraham.* Et c'est ce qu'entendoit le Seigneur, quand il disoit à Nicodeme, que pour entrer en son royaume il faut naistre de rechef; signifiant, que toute la dignité de cette naissance charnelle, qui enflloit si fort le cœur aux Farisiens, & aux Iuifs, n'étoit qu'une chose de neant, & qui ne seruoit de rien du tout pour entrer en sa communion: Et ailleurs les Iuifs s'écrians, qu'*Abraham étoit leur pere*, il leur répond, que s'ils eussent esté enfans d'Abraham, ils en eussent fait les œuures: signe euident, que les enfans des Saints sont ceux, qui font leurs œuures, comme disoit vn ancien, \* & non ceux, qui occupent leur place; & que comme disoit S. Pierre, *de quelque nation, que vous soyez, vous serez agréables à Dieu, si vous le craignez, & vous addonnez à iustice.* Ce que l'Apostre ajoute vn peu apres *des Barbares & des Scites*, est encore pour ôter toute la difference des peuples au fait

Matth. 3.  
9.

Iean 3. 3.

Iean. 8. 39.

Hierosme

Act. 10. 3.

fait de la piété ; contre la vanité des Grecs , qui méprisoient toutes les autres nations , & les appelloient *barbares* ; ne faisant estat que de la leur , à cause de la grande politesse de leur langage , & de la civilité de leurs meurs , & de l'estude de la Philosophie , & de l'éloquence , qui fleurissoit au milieu d'eux. S. Paul leur denonce , que cette vaine excellence n'est de nulle valeur dans le Christianisme ; & que la rudesse & incivilité des barbares ne les éloigne point de Dieu , pourveu qu'en depouillant le vieil homme ils reuestent le nouveau. Il fait particulièrement mention des *Scites* , qui sont ceux , que l'on appelle aujourdhui les *Tartares* ; soit à cause de leur fierté & rudesse extrême , parce qu'ils estoient tenus pour les plus grossiers & les moins polis de tous les barbares ; soit à cause de leur rondeur , iustice , & innocence morale , comme estiment quelques-vns. Apres les nations , il parle aussi de la différence des ceremonies , & des conditions. C'est à la première , que se rapporte ce qu'il dit , que dans le Christianisme il n'y a ni *circoncision* , ni *prepuce* ; comprenant sous cette espee toutes les autres

obseruations semblables des choses externes, & non commandées de Dieu en la religion ; voulant dire , que l'on n'est ni plus auancé au royaume des cieux pour estre circoncis , ni moins , pour ne l'estre pas ; & semblablement, que (comme il dit ailleurs) si nous mangeons, nous n'en auons rien d'auantage, & si nous ne mâgeons pas, nous n'en auons pas moins.

**1. Cor. 8. 8.** D'où paroist combien est mal fondée la ridicule opinion de ceux , qui s'estiment dans la pieté beaucoup plus , que les autres, sous ombre de ces deuotions externes & volontaires ; comme de ce qu'ils portent vn capuchon , ou vn certain habit particulier, de ce qu'ils s'abstiennent de viande ou tousiours , ou à certains iours , & font autres choses semblables, en quoy mesmes ils n'ont point de honte de mettre le Christianisme. Ce qu'il adioûte en dernier lieu du *serf* & du *franc* , comprend aussi la noblesse & la roture, la richesse & la poureté, la dignité & la bassesse , & en fin toute cette diuersité de conditions, qui diuise les hommes dans le siecle. Si ces qualitez y mettent de la difference en la terre, elles n'y en mettent point dans le ciel , ni dans le

corps

corps mystique du Seigneur, où Dieu nous reçoit tous indifferemment, s'il voit en nous le nouvel homme, & en exclut également ceux, où il ne le treuve pas. La pompe des richesses, & des honneurs; & la gloire de la naissance ne lui recommande personne; la bassesse de l'extraction, ou de la condition, & la misere de la poureté, ne lui fait rebuter aucun. Il les dépouille tous de cét'habit, qui ne fait point partie d'eux; & en iuge par la seule forme, qu'ils portent au dedans, du vieil, ou du nouvel homme. Apres auoir exclus toutes ces choses de la vraye raison de la pieté, il nous apprend pour la fin en quoi consiste toute sa force, & sa valeur. Dans ce renouvellement de l'homme, *il n'y a (dit-il) ni Grec, ni Iuif, ni circonsion, ni prepuce, ni Barbare, ni Scite, ni serf, ni franc: mais Christ y est iout en tous.* Ce que les Iuifs se promettent en vain de la prerogatiue de leur naissance, & les Iudaïsans de leur circoncision, & les Grecs de leur filosofie, & les grands de leur dignité, Iesus Christ seul le donne abondamment à tous ceux, qui sont en lui. Il leur est iout. Car le Gentil y treuve le Iudaïsme, & la noblesse d'Is-

*Gal. 3.7.* *raël ; tous ceux, qui sont de la foi, étans enfans d'Abraham.* Les incirconcis y ont la vraie circoncision, non faite de main; les Barbares, la philosophie diuine, & la cité celeste; les esclaves, la liberté de l'esprit; les pources, les tresors de l'éternité; les personnes abiectes, la gloire de Dieu, & l'excellence de son regne. Et comme il a en soi l'abondance de toutes les choses saintes, & salutaires; aussi les a-t-il pour tous; ne fermant le sein de sa grace à aucun, quel qu'il puisse estre, & donnant vniuersellement à tous ceux de sa communion la iustice, la sagesse, la sanctification, la redemption, & en vn mot toutes les graces requises pour les conduire; & les mettre en l'éternelle possession de la souueraine beatitude. Chers Freres, c'est ce bienheureux Seigneur, la source & la plénitude de tout bien, que Dieu vous presente aujourd'hui, dans sa parole, & dans son Sacrement. Venez tous à lui, puis qu'il s'offre si benignement à vous. Que nul ne s' imagine ou de s'en pouuoir passer, ou de n'en pouuoir iouir. Il est & necessaire aux grands, & accessible aux petits. La dignité des maistres, l'abondance des riches, l'extraction des nobles,

nobles, les obseruations des deuots, & tels autres auantages, ne seruiront de rien pour le salut à ceux, qui les ont; de sorte que iesus Christ ne leur est pas moins necessaire, que s'ils ne les auoient point. La bassesse des seruiteurs, l'incommodité des pources, & nuls autres semblables desauantages, n'empeschent aucun des'en approcher, & de le receuoit. Et comme le serpent d'airain, qui le figuroit autresfois dans le desert, se communiquoit indifferemment à tous, grands & petits, pources & riches, nobles & roturiers, & guerissoit esgalement tous ceux qui le regardoient: & de rechercher comme il n'y auoit nul autre remede que celui-là, contre les morsures des serpens brûlans: Ni la richesse, ni la noblesse, ni le sçauoir, ni aucune autre qualité n'en pouuoit guerir aucun; Ainsi en est-il du Seigneur Iesus. Il est également & necessaire, & accessible à tous. Il s'offre aux grands; il ne dédaigne point les petits. Il se donne aux vns & aux autres, & les sauue tous indifferemment. Venez donc tous à lui, quelle que soit d'ailleurs votre condition, ou votre naissance. Letez vos yeux sur lui; & le contem-

plez étendu pour vous sur le bois de Moÿse; crucifié pour vos pechez, & nature pour vos iniquitez, sa chair percée de clous, son sang épandu en terre, vous presentant dans cette scandaleuse, mais salutaire infirmité, le tresor de vie & de bonheur. Apportez lui des ames plenes de foi, de respect, & d'amour : & lui preparez pour le recevoir, non la bouche ou l'estomac de vos corps, ( lieux indignes de le loger, quoi qu'en die la superstition ) mais vos cœurs, vos esprits, vos entendemens, & vos affections; c'est à dire, la plus noble partie de vôtre estre. C'est là, où il se plaist, c'est là où il habite volontiers. Aussi est-ce là où il doit agir, & déployer sa vertu a y éteindre le vieil homme, & a y graver sa propre image. Comme le corps n'est pas l'objet de cette sienne action; aussi n'est-ce pas non plus le siege de sa presence, ni le trône de sa maiesté. Mais vous voyez bien, Mes Freres, que cette incomparable faueur, qu'il vous fait, de vouloir venir, & habiter dans vos cœurs, vous oblige à despoüiller le vieil homme son ennemi; à vous deffaire de toutes ses ordures : à arracher toutes les habitudes de

de ses vices : à estouffer tous ses desirs, & à nettoyer vostre vie de tous ses actes. Ce vieil homme est le deshonneur de vostre nature, le poison de vostre ame, la mort de vostre vie, la cause de vostre malheur. C'est lui, qui vous a perdus, qui vous a bannis du Paradis, qui vous a ravi vos vraies delices, qui vous a assuettis à la vanité, & à la colere de Dieu, & à la haine de ses Anges, & à la tyrannie des demons. Despoüillez ce maudit & funeste habit. Ne vous donnez point de repos que vous ne vous en soyez defaits. Ne m'alleguez point, qu'il tient trop fort : que vous le sentez collé dans vos entrailles, & dans vos moüelles. Où il est question du salut eternal, il n'y a point d'excuse, qui vaille. Si vous ne pouuez vous en deffaire autrement, il vaut bien mieux arracher iusques à vos entrailles mesmes, que de perir en les espargnant. Mais la vérité est, que nous nous flattons, & que pour retenir ce doux ennemi chez nous, nous nous faisons accroire, qu'il fait partie de nous mesmes ; comme si nous ne pouuions estre hommes sans nous souïller dans les ordures de ses vices. Ne craignez point de vous blesser,

ou de vous outrager vous mesmes en le chassant de chez vous. Ce n'est, que la peste, & le venin de vôtre nature, comme nous disions cy-deuant. Vôtre vie en fera, non incommodée (comme vous vous imaginez,) mais déchargée, plus libre, & plus heureuse, qu'elle n'étoit. Joint qu'après la victoire, que Iesus Christ en a remportée sur la croix, il nous sied mal de nous plaindre des forces de cet ennemy. Toute sa force n'est, qu'en nôtre lacheté; en nôtre foiblesse, & delicateffe. Iesus Christ lui a ôté tout ce qu'il auoit de vraye force. Il l'a crucifié, & aboli tous les fondemens de sa tyrannie, & de sa vie, nous en découurant l'horreur, & nous ouurant le chemin de la liberté, & la porte de la maison de Dieu. Au lieu de cette malheureuse, & vilaine, & honteuse forme de vie, reuestons ce nouuel homme, qui se presente, & se dône aujourd'huy à nous. Ayons le nuit & iour deuant les yeux, & comme l'vnique patron de nôtre vraye nature. Copions-le tout entier, & grauons fidelement dans nos ames tous les traits de sa diuine, & glorieuse forme. Que l'image de ce nouuel Adā reluisse en toute nôtre vie, dās nos ames, & dans nos meurs.

meurs. Chers Freres, il faut auouër, que iusques ici nous auons grandement manqué à ce deuoir. Car qu'y a-il de plus dissemblable, que nous, & ce Iesus Christ, à l'image duquel nous deurions estre conformes? Il est humble, & debonnaire, & patient, comme vn agneau. Nous sommes fiets, & orgueilleux, & impatiens, & coleres, comme des Lyons. Il faisoit du bien à ses ennemis: & à pene épargnons nous nos amis. Il aimoit les plus estrangiers; & nous haïssons nos plus proches. Il estoit tres-pur & tres-saint; & nous sommes tout souillez des ordures le l'intemperance. Il ne cherchoit, que la gloire de son Pere, & le salut des hommes. Nous ne songeõs qu'à la terre, & ne considerons, que nos interests. Auec cette dissimilitude, ou pour mieux dire cette contrarieté, cõment pouuons nous pretendre d'auoir vestu le nouuel homme, créé selon l'image de Iesus Christ? Et cõment ne portons nous pas plustost l'image de son ennemi? Et toutesfois vous n'ignorez pas de quoy il y va; & sçauiez bien, qu'il n'est pas possible d'auoir part là haut en la gloire du nouuel homme, si nous ne le vestons ici bas. Au nom de

Dieu, Freres bien ayez, & autant que vostre propre salut vous est cher:travaillez à ce grand & necessaire dessein. Reparez les negligences du passé : & satisfaisans desormais de bonne foy à ce que la parole de l'Apôtre, & le Sacrement de cette table mystique requierent egale-ment de vous ; dépouillez le vieil homme , qui vous a perdus ; Vestez le nouveau, qui vous a sauez, vous renouvelant en la connoissance & à la ressemblance de ce doux & misericordieux Seigneur, qui est mort & ressuscité pour vous ; afin qu'apres auoir porté sur la terre, l'image de sa sainteté, & de sa charité, vous la portiez eternellement dans les cieus avec celle de sa gloire, & de son immortalité. Amen.





# S E R M O N

TRENTE-NEUVIÈSME.

COL. III. VERS. XII. XIII.

*Verf. XII. Reueſtez donc, comme éleus de Dieu, ſaints, & bien aimez, les entrailles de miſericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, la patience ;*

*XIII. Supportans l'un l'autre, & pardonnans les uns aux autres, ſi l'un a querelle contre l'autre : comme Chriſt vous a pardonné, vous auſſi faites le ſemblable.*



**Q**UERS FRÈRES; Ce que le ſacrement de la ſainte Cene du Seigneur requiert de nous & qu'il fait & produit en nous, quand nous le prenons legitime-ment, eſt cela meſme que l'Apôtre nous commande en ce texte, & à quoi il nous forme par cette ſienne parole. Il veut

que nous soyons misericordieux, benins, humbles, debonnaires, patiens, & faciles à pardonner les vns aux autres. Et la fin, & l'effet du sacrement est de nous rendre tels. Car il nous communique le Seigneur Iesus Christ, non pour faire entrer la substance de son corps dans le nostre, ni pour faire toucher sa chair à nos bouches & à nos estomacs, (ce qui est & prodigieux & impossible, & de plus encore inutile & superflu) mais bien pour nous transformer en son image, & nous rendre semblables à lui, c'est à dire humbles, doux, patiens, benins, & misericordieux comme lui, formant ces diuines vertus en nous par l'efficace de sa mort, celebrée en ce mistere. En quoi vous voyez vne notable difference entre la viande celeste, que nous receuons en ce sacrement, & la terrienne, que nous prenons tous les iours. Car au lieu que celle-ci pour nourrir nos corps se change en leur nature : celle-là tout au contraire, pour viuifier nos ames, les transforme en la sienne. Ainsi puis que nous auons ce matin participé à ce precieux sacrement, nous ne scaurions mieux employer cette heure, qu'à mediter ces paroles

roles

roles de l'Apôtre, qui en contiennent, & représentent l'un des principaux effets. Considérez-les donc attentivement, mes Freres ; E pour reconnoître si nous auons véritablement communiqué au pain du ciel, examinons s'il a produit & formé dans nos cœurs l'humilité, & la benignité, & toutes les autres vertus, que l'Apôtre nous recommande en ce lieu ; & faisons estat, que sans cela, ni la grace, que le Seigneur nous a faite de nous conuier à sa table, ni la viande celeste qu'il nous y a présentée, ne nous seruira de rien ; & que bien loin de contribuer à nostre salut, elle aggrauera nostre condamnation, selon le dire de l'Apostre dans un autre lieu, que *Quiconque mange du pain du Seigneur, & boit de sa coupe indignement, mange & boit son iugement.* S. Paul, s'il vous en souüient, ayant exhorté les Colossiens en general à mortifier les membres du vieil homme, leur a particulièrement nommé, & spécifié quelques-uns de ses principaux vices : comme l'auarice, la paillardise, la malignité, la colere, & autres semblables, leur enjoignant expressement d'y renoncer. Mais par ce que ce n'est pas assez de ne

1. Cor. II.

29.

point faire le mal ; il faut de plus faire le bien ; & il ne suffit pas de s'abstenir du vice , si nous n'exerceons les actions de la vertu : Ce grand Apostre apres nous auoir defendu les conuoitises , & les pechez du vieil homme, nous commande premierement en general de vestir le nouveau , comme vous l'oüistes il y a aujourd'hui huit jours ; & puis touche nommément dás la suite de son discours quelques-vnes des principales parties de ce nouuel homme. C'est précisément dans les versets que nous auons leus, qu'il entame ce discours ; *Reuestez donc* (dit-il) *comme éleus de Dieu, saints, & bien-aimez, les entrailles de misericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, l'esprit patiët; supportans l'un l'autre, & pardõnant les uns aux autres: si l'un a querelle contre l'autre. Cõme Christ vous a pardonné, vous aussi faites le semblable.* Il conclut cette exhortatiõ des versets precedés, & nous propose d'entrée vne raison, qui nous oblige à cette estude, tirée de l'honneur que Dieu nous a fait de nous choisir pour ses saints , & ses bien-aimez. Puis il nous commande *la compassion, la benignité l'humilité, la douceur, & la patience;* cinq vertus, qui se rapportent

portent, comme vous voyez, à la maniere, dont nous auons à nous cōduire avec que nos prochains, & particulièrement avec ceux d'entr'eux, qui souffrent du mal, ou qui nous en font. Il touche nommément en suite deux des actions de la patience, & de la benignité: l'vne est de nous entre-supporter, & l'autre de nous pardonner les vns aux autres: & aïouste pour nous y inciter l'exemple que nous en a donné le Seigneur Iesus. Ainsi aurōs nous à traiter trois points en cette action, s'il plaist à nostre Seigneur: Premierement de la qualité d'élus de Dieu, saints & bien-aimés, que l'Apôtre nous dōne d'entrée, pour nous porter à nôtre deuoir; Secondement de ces cinq vertus qu'il nous recommande, & de leur exercice en ce qui regarde le support, & le pardon mutuel, que nous nous deuons les vns aux autres; & en fin en troisieme & dernier lieu, de l'exemple de Iesus Christ, qu'il nous met deuant les yeux, comme vn patron tres-accomplì, & vn tres-puissant argument de nôtre sanctification. Chers Freres, écoutez, meditez, & pratiquez bien cette diuine leçon, que le Seigneur Iesus vous a donnée ce matin dans le mystere

de la table, & qu'il vous repete maintenant par la bouche de son Apôstre.

L'Apôstre la tire de ce qu'il auoit dit en general dans les versets precedens, *que nous auons reuestu le nouuel homme, qui se renouuelle en connoissance, selon l'image de celui qui l'a creé.* De là il conclut maintenant, *Reuefiez donc les entrailles de misericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, & la patience.* La consequence en est euidente: Car puis que nous vestons le nouuel homme en Iesus Christ, il est clair que ces vertus étant, comme elles sont, les membres, & les parties de ce nouuel homme, il est de nôtre deuoir de les vestir; & que sans elles cette nouvelle nature, qui nous fait Chrétiens, demeureroit imparfaite en nous. Remarquez bien ce raisonnement, Fideles, & en apprenez combien s'abusent ceux, qui sans ces vertus pretendent au nom, & à l'heritage des Chrétiens; s'imaginans qu'elles sont, non absolument necessaires à tous, mais seulement conuenables à ceux qui veulent estre plus parfaits, & plus excellens, que le commun des fideles. C'est vn principe posé en diuers lieux par l'Apôtre, & reconnu par toute

te l'Eglise, que nul n'est en Christ, s'il n'est nouvelle creature. Et lui mesme nous enseigne ici, que quicōque est nouvelle creature, doit reuestir la compassion, & ces autres vertus, qu'il nomme en suite. Certainement il s'ensuit donc, que quiconque ne les a pas vestuës, n'est pas nouvelle creature, ni par consequent Chrétien. Si vous voulez donc estre Chrétiens, si vous voulez aspirer au salut, que le Seigneur ne donne, qu'à ceux, qui le sont; renoncez à cette pernicieuse erreur, & embrassez avec vn ardent courage l'étude de toutes ces vertus, y trauillant incessamment iusques à ce que vous ayez euestu vos ames de leurs habitudes sentimens, & affections, & rempli vostre vie de leurs actions. C'est à quoi vous oblige encore euidentement la dignité, que vous auez, & que l'Apostre vous ramentoit en ce lieu, *d'estre les élus, les saints, & bien-aimez de Dieu; Reuestez (dit-il) la compassion, & la benignité, comme élus de Dieu, saints & bien-aimez.* Les Grammairiens des Ebreux, on remarqué, que le mot *comme* s'emploie en deux façons dans le langage; quelques-fois pour signifier le rapport, & la ressem-

blanche d'une chose avec une autre ; & c'est ce qu'ils appellent *le comme de similitude* ; Par exemple, quand le Seigneur dit *Soyez prudens, comme serpens, & simples comme colombes* : Quelquesfois pour signifier, que le sujet, dont nous parlons, a non la ressemblance, mais la verité de la chose, que nous lui attribuons ; & c'est ce qu'ils nomment *le comme de verité* ; comme quand saint Jean dit de nostre Seigneur Jesus Christ : *Nous avons contemplé sa gloire, voire une gloire, comme de l'Unique issu du Pere* ; il veut dire, non que Jesus Christ fust semblable au Fils unique de Dieu, mais bien qu'il l'estoit en effet, & en verité ; & que la gloire, que lui & ses compagnons auoient contemplée en lui, étoit iustement telle, que deuoit estre celle du vrai Fils de Dieu. Le *comme* de la premiere sorte compare la chose avec une autre : le *comme* de la seconde la compare avec elle mesme. Le premier est *une particule de comparaison*, & le second *de raisonnement*, comme parlent les Grammairiens. Le *comme* ici employé par l'Apostre est de la seconde, & non de la premiere sorte. Car il n'entend pas, que nous nous addônions à ces vertus,

tus,

rus, qu'il nous recommande, ainsi que font certaines autres personnes élus de Dieu: mais bien, que nous nous y addonnions, parce que nous auôs cet honneur d'estre élus de Dieu. Ce *comme* nous compare non avec d'autres, mais avec nous mesmes: & vaut autât, que si S. Paul auoit dit, *veu que, ou puisque vous estes élus de Dieu*: contenant en soi ce raisonnement: Ceux, qui ont l'honneur d'estre élus de Dieu, les saints, & les bien-amez, doiuent estre vestus d'humilité, de benignité, & de douceur. Puis donc que vous auez en Iesus-Christ l'honneur d'estre les élus, les saints, & les bien-amez de Dieu, iugez si vous n'estes pas obligez à reuestir toutes ces vertus. Nous nous seruons souuent de ce mot *comme* en ce sens dans nôtre commun langage: Par exemple, quand nous disons d'un homme de bien, *qu'il a vescu, & qu'il est mort, religieusement, cōme Chretien*: c'est à dire ainsi qu'il étoit conuenable à la qualité de Chrétien, qu'il auoit; & quand nous recommandons à un jeune homme de bon lieu, d'estre honeste en toute sa conversation, *comme nai de bonne maison, & cōme issu de pere noble & vertueux*. De ces

trois qualitez, que l'Apôtre dōne ici aux fideles, la premiere est, *qu'ils sont élus de Dieu*. L'élection de Dieu est le choix, qu'il fait selon son bon plaisir de certaines personnes pour les appeller à sa connoissance, & à la gloire de sō salut. Et ce mot *d'electiō* signifie quelquefois la resolution, qu'il a prise dans son cōseil eternal de les choisir, & les appeller, que l'Escriture nomme ailleurs *le propos arresté de Dieu*: quelquefois l'executiō de cēt arrest eternal, quand Dieu touche en temps les hōmes de son bon plaisir par l'efficace de sa parole & de sō Esprit, les cōuertissant à la foi de son Euangile, & les separant par ce moyen d'auec le reste des hommes, qui demeurent dans le miserable état de leur nature par leur impenitence, & incredulité. l'Apôtre comprend à mon auis l'vn & l'autre de ces deux sens, quand il dit ici, que nous sommes *les élus de Dieu*, c'est à dire, ceux qu'il a choisis & separez effectiuement d'auec le monde selon son propos arresté, nous appelant à soi pour le seruir selon la discipline de son Euangile. Que cette qualité nous oblige à vestir toutes les vertus, qu'il nous recommande en suite, il est euident. Car c'est là

Ephes. 1.  
11:

le

le but & la fin de son election, comme l'Apôtre nous l'apprend ailleurs, quand il dit, que *Dieu nous a élus en Christ, afin que nous soyons saints, & irréprehensibles deuant lui en charité.* Et c'est ce que representoit autresfois Moïse à l'ancien Israël, le tipe du nouveau, l'Eternel (dit-il) *t'a surhaussé aujour d'huy* (c'est à dire, il t'a eieué au dessus des autres nations par son election) *afin que tu lui sois un peuple precieux, & que tu gardes tous ses commandemens.* Dent. 26. 18. D'où paroist combien est fausse la calomnie de ceux, qui accusét la doctrine de l'électiō de favoriser le vice, & l'impenitēce. Si cela étoit, que se pourroit-il dire de moins raisonnable, que le discours de l'Apôtre, qui nous allegue nôtre electiō pous nous porter à l'étude de la sainteté? Mais il en est tout autrement, que ne pretendent ces gens. Comme l'élection de Dieu est la source de la sanctification & des bonnes œuvres; aussi est ce les établir & les fonder, que de la poser & de l'enseigner. Et ceux, qui se vantent d'estre des élus de Dieu, menans cependant vne vie licentieuse & profane, se moquent de Dieu & des hommes, & periront infailliblement dans cette fausse & vaine erreur, s'ils ne

s'amendent. Car puis que l'élection de Dieu ne s'exécute iamais sans conuertir l'homme, & le sanctifier, & que d'autre part il n'est pas possible qu'aucun sçache s'il est élu, autrement, que par le sentiment de l'exécution réelle de son élection: il est euident, que c'est vne temerité, & vne erreur palpable de s'imaginer, que l'on est élu, si l'on n'est vraiment conuertit à Dieu, & reuestu de pieté, & de charité. L'autre qualité, que nous donne ici l'Apôstre, est, que nous sommes *saints*. Car il n'est pas de l'opinion de Rome qui n'appelle *saints*, que ceux qu'elle a canonisez. S. Paul ne reconoit point de fideles, qui ne soient saints. Aussi sçauéz vous, que dans le symbole, l'Eglise, qui est le corps de tous les vrais Chrétiens, & non des canonizez seulement, est appelée *sainte*, & la *communiquon des saints*. En effet puis qu'il n'y a point de Chrétien, qui n'ait été baptezé en Iesus Christ, & qui n'ait receu le saint Esprit, selon le dire de l'Apôstre ailleurs, *Que si quelcun n'a point l'esprit de Christ, il n'est point à lui*. Comment peut être Chrétien, celui, qui n'est pas saint? veu que & le baptesme, & l'Esprit de Christ sanctifient tous ceux, à qui

qui ils sont véritablement communi-  
 quez? Que cette qualité de *saints* nous  
 oblige à toutes les vertus que l'Apôstre  
 nous recommande dans les versets sui-  
 uans, il est aussi clair, que le Soleil en  
 plein midi. Car la sainteté mesme, qu'est  
 elle autre chose, qu'une piété & vne cha-  
 rité exquise, accomplie de toutes les par-  
 ties, & ornée de toute vertu? Joint que par  
 la sanctification nous sommes dediez &  
 consacrez à Dieu; de sorte que desormais  
 nous ne devons disposer de nous, que  
 pour son seruice & selon sa volonté: qui  
 n'est autre, sinon que nous viuions en  
 toute pureté, honesteté, & vertu. Et c'est  
 ce que le Seigneur signifie, quand il re-  
 commande si souuent à son peuple d'es-  
 tre saint: *Vous me serez saints*, dit-il, *car ie* Leu. 11.  
*suis saint: & vous ai separez d'avec les au-* 44. & 20.  
*tres peuples pour estre miens.* La troisieme 26.  
 qualité, que nous donne ici l'Apôstre, est  
 que nous sommes les *bien aimez de Dieu*;  
 c'est à dire ceux de tous les hommes, qu'il  
 aime, & qu'il chérit le plus en son Fils Iésus  
 Christ. Puis donc que l'amour dont Dieu  
 nous honore, nous oblige à l'aimer, &  
 que nous ne pouuons manquer à cette  
 amour reciproque sans vne horrible in-

gratitude; il est euident, que ce que nous sommes *les bien- aimez du Seigneur* requiert necessairement de nous, que nous nous vestions de toutes les vertus, que l'Apôtre nous recommandera ci-apres: Premièrement, parce que c'est vn necessaire & infallible effet de l'amour, que nous portons à Dieu, de faire ce qu'il nous commande, & il ne nous commande autre chose, que l'exercice de toute vertu: *Si vous m'aimez* (dit-il) *gardez mes commandemens*. Secondement, parce que le vrai amour transforme celui, qui aime, en l'image de la chose aimée; de faſſon que Dieu estant la charité, la iustice, & la sainteté mesme, il n'est pas possible, si nous l'aimons véritablement, que nous ne nous reueſtions de toutes ces diuines vertus. Ainsi voyez vous, Fideles, que l'honneur, que nous auons d'estre *éleus de Dieu, saints, & bien aimez*, nous oblige tres-étroitement à faire ce que l'Apôtre nous commande: c'est à dire à embrasser toutes les vertus, qu'il nous représentera ci-apres; ce qu'il exprime en vn mot, en nous disant, que *nous les reueſtions*; c'est à dire que nous les mettions en nos cœurs, & les exer-

GIONS

Iean 14.  
25.

cions en toute nostre vie: que nous parions nos ames de leurs habitudes, & ornions nos mœurs de leurs actions. Car c'est ce que signifie le mot de *vestir*, ici employé figurément selon le stile de l'Écriture: comme nous vous en auerismes en l'exposition du texte precedent, où l'Apôstre nous exhortoit à *dépouiller le vieil homme, & à vestir le nouveau*. Les premières de ces vertus, qu'il nous recommande, sont les cinq qu'il nomme expressement dans ce texte, *la miséricorde, la benignité, l'humilité, la douceur, & la patience*. La miséricorde est vne bonté & tendresse d'esprit, qui nous fait ressentir les maux d'autrui, & en auoir compassion, & y prendre part, comme si nous les souffrions nous mesmes. Et l'Apôstre pour nous montrer combien ce sentiment doit estre vis, & profond en nous, veut que nous reuestions, non la miséricorde simplement, mais *les entrailles de miséricorde*: qui est vne façon de parler tirée du langage Ebreu, où l'on employe souuent le mot *d'entrailles*, pour signifier les ressentimens de la pieté, & les tendresses de la compassion: & cela non sans raison, étant

clair que la compassion touche, & émeut grandement le cœur, la principale de nos entrailles. Ce n'est pas assez, que nous logions la pitié dans nôtre visage, & dans nos yeux, en montrant au dehors les mouuemens & les apparences. Il faut, que les maux de nos prochains nous descendent dans le cœur, qu'ils atteignent le fonds de nos entrailles; qu'ils les touchent d'une véritable douleur, capable d'ébranler, & de remuer pour leur secours tout ce qui est en nôtre puissance. Car la discipline de Iesus Christ n'approuve nullement la fierté de la philosophie Stoïque; qui arrachoit la misericorde, aussi bien que toutes les autres passions, des entrailles de son Sage; comme si c'étoit une chose indigne d'un homme vertueux de ressentir du trouble & de la douleur. Qu'il remédie aux maux des autres (disoient-ils) mais qu'il ne les ressente pas. Qu'il les secoure, mais qu'il ne soit point atteint de leur passion. Premièrement ce qu'ils presupposent est faux, que ce soit tacher, ou polluer la vertu, que de la laisser toucher au sentiment de la douleur. Il n'y a rien indigne de la vraie vertu, que le vice;

ce;

cē; or la douleur n'est pas vn vice : c'est vn simple sentiment de la nature : & pour estre sage , il n'est pas besoin de renoncer aux mouuemens de la nature ; il suffit de les gouverner , & de les retenir dans leurs bornes , & de s'en seruir avec la raison. Puis cette insensibilité , qu'ils posent , est vne chimere , & vne fiction de leur esprit, qui ne peut auoir lieu dans l'ame humaine , que Dieu a formée à la douceur, & à la tendresse , plus qu'aucune autre creature ; comme le tesmoignent les larmes , dont il n'y a que l'homme, qui soit capable. Enfin ce qu'ils veulent, que le sage secoure les miserables sans ressentir leur mal, est & difficile, & dangereux. Car c'est nous ôter l'vn des plus vifs éguillons , qui nous poussent à assister les miserables; étant clair , que rien ne nous y meut plus puissamment , que la compassion. Il faut ; non ( comme disoient ces gens ) remedier aux maux d'autrui sans les sentir , ( ce qui est & difficile en nôtre nature , & inutile , quand il seroit facile ) mais tout au contraire , il faut les sentir , afin d'y remedier. Aussi n'y a-t-il rien plus froid , ni moins secourable , que ces pretendus insensibles.

Pour arracher la compassion de nos cœurs, ils y mettent la dureté, & l'inhumanité, qui sont infiniment plus contraires à la vraye vertu, que n'est pas la douleur & l'émotion. Renoncez donc, Freres bien-aimez, à cette fiere & inhumaine philosophie. N'ayons point de honte d'estre tendres, & sensibles aux maux de nos prochains. Tenons la compassion, non pour vne infirmité, mais pour vne vertu, à laquelle Dieu nous appelle, & par ses commandemens, & par les exemples, tant de ses Saints, que de son Fils mesme, Iesus Christ nostre Seigneur: *Soyez (dit-il) misericordieux; & vn de ses Apôtres nous exhorte à estre pleins d'une compassion mutuelle, misericordieux, & gracieux; & nôtre Saint Paul en vient jusques là, qu'il veut, que nous pleurions avec ceux, qui pleurent; comme en effet nos larmes, & nos ressentimens, quand bien nous ne pourrions faire autre chose, ne laissent pas d'apporter quelque soulagement aux affligés. Les Saints, dont il nous est parlé dans l'Écriture, ont tous ce caractère de douceur, & d'humanité. Ils ont esté tendres, & pleins de compassion enuers tous les affligés;*

&amp;

Luc. 6. 36.

1. Petr. 3. 8.

Rom. 12.

15.

& pour n'en point alleguer d'autres exemples, vous sçavez combien les miseres des hommes touchoient, & pénétoient le cœur du Seigneur Iesus, qui pleura voyant le tombeau du Lazare, & dont il est dit, qu'il est *propre à auoir* Hebr. 5.2.  
*competemment pitié des ignorans, & er-* Et 4.15:  
*rans: & detechef, qu'il a compassion de*  
*nos infirmités.* Mais outre la loi de Dieu, la nature nous demande elle-mesme ces ressentimens. Car les hommes étans nos prochains, c'est à dire, d'une mesme nature que nous, qui ne void qu'il est raisonnable, que nous soyons rouchés de leurs maux? d'autant plus, qu'il nous peut arriuer d'y tomber, & d'auoir quelque iour besoin de la compassion, & du secours, qu'ils nous demandent maintenant? Apres les mouuemens de la compassion, l'Apostre nous commande le secours, & les offices de *la benignité*; qui est vne bonté de nature, qui se plaist & s'estudie à seruir, & à obliger vn chacun, & à n'incommoder, ni desobliger personne; qui tend promptement ses mains secourables à l'affligé, & communique volon-

tiers ses biens aux necessiteux. C'est ce que le Seigneur nous commande par tout en sa parole, où il veut que nous soyons communicatifs: que nous rompions nôtre pain aux affamez, & fassions part de nos biens à ceux, qui en ont besoin. La charge d'œconomés, où de dispensateurs, qu'il nous a donnée, nous oblige à cela mesme. Car il nous a mis en main tout ce que nous possedons de biens, afin que nous les dispensions sagement, & charitablement à nos prochains. Et comme il promet des grandes benedictions, & recompenses, tant en cette vie, qu'en l'autre, à ceux qui s'acquittans fidelement de ce deuoir, auront esté benins & bien-faisans; aussi menace-il de grièves & eternelles peines tous ceux, qui y auront manqué, & les traite par tout comme des personnes, non seulement cruelles & inhumaines, mais aussi iniques & iniustes. A la misericorde, & à la benignité l'Apostre veut, que nous ajoûtions *l'humilité*; la baze, & le fondement de toutes les vertus Chrestiennes, l'ornement de l'ame fidele, la mere de la patience, la nour-

risse de la charité. Il n'y a point de dis-  
 position d'ame ni plus agreable à Dieu,  
 ni plus commode aux hommes. l'auouë  
 que l'exercice en est difficile à l'homme,  
 naturellement fier & orgueilleux. Mais  
 la lumiere de l'Euangile de Christ, & la  
 vertu de sa grace, nous rendent aisé ce  
 qui de soi-mesme est difficile. Certain-  
 ment l'orgueil de l'homme ne naist, que  
 de son ignorance. S'il se connoissoit bien,  
 il seroit humble; & auroit honte de soi-  
 mesme, au lieu des'en glorifier. Nous  
 donc qui sçauons la vanité de nostre  
 estre, la foiblesse de nos corps, la mali-  
 gnité de nos cœurs, l'ignorance & la fo-  
 lie de nos entendemens, la peruersité de  
 nos affections, l'incertitude & la misere  
 de nôtre vie le demerite de nos pe-  
 chez, & l'eternel mal-heur, dont ils sont  
 dignes; comment apres cette connois-  
 sance ne nous reuestons-nous pas tout  
 entiers d'une sincere, & profonde hu-  
 milité? comment apres ces pensées pou-  
 vons nous auoir aucune enflure d'or-  
 gueil? Si vous me dites, qu'à la verité vous  
 estiez tels de vôtre nature, mais que la  
 grace de Iesus-Christ vous a faits autres:  
 ie respons qu'en cela vous auez bié sujet

de reconnoître, & de glorifier sa bonté: mais non de vous éleuer. Car vous n'avez rien de bon, que vous n'avez reçu de Dieu: & si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez vous? Plus il vous a donné, & plus devez-vous vous humilier: comme entre les entes celles-là plient, & panchent le plus en bas, qui sont les plus chargées de fruits. Ainsi voyez-vous, que n'estant rien de vous mesme, & ayant reçu de Dieu tout ce que vous pouuez auoir, il est iuste, que vous soyez humble: pour ne point rapporter ici ni le commandement, que le Seigneur nous en fait en mille lieux, ni les graces, qu'il promet à l'humilité, ni le patron, qu'il nous en propose en son Fils Iesus Christ, ni en la ruine, dont il meâce les orgueilleux. En suite de l'humilité, l'Apostre loge deux de ses filles dans nos ames, assauoir *la douceur, & la patience*. La douceur est proprement ce que nous appellons *de bonnaireté*: la plus grande grace de nos mœurs: & le plus aimable ornemēt de nôtre vie. Elle reçoit chacun avec vn cœur ouuert, & vn visage agréable. Elle ne s'irrite pas aisément, & prend autant qu'il se peut, toutes choses en bon-

ne part. Elle est affable, & ne iuge pas à la rigueur. Elle retient les émotions de la colere, & malgré les occasions, qui s'en presentent, se conserue, & se maintient dans vn doux calme, sans se courroucer, qu'autant que la raison le permet, receuant aisément les excuses de ceux, qui l'ont offensée, & s'appaisant beaucoup plus volontiers, qu'elle ne s'irrite. Comme cette vertu est fort agreable à autrui ; aussi est-elle tres-commode, & tres-vtile pour nous mesmes. Car viuans avec des hommes, c'est à dire des creatures & foibles, & malignes ; sans la debonnaireté, qui addoucit toutes choses, il nous faudroit estre dans vne continuelle irritation, sans iamais auoir ni ioye, ni repos. *La patience* est la sœur germane de la debonnaireté. Elles supportent l'vne, & l'autre des choses facheuses sans s'aigrir ; avec cette difference seulement, que la debonnaireté s'exerce en ce qui regarde le chagrin, la sottise, & l'impertinence de ceux, avec qui nous conuersons ; la patience souffre les autres maux plus grands, comme les outrages, & les affronts, & les afflictions mesmes, qui nous sont enuoyées de

Dieu, comme les maladies & les pettes, & autres semblables. Mais pour mieux éclaircir la nature de ces deux vertus, l'Apôtre nous en recommande nommément deux actes tres-illustres, tres-necessaires au Chrétien, & tres-vtiles en toute nôtre vie : quand il aioûte, *supportans l'un l'autre, & pardonnans les uns aux autres, si l'un a querelle contre l'autre.* Le premier de ces deux actes appartient tant à la debonnaireté, qu'à la patience. Car premierement s'il y a quelque defaut soit en l'humeur, soit en la personne, soit mesme en la foi & pieté de nos freres, (pourueu que ce ne soit pas vn crime capital, qui aille à la ruine de la religion & du salut) il ne faut pas pour cela rompre avec eux, ni les rebuter, ou les contrister; mais les supporter en toute douceur, nous souuenans & du besoin, que nous auons, que l'on vse aussi d'une semblable equité, & condescendance enuers nous en beaucoup de choses, où nous ne sommes non plus parfaits, que nos freres en celles-ci; & de l'exemple du Seigneur Iesus, qui selon la prediction du Profete, *ne brisoit point le roseau cassé, ni n'esteignoit le lumignon fumant.* Puis en second lieu, si nos

pro-

Mat. 12.  
20.

prochains nous ont offensez, soit de parole, soit de fait, il ne faut pas incontinent nous porter à la vengeance, comme font les enfans du siecle, mais tâcher de les vaincre par douceur, en supportant leur iniure avec vn courage Chrétien, & genereux. L'autre acte, que l'Apôtre nous commande, & qui regarde pareillement ces deux vertus, est *de nous pardonner les vns aux autres, si l'un a querelle contre l'autre*. C'est encore plus, que ce qu'il nous demandoit, que nous nous supportions l'un l'autre. Car il se treuve des gens, qui supportent le chagrin, ou les infirmités de leur prochain, ou mesme ses offenses, soit qu'ils n'ayent pas le moyen de s'en venger, ou qu'ils n'estiment pas, qu'il leur soit expedient de le faire pour l'heure, qui cependant couvent & gardent leur ressentiment au fonds du cœur, attendant l'occasion de le faire paroistre à leur avantage. C'est pourquoy l'Apôtre ne se contente pas de nous dire, *que nous nous supportions l'un l'autre*: Il a iouë de plus, que *nous nous pardonions l'un à l'autre*: c'est à dire que nous effacions de nos ames tout le ressentiment de l'offense receuë, & en arrachions tout

desir de vengeance , remettans de bon cœur à nos prochains la faute, qu'ils ont commise contre nous: comme nous l'ordonne nôtre Seigneur , quand il dit, que son Pere nous punira irremissiblement

*Matth. 18. 35.* *si nous ne pardonnons de cœur chacun à nostre frere.* Ce deuoir s'estend vniuersellement à tous les fideles ; & a lieu en toute sorte de suiets ; comme le signifie l'Apôtre ; quand il aioûte indefiniment ; *si l'un c'est à dire vn de nous , quel qu'il soit , a querelle contre l'autre : quelle que soit l'occasion de la querelle, ou pour des paroles, ou pour des actions iniurieuses, ou à nous, ou à quelcun des nostres.* Mais parce que S. Paul n'ignoroit pas combien cette partie de la pieté Chrétienne est difficile, nôtre chair n'ayant point de passion plus forte , & plus mal-aisée à dompter, que le ressentiment des offenses, & le desir de s'en venger : pour nous ranger à cette douceur, & patience diuine , & abbatre toute la fierté de nos cœurs, il nous propose l'exemple du Seigneur Iesus , le Prince de nôtre discipline , & le patron de nostre vie ; *Comme Christ ( dit-il ) vous a pardonné , vous aussi faites le sèblable.* Il en vse encore de mesme

me dans l'Épître aux Éphésiens, où il nous *Efes. 4. 32.*  
met en auant l'exemple de Dieu nous  
pardonnant tous nos pechez en son Fils.  
Quelle raison nous pouuoit alleguer  
l'Apôtre plus puissante, que celle-ci? Car  
Jesus Christ estant nôtre chef, & nostre  
premier nai, à l'image duquel nous de-  
uons estre conformes selon la predesti-  
nation de Dieu comment serons-nous  
ses membres, ses disciples, & ses por-  
traits viuans, si nous n'auons rien en nous  
de cette grande, & diuine bonté, qu'il  
nous a fait paroistre; Quand il n'en au-  
roit vsé qu'enuers d'autres, tousjours se-  
rions-nous obligez à l'imiter. Mais c'est  
à nous-mesmes, & non à d'autres seule-  
ment, qu'il a pardonné; de fasson que  
son exemple nous serre encore beaucoup  
plus estroitement. Car l'inhumanité de  
ce miserable seruiteur de la parabole *Matt. 18.*  
Euangelique, qui apres auoir esté grati-  
fié lui mesme par son maistre, ne voulut  
rien remettre à son compagnon, est bien  
plus detestable, que si son maistre n'eust  
vsé de cette benignité, qu'enuers quel-  
que autre, que lui. Et le Seigneur ne man-  
que pas de lui remarquer expressément *Verf. 32.*  
cette circonstance, *Seruiteur méchant* (lui 32.

dit-il) ie t'ay quitté toute cette dette. Ne te falloit-il pas aussi auoir pitié de ton compaignon de service, ainsi que j'auois eu pitié de toi? Iugez donc de quels enfers sera digne nostre due eté, si apres auoir éprouué nous mesmes en nos propres personnes cette admirable bonté du Seigneur Iesus nous pardonnant misericordieusement toutes nos fautes, nous auons le cœur si reuesche & si cruel, que de ne pas vouloir pardonner à nos freres? Il est nostre Maistre, & nostre Dieu; Et nous ne sommes, que ses seruiteurs, & ses esclaués; ou pour mieux dire ençore, nous estions ses ennemis, les fugitifs; & les rebelles. Et avec tout cela il n'a pas laissé de nous receuoir en grace. Nos fautes estoient infinies en nombre, & tres-grieues, & tres-criminelles; comme celles, qui commises contre Dieu meritoient des peines eternelles. Et neâtmoins cela ne l'a point empesché de nous les pardonner toutes. Pensez si apres cela nostre orgueil n'est pas de tout point insupportable, qui n'estans ni Dieux, ni Rois, ni Seigneurs, mais de povres vers de terre, & des tisons recous de l'enfer par la seule clemence de nôtre Dieu, auons bien le courage de  
refuser,

refuser, non à nos esclaves, ou à nos ser-  
 viteurs, mais à nos prochains, mais à nos  
 freres, aux domestiques, & enfans de  
 nôtre commun Maistre, le pardon, non  
 de plusieurs fautes, mais d'une ou de deux  
 seulement? non grièves, mais legeres?  
 non capitales, mais remissibles? & quel-  
 quefois mesme plustost pretendues, que  
 veritables? A quoi il faut enfin ajoûter,  
 que quant au Seigneur Iesus, nul ne le  
 prioit de nous pardonner? il n'y a eu que  
 sa seule bonté, qui l'a induit à nous faire  
 cette grace: Au lieu, que & lui, & son Pe-  
 re, & son Esprit nous exhortent, & nous  
 commandent de pardonner à nos freres;  
 & cela encore avec promesse de nous  
 rendre à jamais bien-heureux, si nous le  
 faisons, & menace de nous condamner  
 au feu eternel, si nous y manquons. Ainsi  
 voyez-vous combien cet exemple du  
 Seigneur est propre pour le dessein de  
 l'Apôtre. Mais remarquez encore en pas-  
 sant, que la cõparaison qu'il fait entre nô-  
 tre deuoir à cet égard, & la grace de Je-  
 sus-Christ enuers nous, induit euidem-  
 ment, que le pardon, que Iesus-Christ  
 nous dõne de nos pechez, est pur & sim-  
 ple, & sans reserue de ces penes, & fatie

faction temporelles, que ceux de Rome pretendent, qu'il exige des Fideles apres leur auoir remis leurs fautes. Car quant à nous, il est clair, que toutes les fois, que nôtre frere se repent de nous auoir offensez, nous lui deuons pardonner selon l'enseignement de Iesus Christ ; & celui seroit vn moqueur & vn impie, qui ne voudroit lui remettre la faute, qu'à condition, qu'il en fust puni pour quelque temps dans vn feu. Puis donc que l'Apôtre veut, que nous pardonnions à nos freres, comme Iesus Christ nous pardonne ; qui ne voit, que cette inouïe rigueur a encore beaucoup moins de lieu en la grace, que nous receuons du Seigneur, qu'en celle, que nous faisons à nos freres, en leur pardonnant, quand ils nous ont offensez ?

Voila, mes Freres bien - aimez, ce que nous auions à vous dire pour l'exposition de cette exhortation de l'Apôtre. Pleut à Dieu, que la pratique en fust aussi commune au milieu de nous, que l'intelligence en est aisée, & la iustice euidente ! Mais nous sçauons bien ce qu'il nous demande, & n'ignorons pas que c'est la volonté de nôtre Maistre, &

ne

ne pouuons nier , qu'elle ne soit tres-raisonnable ; & neantmoins nous n'en faisons rien. Il nous commande la misericorde , & la benignité. Et il n'y a rien de plus rare au milieu de nous. Elles s'y treuuent aussi peu , que dans les societez du monde. Nous n'auons la pluspart , que peu ou point de ressentiment des maux de nos prochains. Car si nous en estions touchez d'vne veritable compassion, nous les visiterions en leur maladies, nous les secourrions en leurs necessitez; nous soulagerions leurs maux. Nos larmes au moins témoigneroient la part que nous prenons en leurs déplaisirs. Au lieu que nous faisons presque tous le contraire. Nous fuions la rencontre des affligez , comme si la misere étoit vn mal contagieux: & pour colorer nôtre dureté, nous feignons qu'ils sont méchans, & qu'ils ont bien merité le mal, qu'ils souffrent. Nous insultons à leur malheur, bien loin de le soulager; & au lieu d'huile & de baume , nous versons du vinaigre dans leurs playes: ne considerans pas, que c'est redoubler nôtre cruauté , & non la iustifier , en aioûtant la calomnie à la rigueur. Car quand ainsi seroit, que l'affligé

auroit esté pire encore, que vous ne le representez; est-ce à dire, que vous n'en deviez point avoir de pitié? Ne devez vous de la compassion qu'aux innocens? Hé bon Dieu! où en serions nous, si le Seigneur & les hommes traittoient ainsi avecque nous? Car qui de nous n'est point coupable? Vous qui reprochez hors de saison les fautes aux pources affligés? en conscience estes vous pur, & sans reproche devant Dieu? Si vous y regardez de pres, vous reconnoistrez, que si vous n'estes miserable, ce n'est pas que vous ne l'ayez aussi bien merité, qu'un autre; mais que c'est que Dieu vous épargne, ou vous reseue peut estre à vn plus rude chârimment. Mais il est mesmes incertain, si celui que vous traitez si mal, est affligé pour les fautes, dont vous l'accusez. Car veu l'impenetrable profondeur des jugemens de Dieu, nul ne peut sçavoir au vray ce qui en est; & d'as l'incertitude, où nous en sommes, le meilleur est de se porter sagement enuers lui, & de iuger moderément de son affliction. Apres tout, le Seigneur ne vous a pas établi inquisiteur, ou iuge de vos freres, pour n'avoir pitié, que de ceux, d'ot vous aurez iustifié l'innocence.

nocence. Il se reserve cet examen, & l'autorité de le faire. Pour vous, qui estes vn homme infirme, comme les autres, il vous ordonne seulement de considerer, si vos prochains, & sur tout vos freres, sont affligez, & s'ils le sont, d'en auoir pitié: de sentir leur mal aussi viuement; qu'eux-mesmes: & apres ce premier appareil de la compassion, de panser leurs maux avec la main de la benignité, leur departant liberalement vos aumônes, s'ils sont necessiteux: vos instructions, s'ils sont ignorans: vostre credit, & vos assistances, s'ils sont opprimez: & en fin vostre secours, s'ils en ont besoin. Mais comme nous n'auons, que peu, ou point de ressentiment pour les affaires d'autrui: aussi en auôs nous trop pour les nôtres propres. Nôtre interet particulier engloutit tout ce que nous auons de pées, & de passion. Nous ne songeôs qu'à nous: & ces cœurs qui voient secher, languir, & mourir nos freres sans jeter seulement vne larme, ne peuuent souffrir la moindre piqueure en nostre peau sans se troubler, & en estre transpercez de douleur. Cette delicatesse fait, que nous ne pouuons rien supporter. Le chagrin, la

simplicité , le moindre defaut ou de nos gens, ou de nos amis, nous offense. Et bien que nous ayons plus de besoin que personne, de l'équité & de l'indulgence des autres, nous ne pouons rien souffrir d'eux: & imitans en cette partie de nôtre vie la fiere, & extrauagante rigueur de Rome dans ses Conciles, nous excommunications, & anatematizons indifferement tout ce qui nous choque. Et quant aux offenses, que l'on nous fait, nous les mettons si haut, que si l'on nous en croioit, on les tiendroit toutes pour des crimes de leze Majesté, qui ne se peuuent remettre sans injustice, & sans vn notable prejudice de toute la société humaine. De là viennent ces haines, & ces querelles, dont tout est plein au milieu de nous, & qui s'y maitiennent, & s'y perpetüent à la honte de l'Euangile, & au scandale de tout le monde, entre les grâds, & les petits, & mesmes, ô douleur! entre les voisins, & entre les plus proches parens, jusques aux freres, & aux sœurs; ni la communion de la grace, ni celle de la nature n'étant pas capable de ramener à la raison nos reuesches, & indomptables courages. Et bien que cela soit horrible,

ble, si ne faut il pourtant pas s'en étonner. Car la cause en est toute euidente ; à sçauoir l'orgueil , qui a pris la place de cette humilité, que l'Apôtre nous commande. C'est cette fierté , & cette haute opinion, que chacun a de soi-mesme, qui nous réd ainsi cruels, & denaturez, insensibles aux maux des affligez , & implacables à ceux, qui nous ont offēsez. C'est ce poison, qui éteint parmi nous la douceur & la debonnaireté , la tendresse , & l'humanité , & qui arrache de nos entrailles les sentimens de la charité de Iesus Christ. Remettez y l'humilité, & vous y aurez bien tost rétabli toutes ces diuines vertus. Mais, chers Freres, c'est assez de plaintes; sur tout en vn si bon iour, où apres auoir communié à la table du Seigneur , i'eusse beaucoup mieux aimé louer vos graces , & vos vertus , que reprendre vos vices, & vos defauts. Je vous laisserai donc le soin de les examiner chacū à part vous, sous les yeux de Dieu, & dans le secret de vôtre conscience ; & me contenterai pour la fin de vous exhorter & coniuurer d'obeir desormais à ce commandement de l'Apôtre, & de *vestir* ( comme il vous l'ordonne ) *les entrailles*

de la miséricorde, la benignité, humilité, la  
 debonnaireté, & la patience, vous supportās  
 l'un l'autre, & pardonnans les uns aux au-  
 tres, sil'un a querelle contre l'autre, comme  
 Christ vous a pardonné. C'est ce que vous  
 demandent ce pain, & ce vain sacrez, que  
 vous avez pris, ce matin tous ensemble à  
 la table de Iesus Christ; le simbole de vô-  
 tre vnion, & la liurée de vôtre concorde.  
 Commēt cette couppe mistique n'a-telle  
 point addouci vos cœurs? comment n'a-  
 elle point détrempe vôtre fiel, & vos  
 amertumes? & amolli vos courages? &  
 chassé de vos esprits routes pensées con-  
 traires à la charité? C'est encore ce que re-  
 quiert de vous ce saint, & glorieux Sei-  
 gneur, qui s'est aujourd'hui communi-  
 qué à vous. Chrétien (dit-il) ie t'ay fait  
 miséricorde, afin que tu en vses enuers les  
 autres. I'ai eu pitié de toy, afin que tu ayes  
 compassion d'eux. Je t'ay donné ma  
 chair, & mon sang, afin que tu fasses part  
 de tes biens à mes pources membres, qui  
 en ont besoin. Je suis mort pour toy, afin  
 que tu viues pour eux; & t'ay rassasié du  
 pain du ciel, afin que tu leur distribuës  
 celuy de la terre. Je t'ay pardonné tes cri-  
 mes, & les ay tous noyez en mon sang,  
 afin

afin que tu leur remettes gayement les offenses, qu'ils t'ont faites. C'est ce que nous dit le Seigneur, Mes Freres. Le nom de *Chrétiens*, que nous portons, & la qualité d'*élus de Dieu, saints, & biē aimez*, qui y est inseparablemēt attachée, nous oblige aussi aux mesmes devoirs. Car avec quel front pouuons nous dire, que nous sommes les élus de Dieu, si nous demeurons encore dans le commerce du monde, & de ses vices? ou les saints, si nous n'auons nulle marque de sa sainteté? ou les bien-aimez, si nous méprisons les commandemens? En fin l'intérest de nostre propre bien, & salut, nous demande encore la mesme chose. Car qu'y a-t-il de plus malheureux, que les ames cruelles, orgueilleuses, fieres, & implacables? que leurs propres vices tourmentent dès maintenant nuit & iour, & que le feu de l'enfer tourmentera eternellement en l'autre siecle? Et qu'y a-t-il au cōtraire de plus beau, & de plus heureux, qu'une Eglise, où regne la pieté & la benignité? l'humilité, la debonnaireté, & la patience; & où ces saintes vertus lient tous les fideles ensemble? C'est là, où l'Eternel a ordonné vie, & benediction à tousiours,

Pf. 133. 3.

comme chante le Psalmiste. C'est là, où il épand les graces, & les consolations de son Esprit durant ce siecle, & où il distribuera en l'autre les couronnes de sa gloire, & de son immortalité. Amen.



SERMON



# S E R M O N

Q V A R A N T I E S M E .

C O L . I I I . V E R S . X I V . X V .

*Verf. X I V . Et outre tout cela foyez reueftus de charité, qui eft le lien de perfeftion.*

*X V . Et que la paix de Dieu tienne le premier lieu en vos cœurs, à laquelle vous eftes appellez en vn corps, & foyez reconnoiffans.*



**H** E R S Freres; L'hipocrisie, qui est celle de toutes les méchancerez, que Dieu abhorre le plus, a vne grande étendue en la vie des hommes. Elle ne contrefait pas seulement la piété, exerçant les actions externes de la religion, & courant sous ce beau voile vn cœur profane, & impie: Elle se reuest aussi fort souuent d'vne fausse ressem-

blance de justice, & de bonté enuers le prochain, pour abuser les hommes par cette apparence, & par le moyen de leur credulité venir à bout de ses desseins, tres.esloignez de toute honesteté & vertu. En quoy elle commet premierement la plus noire, & la plus capitale injustice du monde; selon ce que disoit autresfois vn Sage Payen, que c'est la plus grande de toutes les injustices de faire passer vn méchant pour vn homme de bien. Et se- condement elle profane indignement les actions de la vertu, la chose la plus sainte & la plus sacrée qui soit, les faisant seruir aux passions, & aux interests du vice, le plus sale & le plus vilain sujet, qui se puisse imaginer. Car l'hipocrite fait le bien, non pour aucune affection qu'il ait à la vertu, mais pour acquerir de la reputation, ou pour gagner les cœurs des hommes, ou pour auancer ses affaires. L'ambition, ou l'auarice, ou la volupté est l'idole à laquelle il sacrifie les plus belles & les plus éclatantes actions. Par exemple, quand il donne l'aumône aux pources, ce n'est pas qu'en effet il se soucie d'eux, comme dit l'Ecriture de Iudas; Il ne le fait, que pour acquerir de  
la

la reputation. Il donne proprement à la vanité; & non à la necessité des hommes. Et quand il fait le element, remettant à ceux qui l'ont choqué, les offenses, qu'ils lui ont faites: ce n'est pas le sentiment de la bonté, mais l'interest de sa gloire, qui le porte à en user ainsi. Il se treuve vne infinité de gens, qui abusent en cette sorte de la beneficéce, & de la debonnaireté. Ils en font, comme les plus habiles tirans, vn instrument de leur passion; & quand ils en exercent les actions, c'est, non par l'autorité de cette vertu, mais par l'ordre de leur propre vice; prests à estre cruels & inhumains, si son interest le requiert. Ceux qui ne sont vertueux, que de cette sorte, ne le sont point en effet. Ils sont fins, & habiles; mais ils ne sont pas gens de bien. Et si le lustre exterieur de ces bonnes & belles œuures, qu'ils font, est capable de tromper les hommes; il ne scauroit satisfaire leur conscience, s'ils en ont vne, & beaucoup moins contenter les yeux de Dieu, qui juge des choses par leur fonds; & leur verité, & non par leur apparence. Car toute action de beneficence, de clemence, de douceur & d'humanité pour estre,

bonne, & agreable au Seigneur, doit proceder d'une sincere amour envers nos prochains. Si elle vient d'ailleurs, quelque belle & pompeuse, qu'elle paroisse; elle ne vaut rien au fonds; c'est vne production fausse & bâtarde; vn fruit beau au dehors, mais vaireux, & gâté au dedans. Outre que la chose parle d'elle mesme, S. Paul nous l'enseigne hautement dans le treiziesme chapitre de la premiere aux Corinthiens *Si ie distribue, dit-il, tous mes biens à la nourriture des pources, & que ie n'aye pas la charité, cela ne me profite en rien.* C'est pourquoy, mes freres, ce mesme Apostre, apres nous auoir ci-deuant recommandé de nous supporter l'un l'autre, & de nous pardonner les vns aux autres, & d'exercer tous les autres actes de la benignité, de la misericorde, de la douceur & de la patience, ajoûte maintenant fort à propos pour purger nos œuures de tous les venins de l'hipocrisie, qu'avec ces vertus, auxquelles il nous a exhortez, nous ayons sur tout la charité; comme celle, qui est l'ame de toute vraye vertu, & sans laquelle les plus belles & les plus estimées actions ne sont,

comme

1. Cor. 13.

3.

comme disoit fort bien vn ancien Docteur , que des pechez luisans. *Et outre tout cela ( dit l'Apoltre ) soyeZ reueſtus de charité, qui eſt le lien de perfection ; Et que la paix de Dieu tienne le principal lieu en vos cœurs à laquelle vous eſtes appelez en vn corps, & ſoyez reconnoiſſans.* Vous voyez bien , qu'il nous recommande trois vertus Chrétiennes, la charité, la paix de Dieu, & la reconnoiſſance. Et pour cette derniere , il la nomme ſimplement; ſans en dire autre choſe; au lieu que pour les deux autres il nous met briuelement en auant certaines conſiderations , qui nous obligent à en embrasser l'étude; car il dit de la charité, *que c'eſt le lien de la perfection;* & de la paix de Dieu, *qu'on nous y ſommeſ appellez en vn corps.* Suiuans donc l'ordre de ce texte, nous traiterons trois points en cette action , s'il plaist au Seigneur; premierement de la charité; ſecondement de la paix de Dieu ; & puis pour la fin nous toucherons briuelement quelque choſe de la *gratitude* ou reconnoiſſance , dont l'Apôtre ne dit , qu'un mot ſeulement.

Il n'y a perſonne en l'Egliſe , qui ne ſçache que la charité eſt cette pure , ſin-

ère, & honeste amour, que nous devons  
 chacun aux autres hommes nos pro-  
 chains, tant à cause de la communion de  
 nature, que nous auons avec eux, que  
 principalement pour l'inage de Dieu, à  
 laquelle il sont tous créez, selon le com-  
 mandement exprés, qu'il nous a donné  
 de les aimer, comme nous mesmes. L'a-  
 uouë qu'elle a diuers degrez, & qu'elle  
 embrasse les hommes inegalement, les  
 vns plus estroitement, & les autres  
 moins, selon les differences de leur meri-  
 te, & de leur excellence, & de l'vniõ que  
 nous auons avec eux, soit en la nature,  
 soit en l'état, soit en la grace. Mais tant  
 y a qu'elle s'étend à tous, & n'en tient  
 aucun pour étranger, les obligeant &  
 les seruant franchement, autant que ses  
 forces le lui permettent, & que les occa-  
 sions s'en presentent. Car le Seigneur  
 Iesus nous apprend dans la parabole de  
 ce povre homme, que le Samaritain as-  
 sista l'ayant trouué dans le pitoyable  
 état, où l'avoient laissé les voleurs sur le  
 chemin de Ierico en Ierusalem, que tout  
 homme qui a besoin de nôtre secours,  
 est nôtre prochain: de sorte que Dieu &  
 la droite raison nous obligeant d'aimer  
 qui-

Luc. 10. 36

L

quiconque est nôtre prochain, il est hors de doute, qu'il n'y a point d'homme, que nous ne deuions aimer. Mais si l'entendüe de la charité est beaucoup plus grande, que celle de l'amitié du monde; aussi est sa flamme beaucoup plus pure & plus sainte. Car à vrai dire les mondains n'aiment, qu'eux mesmes; étant euident, que s'ils affectionnent quelcun ce n'est pas tant pour lui faire du bien, que pour en tirer ou du profit, ou du plaisir. Mais la charité affectionne sincerement son prochain, lui desirant & lui procurant le bien, qui lui est necessaire pour le rendre heureux. Et la difference de ces deux affections vient de la diuersité de leurs causes. Car la charité n'aist de l'amour de Dieu; au lieu que l'amitié mondaine procede de cette vicieuse, & desordonnée amour, que chacun se porte à soi-mesme; de sorte que la charité aimant le prochain à cause de Dieu, elle ne cherche que la gloire de Dieu & le salut de celui qu'elle aime; au lieu que le mondain n'aimant qu'à cause de soi mesme, aussi ne cherche-t'il, que ses propres interests. Et bien que cela paroisse clairement en toute la conduite

de l'une & de l'autre de ces deux amours; il se peut neantmoins particulièrement remarquer en ce, que la misere, & l'affliction, qui esteint l'amitié mondaine, enflamme plus que jamais les affections de la charité: signe evident, que celle-là ne naist, & ne s'entretiét, que du fruit, qu'elle cueille de ce qu'elle aime; au lieu que celle-ci tout au cōtraire s'estant allumée de ce rayon de l'image diuine, qu'elle voit grauée en la nature de sō prochain, elle se maintient tousjours, & s'augmente, & redouble ses efforts, plus elle le voit auoir de besoin de ses compassions & de ses bons offices. C'est cette sainte & Chrétienne charité, que l'Apôtre veut que nous reuestions. *Et outre tout cela,* (dit-il) *soyez reuestus de charité.* Ces paroles telles, quelles sont dans l'original se peuuent preudre en deux façons; toutes deux bonnes, & conuenables, & qui ont chacune leurs auteurs. Quelques-vns les interpetent ainsi, & *par dessus toutes ces choses;* Les autres vn peu autrement, *Es pour toutes ces choses reuestez la charité.* Les vns & les autres sont d'accord, que toutes ces choses, qu'entend l'Apôtre sont celles, dont il vient de parler immédiatement

ment auparauint, assavoir les *entrailles de misericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, & la patience*, qu'il nous commandoit de vestir dans les versets precedens. Maintenant donc selon le sens des premiers, il veut qu'à ce riche habit nous ajoûtions la charité; la mettant par dessus, comme vne robe precieuse & salutaire, qui couure, & conserue tout le reste. Ce n'est pas qu'à l'égard du temps nous vestions la charité la derniere apres toutes ces autres vertus; car au contraire elle doit estre formée en nous toute la premiere, comme la mere, d'où naissent la pluspart des autres; Mais l'Apostre vse de cette comparaison pour d'autres ressemblances, qui se treuvent entre ces choses; & les auteurs de cette exposition en remarquent trois. La premiere, que comme la robbe, que nous mettons sur nostre habit, est plus grande & plus ample, que le reste de l'habit; de mesme aussi la charité a beaucoup plus d'estendue, que chacune de ces vertus, dont a esté parlé cy-deuant. Car au lieu que la misericorde ne secourt, que les miserables: la benignité n'assiste que ceux, qui ont besoin de nous: la douceur ne caref-

se, que ceux avec qui nous conuersons & la patience ne supporte, que ceux qui nous offensent; la charité les embrasse tous ensemble, & affectionne généralement nos prochains & ceux qui sont en aduersité, & ceux qui sont en prospérité, les personnes accommodées aussi bien que les necessiteuses; les amies & les ennemies, les parfaites & les infirmes, ceux qui nous obligent & ceux qui nous offensent, & ceux qui nous tiennent pour indifferens. Secondement comme cette derniere partie de nôtre habit, qui paroist au dehors, & couure le reste, est d'ordinaire la plus belle, & la plus riche; de mesme aussi la charité est sans difficulté plus excellente, que toutes les autres vertus, qui sont comme l'habit du Chrétien. Enfin, comme celle-là marque & distingue les hommes, estant le plus souvent le caractère de leur rang, & de leur qualité dans la ville, ou dans l'estat; de mesme celle ci est la liurée des Chrétiens, & la marque de l'honneur qu'ils ont d'estre les enfans de Dieu, & les disciples de son Fils; selon ce que disoit nôtre Seigneur, *A cela connoistront tous*

*Jean 13.35 que vous estes mes disciples, si vous auez*

*amour l'un à l'autre.* Ces considérations sont belles, & agreables; Mais ie ne sçai si elles ne sont point trop subtiles, & recherchées de trop loin. l'aimerois mieux dire, que l'Apôtre par ces paroles, *Et par dessus toutes ces choses reuestez la charité,* entend purement & simplement, que sur tout, c'est à dire principalement, nous ayons la charité; nous signifiant par là, ce qu'il nous enseigne ailleurs bien au long, qu'elle est la plus excellente de toutes les vertus Chrétiènes: jusques-là, que sans elle toutes les autres demeurent inutiles: n'étant qu'autant de vaines, & fausses peintures, qui n'ont rien de ferme ni de solide. Par exemple la misericorde sans la charité n'est qu'une foiblesse de nature. Sans elle la benignité n'est qu'une profusion indiscrete: & la douceur, une trompeuse cajolerie: & l'humilité, une bassesse de courage, & la patience, une stupidité. C'est le diuin feu de la charité, qui anime & perfectionne toutes ces vertus, & qui leur donne tout ce qu'elles ont de beau, & d'agreable à Dieu. C'est donc à bon droit, que l'Apôtre apres nous les auoir recommandées, adjoûte que *sur tout nous ayons la charité;* comme celle,

1. Cor. 13.

1. 2. 3. 13.

qui est la plus riche. & la plus excellente de toutes. Pour ne point parler ici de l'avantage, qu'il lui donne ailleurs au dessus de toutes les autres parties du Christianisme : iusques là qu'il la prefere non seulement au don des langues & des miracles, à la grace de la profetie, & à toutes les autres merueilles dont Iesus Christ orna les commencemens de son Eglise ; mais mesmes à la foi, & à l'esperance : comme celle, qui demeurera eternellement & fleurira dans le sanctuaire mesme de l'immortalité ; où tous ces autres dons de Dieu, qui n'ont cours qu'ici bas, cesseront ; d'où il conclut, que la charité est plus grande, que toutes ces autres graces. L'autre exposition, qui interprete ainsi ces paroles de S. Paul, *Et pour toutes ces choses reuestez la charité,* est aussi fort à propos ; & ce que nous venons de dire en éclaircit assez le sens. Car puis que la charité est l'ame, & la perfection de toutes les vertus ci-deuant nommées, qui leur donne ce qu'elles ont de prix & de valeur ; leurs actions étant vaines sans la charité, selon l'Apôtre ; il est clair que pour les posseder, il faut auoir la charité. Joint que c'est elle, qui

qui les excite & les fait agir ; & qui les produit & les forme necessairement dans nos ames. Car il n'est pas possible que celui qui aime veritablement son prochain , ne soit touché de ses maux s'il le voit affligé ; qu'il ne supporte ses defauts , s'il en a ; qu'il ne le gratifie de ses bien-faits s'il en a besoin ; qu'il ne s'abbaisse à ses necessitez , & ne s'humilie auprès de lui : qu'il ne le traite doucement ; qu'il ne condescende à ses infirmités , & ne le recherche s'il s'éloigne de son amitié , & ne supporte patiemment ses offenses , s'il s'oublie , iusques là que de lui en faire quelques-vnes ; selon ce que dit l'Apostre , que la charité I. Cor. 13: est patiente , & benigne , non enuieuse , 4. 5. 7. ni insolente : & qu'elle ne s'enfle point : qu'elle endure tout : qu'elle croit tout , & supporte tout. C'est pourquoy il dit ailleurs , *que celui qui aime autrui a accompli la loi* , & que ce commandement , *Tu aimeras ton prochain cōme toi mesme* , Rom. 13. 9. comprend & recapitule sommairement en soi tous les devoirs ordonnez dans les autres commandemens ; & en conclut , *que la charité est la plenitude de la loi* ; c'est à dire ce qui en remplit tous les articles. 10.

D'où vient, que Saint Iean l'Apostre bien-aimé du Seigneur Iesus, comme nous le lisons dans l'histoire Ecclesiastique, en son extreme vieillesse, n'ayant plus la force de faire, comme autresfois, de longs sermons dans les assemblées des fideles, se contentoit de leur dire ces paroles, *Mes petits enfans, aimez vous les uns les autres*; estimant, & à bon droit, auoir compris en ce peu de mots, tous les vrais devoirs des Chrétiens. Puis que telle est & la nature & la fecondité, & l'efficace de la charité, vous voyez combien l'Apostre a de raison de nous recommander en ce lieu de la reuestir, pour auoir & exercer cette misericorde, & cette benignité, cette humilité, douceur, & patience, dont il nous a parlé ci-deuant. C'est là mesme que tend encore ce qu'il ajoute, que *la charité est le lien de perfection*. L'on demande ici quelle est *cette perfection*, dont la charité est le lien; & les Interpretes se trauillent à nous l'expliquer. Les vns l'entendent de la perfection des vertus; qu'elle lie, & assemble, les comprenant & embrassant toutes, comme nous disions n'agueres: & ceux de Rome en tirent vn argument  
pour

pour fonder leur doctrine touchant la justification de l'homme par les œuvres. Car disent -ils , ceux qui accomplissent parfaitement la loi , sont justifiez par les œuvres de la Loi. Or puis que la charité est le lien de perfection en ce sens, il est evident , que ceux qui ont vne vraye charité , accomplissent parfaitement la loi ; d'où s'ensuit qu'ils sont justifiez par les œuvres de la Loi. Mais en leur donnant pour cette heure ce qu'ils presupposent , assauoit que la charité est ici nommée *lien de perfection* , parce qu'elle lie & comprend en soi l'observation de tous les commandemens de la loi ; toujours est-il clair , qu'ils n'en sçauoient tirer ce qu'ils pretendent. Premièrement , parce que pour estre justifié par les œuvres de la loi , il ne suffit pas de l'accomplir depuis vn certain temps iusques à la fin de sa vie. Il faut l'auoir accomplie dès le commencement, & auoir esté exempt de tout peché , uon seulement depuis son enfance & sa jeunesse, comme disoit le justitiaire de l'Euangile, mais mesme depuis sa naissance. Supposé donc , & non accordé, que celui qui a la charité , accomplisse parfaitement la

loi sans y manquer d'un seul point; cela comme vous voyez, n'aura lieu en lui, que depuis qu'il est reuestu de l'habitude de la charité: & n'empêchera pas qu'avant cela, il n'eust transgressé en diuerses sortes. Puis donc que la loi ne justifie que ceux, qui ne l'ont iamais violée en quelque temps que ce soit: il est clair que quand bien le Chrétien depuis qu'il a la charité n'auroit iamais violé la loi; toujours ne pourroit-il estre iustifié par ses œuvres: & ne laisseroit pas d'auoir besoin de la grace de Dieu pour la remission des pechez commis auant qu'il eust la charité. Or où est la grace, là ne peut auoir de lieu la iustification par les œuvres, selon cette parole de Saint Paul, dans l'épître aux Romains: *Si c'est par grace, ce n'est plus par œuvres; Autrement grace n'est plus grace: mais si c'est par œuvres, ce n'est plus par grace: Autrement œuvre n'est plus œuvre.* Mais ie dis en second lieu, que ce que l'on suppose, assauoir, que celui qui a la charité, obserue si parfaitement la loi, qu'il n'y manque iamais en vn seul point, que cela, dis-je, est encore euidentement faux, & contraire à l'expérience & à l'Écriture. A l'ex-

perience.

Rom. II. 6.

perience. Car qui ne voit , & qui ne sent tous les iours, combié de fois, & en combien de sortes pechent ceux-là mesme d'entre les fideles, qui ont le plus de charité? A l'Escriture: car elle nous tesmoigne clairement en diuers lieux ; *que si nous disons* ( c'est vn Apostre qui parle, ) *que nous n'auons point de peché, nous mentons, & que verité n'est point en nous.* Bien confessé-je, que ce n'est pas la charité, qui fait pecher & qu'au contraire c'est s'écarter, & s'éloigner de la charité, de pecher. Mais aussi souütiens-je, qu'il n'est pas impossible, qu'un homme, qui a la vraye charité, y manque neantmoins quelquesfois: comme vous voyez, qu'en toutes les autres habitudes il arriue souuent, que celui, qui en est doué, fait quelques actiôs qui y sont contraires : comme vn bon archer ne frappe pas tousjours au blanc, & vn auocat disert ne fait pas tousjours de bonnes actions. Il arriue aux meilleurs écriuans, & aux peintres & plus parfaits, & aux politiques les plus côsommez de faire par fois des fautes en leur métier. Et il a esté dit il y a long temps de la plus excellente, & la plus admirée piece de la poësie Payenne, qui l s'y treu-

Ican I. 8.

ve des endroits , où l'auteur s'est endor-  
 mi: d'où les autres ont tiré le priuilege de  
 pouuoir sommeiller quelquesfois dans  
 vn ouurage de longue halene. Il en est de  
 meisme des habitudes des vertus mora-  
 les : qui ne remplissent pas non plus l'es-  
 prit des hommes si absolument, qu'il n'é-  
 chappe quelquesfois à ceux, qui les posse-  
 dent au plus haut point, des actions, qui y  
 sont contraires: comme le montre l'ex-  
 perience, & côme les Filosofes l'ont ex-  
 pressément remarqué. Les fautes ne sont  
 donc pas non plus incompatibles avec-  
 que l'habitude de la charité , telle , que  
 nous la possedons ici bas. Seulement em-  
 pesche-telle ceux, qui en sont vraiment  
 douëz, d'en commettre souuët; & quand  
 ils y tombent, elle les touche bien tost de  
 regret , & de repentir de les auoir com-  
 mises. Puis donc , que pour estre iustificié  
 par les œuures, il en faut preséter à Dieu,  
 qui n'ayent nulle part aucun besoin de  
 pardon: il est encorè euident, que la cha-  
 rité, quelque accomplie, que nous la puis-  
 sions auoir ici bas, n'est pas capable pour-  
 tant de nous justifier deuant Dieu. Que  
 s'ils s'opiniastrent à souëtenir, que la cha-  
 rité est exempte de tout peché, ie le leur  
 accor-

accorderai bien de celle , qui regne là haut dans les cieux , allumée & entretenüe par la veuë de la glorieuse face de Dieu: mais ie diray avec saint Augustin, que nul n'en a vne telle ici bas: où la nôtre n'est encore , que commencée , & ébauchée: Or la loi en demande vne plene, entiere, & parfaite de tout point. Certainement celle, que nous auons maintenant n'est donc pas capable de la satisfaire, ni par consequent de nous iustifier. Mais d'autres entendēt cette perfection dont la charité est le lien , de l'integrité, & vnité de l'Eglise: par ce que la perfection des corps consiste proprement en l'assemblage , & en la liaison des parties, dont ils sont composez: ceux à qui il en manque quelcune , ne pouuans estre appelez parfaits. Ils estiment donc , que la charité est ici nommée *le lien de perfection*; à cause que c'est elle, qui lie & conioint tous les fideles ensemble, par le moien de cette amour mutuelle, qu'ils se portent les vns aux autres. Pour moi, chers Freres , i'estime qu'il faut ioindre ces deux expositions ensemble, & pour cēt effet, afin de les ramener en vn, prendre ce que dit l'Apōstre, que *la charité est*

Aug. ep.  
19 ad.  
Hier.

*un lien de perfection*; pour dire simplement que c'est *un parfait lien*; par vne façon de parler Ebraïque, d'ôt toutes les Escritures sont plenes; comme quand elles disent *l'homme de peché*, ou *l'homme de paix*, pour signifier *un homme pecheur*, ou *paisible & pacifique*; *des affections d'infamie*, pour des *affections infames*; & ainsi en vne infinité d'autres lieux. Ici donc tout de mesme l'Apostre dit, *un lien de perfection*; au lieu d'*vn lien parfait* vn lien accôpli, capable de lier en perfection, & toutes les vertus Chrétiennes dans l'ame de chaque fidele, & tous les fideles en l'Eglise les vns avec les autres: Car quant aux vertus, la charité les lie ensemble, & par le commun principe, d'où elle les fait sourdre, à sçauoir l'amour du prochain; & par cette cômune fin, où elle adresse leurs actiôs; à sçauoir le bien & l'edification du prochain. Elle les recueille, & les rassemble toutes en son sein; sans en laisser aucune hors de son enceinte; par ce qu'elles lui sont toutes necessaires; la misericorde pour consoler ceux qu'elle aime; la benignité pour les secourir; l'humilité pour les gagner; la douceur pour leur plaite; la patience pour les conseruer, & toutes les autres en fin pour s'aquiter des deuoirs,

Nom. 1.  
26.

qu'elle leur veut rendre. Et quand aux fideles : qui ne sçait , que la charité est le parfait lien de leur vnion : Le sang , l'estat , l'interest , & le plaisir lient aussi quelques-fois les autres hommes ensemble : mais tres-imparfaitement : ces mal assurez liens se rompant tous les jours , & serrant si peu ceux , qu'ils embrassent , qu'ils ne laissent pas de se diuiser , & mesme quelquefois de se choquer , & de se déchirer les vns les autres. Mais la charité est vrayment vn lien parfait , qui vnit si estroitement , & si fortement ceux , qu'elle attache , que ni les accidens de la fortune (comme on parle) ni les changemens de la terre , ni la mort mesme , qui ruine toutes les autres vnions , & conionctions du monde , ne les sçauroient détacher , ou separer les vns des autres. Ce fut ce sacré lien , qui de tous les fideles de Ierusalem ne fit autresfois , qu'un seul cœur , & vne seule ame? C'est vn lien , que toute la force des hommes , & des elemens ne sçauroit ni rompre ni denouer : plus fort , que la mort , & que le sepulcre , comme chante , l'Epouse mistique en son cantique. Il ne ioint pas seulement les ames fideles : il les melle , & les colle , & les

*Act. 4. 32.*

*Can. 8. 6.*

change en vn seul corps , & en vn seul esprit; leur donne vne mesme volonté, & vne mesme affection. C'est encore pour former , & conseruer cette sainte vnion au milieu de nous, que l'Apôtre nous recommande, *la paix de Dieu* dans la seconde partie de ce texte; *Que la paix de Dieu,* dit-il, *tienne le premier lieu dans vos cœurs, à laquelle vous estes appellez en vn corps.* Car cette *paix de Dieu* n'est pas celle, que nous auons avec Dieu, par la foy en Iesus Christ son Fils , entant qu'appaisé par la satisfaction de sa croix , il nous regarde en luy avec vn œil propice & fauorable: comme Pere , & non comme iuge , ne nous imputant point nos pechez. laquelle on peut appeller *la paix de la cōscience.* Mais c'est *la paix*, que nous deuons auoir les vns avec les autres, viuans tous amiablement ensemble , comme enfans d'vn mesme Pere , & heritiers d'vne mesme grace, & d'vne mesme gloire. C'est la fille de la charité, & le fruit de cette sainte & Chretienne amour , qui nous lie parfaitement ensemble. L'Apôtre la nomme *la paix de Dieu*: premieremēt par ce qu'il l'aime sur toutes choses: & à cause de cela il est souuent appellé *le Dieu de paix* dans l'Escriture,

l'Ecriture , ne haïſſant rien plus au monde, que le trouble , & la diſcorde , & les contentions, & les guerres. Secondement par ce , qu'il nous la commande par tout en ſa parole : & en fin par ce qu'il en eſt l'auteur, qui la donne, & l'inspire par ſon Eſprit à tous ceux, qui ſont vraiment ſes enfans. Et l'Apôtre l'a expreſſement ainſi nommée en ce lieu pour nous la recommander davantage, & nous la faire recevoir avec reſpect , comme vne choſe de Dieu: ſainte & ſacrée, & diuine: que nous ne pouuons violer ſans offenſer grieuement cette maielté ſouueraine, à qui elle appartient en tant de faſſons. Il veut, que *cette paix de Dieu tienne le premier lieu dans nos cœurs.* Le terme , qu'il a employé dans l'original eſt viſ, & beau, & merueilleux: car il ſignifie propremēt auoir la ſurintendance d'vne choſe : en eſtre le iuge & l'arbitre: la gouverner, & la regir, & lui donner la loy. C'eſt à dire, que l'Apôtre entēd, que cette diuine paix ſoit la reine de nos cœurs : la maiſtreſſe & la gouvernante de tous leurs mouuemens : qui les retienne dans vn reſpect, & les empêche de iamais rien attenter , qui ſoit capable de la violer, ou de la troubler : Et ſi le reſ-

*SpaGivny*

sentiment d'une offense par exemple, ou l'opinion de nôtre dignité, ou quelque autre consideration semblable tasche d'allumer dans nos cœurs, ou la colere, ou la haine, ou l'animosité contre nos freres, ou d'y émouuoit quelque autre passion de mesme nature, que cette paix se mette aussi tost sur les rangs, & arreste l'emotion & l'agitation de nos esprits, calmant l'orage, & renuoiant promptement tous ces sentimens de la chair, comme autant de boutefeux, ou de demons, sans leur donner ni entrée ni audience; Quelle nous ordône & nous inspire l'humilité, & la patience quand nous auons esté offenlez: le regret, & la satisfaction, quand nous auons offensé autrui; & nous fasse rechercher avec soin tout ce qu'elle iugera necessaire pour retenir l'amitié & la bonne intelligence entre nous, comme les douces paroles & les actions obligantes: bannissant & de nos bouches, & de nos meurs tout ce, qui est propre, ou à causer, ou à entretenir la division avecque nos prochains. Cestoit assez pour nous persuader de lui donner cette place dans nos cœurs, de nous auertir, que c'est *la paix de Dieu*. Mais l'Apôtre

pour

pour vaincre toute obstination nous représente encore ici d'abondant deux considerations, qui nous obligent à lui donner cette surintendance de nos cœurs; l'une est, que nous y sommes appellez: & l'autre, que nous ne sommes qu'un corps. Pour la premiere, vous sçavez, que Iesus Christ, nôtre Maistre, nous appelle par tout à cette paix de Dieu, & qu'il nous en a donné, & les enseignemens dans son Euangile, & les exemples en sa vie. Car qu'y eut-il iamais au monde de plus doux & de plus paisible, que ce diuin Agneau? Il n'a point contesté, ni crié; & sa voix n'a point esté ouïe par les ruës, selõ ce qu'en auoient predict les Profetes. Il a esté debonnaire, & humble de cœur. Il n'a iamais rebuté personne; & a receu les pecheurs à bras ouuerts, quelque meschans & abominables, qu'ils fussent. Il a conuïé ses plus grands ennemis à son salut; & a offert sa grace aux plus obstinez, & supporté leur contradiction sans repartie, & leurs iniures en silence, & leur fureur, sans s'aigrir: & a pleuré amerement de ce que Ierusalẽ, la cité rebelle, n'auoit pas voulu connoistre les choses appartenãtes à sa paix. C'est le patron, qu'il nous a donné: nous

Matth. 12.

19.

Luc 19.

42.

commandant aussi expressement d'estre doux & simples comme des colombes: sans fiel, & sans aigreur, & d'estre en paix entre nous: & les Apôtres nous repetent cette leçon en diuers lieux, comme saint Paul ici, & ailleurs encore; *S'il se peut faire entant qu'en vous est, ayez la paix avec tous hommes.* Et c'est pour cela, que Iesus Christ est venu au monde, pour pacifier le ciel & la terre, les Iuifs, & les Gentils: pour éteindre les inimitiez & les guerres, & changer les épées en hoyaux, & les halebardes en serpes: & pour ôter le venin aux aspics, & la cruauté aux loups, & la fierté aux lions, & pour transformer les ours & les bestes les plus sauvages en agneaux: & les faire tous viure & habiter paisiblement & amiablement ensemble: & faire par tout couler la paix, comme vn fleuve: ainsi que les anciens oracles l'auoient magnifiquement predict: à raison de quoi aussi il est expressement nommé le *Prince de paix*. Et vous sçauiez, que c'est le legs, qu'il nous fit se preparant à la mort, qu'il souffrit pour nous: *Je vous laisse la paix* Jean 14.2. (dit il) *je vous donne ma paix*: pour ne point parler de la benediction & de la dignité

dignité qu'il promet à ceux, qui l'auront aimée : *Bienheureux (dit-il) sont ceux qui Math. 5. procurent la paix: car ils seront appellez en- sans de Dieu.* Qui peut douter apres cela, qu'il n'appelle tous les siens à la paix, comme dit ici l'Apôtre ? puis qu'il les y forme en tant de façons par sa voix, par sa vie, par ses promesses, & par tout le dessein de sa charge de Mediateur ? Mais outre son ordre, la condition mesme, où il nous met par sa vocation, nous y oblige clairement : & c'est ce que l'Apôtre nous represente en second lieu, quand apres auoir dit que nous sommes appellez à la paix, il aioûte *en vn corps*; ou pour exprimer toute entiere la force du mot Grec, *en vn seul corps.* C'est vne doctrine receüe vniuersellement par tout, & posée tres-expressément en diuers lieux de l'Ecriture, que l'Eglise toute entiere ne fait, qu'un seul corps mistique, dont Iesus Christ est le chef, & les fideles les membres ; animez sous lui d'un mesme Esprit, & liez ensemble par vne mesme foi, vne mesme esperance, & vne mesme charité. Nul n'a part au royaume celeste, qui ne viue en la communion de ce corps. Certainement c'est donc l'un

des plus nécessaires de nos deuoirs d'entretenir la paix entre nous ; & de la mettre comme nous l'ordonnoit l'Apôtre, dans le plus haut lieu de nos cœurs pour y gouverner souverainement toutes nos pensées, tous nos mouuemens, & sentimens. Car l'on ne voit point de corps en la nature, dont les membres ne conspirent ensemble ; & ne vivent les vns avec les autres dans vne perpetuelle, & inuiolable paix. Les societez des estats, & celles des familles, qui sont aussi des corps, mais d'une autre espee, assauoir des corps politiques & œconomiques, se conduisent en la mesme sorte ; & leur premiere, & plus sacrée loi est, que tous les ordres & tous les hommes, dont elles sont composées, ayent la paix les vne avec les autres. Que si cela a lieu & en la nature, & dans les societez du genre humain ; combien plus doit-il estre obserué dans l'Eglise, qui est vn corps diuin, celeste, & surnaturel ? Nôtre propre interest le requiert necessairement. Car comme la guerre affoiblit, & ruïne les estats, où elle se fourte, & dont elle diuise les membres ; ainsi la paix tout au contraire les affermit, les fortifie, & les

con-

conferue ; selon ce que disoit nostre Scigneur, *que tout royaume, diuisé contre soi-mesme, sera reduit en desert ; & que toute ville ou maison diuisée contre soi-mesme, ne subsistera point.* Quelques-vns rapportēt encore à ce mesme suiet ce que l'Apōtre ajoute pour la fin, *& soyez reconnoissans ;* comme s'il entendoit que la reconnoissance, que nous deuons à Dieu pour la grace, qu'il nous a faite en nous receuant en sa paix, nous oblige euidentement à entretenir aussi la paix avecque nos freres. Et j'auonē, que le raisonnement est bon, & à propos. Neantmoins il vaut mieux prendre ce mot pour vne exhortation, qu'il nous fait en general, à estre reconnoissans, tant enuers Dieu, qu'enuers les hommes. Car comme l'ingratitude est l'vn des plus noirs, & des plus detestables ; vices, expressement entoolé par l'Apōstre entre les marques de ces mal-heureux siecles, dont il predict l'extresme corruption dans sa seconde Epître à Timothée ; aussi est-il certain, que la *gratitude* ou *reconnoissance* est l'vne des vertu les plus necessaires ! & à mon auis celui ne s'est pas eloigné de la verité, qui l'a appellée *la mere de toutes les autres ver*

Maith. 12  
25.

2. Tim. 3.  
2.

Ciceron.

145. Elle allume la pieté dans nos cœurs; l'amour de Dieu & de son Christ; & nous porte à le servir, & à lui obeïr; & par conséquent à l'exercice de toute honnesteté & vertu. Il est certain qu'à cet egard nul ne peche sans ingratitude. Ajoûtez encore à cela, que la reconnoissance est la source des seruites & des deuoirs, que nous rendons à nos Princes, à nostre patrie, à nos peres & meres, & à nos superieurs, & à tous ceux qui nous ont obligez; offices, comme vous voyez, qui ont vne grande estenduë en toute la vie humaine; de sorte que c'est avec beaucoup de raison, que l'Apostre apres la charité & la paix nous recommande aussi la reconnoissance. Chers Freres, ce sont-là les trois vertus, dont il nous parle dans ce texte. N'en negligions pas vne; Embrassons-les toutes trois; & en parons le dedans & le dehors de nostre vie. Et premierement reueïtons sur tout la charité: comme l'ame du Christianisme, le parfait lien de nôtre vnion, la marque des enfans de Dieu, l'abregé de tous nos deuoirs, & la mere de toutes vertus. Avec elle vous auez tout, & sans elle vous n'auuez rien. Sans elle, toute la profession, que

que vous faites de l'Euangile, vos prieres, vôtre religion, & vos seruices ne sont qu'un vain bruit, *vn airain qui resonance* I. Cor. 13. (comme dit l'Apostre) & *une cymbale qui i. teinte*. Parce qu'elle mâquoit aux Israëlités, Dieu auoit toutes leurs deuotions & tous leurs sacrifices en abomination. Combien plus rejettera-t-il les vôtres, si vous auez l'impudence de lui en presenter sans la charité ? maintenant que son Fils Iesus vous en a si magnifiquement montré & la necessité, & l'excellence ? Car que poués-vous desormais alleguer pour vous excuser de ce deuoir ? Certainement la nature vous obligeoit desja assez à aimer vos prochains ; puis qu'ils sont vos freres, mesme selon la chair, issus d'un mesme Adam, & d'un mesme Noé, animez d'un mesme esprit, vestus d'un mesme corps, nais, & eleuez sur vne mesme terre ; & si vous vous dépouillez de ce que la vanité & l'opinion y a mis de difference, vous verrez qu'au fond il n'y en a point entre vous & eux. Vous estes suiets à leurs accidens : & la mort, qui les abbat, ne vous espargnera pas non plus. Ayant avec eux vne conjunction si étroite, vous les deuez regarder, com-

me d'autres vous-mêmes ; & les aimer, comme vos proches, & ne tenir pour, estrangere, où indifferente aucune des choses qui leur arriuent. Et les Payens, qui n'en connoissoient pas dauantage, en ont bien içeu tirer cette conclusion. Mais la croix du Seigneur Iesus nous a decouvert d'autres raisons de charité beaucoup plus excellentes, & plus pressantes encore. Car il a tant aimé les hommes, qu'il est mort pour les sauuer. Chretien, comment pouuez-vous ou haïr, ou mépriser des personnes, que vostre Maistre a tant aimés & estimés ? sur lesquelles vous voyez son sang, dont ils ont esté lauez & purifiez avec vous ? son Esprit, dont ils ont esté seellez aussi bien, que vous ? les prémices & les arres de l'heritage celeste, auquel eux & vous estes appelez pour y viure ensemble eternellemēt. C'est par-là, qu'il les faut considerer, & non par ce qu'ils sont en cette terre, qui avec toutes les pompes, & les richesses ; & sa noblesse, & ses hōneurs, & toutes les autres parties de sa vanité, n'est qu'une figure perissable, & passagere. Si vostre prochain n'a rien en cette terre ; s'il y est méprisé, & tenu pour *la racleure, & la balieure*  
du

du monde, ainſi que parle l'Apôtre ; penſez qu'il a ſa part dans le ciel, qu'il eſt héritier de ce royaume éternel, enfant de Dieu, & frère de Jeſus Chriſt. Que cette ſienne dignité, ſi haute & ſi précieufe devant Dieu & ſes anges, vous le faſſe aimer, cherir, & rechercher ; qu'elle adouciſſe vos reſſentimens, ſ'il vous a offenſé, qu'elle eſtende vos mains à lui delivrer promptement le ſecours de vos aumônes, de vos conſolations, & de vos bons offices, ſi quelque ſienne neceſſité vous les demande. Car c'eſt là le naturel de la vraie charité. Elle n'aime pas de parole, ni de langue ; mais d'œuvre, & en vérité. 1. Jean. 3. Que la nôtre abonde donc en aumônes, & en beneficence envers les pauvres : en conſolations, & en bons offices, vers les affligés. Qu'elle ſoit ferme, & conſtante. Que les malheurs de nos frères, ni leurs offenſes ( ſ'il leur arriue de nous en faire) ne ſoyent jamais capables de rompre ce ſacré lien de perfection, qui nous conjoit ſpirituellement avec eux en noſtre Seigneur. Gardons auſſi ſoigneuſement le depoſt de paix que Jeſus Chriſt nous a laiſſée à ſa mort, & à laquelle il nous appelle en vn ſeul corps

par tous les misteres de la religion. C'est la paix de Dieu, dit l'Apostre ; & qui la garde se peut assurer d'avoir Dieu avecque lui, selon la promesse que nous fait le mesme ailleurs, *Vivez en paix* ( nous dit-il) & *le Dieu de dilection, & de paix sera avecque vous*. Ne m'alleguez point les petites raisons, que vous inspire la chair & le sang. Il ne faut rien écouter contre la paix de Dieu. L'Apostre veut qu'elle tienne le premier lieu dans vos cœurs, qu'elle en soit la maistresse, & la surintendante. Tenez donc pour rebelle toute pensée, qui la veut troubler ; chassez-là de vôtre cœur, & l'écrivez côme vne pensée infernale, qui ne peut venir, que de l'ennemi ; puis qu'elle est cõtraire à la paix de Christ. Chers Freres, i'aurois bien ici vn grand suiet de me plaindre de la rebellion, dont nous sommes la plus part coupables contre *cette paix de Dieu*, que le S. Apõtre établit gouvernante de nos cœurs. Nous avons secoué son ioug. La chair, & le sang, & leurs interests l'ont chassée du milieu de nous. Bien loin d'y tenir le premier lieu ; à pene y en tient elle aucun ; & il semble qu'offensée de nôtre mépris, elle ait quitté l'Eglise, aussi bien,

2. Cor. 13.  
11.

bien, que le mōde, & se soit retirée toute entiere au ciel. Car tout est plein parmi nous de diuisions, & de discordes, de procès, de querelles, de petites guerres, que nous nous faisons les vns aux autres, avec vne ardeur & vne opiniâreté scandaleuse: Au nom de Dieu, Freres bien-aimez, rappelōs aux milieu de nous cette sainte, & benite *paix de Dieu*, à laquelle & Iesus Christ, & son Euangile nous conuient si instamment, & lui donnons desormais dans nos cœurs le lieu, que lui assigne l'Apōstre. C'est la meilleure reconnoissance, que nous puissions rendre à ce grand Sauueur pour les graces, qu'il nous a faites; Et si nous lui refusōs la paix, qu'il nous demande pour nos Freres, ie ne sçai pas comment nous lui pourrions demander la sienne, ni nous lauer de la plus noire ingratiude, qui fut iamais. Mais i'espere choses meilleures; & supplie le Seigneur, qu'il répande lui-mesme sa paix dans nos cœurs, & l'y établisse absolument; afin qu'en suite nous voyons abonder toutes ses benedictions au milieu de nous, & celles du present siecle, & celles de l'autre, qui est à venir. Amen.



# S E R M O N

## QV ARANTE-VNIESME.

### COL. III. VERS. XVI.

Verf. XVI. *Que la parole de Christ habite en vous plantureusement en toute sapience, en vous enseignant, & admonestant l'un l'autre par Pseaumes, loüanges, & chansons spirituelles, avec grace, chantans de vostre cœur, au Seigneur.*

**C**HERS FRERES: L'experience nous apprend, que la plus part des choses s'entretiennent par l'usage des mesmes moiens, qui les ont établies. Ainsi voiez vous en la nature, que rien n'affermir, ni ne conserue mieux les habitudes des arts, & des sciences, que les mesmes actions, & exercices, qui les ont formées: & que rien ne maintient mieux les estats, que la prudence, & la valeur, qui les a faits,

&

& que comme la frequentation des personnes vertueuses allume ordinairement l'amour, & l'estude de l'honnesteté dans nos cœurs : aussi est-ce elle mesme encore, qui nous y fait constamment perseverer. En la religion semblablement la parole de Dieu, qui produit la foi, & la sanctification dans nos ames, est celle-là mesme, qui l'y conserue, & l'y perpetue. Cette parole est la puissance de Dieu, & pour former premierement la pieté de ses eleus, & pour la conseruer à iamais en eux, apres qu'elle y est formée. Elle est & la mere, & la nourrisse, & la gardienne du nouuel homme. Elle fournit & la semence de nostre regeneration, & le lait de nôtre nourriture mistique. C'est elle, qui nous donne la vie spirituelle; c'est elle, qui nous la conserue. C'est d'elle, qu'en dependent, & les commencemens, & les progres; & la naissance, & la perseverance. C'est pourquoy le saint Apôtre ayant ci-deuant exhorté les Colossiens à la sanctification Chrétienne, & en ayant touché les principales parties, comme la misericorde, la benignité, la patience, la charité, & la paix; maintenant pour abbreger ce discours, & com-

prendre tout en peu de mots, leur recom-  
 mande la parole de Dieu, comme le seul  
 moien capable, non seulement d'entre-  
 tenir & de conseruer, mais mesmes de  
 parfaire, & d'acheuer toutes les parties de  
 leur pieté: comme vne viue, & abondante  
 source, d'où ils pouuoient puiser, & les  
 vertus, qu'il vient de leur nommer, &  
 toutes les autres necessaires à la perfe-  
 ction de leur Christianisme. Il n'est pas  
 besoin (dit-il) que ie me traueille à vous  
 nommer vne par vne toutes les graces,  
 qui doiuent reluire en vos meurs, ni à  
 vous recommander par le menu chacu-  
 ne des perfections, aux quelles vous  
 oblige le nom & la profession de Iesus  
 Christ. Vous auez vn bon maistre au mi-  
 lieu de vous, qui vous en instruira, &  
 vous y formera excellemment. C'est la  
 parole de Christ, que ie me contente de  
 vous recommander. Ecoutez-là, & la  
 pratiquez, & qu'elle vous soit familiere:  
 C'est vous dire tout, que de vous l'ad-  
 dresser. Rien ne vous manquera, si vous  
 oïez, & étudiez, & croiez ses enseignemēs  
 avec le soin, & le respect, que nous lui de-  
 uons. *Quelle habite en vous plantureuse-  
 mēt, en toute sapience, en vous enseignant,*  
 &

*& admonestant l'un l'autre par Pseaumes, loüanges & chansons spirituelles, avec grace, chātans de vōtre cœur au Seigneur. C'est là, Freres bien-aimez, la leçō, que l'Apōtre dōnoit iadis aux Colossiens, qui nous est dautant plus necessaire en ce temps, qu'outre la negligence, & le dégoût de nostre nature, il se treuve des gens en 'ce miserable siecle, qui nous décrient la parole de Dieu, & font ce qu'ils peuuent pour la rendre supecte aux Chrétiens, & leur arracher des mains ce precieux tresor des ames fideles. Attantat inouï dans tous les premiers siecles de l'Eglise, & incroyable, si nous n'en auions nos yeux & nos sens pour tesmoins. Si vous auez donc du zele pour la gloire de vōtre Maître, sur la sapience duquel rejaillissent euidemment tous les blâmes, que l'on donne à sa parole; si vous auez de la charité pour l'edificatiō de vos prochains? si vous auez en fin de l'affectien pour vōtre salut, Chrétiens, écoutez avec attention l'enseignement de l'Apōtre. Reçuevez, & maintenez chez vous cette parole celeste, qu'il y veut loger, & y faire habiter plantureusement. Defendez ces diuines sources de vie, dont tous nos Peres ont*

Gen. 26. 15.

esté abbreueez , contre l'iniure de ces nouveaux Docteurs, qui nous les veulent boucher & combler à toute force: faisans à la maison de Iesus-Christ vne injure semblable à celle, que les Filistins firent autrefois à la famille d'Isaac, dont ils étouperent les puits, & les remplirent de terre, pour les rendre inutiles: ainsi, que nous le raconte l'histoire Sainte. Et pour vous conduire en cette meditation, ie considererai par ordre (s'il plaist au Seigneur) les deux parties, qui se presentent dans le texte de l'Apôstre: la premiere, où il nous recommande l'étude de la parole de Dieu, en ces mots. *Que la parole de Christ habite plantureusement en vous en toute sapience*: La seconde, où il nous presente quelques-vns des principaux vsages, que nous en deuous tirer, *en vous enseignant* (dit-il) *& admonestant l'un l'autre par Pseaumes, leuanges, & chansons spirituelles, chantés de votre cœur au Seigneur*. Tous les termes, qu'il employe dans la premiere partie sont dignes de grande consideration. Premièrement; ce qu'il appelle la parole de Dieu, annoncée par les Profetes, & Apôtres, & continue dans les Ectitures du viel & du nouveau testa-

ment,

ment, *la parole de Christ*; tant à cause que Iesus-Christ en est le suiet, & la fin, que pource qu'il en est l'auteur, qui l'a inspirée par son Esprit à ses seruiteurs: en la mesme sorte, que l'Apostre nomme ailleurs toutes les afflictions de la nouvelle, & de l'ancienne Eglise, iusques à celles, que Moÿse & les Israëlités souffrirent en Egypte *les afflictions, & l'opprobre de Christ*: parce que Christ est & la cause, pour laquelle les fideles sont affligez, & le directeur de leurs afflictions, qui les leur enuoye, & les gouerne par sa providence. D'où s'ensuit clairement; qu'il est Dieu, puisque toute l'Ecriture est inspirée de Dieu: & qu'il subsistoit dès le temps des Patriarches, & de toute l'ancienne Eglise: contre l'impieté des heretiques, qui nient la diuinité du Seigneur, & pretendent, qu'il n'a point subsisté en la nature, qu'apres estre nai de la sainte Vierge. Mais il faut peser en suite la fasson, dont l'Apostre nous recommande l'étude de cette parole. Il ne dit pas, *Qu'elle soit au milieu de vous, qu'elle y soit leuë, qu'elle y soit connue*; mais vsant d'un terme beaucoup plus fort, & plus efficace que tout cela, il veut, que

Ebr. 11. 26

*cette parole de Christ-habite en nous.* Vous sçavez qu'*habiter* se dit proprement des hommes ; & signifie faire sa demeure dans vn lieu, *s'y tenir*, comme nous parlons en nôtre commun langage, y viure, & y estre ordinairement, & presque tousjours. De là vient, comme l'ont fort bien remarqué les plus sçauans Maistres des Ebreux, que l'Ecriture employe ce mot figurément, pour signifier qu'une chose demeure constamment, & assiduëment dans vne autre; bien que celle qui est dite habiter en l'autre, ne soit pas animée, & que celle, où elle est dite habiter, ne soit pas proprement le lieu, ou l'espace, qui contient & enclost sa nature. Comme quand Iob, maudissant le iour de sa naissance, souhaite entre autres choses, que *les nuës habitent sur lui*; pour dire, que ce iour là soit continuellement couuert de nuës, que iamais il ne soit sans ce noir, & triste voile, & comme il s'explique lui mesme; que *les tenebres, & l'ombre de mort le rendent à iamais pollü*; bien qu'à parler proprement l'on ne puisse dire, que les *nuës*, qui sont des choses inanimées, *habitent* en aucun lieu, & moins encore dans le *jour*, ou sur

R. Moÿse  
Bon Ma-  
sermon, l. 1.  
ch. 25. de  
son More  
Newo-  
chim.

Iob. 3. 5.

sur le *tour* , qui est non vn lieu , ou vn espace , mais vne partie du temps. Et c'est encore ainsi figurément , qu'il faut prendre tous les passages de l'Ecriture , où il est dit , que *Dieu habite* quelque part ; comme quand il proteste dans l'Exode , & ailleurs souuent , qu'il *habitera au milieu des enfans d'Israël* ; ( ce que l'Apostre applique aussi à l'Eglise du nouveau Testament ) c'est à dire que sa Maiesté , & sa prouidence sera tousiours avec les fideles , sans les abandonner iamais ; bien qu'à proprement parler le Seigneur , qui est vne essence infinie , & qui remplit les cieux , & la terre sans y estre euclos , n'habite nulle part. C'est en ce sens figuré , que l'Apôtre employe ici le mot d'*habiter* , & certes avec beaucoup de grace , & d'emfase , quand il dit , *Que la parole de Christ habite en vous* : c'est à dire qu'elle y soit constamment , & assiduément ; qu'elle soit l'hostesse de vôtre cœur , & de vos bouches ; qu'elle ne les quitte iamais ; Et comme l'ame habite en nos corps pour les viuifier , & adresser en tous leurs mouuemens , que cette diuine parole soit semblablement l'ame de vos cœurs , s'y tenant iour &

Exod. 29.  
45. *Lewis-  
rique* 26.  
12. 1. *Cov.*  
6. 16.

nuit, pour conduire & gouverner toutes  
 les actions de vôtre vie; qu'elle vous soit  
 aussi connuë & aussi familiere, que les  
 personnes, qui habitent chez vous, &  
 passent toute leur vie avec vous. Mais  
 l'Apôtre non content d'une si viue ex-  
 pression, aïôte encore vn autre terme  
 pour mieux signifier avec quel soin nous  
 devons remplir toutes les parties de nos  
 ames de cette parole du Seigneur, *Quelle  
 habite en vous richement* (dit-il) c'est à di-  
 re abondamment, & comme nos Bibles  
 l'ont traduit, *plantureusement*: en telle  
 sorte, qu'il n'y ait, ni aucune partie de  
 ses misteres, qui ne se treuve en vous,  
 ses promesses, ses commandemens, ses  
 enseignemens, ses profeties, ses instru-  
 ctions, sans rien laisser de ces biens ce-  
 lestes, que vous ne receuiez chez vous;  
 ni aucune partie de vous mesmes, où  
 cette diuine hostesse n'ait son logement,  
 & son domicile, en vos entendemens,  
 en vos memoires, en vos volonteZ, en  
 vos affections, en vos meurs: qu'elle pa-  
 roisse en toute vostre vie, & y luise en  
 telle mesure, que chacun l'y puisse re-  
 connoistre. C'est à quoi se rapportent  
 encore les derniers mots, qu'il aïôte,

*en toute sagesse*: où il nous montre la fin, & le plus proche effet de cette habitation de la parole de Dieu en nous: qui est de nous rendre sages à salut, & nous donner toute la sagesse nécessaire à glorifier Dieu, & à nous rendre éternellement heureux. Il veut, qu'elle habite si abondamment en nous, que nous en tirions toute la connoissance, qu'elle donne, soit des choses, qu'il faut croire, soit de celles, qu'il faut faire pour estre sauvé. Car c'est ce qu'il entend ordinairement par *la sagesse*, qu'il nous recommande. Et parce que cette connoissance a plusieurs parties, d'ôt les vnes sont inutiles sans les autres: de là vient, qu'il ne dit pas simplement, *que la parole de Christ habite en nous richement en sagesse*: mais *en toute sagesse*: pour nous montrer, que ce n'est pas assez d'estudier vne partie de cette connoissance celeste: Cela pouuoit peut-estre suffire aux hommes du vieux testament, qui estoient encore enfans: Le Chrétien, parvenu en aage meur, & parfait, doit sçauoir toute la volôté de Dieu, tout son conseil, & toute cette admirable sagesse, qu'il nous a reuelée par son Fils, & expliquée dans ses Escritures. Voi-

là, chers Freres, quel est le sens de cette ordonnance de l'Apôstre; où nous au ons beaucoup de choses à remarquer. Et premierement son procedé, en ce qu'ayant cōmencé le discours de nôtre sanctification, & ne voulant pas s'y estendre davantage pour cette heure, il renuoye les Fideles pour apprendre le reste, non à la voix de l'Eglise, mais à *la parole de Christ*; signe euident, que c'est non l'Eglise, comme pretendent ceux de Rome, mais l'Escriture diuine, qui est la souueraine maistresse des Fideles. Il est vrai, que les Pasteurs seruēt à leur instruction, mais comme ministres seulement, & non comme maistres; non de leur propre, mais du fonds de cette parole diuine, hors laquelle ils ne doient rien enseigner d'eux mesmes; & s'ils le font, il ne faut pas les écouter. Secondement l'ordre, que l'Apôstre nous donne expressement, que *la parole de Christ habite en nous*, montre que le deuoir des Pasteurs est d'exhorter soigneusement leurs troupeaux à l'estude, à la lecture, & meditation des diuines Escritures, & que l'office des troupeaux est d'y vaquer assidûment. D'où s'ensuit en troisieme lieu, que cet-

te parole de Christ doit continuellement retentir par tout dans l'Eglise, & dans ses assemblées publiques, & dans les familles particulieres, & dans les cabinets mesmes de chacun de ses membres. Autrement cōment *habiteroit-elle plantureusement en nous* ? De plus, puisque l'Apostre parle ici en general à tous Fideles, tant au peuple, qu'aux ministres, cette epître estant par lui adressée à *tous les freres Fideles en Christ, qui estoient à Colosses*, il est Col. 1. 2. encore evident, que son intention est, que non seulement tous les Chrétiens oyent cette parole en l'Eglise, mais qu'ils la lisent aussi chacun en leur particulier, s'ils le peuvent ; & que cette lecture leur est, non permise seulement, mais commandée, comme utile & necessaire. En apres ce que l'Apôtre veut, qu'elle *habite en eux*, & encore, qu'elle y habite *richement*, induit de necessité, que ce n'est pas assez de sçauoir quelques points generaux de cette doctrine celeste ; mais qu'il y faut estre instruit pleinement, & distinctement, & en telle sorte qu'il n'y ait aucune partie de ce diuin tresor, que nous ne possedions. Ce qui paroist encore de l'effet, que l'Apostre veut, que nous en ti-

rions, affauoir que par cette parole nous abondions *en toute sâpience*; ce qui n'a point de lieu en ceux, qui n'en ont, qu'une connoissance superficielle, & (comme l'on parle) *implicite*, c'est à dire confuse, enuelpée, & embrouïllée. D'où il s'en suit enfin tres clairement, que la parole de Christ contient toutes les choses nécessaires au salut; estant euident, que celui, qui en ignore quelque partie, n'a pas la *sâpience*, & moins encore *toute la sâpience*; laquelle neantmoins l'Apostre entend, que nous aurons, si la parole du Seigneur habite richement en nous. Comparez maintenant la loi, & la discipline de Rome avec cette doctrine de S. Paul; & vous y treuuez vne difference, ou pour mieux dire vne contrariété si palpable, que la nuit & les tenebres ne sont pas plus contraires au jour, & à sa lumiere. Premièrement l'Apostre réuoye ses disciples à la parole de Christ, pour y apprendre tous les deuoirs du Christianisme. Rome adresse les siens au Pape, & à ses officiers, pour s'instruire de leur salut. L'Apostre prononce, que la parole de Christ est capable de nous donner toute la sâpience celeste, si elle habite en

te en

te en nous : Rome tient, qu'elle ne suffit pas à cela, & qu'elle ne contient, qu'une partie de la sagesse salutaire, à laquelle pour l'accomplir il faut ajouter la tradition non écrite. L'Apôtre veut, que cette parole divine habite en nous ; Rome ne le veut pas, & introduit en sa place je ne sçai quelles legendes fabuleuses, dont elle remplit le monde, les donnant à ses deuots pour l'instruction & la pâture de leurs ames. L'Apôtre veut, que cette parole soit leuë & en public, & en particulier, au milieu des Fideles; Rome ne veut ni l'un, ni l'autre. Car pour le public, si elle en montre quelques pieces à ses assemblées, elle les montre cachées & enveloppées dans un langage non entendu; c'est à dire qu'elle les lit sans les lire; estât clair, que proposer à un peuple les loix & ordonnances de son Souuerain en un langage, qu'il n'entend pas, c'est tout autant, que si on ne les proposoit point en effet. C'est montrer une chandelle; mais cachée sous un boisseau; c'est à dire ne la montrer pas. C'est presenter la face de Christ à son peuple; mais voilée, & deguisée, sous une forme, ou il ne connoist rien. Et quant au particulier, vous

ſçauéz avec quelle indignité Rome traite les Chrétiens, & comment elle leur defend de lire le testament de leur Pere; & tient pour vn crime, qu'ils manient des liures, qui ont esté faits poureux, ou qu'ils voyét des lettres, qui leur sont expressement adreſſées. Et afin que la permission de cette lecture, qu'ils semblent donner aujour d'hui à quelques artisans de cette ville, & la hardieſſe de quelques Docteurs, qui niét toutes choses iusques aux plus claires, ne vous abuse pas; i'estime qu'il est à propos de vous représenter ici la doctrine de Rome sur ce ſuiet. Sçachez donc que dans le traité, & indice des liures defendus, dressé par l'authorité du Concile de Trente, approuvé & publié par l'authorité du Pape Pie IV. & de tous les ſuiuãſ, l'vne de leurs premieres regles porte expressement ces mots; *Qu'estant clair par l'experience, que si on permet communement & indifferemment la sainte Bible en langue vulgaire, il en arriue plus de dõmage, que de profit, à cause de la temerité des hommes: il faut en cela se tenir au iugement de l'Euesque, ou de l'Inquisiteur: en telle sorte, qu'avec le conseil du Curé, ou du Cõfesseur ils puissent accorder la lecture de la*

*Bible*

*Index lib.  
prohibit.  
Regula 4.*

Bible traduite par des auteurs Catholiques, à ceux, qu'ils reconnoistront capables de tirer d'une telle lecture, non dommage, ou preiudice, mais accroissement de foy & de pieté : & qu'ils ayent ce congé là par écrit. Et que pour ceux, qui sans un tel congé auront eu la presumption de la lire, ils ne pourront recevoir l'absolution de leurs pechez, sans auoir premieremēt remis leur Bible entre les mains des Ordinaires. Iusques là la loi Papale. Fut-il iamais fait ordonnance plus iniurieuse à la parole de Dieu, & à l'autorité de son Apôtre ? Premièrement ce qu'ils posent d'entrée, que la lecture commune de la Bible apporte plus de mal, que de bien, & plus de dommage, que de profit ; cela, dis-ie, est horrible, & directement contraire tant à la sagesse & bonté de Dieu, qu'à la declaration de Saint Paul. Car qui croira, que Dieu ait donné des liures à son Eglise plus capables de nuire, que de seruir ? Et comment son Apôtre les recommande-il à tous les Chrétiens indifferemment, voulāt que cette parole *habite plantureusement en eux*, si cela leur est perilleux, & plūtoſt pernicieux, qu'utile ? Et pourquoy nous en promet-il le fruit de sapien-

de, & encore de toute sâpience, si cette lecture est dangereuse? La sâpience est elle mauuaife & dommageable? Mais il est bien aisé de comprendre le sens de Rome. Elle entend assurement, que cette lecture de la Bible lui est preiudiciable ; qu'elle découure ses abus, & donnant sâpience aux simples, les arme & les munit contre ses corruptions, & ses traditions pretenduës. C'est là veritablement le dommage, & la perte, qu'elle craint, & qui lui fait si soigneusement éteindre, ou détourner toutes les étincelles de cette lumiere celeste, afin de regner à son aise à la faueur des tenebres. Et si elle eust voulu nous représenter naïuement ses motifs en cette sienne ordonnance, il falloit y mettre, non la peface, que nous venons de rapporter; mais celle-ci ; *Que l'experience ayant fait voir, que la lecture de la sainte Bible est tres preiudiciable à ses interests ; donnant aux hōmes la hardiesse de rejeter l'autorité, & la doctrine de son Pape ; qui non seulement ne se treuve nulle part en cette parole de Dieu, mais mesme la choque en diuerses instances ; pour ces raisons il lui a semblé bon d'en resserrer & restreindre la cognoissance*

te

le plus qu'elle pourra, puis que de l'abolir tout à fait il est & impossible & scâdalcux. C'est là leur vrai sens & leur vrai motif. Et en effet vous voyez comment en suite ils resserrent cette lecture de tout leur possible. Premièrement ils ne veulent pas, que l'on lise aucune version de l'Écriture, quelque bonne & fidele, qu'elle soit, & exactement faite sur les textes originels, si elle n'a (comme ils parlent) des *Catholiques* pour auteurs, c'est à dire des gens, qui étans passionnez pour la cause de Rome, affoiblissent le plus, qu'ils peuvent, les paroles de l'Écriture, & les corrompent mesmes quelquesfois hardiment à leur avantage; comme vous le pouvez aisément comprendre par l'exemple de celui, qui passant les bornes de la pudeur de tous les autres, a n'aguères mis le propre mot de *messe*, inconnu à toutes les Écritures, dans le livre des Actes des Apostres, écriuant au treisième chapitre, que les Profetes, & Docteurs, qui se treuuoient dans l'Église d'Antioche, *disoient la messe*: contre la foi de l'original, & celle de toutes les anciennes versions, la Siriaque, l'Arabeque, la Latine mesme, canonizée par

le Concile de Trente, qui portent toutes conformément à l'original, que ces personnes-là *seruoient ou ministroient au Seigneur*: contre l'exemple des versions vulgaires de la communion Romaine, comme celle des Docteurs de Louvain, celle de Benoist, & de Frison, & autres: & en fin contre l'euidence de la chose mesme: cette version derniere supposant faussement, qu'il n'y ait nul autre serui-ce diuin, que la *messe* pretendue. Iugez par cetechantillon, quellesdoientestre les versions de la Bible faites par ces bons *Catholiques*. Mais quelque alterées, & deguitées, qu'elles soient en leur faueur, si est-ce qu'ils les craignent encore: sçachans bien qu'il est malaisé de s'ofistiquer tellement cette parole celeste, qu'il ne lui reste tousiours assez de vertu pour confondre leurs erreurs. C'est pourquoy ils aioûtent vne autre restriction, que pour lire telles Bibles, il faut auoir le *congé* exprez, & par *écrit*, non du Curé (cela ne suffit pas) mais de *l'Euesque* du diocese, ou de *l'Inquisiteur* (ministere de l'Eglise moderne, qui ne se treuve non plus dans les Escritures diuines, que l'office de la messe.) Et encore ne les en laissent-

laissent-ils pas disposer absolument; mais les obligent à s'asseurer premierement par concert & deliberation avec les Curez des supplians, que ce soient personnes, à qui la parole de Dieu ne fera point de mal; c'est à dire qu'elle ne les dégoûtera point de la religion Romaine; qui est au fonds tout le peril, qu'ils apprehendent. Ne fremissez vous point, Chrétiens, d'ouïr, que ces Messieurs vous defendent ce que l'Apôstre vous ordonne? ce que Iesus Christ commande lui mesme, en disant, *Sondez les Escritures? Que* Ioan 5.39. vous ne puissiez obeïr à Dieu sans leur congé? & qu'il faille auoir leur dispense pour faire ce que Iesus Christ, & son Apôtre vous enioignent? L'Apôtre dit, *Que la parole de Christ habite en vous: Et ces Messieurs crient de l'autre costé, Non, N'y mettez pas lenez. N'y iettez pas les yeux. N'en ayez pas mesme le liure en vôtre maison; bien loin de le faire habiter en vôtre cœur: si un de nos Euesques, ou de nos Inquisiteurs, ne vous en donne la permission par écrit.* O nouvelle & inouïe Theologie! Qu'il faille au Chrétien vne dispense de Rome, ou de ses ministres, pour obeïr à Iesus Christ! & qu'il ne puisse

faire ce que S. Paul lui commande, si les officiers du Pape ne lui en donnent *la permission par écrit*. Peut-ont plus ouvertement abaisser l'autorité de Christ, & de son Apôtre? Certainement ce qui se commande est vn deuoir, : & ce qui se permet, ( & nommément ce dont on est obligé d'auoir *la permission par écrit* ) est vne chose contraire au deuoir ; comme chacun sçait, & comme vous le pouuez voir mesme par la pratique de Rome, où l'on demāde bien *permissiō* de māger de la chair en Carême, mais non de māger du poisson en carneual ; parce que selon leurs loix, le premier est contraire au deuoir du Chrétien, & non le second. S'il faut donc vne permission au Chrétien pour lire la Bible, il est euident, que cette lecture est quelque chose de contraire au deuoir du Chrétien : que de soi mesme elle est illicite & defenduë. Et derechef si cette lecture est legitiment commandée, il faut dire de necessité, que chacun y est obligé ( au moins le fidele, qui sçait lire ) & que pour lire la Bible il n'a non plus de besoin de la permission d'aucun homme, que pour donner l'aumône, ou pour consoler vn affligé, ou

pour



*Indic. lib.  
prohibi.  
obseruat.  
c. 1. ca. 4.  
regul.*

n'entēdre point, que par là soit attribuée de nouveau aucune puissance aux Euesques, ou Inquisiteurs, ou aux Superieurs des compagnies regulieres, de donner à aucun le congé de lire, acheter, ou tenir la Bible, ou quelques parties soit du vieil, soit du nouveau Testamēt: ni mesmes les sommaires & abregez historiques. des liures de la sainte Ecriture, en quelque langue vulgaire, que ce soit: parce (disent-ils) que le pouuoir de donner telles permissiōs leur a esté osté iusques à maintenant par le mandemēt & l'usage de la sainte generale Inquisition Romaine: & qu'il le faut ainsi inuiolablement observer. Voyez ie vous prie l'illusion toute manifeste. Ils defendent à tout Chrétien de lire la Bible sās la permission de l'Euesque, ou de l'Inquisiteur. Mais ils declarent incontinēt, que nul Euesque, ni Inquisiteur n'a pouuoir de la donner. Ainsi personne ne l'aura. N'est-ce pas-là euidemmet se moquer du monde? Mais ces Messieurs, redoutent si fort l'Ecriture, qu'ils ont mieux aimé se rendre coupables de cette honteuse illusion, qu'ils font euidemmet à la Chrétienté, que souffrir qu'aucun peust ou auoir, ou lire vn si dangereux liure. Ils ont mieux aimé sauuer leur interest,

terest, que leur honneur. Et en effet, on le pratique ainsi dans l'Espagne, & dans l'Italie, & en tous les lieux de l'Inquisition; où l'on ne donne à qui que ce soit, cette permission de lire la Bible en vulgaire; où l'on tient pour vn crime capital, & pour vne certaine marque d'heresie, de tenir chez soi le volume seulement du vieux, ou du nouveau Testament en vulgaire; De sorte qu'il faut de nécessité, que ceux, qui par deçà permettent cette lecture à quelques-vns, ou soient coupables du violement des ordonnances generales de l'Eglise, dont ils font profession d'estre membres, ou qu'ils ayent eu du Pape quelque pouuoir particulier & extraordinaire d'en vser, cōme ils font; ce qui ne paroist pas neantmoins. Ce crime seroit moins estrange, s'il ne choquoit, que ce passage de S. Paul. Mais il renuersé encore diuers autres enseignemens des saintes Escritures tres-expres. Car le Seigneur commande au Roi de son peuple, qui estoit laic, & non cleric, d'escrivre vne copie de sa Loi, & de l'auoir, & de la lire soigneusement: & à tout son peuple generalement de mettre toutes ses paroles en leur cœur, & en leur en-

*Deuter.*

17.18.19.

*Deuter.*

11.18.19.

Ch 6.7. 8.

9.

rendement ; de les lier pour signes sur leurs mains, & pour fi ôreaux entre leurs yeux ; c'est à dire de les auoir aussi familières, que leurs mains, & leurs yeux propres ; de les enseigner à leurs enfans, & d'en deuiser dedans & dehors le logis, & en se couchant, & en se leuant, & de les escrire aux pôteaux de leurs maisons, & à leurs portes; qui est iustement ce que S. Paul dit ici en vn mot, auoir la parole de Dieu habitante en eux. En effet S. Luc louë l'Eunuque Ethiopien de ce qu'il lisoit les Escritures: & ceux de Berée, de ce qu'ils les conféroient iournellement, pour sçauoir s'il estoit ainsi, que Paul & Silas leur preschoient. Et neantmoins, nous ne lisons nulle part, qu'ils en eussent le congé des Euesques, ou des Inquisiteurs du Pape. Et Dauid tient pour bien-heureux celui, qui medite nuit & iour en la Loi de Dieu. Joint que la parole diuine ayant esté escriite, afin que nous croyons que Iesus est le Christ, & qu'en croyant nous ayons vie par son nom, comme dit S. Iean, & pour nôtre endoctrinement, comme dit S. Paul, afin que par patience & consolation nous ayons esperance. Il faut auoir de necessité, que defendre la lecture

Act. 8.

28. &amp; 17.

11.

Ps. 1. 2.

Iean, 20.

31.

Rom. 15.

4.

Etire des Escritures aux Chrétiens, c'est  
 euidemment, ou frustrer le Seigneur de  
 son intention, ou l'accuser de n'auoir  
 peu nous donner vne Escriture propre à  
 son but, & à nostre bien. I'en dis autant,  
 & en plus foits termes encore, des épîtres  
 Apostoliques, qui estant adressées aux  
 fideles clerics & laics indifferemment, il  
 n'y a nulle raison d'empescher aucun  
 d'eux de lire ce que les premiers mini-  
 stres de Dieu leur ont écrit à tous. Enfin,  
 la faute de nos aduersaires est d'autant  
 plus inexcusable, que ces Docteurs an-  
 ciens, dont ils font tant d'estat, leur sont  
 directement contraires en ce point: com-  
 me vn Origene, qui veut, que les Chré-  
 tiens, non seulement oyent la parole de  
 Dieu dans l'Eglise, mais qu'ils s'exercent  
 aussi à la lire en leurs maisons, & à la me-  
 diter nuit & iour: Vn S. Ierôme, qui  
 veut que les femmes & les filles mesmes  
 apprennent les Escritures par cœur: Vn  
 S. Augustin, qui recommande tres-foi-  
 gneusement la lecture de la parole diui-  
 ne, mesmes aux Catechumenes, c'est à  
 dire aux moins auancez de tous les Chré-  
 tiens, à ceux qui n'auoient pas encore re-  
 ceu le saint Baptesme: Vn Gregoire le

*Homelie  
 9 sur le  
 Leuiti-  
 que,*

*I. rom. ep.  
 14. & 30.*

*August.  
 lib de Ca-  
 tech. rud.  
 c. 6. 8.*

Greg. en  
ses epist. l.  
4. ep. 40.

Grand, fameux Euesque de Rome, qui reprend graue-  
ment vn Medecin de la Court, de ce qu'il ne prenoit pas la pené  
de lire tous les iours les paroles de nôtre  
Redempteur. *Car qu'est-ce (dit-il) que l'E-  
criture Sainte, sinon vne lettre de Dieu à sa  
creature? Si vous estiez dans vn pais éloigné  
& que vous y receussiez des lettres de l'Em-  
pereur vôtre Maistre, vous n'aurez point de  
repos, ni ne dormiriez pas à vôtre aise, que  
vous ne les eussiez leuës, & apprises ce que vô-  
tre Prince terrien vous auroit daigné écrire:  
Le Monarque du Ciel, le Seigneur des hom-  
mes, & des Anges, vous a enuoyé, & fait te-  
nir ses lettres sur le suiet de vôtre vie. Et  
neantmoins mô enfant, vous ne daignez pas  
les lire. Etudiez les donc ie vous prie, &  
meditez tous les iours les paroles de vôtre  
Createur.* C'est ce que disoit Gregoire, il  
y a plus de mille ans. Iugez combié est é-  
loigné de s'ô air, & de ses maximes le lan-  
gage des derniers Papes. Je laisse là les au-  
tres Docteurs de l'antiquité, non moins  
contraires à cét abus moderne; Je diray  
seulement, que le seul Iean d'Antioche,  
Euesque de Cōstantinople, a qui l'Eglise  
a donné le nō de *Chrysofome*, c'est à dire,  
*Bouche d'or*, à cause da la richesse, & de la  
douceur

eur de son incomparable eloquen-  
urniroit de quoi faire vn petit volu-  
qui voudroit mettre ensemble tous  
assages de ses œuures, où il exhorte  
les fideles, & notamment ceux du  
ple, à lire assidûmēt la Sainte Ecri-  
& particulièrement dans le sermon,

qu'il a fait sur ce mesme texte de l'Apô-  
tre, que nous exposons, *Ecoutez* (dit-il)

*vous qui viuez dans le monde, & qui avez* Chrysoft. homel. 9. sur l'ep. aux Col.  
*femme & des enfans, écoutez cōment-il vous*

*ordonne, voire à vous principalemēt, de lire*  
*les Ecritures, non simplement, & par rencō-*  
*tre, mais avec grand soin & diligence.* Il ne

veut pas, qu'ils s'attendent à d'autre mai-  
stre; *Vous avez* (leur dit-il) *les oracles de*

*Dieu, & nul ne vous sçauroit si bien ensei-*  
*gner, que ces diuins liures.* Et vn peu apres,

*Ayez* (dit il) *les liures de la Bible, les vrayes*  
*medecines de l'ame.* Ayez tout au moins le

*nouveau Testament, les Actes des Apostres,*  
*les Euangiles. Que ce soyent là vos maistres,*

*& vos Docteurs perpetuels.* S'il vous arriue  
*quelque affliction, vne perte de biens, d'en-*

*fans, ou d'amis: si la mort mesme se presente*  
*à vous, cherchez incontinent dans ce liure,*

*cōme dans le tresor des medicamēs celestes*  
*& en tirez les remedes necessaires au soula-*

vient de vos maux; Ou pour mieux dire, afin de n'auoir pas la pene d'y chercher, mettez-les tous dās vōtre ame, & les ayez touiours prests à toute occasion. L'ignorance des Ecritures est la cause de tous nos maux. Iusques-là Chrylostome; Et certes comme vous voyez, il n'estoit pas de l'opinion des derniers Papes de Rome; qui accusent, comme vous l'auiez oüi cy-deuant, la lecture de la parole de Dieu, de nuire plus, qu'elle ne sert. S'il en faut interdire la lecture sous ombre, que quelques esprits mal-assurez la tordent à leur perdition; il faut sur tout la defendre aux Euesques, aux Prestres, & aux Moines; estant clair, si ma memoire ne m'abuse, que ceux, qui ont fait des heresies par la mauuaise intelligence des Ecritures, estoient tous de l'vn de ces trois ordres, & non du peuple. Mais c'est vn expedient bien sauua-ge, & vn remede tout à fait extrauagant, de condamner l'usage des choses à cause de l'abus, que quelques-vns en font. A ce conte il faudroit oster aux hommes les meilleures choses, les plus innocētes, & les plus necessaires à la vie; la lumiere du Soleil, la delicatesse des viandes, l'excellence des vins, & des fruits, le fer, & l'argent,

l'argent, & l'or, & les autres metaux, la beauté des lettres, & les merueilles de l'eloquence. Car duquel de ces dons de Dieu n'abuse point l'intemperance, ou la malice des hommes? Et comme l'a tres-bien remarqué le Prince des Philosophes du monde, il ny a rien dont ils abusent si pernicieusement, que de ce qui de soi-mesme est le meilleur, & le plus vtile. *Aristote l. 1. de sa re-torique.*

Après tout, puis que ce mesme Dieu, qui connoist mieux, qu'aucun la nature & l'efficace de ses Escritures, nous commande à tous de les lire; c'est vne insupportable temerité à l'homme de se mesler d'en dire son auis, & de changer ce que le Seigneur a establi, comme s'il estoit plus sage, que lui. Mais l'Apôtre refute clairement cette calomnie de Rome contre l'Escriture, dans l'autre partie de ce texte, où il nous propose les fruits, & les vsages, que nous en deuons tirer, *en vous enseignant (dit-il) & admonestant l'un l'autre par pseumes, loüanges, & chansons spirituelles, avec grace, chantâs de vostre cœur au Seigneur.* Ailleurs il nous aduertit, que *l'Escriture est profitable à endoctriner, à con- 2. Tim. 3. seincrer, à corriger, & instruire selon iusti- 16.*

ce. Ici pareillement il pose pour le pre-

mier fruit, que nous auons à recueillir de cette riches cōnoissance de la parole diuine, le mutuel *enseignement* que nous nous deuons les vns aux autres; le second l'*avertissement*, ou l'*admonition*; le troisieme la *consolation* par le chant des Pseaumes, & des himnes spirituels. Pour le premier, j'avouë que la charge d'enseigner en l'Eglise appartient principalemēt aux Pasteurs, establis pour cet effet. Mais il n'y a point de Fidele quelque particulier qu'il soit, qui n'ait aussi qu'elque part en cette fonction, quand il a le don & l'occasion d'edifier les hommes, en la connoissance de la vraye religion. Les peres, & les meres doivent nommément cet office à leurs enfans, les maris à leurs femmes, les maistres à leurs domestiques, les vieux aux jeunes, & chacun en fin à son prochain, quand il en a la commodité. D'où paroist encore combien le sentiment de l'Apostre est éloigné de celui de Rome. Paul veut que les Fideles s'entretiennent des choses de la parole de Dieu, & s'y instruisent l'un l'autre. Rome ne veut pas, qu'autres que ceux du Clergé, ayent le droit d'en parler. Le second vsage, que nous deuons tirer de la

la parole de Dieu, est de nous admonester l'un l'autre. L'enseigner regarde proprement la foi : l'admonition se rapporte aux meurs. L'Écriture nous fournit de quoi exercer l'un & l'autre de ces deux devoirs, nous apprenant & clairement, & abondamment, tant les choses, qu'il faut croire, que celles qu'il faut faire. Et c'est au Fidele de s'en acquiter selon la connoissance qu'il a, instruisant l'ignorant, & reprenant le pecheur; le tout avec un esprit de douceur, & de discretion; comme l'Apostre nous le prescrit ailleurs. Car chacun doit regarder son prochain, comme son frere; le ramener, s'il s'égare, le relever s'il tombe, l'éclaircir s'il doute, & en fin auoir autant de soin de son salut, que du sien propre. Arriere de nous la fierté de ces ames superbes, qui ne voudroient pas se donner le moindre souci de ce qui regarde leurs freres; & qui diroient volontiers, si Dieu leur en demandoit conte, ce que respondit autresfois Caïn, *Suis-je la garde, ou le pedagogue de mon frere?* Et comme il nous faut estre charitables, & prudens pour rendre ce devoir à nos freres: aussi faut-il à nôtre tour le recevoir d'eux avec pa-

Gal. 6. 2.

Gen. 3. 9.

Ps. 141. 3. tience & douceur; nous souuenans de ce que dit le Psalmiste, *Que le iuste me martelle, ce me sera gratuité, & qu'il me redarguë, ce me sera vn baume excellent.* Le troisieme & dernier vsage, que l'Apôtre veut, que nous tirions de la parole de Christ, est pour les *Pseumes, les loüanges, & les chansons spirituelles, que nous chantons de nôtre cœur avec grace au Seigneur.* Cet vsage regarde en partie la gloire de Dieu, que nous deuous celebrer par nos chants; & en partie nôtre propre consolation, & réjouissance spirituelle. Car le Seigneur est si bon, qu'il a mesme pourueu à la recreation de ses enfans; & sçachant, que le chant est l'vn de ses plus naturels instrumens, tres-propre & à épanouir le contentement de nos cœurs, & à soulager, & addoucir leurs ennuis, il nous a non seulement permis, mais mesme commandé de lui chanter des chansons spirituelles. Et pour nous former à vn si saint, & si vtile exercice, il nous a donné en sa parole vn grand nombre de ces diuins Cantiques, comme les Pseumes de Dauid, & les Himnes de diuerses autres personnes fideles, & religieuses, semez çà & là dans les liures du vieux &

du nouueau Testament. L'Apostre en nomme de trois sortes, les *Pseumes* les *loüanges*, ou les *Himnes*, & les *Odes* ou les *chansons*. Et bien qu'il ne soit pas besoin de se traouiller beaucoup à distinguer exactemēt cestrois sortes de Cantiques: j'estime neantmoins fort vray-semblable l'opinion de ceux, qui y mettent cette difference, que le *Pseume* est en general tout Cantique spirituel, quel qu'en soit le sujet; que l'*Himne*, ou la loüange signifie particulièrement les Cantiques composez à la loüange de Dieu; & que l'*Ode* ou la chanson est vne certaine espece d'*Himne* plus meslé, & plus artificieux que les autres. Vous en auez diuers exemples dans le liure des *Pseumes*. Premièrement tous les Cantiques, qui y sont, s'appellent *Pseumes* en general. Mais il est assez euident, qu'ils ne sont pas tous d'une mesme sorte. Il y en a, où est celebrée la bonté, la sagesse, & la puissance du Seigneur, soit enuers David, soit enuers l'Eglise, soit à l'égard de toutes les creatures. Ce sont proprement des *Himnes*; & tel est le *Pseume* dix-huitiesme, le cent quatriesme, le cent quarante-cinquesme, & plusieurs autres. Il y en a

d'autres , où sont mystiquement & elegantement représentées avec vn excellent artifice, ou les merueilles du Christ, comme le quarante-cinquième , le soixante-douzième , le cent dixième , & semblables : ou les histoires de l'ancien peuple, comme le soixante-dix-huitième, le cent cinquième, & cent sixième. Ce sont ceux , à qui appartient proprement le nom d'*Odes*, ou de *chansons*. C'est avec ces chants sacrez, dont la parole de Christ nous fournit & le suiet & la forme, que l'Apostre veut, que nous nous rejoüissions. S. Iaques nous en donne l'ordre; *Y a-t-il quelcun entre vous ( dit-il ) qui soit gai, & en repos d'esprit ? Qu'il psalmodie.* L'apôtre appelle tous ces Cantiques spirituels; tant à cause de leur auteur, qui est le S. Esprit, que pour leur suiet, qui ne regarde, que les choses diuines, & celestes, la gloire de Dieu, & nostre salut, & nō les vanitez, passions, & sottizes des hommes, comme les chansons mondaines. Il aioûte *avec grace* signifiant par ce mot de doux & salutaire effet de ces Cantiques spirituels, qui profitēt, & recréent tout ensemble. Il veut en troisieme lieu, que nous les *châsons de nôtre cœur*: c'est à dire,

dire, non de la bouche simplement, comme les hypocrites ; mais avec l'attention & l'affection du cœur. En fin il entend, que nous les chantions *au Seigneur*, c'est à dire , à la louange & gloire de Iesus Christ, qui est ordinairement signifié par le mot de *Seigneur* , couché ainsi simplement, comme il est en ce lieu. C'est la règle, qu'il nous donne pour cette sainte & spirituelle melodie : que Rome n'a non plus épargnée , que celle , qu'il nous a prescrite de l'étude de la parole de Dieu en general. Car premierement elle a banni de l'Eglise le chant du peuple fidele: iusques-là, que ceux de sa communion déclarent nettement , que c'est grandement scandalizer les Chrétiens , que de chanter les Pseaumes de Dauid, comme nous faisons. Etrange Christianisme; qui se scandalize d'un chant , que l'Apôtre commande ; d'un chant , qui celebre la gloire de Dieu ; d'un chant, qui à esté dicté par son Esprit, composé par ses Prophetes, & qui ne tend qu'à l'edification, & à la consolation de l'ame fidele. Certainement outre l'autorité de l'Ecriture de Dieu , il paroist encore par diuers passages des liures des hommes, que le peuple

Chrétien auoit autres-fois part au chant des Pſeaumes dans l'ancienne Eglise, & en public, & en particulier. Et quant à ce que nos aduerſaires font chanter par leur Clergé; en quelle conſcience peuuent-ils dire, qu'ils le chantent du cœur, puis que ceux, qui l'écoutent, & la plus part de ceux, qui le chantent, ne l'entendent pas, tous leurs Cantiques eſtans en latin: langage mort, & incognu au peuple il y a long temps? Penſez encore ſi la pompe, & la delicateſſe, & la curioſité, de leurs chants, & tant d'inſtrumens, qu'ils y meſſent, & tous les autres artifices de leur muſique, ne ſont pas plus propres pour le plaisir de l'oreille, que pour l'edification de l'eſprit. Mais chers Freres, laissons-là les defauts des autres, & ſongeons à nous meſmes. Premietement benissons nôtre bõ Dieu de ce, qu'il a remis au milieu de nous la parole de ſon Chriſt en ſa lumiere, & en ſon vſage legitime; & reconnoiſſans cette ſienne grace du fonds de nos ames, iouiſſons de ſon benefice. Que cette parole ſoit l'vnique maiſtreſſe de nos cœurs, & de nôtre vie. Ecoutons ſa voix en public; conſultons là en particulier. Ayons les liures diuins, où le ſaint Eſprit

nous

nous a conſigné ſes enſeignemens. Liſons les ſans ſcrupule ; ſans craindre d'y rien treuver de dangereux , ou de venimeux. C'eſt le Paradis de Jeſus-Chriſt, où fleurit l'arbre de vie, & où coulent les ſources de ſainteté, de ioye, & d'immortalité ; mais vn paradis, où l'ancien ſerpent n'a point d'entrée ; où ſon ſouffle, & ſes poisons ſont inconnus. Peres, & meres, inſtruiſez vos enfans en cette étude ſalutaire. Jeuneſſe, addonnez vous y de bonne heure. Rempliffez voſtre memoire de ce tresor de ſapience. Hommes, & femmes, ieunes & vieux, povres & riches, ſçauans & ignorans, receuez tous cette diuine hoſteſſe, que l'Apoſtre a aujourdhuy logée chez vous. *Qu'elle y habite, (comme il l'a ordonné) richement & abondamment en toute ſapience.* Si vous la receuez, & la traittez avec le reſpect, qu'elle merite, elle guerira vos ames de toutes leurs maladies : elle enſeignera à vos entendemens toute la verité celeſte, & les repurgera de toutes les erreurs de la terre, & de la ſuperſtition : Elle remplira vos volontez de l'amour de Dieu, & de la charité du prochain, & eſteindra par l'efficace de ſa verité, toutes ces peti-

tes passions, qui vous attachent à la terre. Elle vous consolera dans vos ennuis: elle vous fortifiera dans vos foiblesses ; elle vous soutiendra dans vos combats ; elle vous armera contre toute sorte d'ennemis, & vous guidera en toutes vos voyes. Elle addoucira vos aduersitez, & gouuenera vôtre prospérité; & pour comprendre tout en peu de mots, elle vous conduira au port du salut eternal malgré tous les orages de cette malheureuse vie. Employez aussi cette parole du Seigneur aux vsages, que l'Apôtre vous recommande, aux enseignemens & auertissemens mutuels, que vous vous deuez les vns aux autres, les donnant & les receuant aux occasions avec vne sincere, & vrayement Chrétienne charité. Possédez en fin la liberté, qu'il vous donne de *chanter du cœur avec grace au Seigneur les Pseaumes les Hymnes, & les Chansons spirituelles.* Ce seul liure des Pseaumes, que nous auons, si vous l'apprenez bien, est capable de vous rendre à iamais bienheureux. O Dieu! de quelle source de benediction & de ioye, se priuēt ceux, qui le reiettent, ou le negligent? C'est vn magazin public de sapience celeste, où cha-

cun

cun treuve ce qui lui est propre ; l'ignorant de quoy s'instruire , le sçauant de quoy s'exercer, l'affligé de quoy se consoler, & celuy qui est content de quoy se recréer. Il y a des larmes de repentance pour le pecheur, des chants de recōnoissance pour le fidele; des preseruatifs contre les vices, des attraits & des éguillons pour la pieté , & des enseignemens pour toutes sortes de vertus. Et la merueille est, que ces choses si hautes, si vtils , & si necessaires, nous y sont toutes presentées dans les délicieuses chansons d'une belle & agreable poësie , comme en autant de vases de perles, de diamans, & d'émetaudes, pour nous les faire recevoir plus aisément. O sage inuention de nostre grand Maistre! où nous auons tout ensemble le plaisir & le profit, la recreation, & l'instruction de l'ame , chantans & apprenans tout ensemble ce qui nous est le plus necessaire. Qu'il vueille luy-mesme benir ce diuin artifice, avec lequel il nous conuie, & nous alleche à soy, & toucher tellement nos cœurs par l'efficace de son Esprit, que comme il nous tire à luy avec ces saintes cordes de sa douceur , & de son amour, nous aussi de nôtre côté cou-

rions tous franchement & allaiement  
apres luy; afin que l'ayant fidelement sui-  
vi durant ce siecle, il nous loge avec luy  
en l'autre, dans le sanctuaire de sa gloire,  
où tenans nôtre partie avec les anges  
nous le benirons, & glorifierons eternel-  
lement. Amen.





# S E R M O N

QVARANTE-DEUXIESME.

COL. III. VERS. XVII.

*Verf. XVII. Et quelque chose, que vous fassiez, soit par parole ou par œuvre faites le tout au nom du Seigneur Iesus, rendans graces par lui à nôtre Dieu & Pere.*



**H**ERS Freres ; L'amour, que le Seigneur Iesus nous a portée est si grande, & les biens qu'il nous a faits, sont si diuers, & si precieux, que nous sommes euidemment obligez à nous dōner tout entiers à luy, & ne pouuons sans ingratitude luy soustraire aucune partie de ce que nous sommes, ou que nous auōs. Il a mis sa vie pour nous. Il est donc iuste, que nous luy consacrons aussi la nôtre. Il nous a rachetez au prix de son sang, & par cette admirable rançon à deliuré de

la mort & de l'enfer, non seulement nos ames, mais aussi nos corps, & toute nôtre nature, Nous sommes donc tous entiers à luy, & n'auons plus d'autre maistre, que luy; & il n'y a point de iustice au monde, qui ne luy âjuge & la propriété & la possession de ce qui luy couste si cher. Mais bien que de droit nous soyons ses esclaves, son amour a voulu, que nous luy appartenions sous vn autre titre beaucoup plus glorieux. Car il nous a faits ses freres, ayant obtenu de son Pere qu'il nous adoptast pour ses enfans; & a comblé cette grace de toutes les plus hautes faueurs, auxquelles puissent estre eleuées des creatures: C'est qu'il nous a fait part de son heritage, & nous a communiqué sa nature, & son Esprit; & nous a couronné de son immortalité & de sa gloire. Quand il n'auroit point épandu son sang pour nous, comme il a fait; qui ne voit, que cette sienne liberalité, si grande & si diuine, luy doit auoir acquis tout ce que nous pouuons auoir de vie, & d'estre, & de mouuement? & qu'en diuertir aucune partie ailleurs, qu'à son seruice, c'est le voler, & luy raurir par vn abominable sacrilege ce qui luy appartient si legitime-  
ment

ment, & pour tant de raisons si iustes, & si valables. Si nous ne sommes les plus injustes, & les plus ingrates personnes du mōde, nous deuons tous auoir ces sentimens: & regarder en suite nostre nature, & nostre vie, comme vne chose, qui est non à nous, mais à Iesus Christ: & en disposer, non à nôtre fantaisie, & pour nostre propre interest, mais à son plaisir, & pour sa gloire. Et comme vous voyez, que les seruiteurs d'vn Prince (sur tout ceux qu'il a particulierement obligez & fauorisez) eleuent ses armes par tout en leurs maisons, & ornent leurs sales, & leurs cabinets de ses portraits, & ont tousjours ses louianges en leurs bouches, & remplissent toute leur vie de son nom, & de sa gloire: de mesme en deuons nous faire à Iesus-Christ, avec d'autant plus de zele, que c'est vn Seigneur infiniment plus riche, plus clemēt, plus liberal, & plus bien faisant, que tous les Monarques de la terre. Que nos ames & nos corps portēt donc ses marques: que sa gloire paroisse eleuée en routes nos actiōs: que les paroles de nos bouches luy soient dediées, & que nostre vie entiere soit plene de son nom, ne respirant par tout, que son hon-

neur & son service, sans iamais s'éloigner de sa volonté, & de ses interets. C'est là, Freres bien-aimez, la leçon, que nous dōne aujourd'huy l'Apōtre S. Paul, dans les paroles, que vous avez ouïes: *Et quelque chose (dit-il) que vous fassiez, soit par parole, ou par œuvre, faites le tout au nom du Seigneur Iesus rendans graces par luy à nôtre Dieu & Pere.* Il conclut par ces mots la belle exhortation, qu'il a faite en general à tous les Chrétiens, de quelque sexe, aage, ou condition, qu'ils soient, & qu'il auoit commencée au premier verset de ce chapitre, & continuée iusques ici, y touchant briuelement, mais diuinement, comme vous l'avez ouy dans les exercices precedens, les pincipaux de nos deuoirs; la mortification de la chair, & de ses conuoitises, comme celle de la paillardise, & de l'auarice, & de la colere, & autres semblables; & de l'autre part l'étude & l'exercice de toutes les vertus Chrétiennes, comme l'humilité, la benignité, la patience, la debonnaireté, la charité, & la paix: y aiōtant encore la connoissance & la meditation continue de la parole de Dieu avec les Chants & les Hymnes spirituels. C'est sur ce

sur ce pas, que nous en demeurâmes dans la dernière action, que nous fîmes sur ce sujet. Maintenant pour ne pas toucher nommément par le menu tous les autres devoirs du Chrétien: ce qui seroit long & infini, & d'un discours trop étendu pour vne épître, avant que de passer à l'exhortation particulière, qu'il adresse dans les versets suivans à certaines conditions de fideles, comme aux personnes mariées, aux peres, aux enfans, aux seruiteurs & aux maîtres, il finit son premier discours par le precepte, qu'il nous donne ici; excellent à la verité, & bien digne de couronner son exhortation, puis qu'il comprend en peu de mots tous les devoirs du Chrétien, & ceux que l'Apôtre a expressement touchez, & ceux que le soin de la brieveté lui fait passer sous silence sans en parler nommément. Pour vous en donner l'exposition, nous tâcherons (avec la grace du Seigneur) d'expliquer l'une apres l'autre les deux parties, qui s'y presentent, l'une, que quelque chose, que nous faisons, soit par parole, soit par œuvres, nous faisons le tout au nom du Seigneur Jesus; l'autre que nous rendions grace par lui à nostre Dieu & Pere. L'Apôtre dō-

ne euidemment toute nostre vie au Sei-  
gneur Iesus, quand il prononce, que tout  
ce que nous ferōs soit par œuure, soit par  
parole, se fasse en son nom. Car ces deux  
sortes de choses, qu'il lui assujettit, *les pa-  
roles, & les œuures*, comprennent toutes  
les parties de nôtre vie; étāt clair, qu'il ne  
sort rien de nous, qui ne se puisse rappor-  
ter à l'vne, ou à l'autre de ces deux espe-  
ces. Ce sont ou œuures, ou paroles. Les  
paroles sont let fruits de nostre bouche;  
les œuures, sont les effets, ou les actions  
des autres parties de nos personnes. L'a-  
uouë qu'outre ce dehors nôtre esprit agit  
aussi au dedans, quand il connoist ou  
considere les choses, & les desire ou les  
reiette. Mais outre que ces actions inte-  
rieures pourroient estre mises au rang de  
nos œuures en étendant vn peu ce mot  
au delà de sa signification ordinaire,  
(comme en effet quelques interpretes  
l'entendent ainsi en ce lieu,) outre cela  
dis-je il est euident, que la plus part des  
pensées, affections, & resolutions de l'a-  
mé se rapporte aux paroles, & aux œu-  
ures exterieures. en étant les principes, &  
les motifs. Car il n'est pas possible, que  
nos paroles & nos œuures soient au nom  
de

de Iesus Christ, si nos entendemens & nos volontez ne les y adressent, & c'est proprement cette action de l'ame, que l'Apostre signifie quand il veut, que nous fassions au nom de Christ tout ce que nous ferons. La langue prononce bien les paroles, & les mains & les autres parties du corps executent celles de nos actions, qui se nomment œuvres. Mais c'est l'esprit, qui les meut, & qui adresse & conduit leurs fonctions au but, ou au dessein, qu'il s'est proposé, & les tire du motif, qu'il a conçu & formé au dedans de soi. Et c'est de là proprement, que depend la difference des actions des hommes. C'est cette marque, qui leur donne le titre & le nom qu'elles ont dans la morale Chrétienne. Des œuvres, qui sont mesmes, quant à ce qui regarde le dehors de l'action, ne laissent pas d'estre tres-differentes, & mesme contraires; les vnes bonnes, & les autres mauuaises; parce que l'esprit, qui les produit, n'est pas mesme. Comme par exemple, l'aumône d'un ambitieux, & celle d'un vrai fidele n'ont point de difference au dehors; l'œuvre de l'un regardée de ce costé là, est mesme, que celle de l'autre. Et neant-

moins si vous confiderez les ressorts intérieurs de l'une & de l'autre de ces actions, vous treuverez, que l'une est l'ouvrage de la vanité, & l'autre le fruit de la charité; D'où vient, que nonobstant toute la ressemblance, qu'elles ont au dehors, au fonds ce sont pourtant des œuvres d'une nature toute différente: l'une mauuaise, & condannée de Dieu; l'autre bonne, & agreable au Seigneur. L'une avec toute cette couleur, dont elle est fardée au dehors, est une action du vice, & l'autre de la vertu. De mesme en est-il de ces deux predications, dont l'Apôtre fait mention dans l'épître aux Filippiens: l'une de ceux, qui preschoient Christ *par enuie, & par contention*; & l'autre de ceux, qui le preschoient *par bonne volonté, & par charité*. La parole des vns étoit mesme, que celle des autres; mais la diversité de leurs desseins en rendoit l'action si différente, que celle des premiers étoit à vrai dire un sacrilege, & une abomination; celle des derniers au contraire estoit l'une des meilleures, & des plus excellentes œuvres de la pieté & charité Chrétienne. Voici donc la regle, que saint Paul nous donne pour adresser toutes

*Filipp. 1.*  
*15.16,*

ces actions exterieures de la vie, les paroles & les œuures, c'est que nous fassions le tout *au nom de nôtre Seigneur Iesus Christ*. La regle est brieue, & facile; mais d'un grand & presque, infini usage. Et comme avec vne petite équerre l'ouurier conduit & adresse vne infinité de lignes, & découure & corrige toutes celles, qui sont courbes: ainsi avec cette petite regle, que l'Apôtre nous met en main, il n'y a point d'action humaine, que nous ne puissions reconnoistre au vrai; sçauoir si elle est droite, ou oblique, bõne ou mauuaise, & si elle est conforme à la volonté de Dieu, ou si elle s'en éloigne. Et il n'y a pas vne partie de nôtre vie, que cette regle, si nous prenons le soin de les y aiuster, ne soit capable de cõduire & de former en perfection. Tout ainsi que le *nom de Dieu*, dans l'Escriture signifie quelques-fois cette parole Ebraïque, qui cõsiste en quatre lettres, & que nos Bibles ont traduite *l'Eternel*, que le Seigneur prit pour son nom, & pour son memorial, se distinguant par cette appellation d'avec tous les Dieux, à qui l'erreur des Nations donnoit faussement cette qualité, & les honneurs, qui lui appartiennent; ainsi pa-

Filipp. 2.  
19.

reillement le *nom de Iesus* se prend quelquesfois pour ce mot mesme de *Iesus*, qui est ( comme vous sçauiez ) le nom , qui luy fut donné par l'expres commandement de Dieu, Et ceux de la communion de Rome, semblent l'entendre ainsi dans le passage de S. Paul , qui dit qu'*au nom de Iesus tout genouil se ploie de ceux , qui sont és cieux, & en la terre, & dessous la terre*, se decourans la teste toutes les fois , qu'ils oyent prononcer le mot de *Iesus*: comme si l'Apôtre signifioit, que toutes creatures celestes, terriennes , & infernales feront la reuerence , quand on dira ces deux sillabes *Iesus* ; En quoi à la verité ils s'abusent grandement , le sens de ce passage estant tout autre. Ce n'est pas ainsi non plus que S. Paul prend le *nom de Iesus* en nôtre texte; comme s'il vouloit dire simplement, qu'en nos actions & en nos discours nous ne manquions pas de mesler tousiours le mot de *Iesus*, l'ayant sans cesse en la bouche, & ne faisans & ne disans iamais rien sans l'auoir prononcé. Ne croyons pas qu'une telle pensée soit tombée dans l'esprit de l'Apôtre. Ce n'est pas le mot, ni les lettres, ou les sillabes de ce nom, qu'il nous recommande. l'auoué  
que

que nous ne le sçaurions trop auoir en la bouche ; mais pourueu qu'il y coule du cœur ; & que ce soit vne religieuse & respectueuse pensée , qui nous le fasse nommer, & non vne vaine & puerile superstition ; comme s'il y auoit quelque secreta vertu attachée aux paroles. Il faut donc remarquer en second lieu , que comme *le nom de Dieu* se prend fort souuent dans l'Ecriture pour dire la puissance , l'autorité, la volonté , le respect, & la consideration de Dieu ; aussi fait semblablement *le nom de Iesus*. Ainsi dans Moïse le Seigneur predisant la venue du Messie ; *Et aduendra (dit-il) que quiconque n'é-* Dous. 12.  
*couterà mes paroles, qu'il aura dites en* 12.  
*mon nom, ie lui en demanderai conte; qu'il*  
*aura dites en mon nom* , c'est à dire par mon ordre, & par mon autorité , & pour s'acquiter de la charge que ie lui aurai commise. Et c'est ainsi que nous lisons souuent, que les *Profetes parloient au nom de Dieu* : c'est à dire par son expres commandement , estans enuoyez & depechez de sa part. Et il est dit d'Elie, qu'il maudit *au nom de l'Eternel* (c'est à dire en 2. Rois. 2.  
son autorité) *les enfans, qui l'iniurioient.* 24.  
Et cette faïsson de parler estoit si commu-

ne entre les Iuifs, que les sacrificateurs & anciens demandoient aux Apôtres dans le quatriesme chapitre de Actes, *au nom de qui ils auoient fait vn miracle ; pour dire en l'autorité & par l'ordre de qui ils l'auoient entrepris.* C'est là mesme encore, qu'il faut rapporter ce que chante le Psalmiste, *Nous nous vanterons au nom de l'Eternel nôtre Dieu; c'est à dire en son aide & en sa puissance ; & parlant à Dieu des Fideles, Ils s'egayeront (dit-il) en ton nom, c'est à dire en la confiance qu'ils ont en ta puissance & en ta bonté; & semblablement ce qu'il ajoûte que la corne de son Oint sera surhaussée en son nom ; c'est à dire par sa force & par la vertu & l'ordre de sa prouidence.* Ainsi Dauid, entrant au combat contre le Filistin, *Tu viens (dit-il) contre moi avec l'espée, la halebardes, & l'écu : mais moi ie viens contre toi au nom de l'Eternel des armées : lequel tu as deshonoré; au nom de l'Eternel, c'est à dire pour sa gloire, que tu as diffamée, & en l'assurance de sa protection, & de son secours; au mesme sens, que l'entend le Roi Afa dans vne semblable occasion,*

*Aide nous (dit-il) Eternel nôtre Dieu. Car nous nous sommes appuyez sur toi, & sommes*

mes venus en tō nom cōtre cette multitude  
 ci: c'est à dire pour ta querelle, & avec  
 confiance en toi. C'est donc aussi en la  
 mesme sorte, qu'il faut prédre cette fassō  
 de parler, *au nom de Christ*, qui se rencon-  
 tre souuent dans les liures du nouveau  
 Testament, comme en S. Matth. *profeti-* Matth. 7.  
*zer, & chasser les diables au nom du Sei-* 22.  
*gneur*, c'est à dire par son autorité & en  
 sa vertu; & *venir en son nom*; c'est à dire Ch. 24. 5.  
AE. 5 40.  
 s'auouër de lui, & se dire enuoyé par son 28.  
 ordre; *parler & enseigner au nom de Iesus* Matth. 18.  
*Christ*, & pareillement *estre assemblé en* 29.  
*son Nom*, c'est à dire pour sa cause, & en  
 son honneur, & avec confiance en lui.  
 C'est le sens, où l'Apôtre prend ces mots  
 dans nôtre texte; *Faites toutes choses au*  
*nom du Seigneur Iesus*. Il entend premie-  
 rement, que nous rapportions tout ce  
 que nous ferons à sa gloire, & prenions  
 son honneur pour la fin de toutes nos  
 actions; & secondement, que nous agis-  
 sions selon sa volonté & son ordre; &  
 enfin avec vne entiere confiance en lui;  
 sans rien presumer de nous mesmes, cō-  
 me si par nos propres forces nous estions  
 capables de faire chose aucune conside-  
 rable: n'attandans tout nôtre succès, que

de sa seule faueur & benediction. Telle est la regle que nous donne ici le S. Apôtre : par laquelle vous voyez premiere-ment qu'il bannit de nôtre vie toutes les œuures infructueuses de tenebres, c'est à dire toutes les actions du vice, contraires à la iustice, à la charité, & aux autres vertus Chrétiennes ; estant clair, que si nous ne faisons rien qu'au nom du Seigneur Jesus, nous ne ferons aucune de ces choses, qui sont toutes contraires à sa volonté, à ses commandemens, & à sa gloire. Secondement il perfectionne & anime par mesme moyen toutes celles de nos œuures, qui d'elles-mesmes, & en leur genre, sont bonnes & commandées de Dieu, les adressant par cette regle au vrai motif, d'où elles doiuent proceder, & à la vraye fin, où elles doiuent rendre, qui est sans doute le nom de Iesus Christ, & les repurgeât de tout ce que la vanité, ou l'amour de nous mesmes y peut mesler d'impureté & de vice. Le bien sera vraiment bien si nous le faisons au nom de Iesus Christ, c'est à dire pour l'amour de lui en sa seule consideration, sans y chercher, soit l'approbation & l'agrément, soit l'interest & le seruice d'aucun autre,

que

que de lui seul. Et enfin l'Apôtre par cette mesme regle sanctifie celles de nos paroles, & de nos actions, qui sont indifferentes de leur nature, les nettoyant par le nom du Seigneur, de l'ordure, & de l'abus, où le vice des hommes les trempe, & les éleuant à vn degré de bonté morale, qu'elles n'auoient pas d'elles-mesmes; tant qu'il les consacre au nom du Seigneur, & les fait seruir à la grace; au lieu que d'elles-mesmes elles n'estoient instituées, que pour les vsages de la nature. Par exemple, si vous obseruez cette regle de l'Apôtre en vôtre manger & en vôtre boire, actions comme chacun sçait indifferentes de leur nature: premièrement ce sacré nom du Seigneur Iesus en repurgera l'vsage, & des excés de l'intemperance & de l'yurognerie, & des vains & badins scrupules de la superstition; secondement les rapportant à l'honneur de Dieu, & les accompagnant de l'inuocation de sa grace, & de la reconnaissance de sa bonté, il les rendra bonnes, & saintes, & agreables à Dieu, indifferentes qu'elles estoient en elle-mesmes. Au reste ie confesse volontiers, qu'il ne faut pas prendre le precepte de l'Apô-

tre, comme si en chacun de nos actes, jusques à la moindre parole, que nous proferons, nous estions obligez à eleuer effectiuement nôtre pensée au nom de Iesus Christ, & à implorer expressement son secours par vne priere particuliere, & à regarder formellement à sa gloire. Il suffit que nous fassions tres-souuent & ordinairement cette application de nôtre esprit au nom, au commandement, à l'aide, & à la gloire du Seigneur en effet, & *actuellement* (comme l'on parle dans les écoles.) Mais bien est-il necessaire, que nous ayons l'habitude de cette sainte disposition tellement formée, & enracinée dans nos cœurs, que lors mesmes que le temps, ou le lieu, ou quelque autre necessité nous surprend, & ne nous donne pas le loisir de penser *actuellement* au nom du Seigneur auant, que d'agir, nôtre ame neantmoins s'y tourne, comme d'elle-mesme, s'y estant si fort habituée, que sans autre discours, ni consideration, elle satisfasse tousiours à ce deuoir au fonds; sans iamais rien faire, ni dire, qui ne tende à la gloire du Seigneur, & ne soit conforme à sa volonté, & compatible avec la resolution, que nous deuons

tous

tous auoir de nous appuyer sur Iesus Christ seul, & de ne rapporter aucune de nos actions à autre fin, qu'à son honneur. Mais ie viens à l'autre partie de nôtre texte, où l'Apôtre aioûte, que nous rendions graces par Iesus Christ à nôtre Dieu & Pere. Il donne aussi le mesme ordre aux Fideles d'Efese, presque en mesmes mots, *Rendans* (leur dit-il) *toujours graces* Efes. 5. 20. *pour toutes choses au nom de nôtre Seigneur Iesus Christ, à nôtre Dieu & Pere.* Ces paroles se peuuent prendre en deux façons; ou pour vn autre precepte à part, ajoûté au precedent; ou pour vne sienne partie, & dependance. En la premiere sorte c'est vn nouuel ordre, que nous donne l'Apôtre de remercier Dieu des biens, qu'il nous a faits en son Fils. En la seconde, c'est vne raison de ce qu'il vient de nous recommander, & le titre sous lequel nous deuous faire toutes choses au nom du Seigneur Iesus; assauoir pour rendre à Dieu le Pere par son Fils les graces, que nous lui deuons; en telle sorte que nôtre vie ne soit toute entiere, qu'vn hommage, & vn acte perpetuel de nôtre reconnoissance enuers Dieu par Iesus Christ son Fils nostre Seigneur.

Car il est indubitable, que le meilleur & le plus propre moyen de remercier Dieu le Pere de ces biens infinis, qu'il nous a si liberalement donnez par la communion de son Fils, est de composer tellement nôtre vie, que nous ne fassions & ne disions rien, qu'*au nom de son Fils*, c'est à dire (comme nous l'auons expliqué) selon sa volonté, & pour sa gloire. Et bien qu'il importe peu laquelle de ces deux expositions nous suiuiions, puis qu'au fonds la chose demeure tousjours mesme, il me semble neantmoins, que la derniere est la plus propre: parce qu'elles lie mieux, & plus clairement les paroles de l'Apôtre. *L'action de grace* est l'vn des plus necessaires, & des plus vniuersels deuoirs du Chrétien. Car si c'est vne ingratitude de jouir des bien-faits de quelcun sãs les ressentir, ni lui en sçauoir gré: où est le moment de nôtre vie, auquel nous ne soyons obligez de rendre ce deuoir à Dieu? Premièrement cet estre, & cette vie, ce corps, & cette ame & toutes les parties de nôtre nature, sont des presës de sa bonté, qui pour nous estre cõmuns avec les autres hommes ne sont pourtant pas à mépriser, mais se doiuent considerer comme des

des effets d'une bonté infinie. Puis après l'envoi de son Fils au monde, & la mort, qu'il y a soufferte pour nous par la volonté de son Père, à quels remerciemens ne nous obliget-elle point? Que dirai-je des biens infinis, qu'il nous a acquis, la remission de nos pechez, l'adoptiõ au nombre de ses enfans, la gloire & l'immortalité, que nous espérons? Ajoutez à cela sa continuelle providence, & sur son Eglise en general, & sur chacun de nous en particulier; cette faueur, qu'il nous fait, de nous supporter, quelques grandes que soient, non seulement nos infirmités, & imperfections, mais mesmes nos infidelitez & nos ingrattitudes; cette admirable constance de sa grace diuine, que nos indignitez ne peuuent vaincre ni rebuter; qui repoussée, ou mal receuë tant de fois, ne laisse pas de luire tousjours sur nous; reuenant tous les matins vers nous, & nous despeschant chaque iour quelque nouveau heraud pour nous solliciter à repentance; ce soleil, qui nous éclaire; cet air, dont il nous rafraeschit: tant de diuers fruits de la terre, dont il nous nourrit; la parole de son Euangile, dont il nous instruit; les sacremens, dont il nous repaist,

les voix de son Esprit, soit pour nous consoler, soit pour nous reſveillet en nos maux; les coups de sa discipline paternelle, qu'il nous administre si à propos, les temperant en telle sorte, qu'il est bien aisé à voir, que c'est pour nous amander, qu'il nous frappe; pour nous gagner, & non pour nous perdre. Et si nous aimons nos prochains, comme nous devons, quelle ample matiere d'action de graces nous fournit encore le traitement, que Dieu leur fait? le support qu'il donne aux vns, les attendât, & les conuiant à repentance? la grace qu'il fait aux autres, soit de les amener, soit de les conseruer à son Fils? les admirables dons qu'il depart aux vns? si richement & si sagement diuersifiez? & les beaux succez, dont, il fauorise l'emploi des autres? ne se treuuant personne dans l'Eglise, pour si denué & si peu cōsiderable, qu'il nous semble, à qui ce bon Maistren'ait baillé quelcun de ses talens? Quand nous aurions les langues, & les voix de tous les Anges des cieux, encore ne sçaurions nous assez dignement reconnoistre, ou remercier vne bonté si inestimable, & si infinie en toute sorte. Mais remarquez que c'est à nostre

Dieu

Dieu & Pere, que l'Apôtre veut, que nous rendions nos actions de graces. Car aussi est-il raisonnable, que la gloire lui en soit donnée, puis qu'il en est la premiere & souueraine source. Ce n'est pas que nous ne puissions aussi legitimement adresser nos remerciemens, aussi bien que nos prieres, au Fils, & au saint Esprit; selon les exemples, que les Apôtres mesmes nous en ont laissez en diuers lieux de l'Ecriture. Mais & en la creation, & dans le rétablissement du monde, le pere nous est toujours representé, comme le premier principe de l'action, le Fils & le saint Esprit agissans en suite; comme personnes, qui subsistent avec cet ordre, que le Pere est la premiere, le Fils la seconde, & le saint Esprit la troisieme; bien que hors cet ordre, & la distinction de leurs personnes, leur nature soit mesme en tout, & par tout, pour le regard & de l'essence, & des proprietéz ou attributs, & de toutes les operations essentielles. En fin l'Apôtre veut encore, que ce soit par Iesus Christ, que nous rendions graces à Dieu le Pere. Premierement par ce qu'il est comme le premier, & souuerain canal; par lequel toute cette bôté de Dieu s'est

répanduë sur nous. Car c'est lui seul, qui nous a acquis toutes les graces, dont iouit le genre humain; a raison de quoi il est appellé le *Soleil de iustice, la lumiere, & le Sauueur du monde*, le Prince & l'auteur de la vie, en qui habite corporellement toute la plénitude de la Deïté; Et secondement par ce que nos remercimens mesmes ne peuent estre agreables au Pere, ni venir en sa presence deuant le trône de sa grace, s'ils ne sont adressez & presentez par Iesus Christ nôtre vnique Mediateur, seul capable de parfumer & nos personnes, & nos petites obeïssances, de l'odeur necessaire à tout ce qui veut paroistre sans confusion deuant cette Maïesté supresme. C'est là, Freres bien-amez, ce que nous auions à vous dire pour l'exposition de cette parole de S. Paul. Reste maintenant le principal, que vous la grauiez bien profondement dans vos cœurs, & la preniez pour la regle de toute vôtre vie, l'appliquant à chacune de vos actions; & en tirant les salutaires vsages, pour lesquels ce grand Apôtre nous l'a baillée. Je vous en toucherai ici quelques-yns, suppliant le Seigneur, qu'il les benisse, à vostre edification, & remettant le

le

le reste à la meditation de vostre propre pieté. Remarquez y donc premierement pour l'affermissement de vostre foi, l'excellent enseignement, que l'Apôtre nous y donne de la diuinité du Seigneur Iesus. Car comme l'epistre aux Ebreux la conclut, de ce que le Pere le nomme *son Fils*, & le traite tout autrement, qu'il ne fait les Anges, les plus releuez de toutes les creatures; aussi pouuons nous raisonner en la mesme sorte sur ce passage de saint Paul, & dire, comme l'epistre aux Ebreux le dit des anges, Duquel des Profetes, ou des Martyrs, ou des Apôtres, ou de tous les Anges des cieux, a til iamais esté dit aux fideles, *Faites toutes choses en son Nom?* Certainement les fideles & dans le vieux & dans le nouveau testamēt ne croient, n'esperent, ne se réiouissent, ne parlent, & n'agissent, qu'au nom de Dieu; & il ne s'en treuve aucun dans les diuins liures, dont la pieté, & les exercices, qui en dependent, s'adressent à vne simple creature. Ici, comme vous voiez l'Apostre veut, que non seulement vne partie de nostre foi, mais que toute nostre vie, & toute nostre sanctification se rapporte au nom du Seigneur Iesus. Il faut donc con-

Ebr. 1. 5. 6.

clurre de necessité, qu'il est, non vne simple creature, mais vn vrai Dieu d'une bonté, puissance, & sagesse infinie, eternellement benit avec le Pere. Il n'est pas possible, qu'une moindre nature soit & l'appuy, & le fondement, & la dernière & souveraine fin de toutes les œuvres, & paroles de tous les fideles. Il faut ou effacer toutes les Escritures de Dieu, & en refaire de nouvelles, à la fâtaisie des heretiques, ou confesser, que ce Iesus est Dieu, à qui elles donnent vn *Nom*, capable d'estre & le principe, & la fin de toutes les parties de la vie de tout ce qu'il y a, & y aura iamais de fideles au monde; conformément à ce qu'elles disent elles mesmes ailleurs. qu'il est *le Pere d'eternité, le Prince de paix. nostre grand Dieu, & Sauueur, le salut & la joye de l'vniuers.* Iugez encore, Mes Freres, si ce n'est pas l'outrager, & reuestir les creatures d'une partie de cette sienne gloire, que de vouloir (comme font ceux de la communion de Rome) qu'une partie de la pieté, des bonnes œuvres, & de la foi mesme des fideles, soit *au nom des Saints & des Saintes,* qui quelque sublime & excellente dignité, que vous leur donniez, ne peuvent apres

tout

tout est mis hors du rang des creatures. Nous les oyons tous les iours reciter leurs Oraisons, dite leurs Chappelets, demander & donner l'aumône, l'un des plus precieux sacrifices de la religion des Chrétiens, faire les pelerinages de leur deuotion, bâtir leurs temples, consacrer leurs images, & leurs saints lieux, & leurs plus precieuses possessions, & en fin leurs personnes propres au nom de la sainte Vierge, de S. Pierre, de S. Denis, & d'une infinité d'autres creatures anciennes, & modernes. Aduersaires où treuvez vous l'institution de ces deuotions? En quel Profete, ou en quel Apôtre en auez vous le commandement? En quel Euangile, ou en quels Actes, & en quelles diuines histoires en auez vous remarqué les exemples? Que diroit S. Paul, s'il estoit au monde; de voir parmi ceux, qui font profession de le tenir pour l'un de leurs principaux Apôtres, vn si estrange oubli de sa discipline? Il ne nous recommande pas vn de ces noms, auxquels vous vous attachez; il ne nous parle, que de celui du Seigneur Iesus; c'est en celuy là seul, qu'il nous commande de faire, *tout ce que nous faisons, soit par*

*parole, ou par œuvres* : par ce qu'en effet , il n'y en a point d'autre sous le ciel, donné aux hommes , par lequel il nous faille estre sau-  
**Act. 4. 12.** *uez* : comme dit S. Pierre, celui-là meime, que vous pretendez estre le chef & le fondement de vos Papes. Certainement saint Paul a donné , & conserué cette gloire au seul nom de son Seigneur avec tant de zele & de ialousie , qu'ayant appris , que quelques-vns dans l'Eglise des Corinthiens lui ioignoient en quelque forte celui de ses seruiteurs , se disans les vns de Paul, les autres d'Apollos, les autres de Cephass , & les autres de Christ,  
**1. Cor. 1. 12.** *comme vous voyez qu'aujourd'huy entre nos aduersaires il y en a qui s'appellent d'Augustin, les autres de François, & les autres de Iesus ; ce saint homme s'en écrie, comme d'un sacrilege, & d'une entiere ruine de la religion ; Christ (dit-il) est il diuisé ? Paul a il esté crucifié pour vous ou avez-vous esté baptisez au nom de Paul ?* Prescriuant avec ces paroles , ou pour mieux dire avec ce coup de foudre , que les fideles ne doiuent, ni s'appeller , ni se signaler , ni se glorifier, ni parler , ni faire quoi que ce soit en la religion, en aucun autre nom, que de ce S. & misericordieux  
**Ibid. v. 13.**  
 Seigneur,

Seigneur, qui a esté crucifié pour eux. & au nom duquel seul ils ont esté battizez. Et mesme il remercie Dieu de ce qu'il auoit administré le batesme, à peu de <sup>*Ibid. vi*</sup> personnes au milieu d'eux; de peur que <sup>*14. 19.*</sup> quelcun n'en prist occasion de croire, ou de dire, qu'il l'eust battizé en son nom. Puis reprenant encore vn peu apres ce mesme discours, tant il l'auoit à cœur; *n'estes vous pas charnels, (dit-il à ces gens) quand vous dites l'un, pour moi, ie suis de Paul? & l'autre, pour moi, ie suis d' Apolos?* <sup>*1. Cor. 3. 9.*</sup> <sup>*5. 9.*</sup> *Qui est donc Paul, & qui est Apolos, sinon Ministres par lesquels vous auez creu, voire comme le Seigneur a donné à chacun? Vous estes le labourage, & l'edifice de Dieu. N'est-ce pas nous dire ouuertement, que nous ne deuons ni porter le nom d'autre, que de Dieu; ni agir aux choses de la pieté, en aucun nom, qu'en celui de Iesus-Christ? Auquel aussi il nous commande ici de faire, & de dire tout ce que nous ferons, soit par parole, soit par œuures? Mais apres auoir considéré ce que l'Apostre nous fournit ici cõtre l'erreur pour l'instruction de nôtre foi; remarquons maintenant, ce qu'il nous apprend pour la correction de nos mœurs; qui est son princi-*

pal usage, Il nous apprend, Mes Freres, que si nous voulons estre vraiment fideles & Chrétiens, comme nous en faisons profession, il nous faut auoir Iesus-Christ continuellement deuant les yeux: examiner, adresser & ajuster nos desseins, nos actions & nos paroles à son Nom: le prendre pour le Nort de nostre route: & en vn mot pour l'vnique reigle de toute nostre vie: Que iamais nous ne fassions chose aucune, petite, ni grande, autrement qu'en son Nom: que son nom soit le seul motif, qui nous fasse, & agir, & parler; & le seul but, où tendent, & nos actions, & nos paroles. Pensez ici d'abord ie vous prie, quelle doit estre nostre confusion. L'Apostre veut, que quelque chose que nous fassions, soit par œeure, soit par parole, *nous fassions le tout au nom du Seigneur Iesus.* Et la plus part de nous tout au contraire ne font presque rien en son nom. Le ciel & la terre sont tesmoins, que le nom de Iesus n'a nulle part, ni en nos actions, ni en nos paroles. Elles sont toutes cōsacrées à ses ennemis; elles nous sont inspirées par leur esprit & ne visent, qu'à leurs interests. Dites moi, auaticieux, est ce *au nom de Iesus-Christ,*

*Christ*, que vous trauallez nuit & iour à amasser de la bouë? Est ce lui, qui vous a appris ces noirs artifices, & ces adresses inhumaines; pour dépouïller l'orfe-  
 lin, & la veuve, afin de vous enrichir? Auez-vous bien eu la hardiesse d'inuo-  
 quer le nom de Iesus, pour éclairer, & conduire vos mains en la fraude, & pour benir vos violences? Est-ce pour auancer sa gloire, & pour mettre son nom en bonne odeur, que vous vous rendez fa-  
 meux entre les esclaves de Mammon? Ne dédaignant aucune partie de son ser-  
 uice, quelque desagreable qu'elle soit à Dieu, & aux hommes? Et vous, am-  
 bitieux; vous pouuez vous bien persua-  
 der, que ces vanitez, qui vous occupent, soient fort importantes à Iesus Christ? ou que ce soit *en son nom*, que vous y per-  
 dez vostre temps? Et vous, que la chair & ses plaisirs tiennent plongez dans ses ordures; en conscience est-ce au nom de Iesus-Christ, que vous trauallez? Est-ce ou pour sa gloire, ou selon sa volonté? I'en dis autant des vindicatifs & des yuro-  
 gnes, & de tous ceux, qui seruent quel-  
 qu'un des autres vices expressement con-  
 damnez & defendus par Iesus Christ.

Nul de tous ceux-là n agit en son nom, Chers Freres, renonceons y donc si nous voulõs estre Chrétiens. Ne faisons jamais d'entreprise, ne commenceons jamais d'actiõ, que nous n'ayons premierement considéré, si elle se peut faire au nom du Seigneur Iesus; c'est à dire si elle est telle, que nous puissions en bõne conscience implorer son aide, pour en venir à bout; & dont nous ne jugiõs, qu'elle soit propre à auãcer sa gloire, & cõforme, ou du moins non contraire, à sa volonté & à ses interests. Par là nous sommes obligez à bannir de nôtre vie, premierement toutes les actions des vices, dont nulle ne se peut faire au nom de Iesus Christ, puis qu'elles lui sont toutes desagreables. Et ceux, qui dans les desseins de telle nature ont l'impudence de lui demander son secours, (comme il s'en est treuvé, à qui la superstition à inspiré cette sote pensèe de pouuoir faire du mal pour vne bonne fin) ceux-là dis-ie offensent Iesus-Christ tres-outrageusement, le rendant coupable de leurs crimes, entant qu'en eux, & le convians à prendre part dans leurs vices. Mais cette regle de l'Apostre ne nous oblige pas seulement à fuir le mal,

mal , & à nous abstenir du peché. Elle veut encore, que nous ne fassions le bien, que pour l'amour de Iesus Christ , & en son nom ; qu'en nos aumônes , & en nos deuotions , & en tous les actes de nostre pieté & charité, nous ne cherchions, que sa gloire , l'obeïssance à sa volonté , & l'auancement de son regne , & non la loüange des hommes , ou l'interest de nos affaires. C'est prendre son nom en vain, que d'en vser autrement. C'est profaner les actions de la vertu en les employant au seruice de la chair & du sang : elles , qui de leur nature & selon l'intention de Dieu ne sont faites, que pour sa gloire , & pour le nom de son Fils. Enfin, cette maxime de l'Apôstre embrassant generalement toutes les choses , que fait le Chrétien , soit par parole, soit par œuure; il est euident, qu'il y doit aussi regler celles , qui de leur nature sont indifferentes, ne s'y portant iamais , que quand il les peut faire au nom de Iesus Christ. Car si leur nature est indifferente, leur vsage ne l'est pas, qui doit estre conduit par le bien , & le mal , qui en peut reüssir , pour ou contre la gloire du seigneur , & l'edification des hom-

mes, selon ce que dit l'Apôtre ailleurs; *Toutes choses me sont permises: mais toutes ne sont pas expedientes. Toutes choses me sôt permises: mais toutes n'edifient pas.* D'où vous voyez combien est vain le pretexte de ceux, qui excusét les excez de leurs habits, de leurs tables, & de leurs maisons par la liberté, qu'ils pretendent, que Dieu leur a laissée de se vestir, nourrir, & loger comme bon leur semble: allegans, qu'il ne leur a defendu ni le veloux, ni la panne, ni l'or, ni l'argent, ni les pierrieres, ni les tapisseries, ni aucune sorte de meubles: & qu'il n'a non plus exclus de leurs tables aucune sorte de viandes, ni de mets, pris avec action de graces. L'auouë qu'à parler en general l'usage de ces choses là est libre; toutes créées de Dieu pour l'homme. Mais cela n'empesche pas, que chacun de vous n'y doive obseruer de certaines regles: & celle-ci particulieremēt, si c'est chose, que vous puissiez faire au nom de Iesus Christ; si l'argent, que vous y perdez, ne seroit pas mieux employé au service de ses pources, ou de son sanctuaire; si ce que vous faites croire aux hommes, que vous estes ou glorieux, ou intéperant, ou voluptueux,

en vous habillant, ou vous logeant, ou vous traittant plus richement, & plus magnifiquement, qu'il n'est leant à vôtre condition; si cette opinion dis ie, que vous donnez de vous à vos prochains, ne les scandalize pas, & n'est pas prejudicia- ble au nom, & aux interets du Seigneur. De là mesme paroist encore combien sont inexcusables ceux, qui se marient avec des personnes de contraire religion. Je confesse, que le mariage est honora- ble, & qu'il n'est defendu à aucun de se marier. Mais cette action, aussi bien que toutes les autres du Chrésiẽ, doit *se faire au nom du Seigneur Iesus*; & d'autant plus encore, que plus elle est importante, & que plus les suites en sont longues pour toute nôtre vie. C'est pourquoy l'Apôtre modifie expressement la liberté, qu'il donne à la veuve fidele, par cette excep- tion; *Elle est (dit-il) en liberté de se rema-* <sup>1. Cor. 7. 9</sup> *rier à qui elle veut: seulement que ce soit en nostre Seigneur.* Or iugez si c'est *se marier au Seigneur*, en son nom, que de s'allier à vne personne étrangere de la commu- nion, qui vous sera vn piege pour vous en détourner; qui arrachera le nom de Iesus-Christ de vostre maison, & confa-

crera vôtre sang à l'erreur, & troublera les exercices de vôtre pieté: bien loïn de vous y estre en aide. Enfin cette parole de l'Apôstre nous montre aussi ce que nous devons estimer des danses, & des bals, & de telles autres vaines pompes du monde. Si vous pouuez dire avec verité, que *c'est au nom de Iesus Christ, que vous vous masquez, & dansez*: ie vous accorderai, qu'en cela vous ne manquez pas à vostre deuoir. Mais s'il est clair & reconnu, comme il est, que Iesus Christ n'a point de part en telles follies, que son Nom y est plûtoſt blaſemé, que glorifié: que son Esprit ne s'y treuve point, mais bien celui de Satan, & du monde: qu'il s'y donne bien du scandale, mais que l'on n'en reçoit point d'edification; confessez, que c'est vne chose contrainte à vôtre deuoir. N'ajoûtez point l'impudence au crime; auoüez, si vous estes Chrétien, que c'est violer l'ordre de l'Apôstre, que de participer à telles choses, qui ne se font, & ne se peuuent faire au nom de nôtre Seigneur Iesus Christ. Ie vous en auertis particulièrement, parce que nous entrons en la saison, où le monde a accouërumé de se licécier le plus à telles débauches. Chers

Freres,

Freres, ne vous laissez point seduire à les mauuais exemples. Que la coustume du siecle, & la complaisance des hommes ne vous fasse point oublier le respect, que vous deuez à la voix de l'Apôtre, & à la consolation de l'Eglise. Cherchez vos re-  
 joiissances dans le seruire du Seigneur, & dans l'exercice, & la meditation de sa  
 vie; & ayans tousiours deuant les yeux l'amour, qu'il vous porte, la mort, qu'il  
 a soufferte pour vous, & le ciel, où il vous appelle, aimez-le de tout vostre cœur,  
 & quelque chose, que vous fassiez, soit par œuure, soit par parole, faites le tout  
 au nom de ce doux, & misericordieux Seigneur, rendans graces par lui à nôtre  
 Dieu, & Pere, à sa gloire, & à l'edifica-  
 tion de vos prochains, & à vostre propre  
 salut. Amen.





# S E R M O N

QVARANTE-TROISIÈSME.

COL. III. VERS. XVIII. XIX.

*Verf. XVIII. Femmes, foyez fuyetes à vos propres maris, ainfi qu'il appartient felon le Seigneur.*

*XIX. Maris, aimez vos femmes, & ne vous enaigriffez point contre elles.*

**H** E R S Freres; Comme on peut confiderer l'homme en deux façons, ou à l'efgard de fa nature fimplement, entant qu'il eft vne creature raifonnable : ou à l'efgard de fa condition, ou du rang, qu'il tient dans la focieté humaine, c'eft à dire entant, qu'il eft ou maiftre, ou feruiteur, ou magiftrat, ou fuyet, ou quelque autre chofe femblable ; ainfi eft-il obligé felon ces deux diffe-

**Q**UARANTE-TROISIÈME. 401  
différentes raisons à deux diuerses sortes de devoirs; dont les premiers sont généraux, & communs vniuersellement à tous les hommes; les autres sont particuliers, & ne regardent, qu'un certain ordre de personnes seulement. Je mets dans le premier rang la piété enuers Dieu, l'honesteté, & la temperance, la justice & la charité, & autres semblables vertus, dont ni le sexe, l'aage, ni la condition ne dispense personne; parce que tout homme, quel qu'il soit d'ailleurs, étant vne creature raisonnable, est obligé par cela mesme d'exercer toutes ces vertus, qui sont la perfection & l'ornement conuenable à vne telle nature. Je conte entre les devoirs de la seconde sorte la seruitude, que les esclaves doiuent à leurs maistres, l'obeïssance des enfans à leurs peres, dependance des femmes à l'égard de leurs maris, & semblables, qui conuiennent, comme vous voyez, aux personnes de ces conditions-là seulement, & non à tous hommes généralement. De cette différence est née dans les écoles des Sages du monde, la distinction de la philosophie actiue: dont la premiere partie, que

l'on appelle *la Morale*, explique cette premiere sorte de devoirs cōmuns, & generaux; les autres traittent des secondes, *l'Economique*, reglant & formant toutes les differentes conditiōs qui font la famille, c'est à dire le mari, la femme, le pere, les enfans, le maistre, les seruiteurs: & *la Politique*, trauaillant à l'exposition des devoirs de tous les diuers ordres, qui composent vn Estat, le Prince & le sujet, le magistrat, & le citoyen, l'homme de robe longue, & l'homme d'épée, & semblables. Les Apostres du Seigneur dans ces écrits, qu'ils nous ont laissez, & où ils nous ont expliqué la diuine philosophie de leur Maistre, ont aussi suiui le mesme ordre: bien que leur difference soit tres grande pour le reste. Car ils nous proposent semblablement des devoirs generaux, qui obligent tous Chrétiens, de quelque qualité qu'ils soient, & en quelque lieu de la societé, ou domestique, ou ciuile, ou religieuse, qu'ils soient placez. Et bien que cette partie vne fois bien comprise ait vne grande, & presque suffisante lumiere pour adresser, & gouverner tout le reste; si est-ce qu'ils ne laissent pas encore apres ce

la

la de descendre aux deuoirs particuliers de chacune des conditions, où viuent les fideles dans la société humaine. C'est ce que l'Apostre saint Paul a pratiqué en cette epistre ; car apres nous auoir tous generalement formez à la pieté, sainteté, & charité, qui conuiennent à tous Chrétiens également ; comme vous l'auuez ouy dans les exercices precedens ; il s'adresse maintenāt en particulier à chacun de cestrois ordres, dont est cōposée la famille ; dont le premier est le mari, & la femme, le second le pere, & les enfans, le troisieme le maistre, & les serui- teurs : leur donnant à chacun vne belle leçon pour se conduire, en la condition, où Dieu les a appelez. Ailleurs il regle aussi les deuoirs des sujets à l'esgard des Puissances ciuiles, sous lesquelles ils vi- vent : des fideles à l'esgard de leurs Pa- steurs, & reciproquement des Pasteurs à l'esgard de leurs troupeaux : sans oublier les Diacres, l'autre partie du ministere Ecclesiastique : & cela non en vn seul lieu, mais en plusieurs. Sur quoi auant que de passer outre, ie vous prie de me permettre de faire d'entrée vne refle- xion generale sur cette maniere de trait-

ter des S. Apostres. D'où vient, qu'ayans esté si soigneux d'instruire, & d'adresser en particulier chacune de ces différentes conditions de personnes, qui estoient alors, & sont encore auiourd'huy en l'Eglise, ils n'ont iamais touché vn seul mot des devoirs de trois sortes de conditions, en quoy Rome fait auiourd'huy consister le principal, & quasi le tout de la republique Chrétienne, assavoir le Pape, les Sacrificateurs, & les Moines ? Les Apostres instruisent les moindres maistres, comment ils doiuent traiter leurs valets, & les plus simples Prestres, ou Euesques (c'est à dire, Pasteurs) comment ils doiuent paistre leurs troupeaux ; & ils ne parlent iamais au Pape de la maniere, dont il se doit conduire en ce grand gouvernement de toute la Chrétienté, qui lui a esté donné de Dieu, à ce que l'on dit. Les Apostres auertissent les esclaves les plus abiets, de la seruitude qu'ils doiuent à leurs maistres ; & chaque troupeau de la deference, & du respect, qu'il doit à ses Pasteurs. Iamais ils ne disent vne seule parole, ni aux simples fideles, ni à leurs conducteurs, de cette suiecttion infinie, qu'ils  
sont

font obligez de rendre au Pape, ni du baïser des pieds, ni de la soumission de la conscience, ni d'aucune autre chose semblable. Les Apostres informent exactement les Euesques, ou Pasteurs des devoirs de leurs charges; de prescher, d'exhorter, d'instruire, de veiller, de corriger, de censurer, d'exclurre les scandaleux de la communion. Iamais ils ne recommandent à aucuns Sacrificateurs d'offrir à Dieu vne hostie propitiatoire pour les pechez des viuans, & des morts; ni ne leur parlent des preparations, ceremonies, & fassons necessaires à cela, ni de purifier les consciences de ceux, qui auront à participer à ce sacrifice, par le moien de la confession auriculaire, ni des precautions, & subtilitez necessaires à la bien administrer. En fin les Apostres daignent bien prendre la pene d'entrer dans les familles, d'y regler les meurs des maris, & des femmes, des vierges, & des veuves, des peres, & des enfans, des maîtres, & des seruiteurs. Pourquoi ne disent-ils rien aux Moines? ni au Solitaires, comme aux Ermites, & Anacorettes, ni à ceux, qui viuent en compagnie en des maisons separées? Pourquoi n'in-

struisent-ils point quelque part les Gardiens, Abbez, Superieurs, & Generaux de ces Ordres? Pourquoi n'exhortent-ils point leurs inferieurs à leur rendre vne obeissance aveugle? Pourquoi ne disent-ils rien de leurs trois vœux? & des moiens de les bien obseruer? Et pourquoi ne donnent-ils aucune instruction aux filles Religieuses, qui imitant le zele des hommes s'enferment en des Couuens? Mais que dis-ic, qu'ils ne reglent nulle part les meurs, & les deuoirs particuliers de ces trois sortes de conditions? Il y a plus. C'est qu'ils n'en font nulle mention pour tout ni expressement, ni couuertement. Et si vous lisez les liures du nouueau testament, vous treuuez, qu'il n'y est non plus parlé du Pape, des Sacrificateurs, & des Moines de Rome, que des Bramenys des Indes, ou des Bonzes du Iappon, ou du Mufti des Musulmans. D'où vient vn si étrange silence? vn oubli si vniuersel? Est ce que la chose ne fust pas digne du soin, & de la plume des Apostres. Mais comment le peut on penser, veu que si vous en croyez ceux de Rome, c'est de ces trois ordres, que depend le Christianisme? Car pour le Pape, c'est le chef

chef de l'Eglise, qui exerce vn empire si  
 necessaire, que hors de sa communion il  
 n'y a point de salut. Et quant aux Sacri-  
 ficateurs, il n'y a qu'eux seuls, qui puri-  
 fient les ames des hommes, tant par l'ab-  
 solution, qu'ils donnent à ceux, qu'ils  
 confessent, que par la diuinité, qu'ils li-  
 urent à ceux, qu'ils communiét. Et pour  
 les Moines enfin, leur ordre est l'estat de  
 perfection; Ce sont les Anges de la ter-  
 re, la gloire & le rempart de l'Eglise, les  
 seuls patrons de la vraye pieté & sainteté  
 Euangelique: & c'est pourquoy ils appel-  
 lent leurs confrairies des *Religions*, & dé-  
 daignans leurs vieux noms de *Moines*, &  
 de *Moinesses*, ils se nomment *Religieux*, &  
*Religieuses*; comme si la pieté des autres  
 Chrétiens ne meritoit pas au prix de la  
 leur, d'estre appellée *Religion*. D'où vient  
 donc que les Apôtres ont ainsi oublié ces  
 trois sortes de gens, autant ou plus neces-  
 saires dans l'Eglise, que les quatre ele-  
 mens dans le monde? Chers Freres, vous  
 en voyez bien la raison; & si la passion  
 n'aueroit nos aduersaires, ils la ver-  
 roient aussi bien, que nous. Les Apostres  
 n'ont rien dit à ces trois sortes de gens;  
 parce qu'il n'y en auoit point de leur

remps entre les Chrétiens. S'il y eust eu alors vn Pape, & des Sacrificateurs en l'Eglise, les Apôtres sans doute leur eussent parlé de leur deuoir, aussi bien qu'aux Euesques, ou Prestres (c'est à dire aux Pasteurs.) Et s'il y eust eu des Moines, & des Religieuses, ils leur eussent parlé sans doute aussi-bien, qu'aux hommes & aux femmes, qui viuent dans le mariage. Puis qu'ils ne l'ont pas fait, tenons pour tout asseuré, que nulle de ces trois plantes n'a esté ni semée, ni plantée par Iesus Christ, ou par ses Apostres; qu'elles sont nées depuis eux, partie de l'imprudence, partie de la superstition, & de la malice des hommes, qui les ayans cultiuées, les ont peu à peu élouées à cette prodigieuse grandeur, où on les void depuis plusieurs siecles. Et ceci soit dit d'entrée sur l'occasion du soin, qu'ont eu les Apôtres en general de former, & regler les deuoirs de chacune des diuerses conditions de personnes, qui se treuent en l'Eglise. Quant au particulier de saint Paul en ce lieu, il y parle premierement aux maris, & aux femmes; puis aux peres, & aux enfans; & enfin aux maistres, & aux seruiteurs; suiuant en cela l'ordre naturel des

des choses mesmes. Car soit que vous regardiez leur indignité, l'vnion du mari, & de la femme est la plus excellente, & celle d'où dependent les autres; soit que vous ayez égard a leur origine, l'homme à esté mari, auant que d'estre pere, ni maistre; Dieu donna vne femme à Adam, auant que de lui donner des enfans, ou des seruiteurs. Et bien qu'en cette premiere vnion le mari tienne le premier lieu, neantmoins l'Apostre commence par la femme, & en vse de mesme dans les deux ordres suiuaus, instruisant les enfans auant les peres, & les seruiteurs deuant les maistres; soit par ce que la suiuetion, à laquelle sont obligées les femmes, les enfans, & les seruiteurs, est plus difficile & plus desagreable à nôtre nature, que n'est pas l'amour & la conduite des maris, des peres, & des maistres; soit parce que la suiuetion des vns est le fondement, d'où depend la bonne conduite des autres. Nous ne traiterons pour ce coup, que la leçon, qu'il donne aux femmes, & aux maris, contenuë dans le texte, que vous auez ouï, reseruaus celle des enfans & des peres, des maistres, & des seruiteurs à vne autre fois. La le-

çon des femmes est breue quant aux paroles, mais de grand poids, & de grande estenduë, quant au sens, *Femmes* ( leur dit l'Apostre ) *soyez suiuettes à vos propres maris; ainsi qu'il appartiët selõ le Seigneur.* En ces paroles il commande premiere- ment aux femmes mariées la suiuetion, qu'elles doiuent à leurs propres maris; & puis il leur propose la maniere de cette suiuetion. *ainsi qu'il appartient selon le Seigneur.* Quant à la suiuetion, c'est vn ordre, que Dieu a establi generalement dans toutes les choses, qui sont quelque corps, soit en la nature, soit en la societé ou Angelique, ou humaine, que les vns dependent des autres. Ainsi voyez vous que des plantes les autres parties dependent de la racine, & celles des animaux du cœur, & toutes de l'ame, qui les fait viure. Et entre les hommes, il n'y a point d'état où ne se treuve, & vn superieur, qui gouuerne, & des inferieurs, qui sont gouvernez. Dans la composition du monde mesme, entant que c'est vn tout, vous sçauiez, que les choses terriennes dependent du ciel; c'est lui, qui gouuerne tout le reste: & il n'y a point d'vnion, de corps, ni d'assemblage naturel en l'vniuers, dont toutes  
les

les parties soyent entierement egales. Dieu, dont la sagesse est infinie, l'a ainsi ordonné pour le bien des choses, mesmes les foibles, & imparfaites treuant leur perfection dans la conduite des plus parfaites, & les plus parfaites treuant leur commodité & leur dignité en la suiettion des moins parfaites. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre dans vn autre lieu, que Dieu <sup>I. Cor. 14.</sup> *n'est point vn Dieu de confusion, ou de des-* <sup>33.</sup> *ordre, mais de paix.* D'où s'ensuit, que c'est choquer la volonté, & troubler son ordre, que de resister à la suiettion, quand on y est appelé; & que c'est vne marque; non de courage, mais de folie, & de malignité, que de s'y opposer: comme l'experience a fait remarquer aux Payens mesmes, que les gens de bien sont aisez à gouverner, & que ceux qui souffrent le plus mal volontiers le superieur, sont tousiours ceux, qui valent le moins. Dieu donc selon cette disposition generale de sagesse ayant voulu, que dans le mariage l'homme fust le chef, c'est à bon droit, que l'Apostre exhorte les femmes mariées à *estre suietes.* Ce mot cōprend tout le deuoir de la condition, où Dieu les appelle: & c'est pourquoy le saint Es-

*Efes. 5. 22.*  
*Ti. 2. 3.*

*1. Pierr. 3.*  
*1.*

prit l'emploie presque tousiours dans ce  
suiet; comme en l'epistre aux Efesiens, où  
se rencontrent ces mesmes paroles, &  
dans l'epistre à Tite. *Qu'elles soyent sages*  
(dit-il) *pures, & bonnes, suiuettes à leurs pro-*  
*pres maris: & dans la premiere epistre de*  
*saint Pierre, Que les femmes (dit il) se ren-*  
*dent suiuettes à leurs propres maris.* Je sçai  
bien, que ce mot déplaist à nôtre nature,  
qui dans la corruption, que le peché y a  
apportée, hait toute suiuetiõ, iusques à la  
plus legitime. Et peut estre est-ce pour  
cela, que les Apostres l'ont si souuent re-  
commandée aux femmes Chrétiennes,  
afin de les instruire à combattre ce senti-  
ment de nostre nature déprauée, & à se  
soumettre à l'ordre de Dieu. Mais certai-  
nement, hors le mot, & les desordres, que  
nôtre peché seme par tout, il n'y a riẽ de  
rude en cette sujettion coniugale; il n'y a  
rien, qui ne soit & doux, & vtile, & auan-  
tageux, tant à la femme mesme, qu'à tou-  
te la famille. Car c'est vn erreur d'esti-  
mer, que toute suiuettion soit dure & fa-  
cheuse. Celle, que le corps doit à l'ame,  
& les membres au chef; celle que l'air &  
la terre rendent au ciel, n'a rien de con-  
traint, ni de honteux, Tant s'en faut, c'est  
en

en elle que consiste la gloire & du corps, & des membres, & des elemens. Entre les Anges mesmes, dont l'estre est plein de perfection, & de gloire, il ne laisse pas d'y auoir vne espece de suiecttion, qui cōsiste en la dependance des Anges inferieurs d'auec leurs chefs. Et dans le Paradis terrestre, si le peché ne nous en eust point bannis, parmi les delices & les perfectiōs de la felicité, la femme n'eust pas laissé d'estre suiette à son mari: signe euident, que cette suiecttion n'est incompatible, ni auec son bon-heur, ni auec sa gloire; & que tout ce qui s'y treuve maintenant d'amertume vient, non de la chose mesme, mais du peché, qui l'a alterée, aussi bien que toutes les autres parties de nôtre nature, & de nôtre vie. Car au fonds, qu'est ce que signifie cette suiecttion, si non vne iuste & raisonnable, douce & amiable dependance de la femme d'auec son mari, comme celle du corps d'auec son chef, ou d'auec son ame? La premiere partie de cette suiecttion, qui est comme la racine, ou la tige de toutes les autres, est le sentiment, & la disposition du cœur; quand la femme reconnoist en son ame, que le mari, que Dieu lui a donné, est son

chef, & comme dit le Sage *son conducteur*, qui dans l'ordre legitime de leur vie doit auoir le premier lieu: & qu'elle lui est inferieure: puis qu'elle est la femme quelque auantage. quelle ait d'ailleurs au dessus de lui, soit en biens, soit en noblesse, soit mesmes en prudence & en bonté d'esprit. Si elle à vne fois mis dans son cœur cette sainte, & respectueuse persuasion, elle ne treuera plus rien de rude, ni de difficile en toute cette suiettion, qu'elle doit à son mari. Ce seul sentiment suffit pour l'y former, & y ploier sans violence toutes les actions de sa vie. Et c'est à mon auis ce qu'entend l'Apostre, quand

*Ef. 5. 33.* il dit ailleurs, *que la femme reuere s<sup>on</sup> mari.* C'estoit le sentiment de Sara, que saint

*1. Pierr. 3.* Pierre propose aux femmes Chrétiennes pour patr<sup>on</sup> de leur deuoit. Elle appelloit

*6.* *Abrahã son Seigneur.* c<sup>om</sup>me cét Ap<sup>ô</sup>tre le remarque expressement, tesmoignant par ce respectueux langage en quelle estime elle auoit son mary, le tenant pour son superior, le guide, & le gouverneur de sa vie. Apres cette reuerence la suiettion de la femme comprend aussi la complaisance, qu'elle doit auoir pour son mary, se formant à son gré, & dé-

**Q**UARANTE-TROISIÈME. 415  
dépoüillant de son propre naturel tout  
ce qu'elle void, qui le choque, pour re-  
vestir ses affections, & ses meurs en tout  
ce que la pieté & l'honesteté lui permet-  
tent; & ployant & accommodant telle-  
ment ses inclinations, & ses humeurs à  
celles de son mary, qu'elle en soit com-  
me vn fidele miroüer, où il puisse voir  
son image. Vous me direz, que cela est  
difficile. Il l'est certainement; mais à  
celles, qui aiment, & respectent peu leurs  
maris; & encore plus à celles, qui ne les  
aiment point du tout. Celle, qui aime ar-  
demment son mary, qui le regarde com-  
me le chef, que Dieu lui a donné, com-  
me son bien, & son honneur, & sa gloire,  
s'acquitera aisément de ce deuoir; &  
mesmes elle s'y plaira; le naturel du vrai  
amour étant de transformer doucement,  
& sans aucune contrainte la personne,  
qui aime, en celle, qu'elle aime. Enfin cet-  
te suiecttion comprend en suite les soins,  
que la femme doit auoir & de la person-  
ne, & de la famille de son mari, que l'E-  
criture comprend tous en deux mots,  
quād elle la nomme vne aide, que Dieu  
lui a donnée semblable à lui, c'est à dire  
vn autre lui mesme. Qu'elle l'aime con-

stamment ; qu'elle lui soit en consolation dans l'aduersité, & en accroissement de joye dans la prosperité : &, comme dit le Sage, *qu'elle lui fasse bien tous les iours de sa vie* Qu'elle eleue ses enfans, les doux gages de leur amitié & de leur vnion, en l'honesteté, & les forme de bonne heure à lui donner du contentement : Qu'elle garde sa maison, comme S. Paul l'ordonne expressement ; qu'elle gouerne sa famille, & y tienne tout en bon ordre : & en fin qu'elle fasse état, que c'est là l'occupation, où Dieu l'appelle, d'employer tous ses soins, toutes ses penes, & ses veilles, au contentement, au bien, & à l'honneur de son mary, & que c'est en cela, que consiste sa propre gloire & felicité. Telle est la sujettion conjugale, que la femme doit à son mary. Mais l'Apostre pour la fonder & la regler, apres l'auoir recommandée aux femmes Chrétiennes, ajoûte ainsi *qu'il appartient selon le Seigneur.* l'ay dit qu'en ces mots il fonde premierement le deuoir de la sujettion, que la femme doit à son mary. Car en disant, *que cela est conuenable selon le Seigneur*, il nous montre, que la volonté de Dieu est, que cela se fasse, & que c'est son

son ordre, & institution? que la femme soit sujette au mari. Cela paroist premierement de ce que nous apprenons de Moÿse, que le Seigneur dit expressement à Eue, & en elle à toutes les femmes: *Tes desirs se rapporteront à ton mary, & il aura seigneurie sur toy.* L'ordre, qu'il suiuit en la creation, montre aussi euidemment, que c'estoit là son intention. Car il crea Adam le premier, & puis Eue en suite: signe euident, qu'Eue fut faite pour Adam, & non au contraire. Et c'est encore pour cela mesme, qu'il forma Eue de l'une des costes d'Adam: pour montrer, que la femme appartient à l'homme: que c'est vne chose sienne, comme faite & formée du sien: & sur laquelle il a droit. Saint paul l'a sagement remarqué; *Adam (dit-il) a esté formé le premier, & puis apres Eue.* Et ailleurs; *L'homme (dit-il) n'est point de la femme; mais la femme est de l'homme. Car aussi l'homme n'a pas esté créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.* La nature des deux sexes nous enseigne la mesme verité; aussi bien que l'ordre, & la maniere de leur creation. Car bien que l'un & l'autre soit au fonds vn mesme estre,

Gen. 3.16

1. Tim. 2

14

1. Cor. 11. 8

9

raisonnable, & capable d'immortalité; si est-ce qu'il est euident, que celui de la femme est plus foible, & moins actif, & moins propre au gouvernement. C'est ce qu'entend Saint Pierre, quand il

1. Peter. 3.

7.  
Aristote

en ses Po-  
lit. l. 1. c. 8.

nomme *un vaisseau infirme, ou fragile*. A quoi se rapporte aussi ce que le maistre des philosophes Payens a laissé par écrit, que la femme raisonne, & consulte & delibere; mais plus foiblement, & moins résolûment, que l'homme. D'où il conclut, que sa vertu, ou sa perfection est à seruir, & non à regir; c'est à dire à suivre plustost, qu'à guider; & à obeïr plustost, qu'à commander. Ce qui s'entend du general, & de l'ordinaire, naturelle, & legitime constitution de l'un & de l'autre sexe; étant clair d'ailleurs, qu'il se treuve certaines femmes, non seulement autant, mais mesme beaucoup plus raisonnables, plus viues, & plus actiues, que certains hommes. Par ces raisons, toutes les nations ont bien iugé ce que l'Ecriture nous enseigne formellement, que dans le mariage la femme doit estre suiette; ne s'en treuuant aucune de celles, qui ont receu l'institution du mariage, qui ne l'ait ainsi reglé. Saint

Paul

Paul aioute encore vne autre raison, tirée de la faute, que la femme a commise en prêtant l'oreille au serpent, & attirant en suite son mari à la desobeïssance: *Ce n'a point esté Adam (dit-il) qui a esté seduit: 1. Tim. 2. mais la femme ayant esté seduite a esté en transgression. 14.* Car puis, qu'ils se sont si mal treuvez l'un & l'autre de ce que le mari obeit à la femme, il est bien raisonnable, que la femme reprenne le premier ordre, & que sans plus s'émanciper, comme elle fit alors, elle obeisse, & s'assuietisse à celui, qu'elle entreprit si mal à propos de gouverner, à l'extresme malheur de l'un & de l'autre. Mais bien que tout cela soit vrai, & euident, i'estime neantmoins, que l'Apostre entend ici quelque chose de plus. Car quand il ordonne aux femmes de s'assuietir à leurs maris, *ainsi qu'il appartient au Seigneur,* par ce mot de *Seigneur*, il entend selon le stile ordinaire du nouveau Testament, non Dieu simplement, mais Iesus Christ; & leur represente l'honneur, qu'elles ont d'estre en la communion de ce souverain Seigneur, pour les porter à s'acquitter fidelement de leur deuoir. Car encore que ce soit vne chose de mauuaise

grace, & contraire aux loix de Dieu, & des hommes, que la femme vueille ou auoir la superiorité sur son mari, ou quoi que s'en soit, lui refuser cette legitime sujettion; si est-ce qu'il n'y a point d'Etat, ni de religion, où cela soit plus mal feant, & moins permis qu'en la discipline de Iesus-Christ: premierement parce qu'il a monrré & établi la dignité, & la sainteté, & l'vniion indissoluble du mariage, dont cette sujettion fait partie, beaucoup plus clairement, & plus excellemment, que n'auoit iamais fait aucun Legislatteur, non pas Moysse mesme. Secondement, d'autant qu'ayant formé beaucoup mieux & plus parfaitement, qu'aucun autre, & tous ses disciples en general à la paix, douceur, & humilité, & les femmes particulièrement à la pudeur, & à l'honesteté, & à la retenuë convenable à leur sexe: il est euident, que les femmes Chrétiennes sont beaucoup plus obligées à cette suiettion, qui est vne dependance de ces vertus-là, que toutes les autres personnes de leur sexe. De plus l'interest de leur religion requiert ce deuoir d'elles: quand bien la loi & la raison ne les assujetiroit pas: pour mon-

trer

Paul ajoûte encore vne autre raison, tirée de la faute, que la femme a commise en prêtant l'oreille au serpent, & attirant en suite son mari à la desobeïssance: *Ce n'a point esté Adam* (dit-il) *qui a esté seduit*: <sup>1. Tim. 2.</sup> *mais la femme ayant esté seduite a esté en* <sup>14.</sup> *transgression.* Car puis, qu'ils se sont si mal treuvez l'un & l'autre de ce que le mari obeît à la femme, il est bien raisonnable, que la femme reprenne le premier ordre, & que sans plus s'émanciper, comme elle fit alors, elle obeïsse, & s'assuietisse à celui, qu'elle entreprit si mal à propos de gouverner, à l'extresme malheur de l'un & de l'autre. Mais bien que tout cela soit vrai, & euident, i'estime neantmoins, que l'Apostre entend ici quelque chose de plus. Car quand il ordonne aux femmes de s'assuietir à leurs maris, *ainsi qu'il appartient au Seigneur*, par ce mot *de Seigneur*, il entend selon le stile ordinaire du nouveau Testament, non Dieu simplement, mais Iesus Christ; & leur represente l'honneur, qu'elles ont d'estre en la communion de ce souverain Seigneur, pour les porter à s'acquitter fidelement de leur deuoir. Car encore que ce soit vne chose de mauuaise

La discipline de ce Seigneur, & de la communion, qu'elles ont avec lui, les obligent si étroitement à ce devoir, que si elles y manquent, outre la faute & le desordre qu'elles font contre la Loi & l'institution de Dieu, & de la nature, elles offensent encore particulièrement le Seigneur Iesus, & outragent les mysteres de son Euangile, & scandalisent son peuple. Mais j'ay dit, que l'Apostre regle & limite aussi par ces paroles la suietion, que la femme doit à son mari. Car y aiôûtant ces mots *au Seigneur*, ou *selon le Seigneur*, il montre eüidemment, qu'elle ne s'étend qu'aux choses, où Iesus Christ n'est point offensé. Elle est suiette à son mari (ie l'auouë) mais pour les choses, où il n'est pas rebelle à Dieu. Elle lui doit plaire, mais à condition, qu'elle ne déplaïse pas à leur commun Seigneur. Elle lui doit son obeïssance, & son assistance, & son seruice dans l'aduersité, & dans toutes les penes du ménage: mais non dans le peché. La volonté de Iesus Christ est la vraye borne de sa suietion, & de sa complaisance. Elle doit la pousser iusques-là; mais elle ne peut passer plus outre sans se perdre. Quelque liaison,

liaison, que nous ayons avec la creature, elle laisse toujours les droits du Createur en leur entier: parce que c'est la premiere, & la plus anciene, & la plus étroite & necessaire de nos alliances. Et si le mari pretend d'obliger sa femme, ou le pere son enfant, ou le maistre son seruiteur, ou le Prince son suiet, à violer les commandemens de Dieu, c'est à dire ou à faire ce qu'il defend, ou à ne pas faire ce qu'il commande; en ce cas-là l'ame fidele se souviendra, qu'il faut plûtoſt obeir *Act. 5. 29.* à Dieu, qu'aux hommes: & que si nous aimons pere, mere, mari, ou femme, enfans, freres, & sœurs & mesme nôtre vie *Luc. 14. 26.* propre, plus que Iesus Christ, nous ne sommes pas dignes de lui, & ne pouons estre ses disciples. Mais apres auoir ouï la leçon, que l'Apôtre donne à la femme, écoutons maintenant celle qu'il donne au mari; *Mat. 10. 37.* *Mari,* dit-il,  *aimez vos femmes, & ne vous enaigrissez point contre-elles. Il leur commande de les aimer, & leur defend de s'aigrir contre-elles, & comprend tout leur deuoir en ces deux paroles. Ce deuoir n'est pas moins iuste; mais bien plus doux, & plus agreable, que celui, qu'il prescriuoit aux femmes. Et remar-*

quez ici, je vous prie, la prudence de l'Apôtre. Car ayant donné à la femme la suietion pour son partage, il sembloit que la suite requist, qu'à l'homme il donnast pour le sien, le commandement, & le gouvernement. Mais il ne le fait pas pourtant. Il a assez établi son autorité en lui assuiettissant la femme; & le plus souvent la force, & les autres avantages de son sexe ne lui en font, que trop prendre. C'est pourquoi au lieu de dire, *Maris gouvernez vos femmes, ou leur commandez*, ou d'vsfer de quelque autre mot semblable, signifiant quelque autorité, il leur dit, *Aimez vos femmes*; afin d'addoucir d'une part la suietion de la femme, & de temperer de l'autre l'autorité du mari. Femme, que vôtre suietion ne vous fasse point de peur. L'Apôtre ne vous soumet, qu'à vne personne qui vous aime. Mari, que vôtre autorité ne vous rende point insolent. Si l'Apôtre vous assuiettit vôtre femme, c'est seulement afin que vous l'aimiez. Ne tirez de la vanité ni l'un, ni l'autre des avantages, qu'il donne à chacun de vous. Si l'amour, que le mari doit à sa femme, la rend orgueilleuse; qu'elle se souuienne, qu'avecque tout cela elle est

est suiète à celui, qui l'aime. Et si l'autorité, que Dieu donne au mari, le flate; qu'il n'oublie pas, que la femme ne lui est soumise, qu'afin de l'obliger à l'aimer davantage. Au reste cette amour, que l'Apôtre veut, que les maris ayēt pour leurs femmes, est vne sainte & veritable affection; née en leurs cœurs, non simplement de cette agreable forme, & de cette grace, & douceur, qui fait naturellement aimer & rechercher ce sexe aux hommes, & qui quelque parfaite & charmante, qu'elle puisse estre, n'est après tout, qu'une fleur d'une tres-courte & tres-incertaine durée; mais principalement de la volonté de Dieu, qui les a coniointes avec eux; qui les leur a données pour compagnes de leurs bonnes, & mauuaises fortunes; pour des aides en toutes les parties de leur vie; pour perpetuer leur nom, & leur lignée; pour diminuer leurs ennuis, & pour augmenter leurs ioyes. Que cette perpetuelle, & indivisible vnion, qui les lie, & qui de deux personnes les a changées en vne seule chair, qui a meslé tous leurs interests ensemble, & qui dans leurs chers enfans a inseparablement allié & confondu leur

fang , & leur nature propre : que tout cela dis-ie allume dans l'ame des maris vne pure , & inuiolable amour enuers leurs femmes ; Que cette amour s'épande puis apres du cœur au dehors , se montrant & se iustificiant par des effets continuels , qui soyent vrayement dignes d'elle. Car *aimer* n'est pas vne peinture morte , ni vne fantaisie vaine , ni vne idole sans action & sans vie. C'est le plus vif & le plus actif de tous nos sentimens. C'est vne volonté , qui touche , & qui met en œuvre tout ce qui dépend de son pouuoir pour procurer du bien à la personne , qu'elle aime. Le premier effet de cette amour est de se plaire aupres de ce que l'on aime , & de n'en pouuoir longuement souffrir l'absence sans inquietude ; Le second de lui communiquer tout ce que l'on a de bien ; & le troisieme de le garantir & preseruer de toute incommodité , & fâcherie. C'est ainsi que l'Apostre veut que les maris aiment leurs femmes ; premierement qu'ils vivent ordinairement avec elles , autant que la necessité de leurs affaires le permet, ne treuuant nulle part ailleurs vn plus doux diuertissement,

ment, ni vne plus agreable compagnie. Puis apres, qu'ils leur fassent soigneusement part de ce que Dieu leur a donné de graces; & principalement en tout ce qui regarde le salut eternel de leurs ames, qui est le plus grand de tous les biens, pour les y adresser fidelement, tant par de bons & saints discours, que par des meurs pures, & honestes. C'est icy où ils doiuent exercer l'auantage, que l'Apôtre & la nature leur donnent, se montrans vrayement les chefs, & les guides de leurs femmes en ce qui est du seruice de Dieu, & de la sainteté de la vie: faisans prouision de toute la connoissance necessaire pour ce dessein, afin que si quelques fois elles les consultent dans leurs doutes, comme Saint Paul le I. Cor. 14. commande, ils ayent de quoi les instrui- 35. re; de peur qu'à faute de cela l'on ne puisse à bon droit dire d'eux, ce qu'un Pro- Habac. 2. fete disoit autresfois des idoles, que ce 18. sont des Docteurs, qui ne sont bons à enseigner autre chose, que vanité. Mais à ces soins de l'ame, le mari doit aussi aioûter ceux, qui regardent la vie presente, trauillant en sa vocation, & faisant part à sa femme de tout ce qu'il a,

ou gaigne de bien , autant qu'elle en a  
 beſoin, ſoit pour la neceſſité de ſa nour-  
 riture , & de ſon veſtement , ſoit pour  
 l'entretien de ſes enfans , & de ſa famille,  
 ſelon la bienſeance de ſa condition'. C'eſt  
 là ce qu'entend l'Apôtre , quand il com-  
 mande aux maris d'aimer leurs femmes.  
 Mais il leur defend en ſuite *de ſ'enaigrir  
 contr'elles* ; c'eſt à dire de leur eſtre fâ-  
 cheux ; voulant , que toute leur conuer-  
 ſation avec elles ſoit pleine de douceur &  
 d'amitié. Les Payens meſmes ont bien  
 reconnu la iuſtice de ce deuoir , comme  
 ce que nous liſons de qu'elqu'vne de  
 leurs deuotions en rend teſmoignage.  
 Car quand ils ſacrifioient à celle de leurs  
 idoles, qu'ils nommoient *Iunon nuptiale*,  
 parce qu'ils lui donnoient la ſurinten-  
 dance des nopces , ils auoient accôtu-  
 mé d'ôter le fiel à la victime , & de le  
 ietter arriere de l'autel ; ſignifiâns par là  
 (à ce que diſent les interpretes de leurs  
 ceremonies) qu'il ne doit point y auoir  
 de fiel , ni d'amertume dans le mariage.  
 L'Apôtre entend donc que le mari re-  
 purge premièrement ſon cœur de toute  
 cette aigreur & amertume ; qu'il n'y laiſ-  
 ſe iamais entrer ni haine , ni malueillan-  
 ce,

ce, ni colere, ni irritation, ni chagrin, ni dégoût contre vne personne, qu'il doit aimer, comme lui mesme. Il veut qu'en suite le mary nettoye de ce mesme venin toutes ses paroles, & ses actions. Car si celui qui se courrouce contre son prochain sans cause, & qui lui dit la moindre injure, merite la geenne, comme le prononce nôtre Seigneur; de quels enfers n'est point digne celui, qui outrage sa propre chair; celle, qu'il doit cherir, & affectionner, comme Iesus aime son Eglise? Mais si l'Apostre commande au Chrétien de n'vser d'aucune parole offensive, & injurieuse contre sa femme; il ne lui permet pas non plus de lui faire paroistre l'amertume de son esprit par vn fier; triste, & obstiné silence: qui n'est pas moins picquant, ni moins aigre à le bien prendre, que les plus outrageuses injures. Enfin l'Apostre par ce mot bannit encore, & à plus forte raison, de la conuersation conjugale, la cruauté, la rigueur, & la tyrannie de ces rudes, & barbares maris, qui traittent leurs femmes, comme des seruantes, leur ôtant toute la part, que leur donne les loix diuines, & humaines, dans le gouerne-

ment, & l'administration de la famille. Et le dernier point de cette inhumanité est, quand aux iniures & au mépris ils ajoûtent les coups, & les excez de main ; outrage, que les auteurs du droit Ciuil des Romains ont estimé si indigne de l'alliance coningale, qu'ils permettent à la femme ainsi excedée de rompre avec son mari, approuuans & autorizans son diuorce, si elle peut prouuer, qu'il l'a frappée.

Voila, chers Freres, ce que nous auions à vous dire pour l'exposition de ce texte. Il nous apprend à tous en general premierement, que toute sorte de gens peuuent, & doiuent ouïr, & lire les epistres de saint Paul, & par consequent toutes les Saintes Ecritures. Car pourquoy ce saint homme adresseroit-il ici sa parole aux femmes, & à leurs maris, aux enfans, & à leurs peres, aux seruiteurs, & à leurs maîtres, s'il n'auoit intention, que toutes ces personnes-là eussent la lecture de cette lettre? Fideles, ne craignez point de lire ce que l'Apôtre a daigné vous écrire. C'est en vain, que l'on vous defend ce qu'il veut, que vous lisiez. Nul ne peut mieux  
 scauoir

ſçauoir que lui, quel doit eſtre l'vſage des epiſtres, qu'il a écrites. Puis apres, il nous montre encore ici combien eſt iniuſte la témérité de ceux, qui ont ſi mal traité l'honneſteté du mariage, que de la ſorte, qu'ils en parlent, vous diriez, qu'ils le tiennent incompatible avec la pureté Chrétienne. Saint Paul maintient par tout l'honneur de ce ſaint ordre; & iamaïs ne le defend, ni ne le denigre. nulle part. Et comme les preceptes, qu'il dône aux maîtres, aux Paſſeurs, & autres, autorisent clairement le droit & la dignité de ces conditions-là; ainſi eſt eſtabli le mariage par la leçon, qu'il fait ici, & ſouvent, ailleurs, aux perſonnes mariées. Mais le Diable ſçachant bien, que cette ſainte inſtitution de Dieu eſt infiniment vtile aux hommes, & pour les preſeruer des tentations de l'incontinence, l'une des plus larges voyes de l'enfer; & pour addoucir la rudelle de leur nature par la tendreſſe des actions coniugales & paternelles, & pour diuerſes autres fins importantes, tant à la vie ciuile, qu'à la pieté meſme; l'ennemy diſ-je n'ignorant pas cela a ſubtilement fait gliffer ou la haine, ou le meſpris du mariage dans les

esprits du monde, sous diuers pre etextes apparens; tant qu'en fin les Chrétiens (qui le croiroit?) ont tenu, que s'en abstenir est vne sanctification, & l'ont defendu en suite aux Ministres de la Religion. Quant à nous, Freres bien-aimez, nous ne contrainsons personne de se marier. Si quelcun a receu de Dieu la grace de pouuoir viure purement hors de cét estat, qu'il s'en passe, si bon lui semble. Seulement disons nous deux choses: L'une, que l'usage en est libre à tous, n'y ayant nulle dignité, ni profession dans l'Eglise, à qui Dieu ne l'ait permis: L'autre, qu'à ceux, qui n'ont pas le don de continence, le mariage est non seulement permis, mais meisme necessaire, & que de quelque condition qu'ils soyent, bien loin d'offenser Dieu en se mariant, ils l'offensent bien fort en ne se mariant pas. A quoi nous ajoutons pour la fin vne serieuse exhortatiõ à tous ceux, qui sont en cét estat; d'y pratiquer soigneusement la leçon, que saint Paul leur a aujourd'huy donnée: aux femmes d'estre sujettes à leurs maris, ainsi qu'il appartient selon le Seigneur: aux maris, d'aimer leurs femmes & de ne point s'enaigrir contre elles.

elles. Plusieurs se plaignent d'avoir treuvé des espines dans cette condition, au lieu des roses, qu'ils y esperoient. Les hommes en accusent l'orgueil, la legereté, la vanité, la piaffe, la facheuse humeur, l'opiniastrété, & la langue de leurs femmes, & leur font diuers autres reproches tres-odieux. Les femmes au contraire imputent tout ce malheur aux maris : se plaignant les vnes de leur mépris, & de leur manque d'amitié ; les autres de leur chicheté enuers elles, & de leur profusion ailleurs : Quelques-vnes declament contre leur faineantize, & le peu de soin qu'ils ont de leur ménage : les autres contre leurs excez, & leurs yürogneries. Il y en a qui se fachent de leur parole, & d'autres, de leur silence, & en fin elles n'oublient pas vn de leur mauuais traitemens. Je sçai bien qu'à considerer la chose exactement, on treueroit bien du defaut de part, & d'autre, & que si on auoit sujet de reprendre les femmes, on n'en auroit pas moins de censurer les maris. Mais j'aime mieux laisser là tout ce facheux procez, & vous conjurer au nom de Dieu, bien-aimez Freres & Sœurs, que vous fassiez aussi le semblable ; & qu'é-

pargnans l'honneur les vns des autres, vous pensiez à ce que vous estes, & à l'union, où Dieu vous appelle : & que reconnoissant chacun de son costé le peu de deuoir, que vous y auez rendu ci-deuant, vous terminiez toutes vos plaintes par vn pardon reciproque : & oublians le passé, taschiez de vous procurer désormais l'vn à l'autre dans l'estat, où vous estes, la paix & le contentement, que vous n'y auez pas eu iusques-ici. Faites ce que l'Apostre vous dit; & vous y treuuez autant de douceur, que ci-deuant vous y auez goûté d'amertume. Car comme il n'y a rien de plus malheureux, qu'un mariage, où la femme n'a nul respect pour son mari, ni le mari nul amour pour la femme; aussi n'y a-il rien de plus heureux au monde, qu'un mariage, où la femme par vne humble & respectueuse soumission, & le mari par vne sincere & fidele amour vnissent leurs cœurs & leurs volontez dans vne sainte concorde. Et comme la premiere de ces deux conditions est vn enfer; aussi est cette seconde vn vray paradis. Enfin mes Freres, puis que Iesus Christ est l'époux de toutes les ames fideles, vous voyez quelle ser-

seruitude & soumission nous sommes obligez de luy rendre. Ce diuin époux vucille de ce palais nuptial, où il habite, nous faire sentir l'odeur de ses parfums mystiques, & former nos ames à toute l'obeissance, la fidelité, & la seruitude, que nous lui deuons, & nous gouverner par son Esprit, comme il nous a acquis par son sang; afin qu'apres auoir ici bas soupiré apres lui, nous en iouissions vn iour eternellement, selon ses promesses, & nos esperances. Amen.





## S E R M O N

QVARANTE-QVATRIESME.

COL. III. VERS. XX. XXI.

*Verf. XX. Enfans, obeïſſez à vos peres, & meres en toutes choſes. Car cela eſt plaiſant au Seigneur.*

*XXI. Peres, n'irritez point vos enfans, afin qu'ils ne perdent courage.*



**H** E R S Freres ; Entre tous les devoirs , par lesquels ſe conſerue la ſocieté des hommes, ceux des enfans enuers leurs peres & , des peres enuers leurs enfans , ſont ſans doute les premiers, & les plus neceſſaires. C'eſt d'eux que dependent en quelque faſſon tous les autres, & ils ſont dans la ſocieté humaine ce qu'eſt le fondement dans vn edifice. Le fondement demoli, tout le bâtiment ſ'en va par terre ; ainſi la ſujettion des enfans,

fans , & la superiorité des peres vne fois ôtée, ou ébranlée tire necessairement en ruine toutes les autres parties de la société. Car si vn homme n'a point de soin de ses enfans, ou s'il les gouerne mal ; comment traitera-t-il bien , & humainement des seruiteurs, ou des suiets, ou quelques autres personnes, que ce soit ? Et derechef si vn enfant secouë le ioug de son pere, & de sa mere ; comment portera-t-il celui d'un maistre , ou d'un Prince ? Il n'y a point d'apparence, que les vns, ou les autres ayans manqué à des deuoirs si doux, & si naturels , enuers des personnes , qui leur sont si étroitement coniointes, s'acquittent iamais bien d'aucun des autres, qu'ils doiuent aux personnes plus éloignées, & avec lesquelles ils ont beaucoup moins d'vnion. D'où paroist l'admirable sagesse de la diuine prouidence, qui pour nous former aux deuoirs de l'amitié, suietion, & obeïssance, necessaires dans la société, soit ciuile, soit Ecclesiastique, où nous auons à viure, nous met d'entrée dans le sein , & sous la conduite de nos peres & de nos meres ; afin que là, comme dans vne douce & agreable école, nous apprenions de bõne heure à ploier

nôtre esprit, à aimer, & à respecter les hommes; & qu'après ce premier apprentissage, nous treuuiuons moins rude en suite le joug des superieurs, sous lequel nous aurons à viure, soit dans l'état, soit dans l'Eglise. Car celui, qui aura esté bon enfant dans la famille, n'aura point de pene à estre bon sujet dans l'Etat; & semblablement celui, qui est bon pere, sera aussi facilement bon maistre, bon magistrat, & bon Pasteur, si Dieu l'appelle à quelcune de ces charges. C'est pourquoy saint Paul requiert entre les autres conditions de celui, qui doit estre Euesque, ou Pasteur, qu'il *conduise honestement sa propre maison, ayant ses enfans suiets en toute reuerence. Car (dit-il) si quelcun ne sçait conduire sa propre maison; comment pourra il gouverner l'Eglise de Dieu?* Ces reciproques deuoirs des peres, & des enfans estans donc d'une si grande importance pour toute la vie des hommes; c'est à bon droit, que nôtre Apostre prend le soïn de les regler dans le texte, que nous auons leu, incontinent apres auoir formé dans le precedent ceux du mari, & de la femme. Il parle premierement aux enfans, selon l'ordre general de commencer

1. Tim. 3.  
4. 5.

cer par les inferieurs, qu'il suit en toute cette partie de son institution, pour les raisons, que nous touchâmes dans nôtre derniere action; *Enfans (dit-il) obeïſſez à vos peres, & meres en toutes choses. Car cela est plaiſant au Seigneur.* Puis il ordonne auſſi aux peres ce qui est de leur deuoir en ces mots; *Peres, n'irritez point vos enfans, afin qu'ils ne perdent courage.* Ce ſont les deux points, que nous traitterons en cette action, s'il plaiſt au Seigneur: Premièrement le deuoir des enfans: Et ſecondement celui des peres. Sur le premier, nous auons à conſiderer l'ordonnance de l'Apôtre, cõtenuë en ces mots, *Enfans, obeïſſez à vos peres & meres en toutes choses: & puis la raiſon de ce commandement, que l'Apôtre aioûte en diſant, car cela est plaiſant au Seigneur.* Quant à l'ordonnance, il l'addreſſe aux enfans: ayant ici employé dans l'original vn terme, qui ſignifie toute perſonne en-<sup>tenue</sup>gendrée d'vn autre, ſon fruit, & ſa production; & qui comprend par conſequent tous enfans, quel qu'en ſoit le ſexe, c'eſt à dire, fils & filles, & quel qu'en ſoit le degré, c'eſt à dire, les petis fils à l'égard de leurs ayeuls, auſſi bien que les fils à l'é-

gard de leurs peres. Car le mot *d'enfans*, selon le sens & l'autorité, tant de l'Écriture, que des Jurisconsultes, contient les vns & les autres. Que tous ceux donc à qui ce nom appartient, fassent estat, que c'est à eux, que s'adresse cette ordonnâce de l'Apostre. Que les filles ne m'alleguent point la foiblesse de leur sexe: ni les fils la force & l'excellence du leur, pour se dispenser de l'obeïssance. Les vns, & les autres la doiuent, puis que la difference de leurs sexes n'empesche pas, qu'ils ne soient également enfans. Tant s'en faut; la foiblesse des filles accroist leur obligation, puis qu'elle leur rend la conduite de ceux, qui les ont mises au monde, d'autant plus necessaire, que plus elles sont infirmes en elles mesmes. Et plus la force des garçons les rend propres à servir leurs peres, & leurs meres, d'autant plus leur doiuent ils d'obeïssance. Ne me dites point, que le corps, ou (comme on parle) la fortune vous a affranchis de cette suiecttion. Quelque aage, que vous ayez, & quelque grade, ou honneur, que vous possediez, il n'empesche pas, que vous ne soyez les *enfans* de vos peres, & de vos meres; de sorte, que

que puis que c'est à ce nom , que l'Apôtre attache l'obligation , que vous auez de leur obeïr ; il est euident , qu'il n'y a ni vieillesse , ni magistrature , qui vous en puisse , ou doïue dispenser . L'Escriture nous en propose vn bel exēple en Iosef , qui bien qu'il fust homme fait , & pere de famille , & grand Seigneur en Egipte , où il estoit la seconde personne d'état , tout cela neantmoins ne lui fit point oublier , qu'il estoit enfant de Iacob ; Et quand il le sceut au païs , il alla aussi-tost au deuant de lui . Sa dignité ne l'empeschapoint de rendre cet honneur à son pere . Il abbaissa sa pourpre deuant lui : *Gen. 46.* & nonobstant l'extresme inegalité de <sup>29.</sup> leurs conditions dans le monde , le respecta tousiours comme son pere . Mais voyons , quel est le deuoir , que l'Apôtre cōmande ici aux enfans ; *Obeïsses ( dit-il ) à vos peres & meres en toutes choses .* La Loi de Dieu vse du mot d'honorer , *Honore ton pere & ta mere .* Mais le tout reuient à vn . Car il est certain , que sous cet honneur , que le Legislatteur ordōne , est aussi comprise la legitime obeïssance ; & que pareillement sous l'obeïssance , que S. Paul commande , est aussi sousentendu & pre-

supposé le respect, qui en est l'une des principales sources. Seulement faut-il remarquer, qu'il a peut-estre choisi le mot *d'obeir*, pour nous montrer plus efficacement, quel est l'honneur, que nous devons à nos peres, & à nos meres? que ce n'est pas un vain respect, qui ne consiste qu'en mines, & en ceremonies; mais une reuerence vraie, & réelle, accompagnée d'obeissance, pour faire promptement, & alaigrement ce qu'ils nous ordonnent, pour apprendre ce qu'ils nous enseignent, corriger ce qu'ils ne treuuent pas bon, & nous abstenir de ce qu'ils nous defendent. Et par là est condannée l'hipocrisie de ceux, qui rendent bien à leurs peres & meres assez de respects & de ciuilité, quant aux paroles & aux gestes; mais au fonds ne se donnent nulle pené de rien faire de ce qu'ils desirent d'eux; cômme ce moqueur de la parabole Evangelique, qui ayant promis à son pere d'aller traouiller dans sa vigne, n'y alla point pourtant. Mais l'Apôtre pour couper au deuant des vains pretextes, que l'impiceté inspire aux méchans naturels, ordonne aux enfans, non simplement *d'obeir à leurs peres & à leurs meres*, mais de leur obeir

Matth. 21.  
30.

QV A R A N T E - Q V A T R I E S M E. 443  
obeir *en toutes choses*, étendant leur autorité à l'infini, sans resserrer dans aucunes bornes le pouuoir, que Dieu & la nature leur ont donné, de commander aux personnes, qu'ils ont mise au monde. Quoi donc? (me direz-vous) Et-il bien vrai, que les peres & les meres ayent vne si vaste, & si immense autorité? & que leurs enfans, que Dieu a créez raisonnables, soient nonobstant cet auantage, obligez d'obeir à tous leurs commandemens, quelque rudes qu'ils soient, & contraires à la lumiere de leur iugement? Chers Freres, si vous cōsiderez la chose en elle-mesme selõ sa propre nature, & les termes de la premiere institution, il est tres-vrai, que l'autorité des peres est si grande, qu'en effet les enfans sont obligez à leur obir generalement & sans exception en toutes les choses, qu'ils leur commandent. Et cela ne choque point l'auantage de la raison, dont Dieu a honoré les enfans Car si les choses estoient demeurées dās leur ordre legitime, les peres ne commanderoient rien à leurs enfans, qui fust contraire à la droite raison. Maintenant j'auouë, que le peché a troublé cet ordre; & qu'il arriue souuent, que ceux qui sont

peres, commendent des choses iniustes à leurs enfans. Mais aussi ne peut-on nier, qu'en ce cas ils dechésent de la qualité de peres, & deuiennent tirans. Car le nom de *pere* enfermant en soi vne vraie amour enuers son enfant, desireuse de son bien, & tres-esloignée de tout ce qui est contraire à son bon-heur; il est euidēt, que c'est renōcer à cette qualité. que de le vouloir obliger à des choses mauuaises, & incompatibles avec les devoirs d'vne creature raisonnable. C'est donc cet abus, & cette corruption de nôtre nature arriüée par le peché, qui a borné la puissance paternelle, laquelle d'elle mesme demeurant dans son droit vsage, étoit absoluë. C'est ce qui a obligé les loix diuines & humaines à y ajoüter certaines exceptions iustes & raisonnables; que l'Apôtre dans vn autre lieu, où il traite le mesme sujet, a toutes comprises en vn mot: *Enfans* (dit-il) *obeissez à vos peres, & meres au Seigneur*; c'est à dire, autant que vous le pouuez faire sans des-obeir au souuerain Seigneur d'eux & de vous; autant que leurs commandemens ne choquēt point les ordres de Dieu. Et les paroles, qu'il ajoüte en ce lieu mesme,

nous

J  
Esf. 6.1.

**Q**UARANTE-QUATRIÈME. 445  
 nous conduisent là de nécessité ; *obeïſſez*  
*leur* (dit-il) *en toutes choſes, car cela eſt plai-*  
*ſant au Seigneur* ; addition , qui reſtreint  
 euidentement l'obeïſſance des enfans à ce  
 qui eſt agreable à Dieu ; de ſorte que ſ'il  
 arriue au pere de commander ce qui dé-  
 plaît à Dieu, l'enſât eſt obligé par toute  
 ſortes de droits d'auoir plus d'égard à la  
 volonté de Dieu, qu'à celle de l'homme ;  
 cette maxime demeurant ferme & iné-  
 branlable, que quoi que nous deuions à  
 vne puiffance inferieure & ſubalterne,  
 les droits de la ſuperieure , & ſouueraine  
 doiuent toujours demeurer en leur en-  
 tier. Car puis que c'eſt Dieu, qui a don-  
 né au pere meſme tout ce qu'il a d'auto-  
 rité ; il eſt clair , qu'il n'en a point contre  
 Dieu : & que comme l'enfant doit lui  
 obeïr : auſſi doit il lui meſme obeïr à  
 Dieu. Quand il ne le fait pas , & que par  
 vne felonnie inſupportable il ſecouë le  
 joug de ce Pere celeſte, à qui , & lui , &  
 nous, devons infinimēt plus d'obeïſſan-  
 ce , qu'à tous les hommes enſemble :  
 il eſt iuſte de lui refuſer l'obeïſſan-  
 ce, qu'il ne rend pas à Dieu : il eſt iuſte,  
 que de deux commandemens cōtraires,  
 l'vn de Dieu, & l'autre de l'homme, nous  
 préférions le diuin à l'humain, comme ſi

vn pere commandoit à son fils d'estre idolatre, ou de tuër, ou de haïr son prochain ; ou lui defendoit d'embrasser le vrai seruire de Dieu, ou de faire profession de l'Euangile de son Christ: en ces cas-là & autres semblables, la rebellion seroit legitime, & l'obeïssance criminelle. Et c'est-là proprement, que se rapporte cette parole du Seigneur, *Si quelcun vient vers moi, & ne haït son pere, & sa mere, & femme, & enfans, & freres, & sœurs, & encore mesme son ame: c'est à dire* (comme l'explique vn autre Euangeliste,) *s'il aime ces personnes-là plus que moi, il n'est pas digne de moi, il ne peut estre mon disciple.* Hors cette iuste & raisonnable exception, les enfans doiuent à leurs peres en toutes choses l'obeïssance, que leur ordonne ici l'Apôtre. Et premierement en celles, qui d'elles mesmes sont bonnes, & saintes & conformes à la volonté diuine. Outre que la loi de Dieu nous y oblige tous, le commandement du pere y oblige encore de nouueau ses enfans; & s'ils y manquent, outre le crime, qu'ils commettent contre Dieu, ils en commettēt encore vn autre contre l'autorité paternelle, qui leur sera reproché, & puni à part, cōme vn peché

Lcu. 14.

26.

Matth. 10.

37.

different, & digne de la peine particuliere. Secondement l'enfant doit encore obeïssance dans les choses moyennes, & indifferêtes; (c'est à dire qui ne sont moralement ni bonnes, ni mauuaises) dont l'étréduë est tres-grâde. Si elles sont libres de leur nature, elles ne le sont plus à vn enfant apres l'ordre de sô pere. Son commandement les tire de l'indifference, où elles étoient, & les rend necessaires à son égard. Et ici, il ne faut point se flater. Le souhaite, & cela est de leur deuoir, (comme nous l'orrons ci-apres) que les peres ne commandent rien, que d'humain, & d'équitable. Mais s'ils s'oublient, & passent ces bornes: quelque rudes, & fâcheux, que soient leurs commandemens, il y faut obeir, s'ils ne contiennent rien d'impie, ni de contraire à la loy diuine: selon l'ordre exprez, que S. Pierre donne aux seruiteurs, *d'estre suiets à leurs maistres, non seulement aux bons, & equitables, mais aussi aux fâcheux.* La raison des enfans à l'égard de leurs peres est mesme en cét endroit, que celle des seruiteurs à l'égard de leurs maistres. Voila quelle est, Freres bien-aimez, la iuste étréduë de toutes les choses, où

*I. Pierre?*  
*2. 18.*

l'Apostre veut, que *les enfans obeïssent à leurs peres, & à leurs meres.* D'où paroist combien est inique, & dangereuse; & contraire à la parole de Dieu la doctrine de ceux de Rome, qui affranchissent tous les enfans des Chrétiens de cette autorité & puissance paternelle, les filles dès l'aage de douze ans, & les fils à quatorze, leur donnans liberté dès cet aage si tendre de sortir de leur maison malgré eux, & de se retirer de dessous leur obeïssance dans les Cloistres de leurs Monasteres: où ils ont établi vn asile assuré & vne inuiolable sauuegarde à la rebellion des enfans contre les peres, & les meres. Là sous ombre d'une fausse deuotion, ils entretiennent les enfans dans la faineantize: & fomentent leur impieté, les dispensans tyranniquement de l'obeïssance, & des justes soulagemens, qu'ils doiuent selon toutes les loix de Dieu & des hommes, aux sacrées personnes de ceux, qui les ont mis au monde. Le Pere leur demande les assistances, & les consolations, qu'il s'en étoit promis. Il leur montre ses cheveux gris, & ses membres tremblans de vieillesse. Il les conjure par la vie, qu'il leur  
a don-

à donnée, & par les soins, qu'il a pris de les élever. Il les somme de lui rendre les justes loyers de ses peines; & de ne point mépriser les larmes, & les paroles d'une personne, à qui ils sont obligés de la vie. La mère toute dolente leur présente les mamelles, qui les ont nourris, & leur remet devant les yeux toutes les douceurs de son affection, & tous les liens de la nature. Et tous deux ensemble les ajournent devant Dieu, pour se voir condamner par son redoutable tribunal à s'acquitter de l'honneur, qu'ils leur doivent. Que disent là dessus nos adversaires? Ils disent, que les enfans doivent regarder & leur pères, & leurs mères, sans émotion; que ni leurs voix, ni leurs larmes ne les doivent point toucher; & que s'ils ne peuvent entrer dans le monastère autrement, qu'en foulant leur corps aux pieds, ils ne doivent point avoir d'horreur d'une action si dénaturée: & que dans une telle occasion c'est estre pieux que d'estre cruel & insensible. Ils disent, que le vœu de la monastère a rompu tous les liens de la sujétion filiale; & que l'enfant qui l'a fait, ne doit plus rien ni à père, ni à mère: qu'il est

mort pour eux, & qu'ils n'ont plus de droit sur lui; non plus, que s'il estoit hors du monde. O injuste, & cruelle, & dénaturée doctrine! Comment pourroient ces Messieurs choquer plus quertemēt le saint Apostre? Cēt Apostre dit, *Enfans, obeissez à vos peres, & meres en toutes choses; car c'la est agreable au Seigneur.* Et ces Messieurs disent; Enfans, ne leur obeissez par en toutes choses. S'ils vous defendent d'estre moines, moquez vous de leur ordre. S'ils vous commandent de demeurer chez eux, sortez en malgré eux. Car vous feriez chose defagreable au Seigneur de ne pas leur desobeir. Et qu'ils ne nous alleguent point ici, qu'ils sont en aage de puberté. S'ils cessent d'estre enfans pour auoir douze, ou quatorze ans, j'auouërai, qu'ils ne sont plus sujets à leurs peres. Que s'ils confessent, qu'il n'y a point d'aage, qui leur ôte cette qualité, il faut auouër; qu'il n'y en a point non plus, qui les dispense d'obeir, puis que l'Apostre le commande à tous ceux qui sont enfans. Ils s'excusent sur la deuotion. Cela seroit bon, si le pere appelloit son enfant à l'impieté; ou s'il lui commandoit de renier Iesus Chrift,

ou

ou de seruir les idoles: Mais ce pere, & cette mere, qui veulent auoir leur enfant chez eux, sont Chrétiens aussi bien, que les moines; & leur maison fait partie de celle de Iesus-Christ, aussi bien que le cloistre, où on le retient. L'obeissance, qu'ils lui demandent, est vn deuoir commandé par la loi diuine, bien loin d'y estre contraire. Ie ne presse point pour cette heure, que les vœux, dont on pretend le lier, sont contraires à la parole de Dieu; comme notamment celui de la mendicité; qu'ils sont temeraires, comme celui de ne se marier jamais; qu'ils sont outrageux au Seigneur, comme celui de l'obeissance au eugle, & absoluë; qu'ils promettent à vn homme mortel. Ie veux, qu'ils soient permis. Certes au moins, ne sont-ils pas necessaires: & eux mesmes, quelque grands admirateurs; qu'ils en soient, confessent (comme ie croi) que l'on peut seruir Dieu, & paruenir en son royaume, hors du monastere: & que ni la gueuserie, ni le celibat, ni le froc, ne sont pas des choses absolûmēt necessaires au salut. Il n'y a point ni de lieu, où l'on ne puisse seruir Iesus-Christ en esprit, & en verité: ni d'habit,

avec lequel la pieté ne soit compatible. Or l'enfant, comme nous l'auons montré, doit obeir à son pere en tout ce que Dieu n'a point defendu. Puis qu'il n'a pas defendu de viure hors des maisons, & de l'habit de Benoisst, de François, de Loyola, & de tels autres instituteurs de la vie monastique: tout enfant est necessairement obligé à n'y point entrer, quand son pere le lui defend. Mais (direz vous) s'il a fait vœu d'y entrer? S'il l'a fait, il a mal fait, contre le deuoir de la pieté, & de la charité; & de tels vœux, si c'est erreur de les faire, s'est auement & endurcissement de les tenir. Le premier, & le plus inuiolable de nos vœux, est celui, qui nous attache à l'obeissance de Dieu, & apres lui, à celle de nos peres & de nos meres. S'il nous est arriué par imprudence, ou autrement, de nous attacher ailleurs, il en faut rompre le lien au plustost, & faire scrupule, & conscience, non de le rompre, mais de l'observer. Outre la raison, qui y est toute euidente, & la confession de tous les sages, qui tiennent que les vœux faits contre les bonnes meurs, n'obligent point: la parole de Dieu le decide expressement ainsi:

*Quand*

*Quand une femme (dit-elle) aura voué un* Nomb. 30.  
*vœu au Seigneur, & se sera obligée expresse-* 4, 6.  
*ment en sa jeunesse, étant encore en la mai-*  
*son de son pere: si son pere la desavoué au*  
*jour, qu'il l'aura entendu, pas un de tous ses*  
*vœux, ni de toutes ses obligations, esquelles*  
*elle se sera obligée sur son ame, ne sera va-*  
*lable. Là vous voyez, que des vœux, bien*  
*que d'ailleurs bons & legitimes, n'obli-*  
*gent pas neantmoins s'ils sont faits par*  
*des enfans de famille sans l'aveu de*  
*leurs peres. Et cela se conclut encore en*  
*plus fort termes de ce que le Legisla-* Là mesme  
*teur ajoute, que les vœux d'une femme* v. 7. 2. 9.  
*épousée, desavouée de son mari, sont*  
*nuls; étant evident, que l'autorité du pe-*  
*re sur son enfant est beaucoup plus gran-*  
*de, & plus étroite, que celle d'un mari sur*  
*sa femme. Et c'est ici, qu'il faut rappor-*  
*ter la censure que nostre Seigneur Iesus*  
*Christ fait aux Farisiens, qui sous om-*  
*bre de la religion des vœux annulloient*  
*aussi l'honneur des enfans envers leurs*  
*peres, si expressement commandé en la*  
*loi; Dieu (dit-il) a commandé, disant, Ha-* Mat. 15.  
*nore ton pere & ta mere. Item, Qui maudi-* 4. 5. 6.  
*ra pere ou mere, meurt de mort. Mais vous*  
*dites, Quiconque aura dit à son pere, ou à sa*

*mere*, *Tout ce dont tu pourrois profiter de moi, est don, ou corban, encore qu'il n'honore pas son pere, ou sa mere, sera hors de coulpe: & ainsi vous avez annullé le commandement de Dieu par vôtre tradition.* Pour bien entendre ces paroles de nôtre Seigneur, & la tradition des Farisiens, qu'il combat; il faut sçauoir, que les Rabbins des Iuifs, comme nous l'apprenons par leurs propres liures, faisoient & font encore vn tres-grand état des vœux, & tenoient, que la religion est absolument inuiolable; & de plus qu'ils mettoient au rang des vœux, non seulement ceux, qui étoient legitimes & conceus d'une façon solennelle, dans toute l'étendue de leurs termes, comme quand on disoit, *Je fais vœu à Dieu de ne point guster de vin, ni de ceruoise durant l'espace de quarante iours*; & autres semblables: mais aussi toutes autres paroles, de quelque forme qu'elles fussent conceuës, & prononcées, soit de propos deliberé ou en colere, ou autrement, par lesquelles on deuoit quoi que ce fust, soit expressement, soit couuertement: comme par exemple, si vn homme dans l'emotion d'une colere, ou dans le trouble d'une querelle

querelle contre son prochain , venoit à dire par dépit ( comme cela arriue souuent ) *Que puisse-je mourir, si i'amaïs ie te vends aucun service*: les Rabbins prenoiēt cela pour vn vrai vœu ; & estimoient vn tel homme obligé en conscience à ne rendre iamais aucun service à la personne contre qui il auoit pronôcé telles paroles. Or parce que le *corban*, c'est à dire les dons sacrez , qui se faisoient au Temple, étoient la chose , qu'ils estimoient la plus inuiolable , & où il n'étoit pas permis à aucun particulier de toucher sur pene de la vie, pour employer les offrandes, qui y étoient gardées , à aucun' vsage profane : de là vient , que pour signifier , que l'vsage d'vne chose étoit entierement interdit à quelcun , ils disoient, qu'elle lui étoit *corban*, c'est à dire , qu'il ne lui étoit pas permis d'en vser , non plus que des dons sacrez , qui s'appelloient ainsi en leur langage. Quand donc il étoit arriué à vn fils, picqué ou indigné contre son pere , de lui dire , *Tout ce, dont vous pourriez profiter de moi, est don ou corban*; c'est à dire, *iamais vous n'amañderez rien de moi : ou iamais vous ne tirez service , ni profit de moi* : non plus

que du *Corban* ; les Farisiens, & les autres Rabbins , tenoient , qu'un tel homme estoit obligé par ce sien vœu à ne plus rendre de service à son Pere : & le iugeoient innocent, & sans coulpe, quand il ne lui en rendoit aucun , quelque pressante, que peut estre la necessité du Pere ; allegans , que la religion du vœu estoit au dessus de l'obligation naturelle des enfans enuers leurs peres, & leurs meres : ce qui estoit veritablement *annuller la loi de Dieu par leur tradition* : comme nôtre Seigneur leur en fait reproche. Iugez, si ceux de Rome ne font pas la mesme chose : dispensans semblablement les enfans de l'obeissance deuë aux peres, & aux meres , sous ombres de leurs vœux monastiques : & si par consequent nous n'auons pas toutes les raisons du monde de leur appliquer ce que le Seigneur dit des Farisiens , qu'*ils annullent le commandement de Dieu par leur tradition* ? L'aïssons donc là , puis que le Seigneur nous l'ordonne ainsi, toutes les inuentions humaines ; & nous tenons simplement , & de bonne foi à la volonté de nostre souverain Maistre, comme il nous l'a declarée en sa parole. Aussi voiez vous en ce lieu,

que

**QV ARANTE-QV ATRIESME. 457**  
que c'est la seule raison , que l'Apostre  
met en auant pour obliger les enfans à  
ce deuoir. Il eust peu leur alleguer la iu-  
stice de la chose mesme ; estant euident,  
que nous deuons respect & obeissance à  
ceux, qui nous ont donné & la vie , & la  
nourriture, & sinon tout, au moins la plus  
grande part de ce que nous auons, & sça-  
uons de bien , & d'honneur. Il eust peu  
mettre la nature en auant , qui a graué  
cette loi dans le cœur des animaux mes-  
mes: que nous voions , sur tout durant le  
temps de leur enfance, s'assuiettir à ceux,  
qui les ont engendrez. Il eust peu se pre-  
ualoir de la coûtume de toutes les natiōs  
iusques au moins ciuilizées , qui ont au-  
torizé par leur vsage , & quelques-vns  
mesmes par leurs loix , la veneration des  
peres & des meres, comme de personnes  
sacrées; & remarquer ( ce qui en effet est  
bien notable ) que les Payens Grecs , &  
Romains faisoient vn si grand estat de ce  
deuoir , qu'ils lui donnoient vn mesme  
nom , qu'à la crainte & au seruire de  
Dieu, appellent *pieux*, non seulement les  
personnes deuotes, & religieuses, mais  
aussi ceux , qui estoient soigneux d'ho-  
norer & de seruir leurs peres , & leurs

*Valere  
Maxime.*

meres: d'où vient, qu'ils tenoient, que les  
 excez commis contre les peres, & les  
 meres doiuent estre punis de mesmes  
 supplices, que ceux qui violēt l'honneur  
 de la diuinité: L'Apôstre pouuoit mettre  
 toutes ces choses, & diuerses autres en  
 auant. Mais il ne le fait pas. Il n'allegue  
 que la feule volonté de Dieu, comme la  
 meilleure & la plus forte, & la plus con-  
 siderable de toutes les raisons; *Enfans,*  
*obeissez à vos peres, & à vos meres en*  
*toutes choses.* Pourquoi? *Parce* (dit-il)  
*que cela est agreable au Seigneur.* Si vous  
 estes Chrétien, ceci suffit pour vous per-  
 suader de rendre à vôtre pere & à vôtre  
 mere, l'obeissance, qu'ordonne l'Apôtre.  
 Car comment pouuez-vous negliger ce  
 qui est agreable au Seigneur, duquel de-  
 pend tout vôtre salut? qui vous a esté si  
 bon, que de vous racheter de la perdi-  
 tion eternelle par la mort de son Fils  
 vnique, & de vous donner en lui son  
 Esprit, & la paix, & l'asseurée esperance  
 de l'eternité? Que ce deuoit des enfans  
 enuers leurs peres, lui soit agreable, ou-  
 tre que l'Apôtre (dont l'autorité est ir-  
 refragable) le dit ici formellement, le  
 Seigneur l'a témoigné lui-mesme en di-  
 uerses

uerfes faſſons. Premièrement par ſon  
 commandemēt, graué de ſa propre main  
 à la teſte de la ſeconde table de la loi,  
*Honore ton pere, & ta mere*: Secondement  
 par la promeſſe, qu'il y aiouſte *de prolonger vos iours ſur la terre*, ſi vous eſtes ſoi-  
 gneux de vous acquitter de ce deuoir: en  
 troiſieſme lieu par les penes, dont il me-  
 nace les enfans deſobeiſſans à leurs pe-  
 res, ou à leurs meres, ordonnant dans les  
 loix politiques d'Iſraël, qu'ils fuſſent pu-  
 bliquement aſſommez à coups de pierre  
 par tous les gens de la ville de leur de-  
 meure; & ailleurs, que l'on fiſt mourir ir-  
 remiſſiblement celui, qui auroit maudit  
 ſon pere, ou ſa mere; & ailleurs il pronon-  
 ce par la bouche du ſage Salomon, que *la  
 lampe d'un tel homme ſera eſteinte dans  
 les tenebres les plus noires: & que les cor-  
 beaux des torrens creueront, & les petits de  
 l'aigle mangeront l'œil qui ſe moque du  
 pere, & qui mépriſe l'enſeignement de la  
 mere*. En fin ce que le Seigneur s'appelle  
 lui meſme *nôtre pere*, & nous honore du  
 nom de *ſes enfans*, pour nous obliger à  
 le ſeruir; montre aſſez, quelle eſt &  
 bien ſainte & inuiolable l'obeiſſance,  
 que les enfans doiuent à leurs peres.

Deuter, 21.18.

Exod. 21. 17. & Leuitiq. 20.

Prou. 20. 20. & 30. 17.

*Mal. i. 6. Si ie suis pere ( dit-il ) où est l'honneur , qui m'appartient ? Il n'est pas iusques aux Payens, qui n'ayent reconnu , que ce deuoit est tres-agreable à la diuinité : tesmoin ce qu'aucuns de leurs Poëtes promettent hardiment vne longue , & heu- reuse vie à ceux, qui auront honoré leurs peres , & leurs meres , & rendu à leur vieillesse les legitimes soins, qui leur sont deus Mais il est temps de venir à l'autre point, où l'Apôtre apres auoir ainsi rangé les enfans à leur deuoit, se tourne aux peres , & les auertit d'vser moderement de la puissance, qu'il leur a donnée, & en telle sorte , que leur conduite ne tende , qu'au bien de leurs enfans , & à leur propre contentement. Peres ( dit-il ) n'irritez point vos enfans, afin qu'ils ne perdent courage. Cette irritation, qu'il leur defend, est vn mauuais effet, que produit dans les cœurs des enfans l'abus de l'autorité paternelle: quand les peres excedent en rigueur, & les traittent trop rudement : ce qui arriue en beaucoup de sortes. Premie- rement quand ils leur refusent les choses iustes, & necessaires à vn entretien , & à vne nourriture conuenable à la condi- tion, où ils sont nais. L'Apôstre a iugé ce peché*

**Q**UARANTE-QUATRIÈSME. 461  
 peché si énorme, qu'il ne feint point de  
 dire, que celui, qui le commet, a renié la <sup>1. Tim. 5.</sup>  
 foi & est pire qu'un infidèle. <sup>8.</sup> Seconde-  
 ment les peres irritent leurs enfans,  
 quand ils leur font des commandemens  
 iniques, & inhumains, comme quand  
 Saül vouloit à toute force obliger Iona- <sup>1. Sam. 20. 30.</sup>  
 tan son fils, à hayr, & à persecuter David,  
 personne tres-vertueuse, & tres-inno-  
 cente; d'où s'ensuiuit, que ce genereux  
 fils, tres-indigne d'un si méchant pere,  
 s'aigrit, & s'embrasa de dépit & de cole-  
 re. Si la fille d'Herodias eust eu quelque  
 étincelle de ce bon naturel, elle se fust  
 semblablement offensée de ce cruel,  
 & barbare commandement, que lui fit  
 sa mere, de demander au Roi Herode  
 la teste de Iean Baptiste dans vn plat. <sup>Mat. 14.</sup>  
 C'est aussi irriter son enfant, que de le <sup>8.</sup>  
 contraindre de faire des choses basses,  
 & seruiles, & qui sont au dessous de  
 sa naissance, sans aucune necessité.  
 Je mets encore dans ce rang ceux, qui  
 sans suiet disent des paroles outrageuses  
 à leurs enfans, soit que la colere les leur  
 inspire, soit qu'une mauuaise accoustu-  
 mance ait formé leur langue à ce stile  
 venimeux. Car nous en voions, qui ne

ſçauoient parler à leurs enfans, ni les  
 reprendre, ni meſme les appeler à eux,  
 autrement: déchargeant à toute heure  
 ſur eux vue greſſe de maudiſſons, & d'in-  
 iures. C'eſt vn maniere d'agir baſſe, &  
 vilaine au poſſible, & tres-indigne de  
 toute perſonne honeſte, & bien née, &  
 ſur tout d'un Chrétien, dont la bouche  
 doit eſtre vne ſource de benediſtion,  
 d'où il ne ſorte rien, que de ſaint, & de  
 graue, & propre à edification. Mais en-  
 core n'iy a-t-il perſonne, avec qui vn hōme  
 ſage doiué moins traiter de cette ſorte,  
 qu'avec ſon enfant: que cette indiſcretiō  
 choque, & rebute infiniment, pour peu  
 qu'il ait de cœur & de pudeur. C'eſt avec  
 ce ſel noir, & piquant, que Saül affaiſon-  
 noit les remonſtrances, qu'il faisoit à ſon  
 Ionatan, *Fils de la méchante rebelle* (lui  
 i. Sam. 20. dit-il) *ne ſçai-je pas bien, que tu es choiſi le*  
 10. *ſils d'Iſaï à ta honte, & à la honte de la ver-*  
*gogne de ta mere?* Sont-ce là les paroles  
 d'un pere? & non plûtoſt d'un ennemi,  
 & encore d'un ennemi barbare, qui n'a  
 ni honneur, ni ciuilité? Auſſi eſtoit-ce  
 la colere, qui parloit, & non la raiſon. Et  
 il ſe laiffa tellement emporter à la furie  
 de ſa paſſion, qu'après cette tempeſte de  
 rude

rudes paroles il ne manqua pas de lancer  
 la foudre , auanceant ( comme le racon-  
 te l'Ecriture) vne halebarde pour le frap- Là mes-  
 per. C'est le dernier point des excez, me, vers.  
 qu'entend ici l'Apôtre par cette *irritation*, 30.33.  
 qu'il defend aux peres, quãd ils châtient  
 leurs enfans ou sans suiuet , ou sans mesu-  
 re , & au delà de ce qu'ils ont merité. Car  
 si la iustice nous oblige à conseruer nô-  
 tre esprit libre & rassis dans les punitions  
 des personnes, & les plus estrangeres , &  
 les plus criminelles, pour proportionner  
 exactement la pene à leurs fautes , com-  
 me le Seigneur le commande expresse- Deut. 25.  
 ment aux iuges de son peuple ; combien 2.3.  
 plus vn pere, dont le nom mesme ne res-  
 pire, que benignité & douceur , doit-il  
 garder la mesme moderation , quand il  
 est question de châtier son enfant ? Dieu  
 nous en donne l'exemple dans le traite-  
 ment , qu'il fait à ses enfans , les châtient  
 à la verité , mais ( comme il dit lui-mes-  
 me ) *avec vne verge d'homme , & avec des* 2. Sam: 73  
*coups de fils d'homme*: c'est à dire modere- 14.  
 ment , & avec vne verge humaine , tem-  
 perée de douceur , & de benignité. L'A-  
 pôtre pour détourner les peres de cette  
 faute, leur propose le mal , qui en arriue,

*N'irritez point vos enfans* (dit-il) *afin qu'ils ne perdent courage.* Car il n'y a rien, qui abbate dauantage le cœur d'un enfant, sur tout s'il est bien nai, que cette rigueur & rudesse d'un pere. Premièrement cela l'attriste, quand il ne voit dans le visage, & dans les actions de la personne du monde, à qui par raison il deuroit estre le plus cher, que de la colere, & de l'auerfion. Souuent ce déplaisir le jette en des langueurs, & en des maladies mortelles: qui font regretter & maudire aux peres, mais trop tard & inutilement, leur malheureuse & imprudente severité. Puis après cette sorte de conduite rend les enfans timides, leur oste tout courage de rien entreprendre de bon, & d'honeste, & étouffe en eux tout ce qu'ils auoient de feu & de vivacité. Car se voyans toujours rebutez par leurs propres peres, que peuent-ils esperer d'ailleurs? Les autres, ce qui est bien pire s'endurcissent par ce moyen, & perdent avec le sentiment & le naturel, la pudeur & la honte, & tombent enfin peu à peu dans vne impieté desesperée, ne tenans plus aucun conte ni de Dieu, ni des hommes; qui est le dernier & le plus horrible point du

vice.

uice. Confiderez si la crainte d'un si grand malheur n'oblige pas tous les peres, qui ont quelque reste, ie ne dirai pas de pieté, mais seulement de iugement & de bon sens, à se bien donner garde d'*irriter leurs enfans*. Fideles, faites ie vous prie vostre profit de cette instruction de l'Apôstre. Enfans, à qui il adresse premieremēt son discours, rendez à vos peres & à vos meres en toutes choses l'obeissance, qu'il vous commande. Souueniez-vous de la vie, qu'ils vous ont donnée; des penes, qu'ils ont prises pour vous la conseruer; des soins, qu'ils ont eus de l'orner & de l'enrichir, soit des connoissances necessaires, soit des commoditez requises pour la passer heureusement; des craintes, & des alarmes, où ils ont esté, & où ils sont encore à toute heure pour vous; de leur patience à supporter les foiblesses de vostre enfance, & les extrauagances de votre ieunesse; de tendresses, & de la constiuce de l'amour, qu'ils vous portent, si grande & si ardente, que vous estes le principal obiet de leurs desirs, qu'ils preferent vostre contentement au leur propre, & ne trauaillent que pour vous, & vous ont nuit & iour dans leur

pensée ; des vœux , dont ils vous accompagnent par tout , ne demandans rien à Dieu plus instamment , que vostre avancement , & vostre bon-heur , & vous regardans , comme le principal fond de leurs esperances , & de leur joye. N'ayez pas l'ame si dénaturée , que de ne point ressentir toutes ces étroites obligations , que vous avez à les aimer , servir , & honorer. Payez leur amour , de vos respects , & leurs penes , de vos obeïssances ; & ne soyez pas si mal-heureux , que de leur rendre de l'ennui & de l'affliction pour tant de biens , que vous avez receus d'eux ; ni si méconnoissans , que de frustrer de leur succès les legitimes esperāces , qu'ils ont cōceuës de vous. Certainement vous leur devez cette obeïssance , quand bien nulle autre cōsideration ne vous y obligeroit , que la leur. Mais il y a plus. L'Apôstre vous assure , qu'en rendāt vos devoirs à des hommes , vous plairez à Dieu , le Pere des esprits , & le Seigneur de tout le monde. *Cela ( dit-il ) lui est agreable.* Il vous l'alloüera pour vne partie de la pieté , que vous lui devez , & se chargera des services , que vous rendrez à ceux , qu'il vous a donnez pour les auteurs de vostre

vie.

QV A R A N T E - Q V A T R I E S M E. 467  
vie. C'est la meilleure & la plus agreable  
deuotion, que vous lui puissiez preséter.  
Miserable superstition, qui vas chercher  
dans les cloistres des exercices agreables  
à Dieu! Il n'estoit pas besoin pour cela,  
de sortir de la maison paternelle. Tu  
auois assez chez toi de quoi plaire au Sei-  
gneur. Quant aux exercices particuliers,  
où s'occupent les Moines dans leurs cloi-  
stres, nous ne sçauõs s'ils sont agreables à  
Dieu, qui ne les a iamais cõmandez. Mais  
pour les seruices que nos peres & nos me-  
res nous demandét pour leur cõsolation,  
& pour le soulagement de leur vie, nous  
ne pouuons douter, qu'ils ne lui soient  
tres agreables, puis qu'il les commande,  
& que son Apõtre nous en assure ici ex-  
pressément. Cõsiderez ie vous prie l'im-  
prudence de ces gens. Ils disent, qu'ils  
veulét plaire à Dieu, & que tout leur but  
est de le contenter. Et cependant pour y  
paruenir, ils renoncent à l'obeissance de  
leurs peres, & de leurs meres, qui lui est  
*agreable*; & vont s'assuiettir aux fantaisies,  
& aux regles bourruës de certains hom-  
mes, dont ils n'ont, & ne peuuent auoir  
aucune assurance, qu'elles plaisent à  
Dieu. N'est ce pas là quitter le certain

pour l'incertain ? & faite le rebours de ce que l'on pretend , & s'éloigner de ce que l'on cherche , & se jeter dans ce que l'on fuit ? Mais vous Fideles ; mieux instruits par la parole du Seigneur , cherchez de lui plaire en faisant ce qu'il ordonne , & employant à servir vos peres & vos meres , & à leur obeir, le temps & le trauail , que la superstition perd en ses penibles , mais vains & inutiles exercices. C'est le vrai moyen d'estre agreables à Dieu , & de vous assurer la courõne de sa benediction, qu'il a promise aux enfans, qui s'aquitteront bien de ce devoir. Quant à vous, peres & meres fideles, la nature mesme, & l'interest de vôtre propre bon-heur vous pousse si violemment à aimer & à bien traiter vos enfans, que si l'Apostre ne vous auoit expressement auertis de ne les point irriter, ie n'estimerois pas, qu'il fust grand besoin de vous en rien dire. Nous pechons beaucoup plus de l'autre costé: c'est à dire dans l'excès de l'affection, & dans les molleses de l'indulgence ; ne prenans pas garde que les traiter ainsi lâchemer, c'est au fond les haïr , & non les aimer, les perdre, & non les éleuer. L'Apostre

**vous**

vous defend de les irriter; mais il ne vous empesche pas de les corriger, de les reprendre, de les châtier, s'ils le meritent. Il veut seulement, que vôtre conduite soit iuste, & temperée; qu'elle tienne le milieu entre les deux extremitez, les rudesses de la seuerité, & les foibleesses de l'indulgence. Le soin, que vous leur devez, est de les former à la vraye vertu, à la connoissance, & à la crainte de Dieu, à la charité, à la iustice, & à l'honesteté enuers les hommes; de leur en presenter les exemples en vôtre vie, & de leur en donner, & repeter les enseignemens. Au lieu que nous perdons nous-mesmes leurs meurs; & les formons de bonne heure à nos vices, presque deuant qu'ils les connoissent. Nôtre plus grand soin est de leur tenir le courage haut, & de les instruire à l'orgueil, & de les dresser à la vanité; comme si la nature ne leur en auoit pas assez donné. A quoi ceux, qui en ont les moyens, ne manquent pas d'ajouter le bal, & la danse, & la comedie. Et afin qu'ils apprennét mieux ces belles leçons, les peres, & les meres leurs en donnent les exemples. Il ne faut pass'étonner si dans vne telle nourriture nous

voyons si mal reüssir nostre ieunesse; si elle deuiet insolente; si elle a peu de sentiment de la vraye pieté; si elle traitte si mal ceux, à qui elle doit le plus de respect. Fideles, si vous auez des enfans, souuenez-vous qu'oultre l'interest, que vous auez en leur vertu, & en leurs vices, vous en rendrez conte à Dieu, qui vous les a donnez pour les nourrir à sa gloire, & à l'edification de son Eglise; & non au gré du monde, & au seruice de la vanité. Mais chers Freres, apprenons encore ici, de quelque estat, ou condition, que nous soyons, deux leçons que l'Apôtre nous y donne. L'une est, de rendre tous à Dieu vne exacte, & humble obeïssance en toutes choses, puisque nous auons l'honneur d'estre ses enfans. C'est ce que l'enfant doit à son pere. Nous ne sommes pas ses enfans, si nous ne lui obeïssons. Nous nous vantons faussement de ce glorieux nom, si nous negligéons le deuoir, auquel il nous oblige. L'autre leçon est, que la volonté de Dieu doit estre l'vnique regle de nôtre vie, pour ne rien faire, qui ne lui soit agreable. C'est ici la souueraine raison de nos deuoirs, de ne rien ozer de ce qui lui déplaist, & de ne rien negliger de

**Q**UARANTE-QUATRIÈSME. 471  
de ce qui lui est agreable. Cette re-  
gle a vn tres-grand & perpetuel vsage  
dans toutes les parties de la vie. Et laif-  
fant là les autres pour cette heure , ie  
vous prie seulement de l'appliquer aux  
passe-temps , aux bals , festins , & come-  
dies de cette saison. Consultez là dessus  
chacun vôtre conscience , si elle est in-  
struite en la parole de Dieu ; & lui de-  
mandez si ces exercices du monde sont  
vrayement agreables au Seigneur ? & si  
y courant avec les mondains, vous pou-  
uez vous asseurer de faire en cela vne  
chose , qui lui plaise ? Et si elle vous ré-  
pond , qu'il n'y a nulle raison de le croi-  
re : qu'il y en a beaucoup de ne le croire  
pas ; au nom de Dieu, mes Freres, suiuez  
cette resolution de vôtre propre con-  
science. Abstenez vous de ces œuures de  
tenebres ; Epargnez l'Eglise : Ne lui don-  
nez point de scandale ; N'exposez point  
son nō , & sa profession à la risée de ceux  
de dehors, en les meslant dans les desor-  
dres du siecle. Que vos meurs n'ayēt pas  
moins de pureté, que vôtre foi : & qu'il y  
ait de la differēce entre les diuertissemēs  
mesmes des enfans de Dieu , & ceux des  
mondains. Donnez aux pources ce que

l'on perd en telles folies; & vous vous  
acquerrez vne solide, & ferme consola-  
tion, qui ne sera iamais suiuite de regret,  
ni de repantir, mais ira tousiours en  
croissant, iusques à ce qu'elle se change  
en cette eternelle & incomprehensible  
ioye, qui nous est gardée dans les cieux  
par nôtre Seigneur Iesus Christ: auquel,  
comme au Pere, & au S. Esprit, vrai &  
seul Dieu eternel, soit honneur, loüange,  
& gloire aux siècles des siècles. Amen.





# S E R M O N

QV ARANTE-CINQVIESME.

COL. III. VERS. XXII. XXIII. XXIV.  
XXV. & Ch. IV. VERS. I.

Verf. XXII. *Serviteurs, obeïſſez en toutes choses à ceux, qui ſont vos maiſtres ſelon la chair : ne ſervans point à l'œil, comme voulans complaire aux hommes, mais en ſimplicité de cœur craignans Dieu.*

XXIII. *Et quelque choſe, que vous faſſiez, faites le tout de courage, comme au Seigneur, & non comme aux hommes.*

XXIV. *Sçachans, que vous receurez du Seigneur le guerdon de l'heritage : car vous ſervez à Chriſt le Seigneur.*

XXV. *Mais qui fait iniuſtement, recevra ce qu'il aura fait iniuſtement : & n'y a point d'égard à l'apparence des perſonnes.*

## CH A P. IV.

I. *Maiſtres, rendez le droit, & l'équité à*

*vos seruiteurs, ſcachans, que vous auſſi  
auez vn Seigneur és cieux.*



Il reste encore dans le genre humain depuis le débris, que le peché y a causé, quelque chose de beau, d'utile, & de salutaire ; c'est sans doute l'ordre des societez, qui le composent. Car ce rapport, & cette harmonie de diuerses personnes différentes en elles mesmes, & neantmoins liées ensemble par les devoirs mutuels, qu'elles se rendent les vnes aux autres, & par la commune fin, où elles les adressent, est l'effet & l'ouvrage d'une tres-sage & tres-exquise raison, & en porte les marques si euidentes, que nul ne les peut méconnoistre pour peu, qu'il applique son esprit à cette consideration. Et c'est ce qui a fait dire autresfois à vn homme Payen, que cette grande & souueraine diuinité, qui gouverne le monde, ne voit rien en la terre, qui lui soit plus agreable, que les corps des familles, & des republics, établies entre les hommes, & gouvernées par de bonnes, & equitables loix. Car comme il n'y a rien, non seulement  
de

*Ciceron.*

de plus laid, & de plus difforme, mais aussi de plus incommode, que la confusion : aussi n'y a-t-il rien à l'opposite, qui soit tout ensemble, & plus beau, & plus salutaire, que l'ordre. Car l'ordre plaçant chaque chose en son lieu, & les unissant toutes ensemble, par ces rapports & ces liaisons des particuliers, il les soulage, & les conserve tous ; & de leur union fait un corps, qui rassemblant en un les forces & les perfections de chacun d'eux, devient par ce moyen très-beau, & très-considérable. C'est la raison pourquoi les Apôtres de notre Seigneur ont soigneusement séparé cet ordre d'avec les défauts, & les imperfections, que leur Maître est venu corriger dans le monde. Et au lieu que leur sainte discipline choque, renverse, & abolit tout ce que l'injustice, & l'orgueil du péché a bâti au milieu de nous : elle y établit, & y affermit puissamment les sociétés civiles, & domestiques, qu'elle treuve dans le genre humain : comme autant de saintes, & nécessaires institutions de Dieu, notre Createur. Vous avez ôï ci devant avec quelle affection Saint Paul recommande aux Chrétiens

les sacrez & inuiolables deuõirs des maris, & des femmes, des peres, & des enfans, pour conseruer en son entier au milieu de nous la societé domestique. Maintenant pour n'y laisser aucun desordre, il parle aux seruiteurs & aux maistres, & regle sagement dans ce texte la suiecttion des premiers, & la domination des seconds; leur representant aux vns, & aux autres des considerations excellentes, & tirées du fond de la doctrine Euangelique, pour les porter à leur deuoir. Ce sont les deux points, que nous traiterons s'il plaist au Seigneur, en cette action, la suiecttion des seruiteurs, & la seigneurie des maistres, y remarquant briuelement cé qui s'en peut tirer pour nostre commune edification, & consolation. Il insiste le plus sur le premier point, qui regarde les seruiteurs; parce que la suiecttion est vne chose amere, & à laquelle nôtre nature a de la pene à s'accommoder; sur tout en la cõdition, où estoient alors les seruiteurs. Car ils n'estoient pastels, que sont auiourd'huy les nostres, personnes libres au fonds, & qui disposans d'eux mesmes loüent seulement leurs seruices à temps, & à certaines

nes

nes conditions, sans se dépouïller de la liberté, où ils sont nais. Les seruiteurs des anciens au temps de l'Apôtre, parmi les nations, à qui il écrit, estoient esclaves; qui appartenoient à leurs maistres, & estoient à eux de mesme droit, que leurs animaux. Ils ne pouuoient disposer de leurs personnes, ni de celles de leurs enfans autrement, que par l'autorité & la volonté de leurs maistres. Le droit de la seruitude estoit aussi semblable parmi les Juifs, comme il est clair par diuers lieux de la loi Mosaique; excepté seulement, que les serfs, qui estoient du sang des Ebreux, sortoient de cette condition, & estoient mis en liberté, si bon leur sembloit, quand ils se rencontroient dans l'année du Iubilé. L'Apôtre, sçachant combié cette condition estoit rude aux hommes, a pris vn soin particulier de l'addoucir & d'en recommander les devoirs à ceux, que la diuine prouidence y a rangez; de peur que le dégoust d'vne si estroite suiettion, & l'amour de la liberté, ne les portast à secouër le ioug, & à troubler par leur rebellion l'ordre de la societé publique. Premièrement il leur ordonne d'obeïr, puis il leur prescrit la

maniere de cette obeïſſance ; *ne ſervans point à l'œil, comme voulans complaire aux hommes* ; & en fin dans les deux derniers verſets de ce chapitre , il leur met en avant quelques conſiderations, tirées de la benignité & iuſtice de Dieu , pour les inciter à bien faire leur deuoit. Le commandement de l'obeïſſance eſt exprimé en ces mots ; *Serviteurs, obeïſſez en toutes choſes à ceux, qui ſont vos maîtres ſelon la chair.* Les noms meſmes, qu'il emploie, montrent la iuſtice du deuoit , qu'il leur recommande. Car puis qu'ils ſont *ſerviteurs*, & que ceux, qu'ils ſervent, ſont leurs *maîtres*: il eſt evident qu'ils ſont obligez par le droit , & par la nature des choſes meſmes , de leur rendre vne exacte & fidele obeïſſance. Mais ce qu'il dit de leurs maîtres, *qu'ils ſont leurs maîtres ſelon la chair*, addoucit la rigueur & la baſſeſſe de la ſervitude , limitant les droits des maîtres & Seigneurs, & ne les eſtendant pas plus loin, que ſur les choſes temporelles, & corporelles ; & non iuſques à l'ame & à la conſcience. L'homme peut eſtre le maître de nôtre chair ; il n'y a que Dieu, qui ſoit le Seigneur de nos eſprits. **Quelle que ſoit la ſuiection de nos corps, nous auons**

auons tousjours vne ame libre; qui ne depend que de Dieu son createur; qui seul à le pouuoir, aussi bien que le droit, de lui faire du bien, & du mal; comme nôtre Seigneur Iesus Christ nous le remontre; *Ne craignez point (dit il) ceux, qui tuent le corps, & ne peuuent tuer l'ame; mais plûstost craignez celui, qui peut détruire l'ame & le corps en la geenne.* C'est selõ cette distinctiõ, qu'il faut entendre l'obeissance, que l'Apôtre recommande aux seruiteurs *en toutes choses*, à sçauoir en toutes celles, qui sont du droit des maistres, & qui se rapportent purement & simplement à la chair, sans regarder ni toucher les interests de l'esprit; car si nostre maistre selon la chair nous commande des choses contraires à la volonté de nostre maistre selon l'esprit, (c'est à dire de Dieu) en ce cas là il est euident, qu'il vaut mieux obeyr à Dieu, qu'à l'homme; & que si nous deuous beaucoup, & en quelque s'es mesmes toutes choses, aux hommes, neantmoins nous ne leur deuõs rien au preiudice de Dieu; & qu'il n'y a rien, qu'il ne faille souffrir plustost, que de manquer à cette premiere & eternelle seruitude, que nous deuõs à nôtre Crea-

Matth.  
10.28.

teur & Redempteur. Cette sainte doctrine de l'Apôtre vous montre premièrement, que le Seigneur Iesus-Christ ne trouble nullement l'ordre des sociétés humaines. Il laisse à chacun les iustes droits, qu'il y possède, soit sur les personnes, soit sur les choses. Il nous assujettit à soy, & à Dieu son Pere ; mais sans faire tort à César, ni à aucune des legitimes puissances, qui gouvernent ou les estats, ou les familles. Il entend, que les siens leur rendent ce qu'ils leur doivent. Il ne destruit, que l'abus, & la tyrannie de Satan, & du peché. Herode, ne redoutez point sa venuë. Il ne veut ni vous arracher le sceptre, ni diminuer en rien les droits de vostre couronne. Son dessein est, de vous donner le ciel ; non de vous ôter la terre ; de vous affranchir de la servitude des vices, & non de vous priver du service de vos sujets. D'où paroist combien est injuste & scandaleuse la pretention de ceux, ou qui sous ombre de la liberté Euangelique veulent abolir toute domination & seigneurie entre les Chrétiens, l'estimans incompatible avec l'estat de grace ; ou qui assujettissent, mesmes à l'égard du temporel, tous ceux qui sont

**Q**UARANTE-CINQUIÈME. 481  
sont Chrétiens, iusques aux plus grands  
Monarques, à vn homme mortel, faisans  
dependre leurs couronnes de sa volonté,  
& lui donnans l'autorité de les deposer,  
& de détacher leurs suiets du ioug de leur  
obeissance; & qui dogmatizent par mes-  
me moyen, que le Prince Chrétien, qui  
tombe dans l'heresie, perd les droits, qu'il  
auoit sur ses peuples. Se peut il rien dire  
de plus pernicieux, ou de plus contraire à  
l'Apostre, qui ne veut pas: que le Paganis-  
me mesme, encore pire que l'heresie,  
fasse perdre aux Maistres & Seigneurs,  
aucun des legitimes droits, qu'ils ont, sur  
leurs esclaves Chrétiens? Secondement  
ce que l'Apostre limite l'autorité & la  
puissance des maistres sur leurs esclaves,  
aux choses de la chair, les nommant *leurs  
maistres selon la chair*, nous montre qu'il  
n'y a que Dieu seul, qui soit nostre Mai-  
stre *selon l'esprit*; d'où s'ensuit, que tous  
ceux, qui veulent sous quelque pretexte,  
que ce soit, enuahir la domination de nos  
ames, errent grieuement, & vsurpent ce  
qui n'appartient, qu'à Dieu: au éstat, donc  
ceux de Rome sont euidentmēt coupa-  
bles, quand ils assuiettissent les consciences  
de tous les Chrétiens à l'autorité de

1. Cor. I.  
29.

1. Pierr. 5.  
2.

leur Pape, ou de leur Concile; au lieu que les saints Apostres protestent expressement, *qu'ils n'ont point de domination sur nostre foi; & auertissent tous les ministres du Seigneur de paistre le troupeau, qui leur est commis, non comme ayans domination sur les heritages, mais tellement, qu'ils leur soyent pour patron.* Mais ie reuiens à saint Paul, qui apres auoir ordonné en general aux seruiteurs l'obeissance, qu'ils doiuent à leurs maistres selon la chair en toutes choses, ajoûte la maniere, en laquelle il veut, qu'ils leur obeïssēt; *ne ser-uans point à l'œil (dit-il) comme voulans complaire aux hommes; mais en simplicité de cœur, craignans Dieu.* Il purge premierement les meurs des seruiteurs Chrétiens d'un vice fort ordinaire aux personnes de cette condition; c'est qu'ils *ne seruent qu'à l'œil*; par ce qu'ils n'ont autre dessein, que de contenter les hommes. Ils ne pensent point estre obligez par les raisons de la conscience, mais seulement par celles de leur interest, à rendre aucun seruice, ni deuoir à leur maistre; Et ainsi ils ne les seruent, qu'autant qu'ils le iugent necessaire, ou pour s'exempter du châtiment, qu'ils encourroient,

roient, s'ils manquoient à obeyr, ou pour se procurer quelque recompense, en gagnant leur bonne grace. Ils ne regardent qu'à cela en toute l'obeyffance, qu'ils leur rendent. D'où vient, que quand ils voyent leur maistre present, ils font les bons valets, comme l'on parle communement, & trauaillent à leur ouurage avec vn soin & vne diligence estudiée. Mais s'il tourne le dos, ils reuiennent à leur naturel; ne se souciās de rien moins, que de son seruire: comme ce mauuais seruiteur de la parabole Euāgelique, qui voyant, que son maistre tarδοit à venir, se mit à faire la débauche, & à outrager la famille de son Seigneur, & à gaspiller son bien. Toute la seruitude de ces gens-là, n'est qu'une comedie. Et comme les acteurs prennent le masque, & iouēt leur personnage, quand les spectateurs sont assemblez; ceux-ci tout de mesme ne font leur deuoir, que quand leur maistre le regarde. Et s'ils croyoient pouuoir, ou tromper ses yeux, & sa connoissance, ou euiter son châtiment, ou ne point se priuer de son salaire, assurement ils ne se mettroient iamais en pene de rien faire de ce qu'il leur a commandé. C'est

cette fausse, & vraiment seruite disposition de cœur, que l'Apôtre defend ici aux seruiteurs Chrétiens; quand il leur dit, *qu'ils ne seruent point à l'œil, comme voulans cōplaire aux hommes.* Mais au lieu de cela, il veut, *qu'ils seruent en simplicité de cœur, craignans Dieu;* c'est à dire de bōne foi, sans fraude, ni feintise, & ayans plus d'égard à Dieu, qu'à l'homme. A ce qu'il auoit dit *seruir à l'œil*, il oppose *la simplicité du cœur:* & à la complaisance des hommes, *la crainte de Dieu.* C'est l'ordinaire de l'Écriture de donner *deux cœurs*, ou vn double cœur, à celui, qui feint; parce qu'il fait paroistre vne intention, & neantmoins il en a vne autre toute differente; comme celui, *qui sert à l'œil.* A le voir vous diriez, qu'il aime son maistre, & qu'il desire son profit: & neantmoins sous ce faux masque il cache des pensées & des affections toutes differentes: ne songeant à rien moins, qu'aux interests de celui, qu'il sert. Mais le seruiteur, que forme ici l'Apôtre, n'a qu'vne affection, & vne pensée; & ayant appris dans l'escole de Iesus Christ, qu'il est iuste & raisonnable, que le seruiteur obeyse à son maistre, il sert le sien pour satisfaire

faire à ce droit, & pour s'acquiter de son deuoir, auquel il penseroit manquer, s'il en vsoit autrement ; tellement que portant par tout avec lui ce sentimēt graué dans sa cōscience, il n'y a ni lieu, ni temps, où il ne serue bien son maistre: present & absent, sous ses yeux, & hors delà. A quoi l'Apôtre aioûte encore, qu'*il craigne Dieu*. Au lieu que les autres ne rapportent toute cette condition, qu'à l'homme; il veut que le Chrétien sçache, que Dieu en est l'auteur; que c'est lui, qui l'a establie, & veut que nous nous en acquitions fidelement, quand sa prouidence nous y a appellez. Ne pensez point (dit-il) n'auoir affaire, qu'à des hommes. C'est Dieu, qui vous a mis en cet estat. Ne vous imaginez pas, que ce soit assez de respecter, & contenter l'œil de vôtre maistre. Il faut craindre & satisfaire celui de Dieu, que vous ne sçauriez ni tromper, ni contenter à moins, qu'en faisant vôtre deuoir exactement, & de bonne foi. Mais l'Apôtre ne veut pas simplement, que le Chrétien fasse tout ce que son maistre lui commande. Il veut encore, qu'il le fasse gayemēt, & de bon cœur; *Quelque chose que vous fussiez (dit-il) fai-*

tes-le tout de courage : c'est à dire premierement non par contrainte , & en murmurant, mais volontairement ; & secondement avec affection enuers ceux , qui vous le commandent. Voilà , me direz-vous , vne dure loi. Car si le maistre est fâcheux ; s'il commande , comme cela arriue souuent , des choses difficiles , rudes, & inhumaines ; comment est-il possible , qu'un seruiteur y traueille allaiement ? le respons , que nôtre chair a de la pene à goûter cette obéissance , & qu'elle ne peut souffrir vn si rude mors sans regimber. Mais la crainte de Dieu addoucit à nos sentimens les choses les plus rudes en leur nature. Si vous ne regardez, que l'homme ; i'auouë que vous avez suiet de trouuer mauuais , que celui, qui au fond n'est qu'un homme, non plus que vous , vous tienne assuietri à sa volonté. Mais si vous leuez les yeux plus haut, & que vous consideriez , que c'est Dieu , qui a institué cet ordre : que c'est lui, qui vous a appellé à cette condition ; que le maistre , que vous seruez est son ministre & son officier , alors les plus rudes de ses cōmandemēs vous deuiendront supportables. Et c'est là , que le S. Apôtre

**vous**

vous ramene , quand pour vous ployer à cette douce, & volontaire obeyſſance, il vous auertit *de faire toutes choſes cōme au Seigneur, & non, comme aux hommes.* Faites eſtat- ( dit-il ) que c'eſt à Jeſus-Chriſt, & non à vn homme mortel, que vous rendez vos ſeruices. Reſpectez ce ſouuerain Seigneur en la perſonne de vos maiſtres; & penſez, que c'eſt lui, qui vous ordonne tout ce que ceux-ci vous commandent. Car auſſi eſt-ce lui, qui par ſa prouidence vous les a donnez pour maiſtres. Joint qu'en ſa parole il vous declare expreſſemēt, qu'il veut, que vous leurre obeyſſiez. Admirez ici, ie vous prie, Fidele, la vertu de l'Euangile; qui, comme le bois de Moyſe autres fois, addoucit les choſes les plus ameres, & change tellement leur nature, que de facheuſes & contraintes, il les rend volontaires, & agreables. Qu'y a-t-il de plus rude, & de plus vil, que la ſeruitude d'vn eſclau? Il l'a change en vne deuotion, en vn ſeruire religieux, c'eſt à dire en la plus noble & la plus volontaire de toutes les actions humaines. Le fidele adreſſe à Jeſus-Chriſt l'obeiſſance, que l'infidele ne rend, qu'à ſon maiſtre. Il fait pour ſon

Dieu ce que l'autre ne fait , que pour l'homme. C'est pourquoi il fait gayement , & de bon cœur ce que l'autre ne fait, que par contrainte, & à regret, De là viét, que l'Apôtre dit ailleurs, que *le serf, qui est appelle en nôtre Seigneur, est l'affranchi de nôtre Seigneur.* Ce n'est pas qu'il cesse de rendre à son premier maistre le service, qu'il auoit accoustumé. Tant s'en faut ; il lui est alors beaucoup plus fidele, & plus vtile , qu'il n'estoit auparauant ;

*1 Cor. 7. 21.* comme l'Onesime de Filemon ; qui depuis , qu'il eut vne fois connu Iesus-Christ , s'alla volontairement rendre sous ce mesme joug de son Maistre, qu'il auoit secoüé durant les tenebres de son infidelité. Toute la difference , qu'il ya, c'est qu'au lieu que durant son ignorance, il regardoit simplement la volonté & l'autorité de son maistre ; maintenant il n'y a que peu ou point d'égard, considerant principalement celle de son Seigneur Iesus-Christ ; si bien qu'à vray dire c'est lui, & non l'homme, qu'il sert. Christ l'a affranchi du joug de l'homme, & l'a mis sous le sien : puis que desormais en tout ce qu'il fait pour l'homme ; il veut surtout & principalement plaire à Iesus-Christ,

**Q**UARANTE-CINQUIESME. 489  
Christ, & non à l'homme. Pour former  
les esprits des seruiteurs Chrétiens à cer-  
te sainte disposition d'esprit, l'Apostre,  
leur represente dans les deux derniers  
versets de ce chapitre, que le Seigneur  
Iesus est en effet le vrai maistre & surin-  
tendant de toute leur vie, qui leur donne  
leur tasche, & regarde leur trauail en  
quelque cōdition, qu'ils se treuent; & ne  
manquera pas quand son iour sera venu,  
de leur en tenir vn bon, & fidele conte;  
recompensant magnifiquement ceux  
d'entr'eux, qui se seront biē acquittez de  
leur deuoir, & punissant severement  
ceux, qui l'auront negligé; *Faites toutes  
choses, comme au Seigneur & non comme  
aux hommes; sçachans (dit-il) que vous re-  
ceurez du Seigneur le guerdon de l'heritage,  
car vous seruez à Christ le Seigneur. Mais  
qui fait iniustement, recevra ce qu'il aura  
fait iniustement, & n'y a point d'égard à  
l'apparence des Personnes.* Premieremēt il  
veut, qu'ils tienne pour tout assurez,  
que leur seruitude ne sera point vaine, ni  
infructueuse, s'ils s'en acquitent, comme  
il leur a prescrit; & que si leurs maistres  
selon la chair, n'y ont point d'égard, leur  
souuerain Seigneur ne manquera pas de

leur donner leur loyer. Puis il leur montre quel est ce loyer, qu'ils doivent attendre du Seigneur ; *C'est* (dit-il) *le guerdon de l'heritage*. Il n'y a personne dans l'école de Iesus-Christ, qui sçache bien, que cét *heritage*, dont parle l'Apostre, est la bien-heureuse & glorieuse immortalité, que Iesus Christ nous a acquise par le merite de sa mort, & à la possession de laquelle il nous appelle tous par son Euan-gile. Voiez, comment le saint Apostre a sagement balancé ce qu'il en dit ; Il l'a nommé *vn guerdon*, c'est à dire vne re-tribution & vn prix : afin d'élever nos cœurs à cette haute esperance, & nous inciter par là à trauailler aigrement, pour receuoir vne si riche recompense. Car comme les prix ne se donnent, qu'à ceux, qui ont trauaillé & combattu ; aussi cette vie de Dieu n'est preparée, qu'à ceux, qui dans leur vocation, auront combattu le bon combat, & gardé la foi, & legitime-ment acheué leur course. Et comme le Prince promet le prix au guerrier, & le maistre le salaire à l'ouurier, & cōme ils ne manquent pas de leur donner, s'ils font leur deuoir ; ainsi le Seigneur nous promet son Royaume, & le donnera assu-

asseuément selon la fidelité à quiconque aura creu, & perseueré. Voila pourquoy le saint Apôtre nomme cette bienheureuse vie, que nous esperons, *vn guerdon*, ou *vn prix*. Mais afin, que ce mot ne nous fist presumer quelque chose du merite de nôtre trauail; il aioûte fort à propos vn autre nom, pour nous guerir de cette erreur, appellant ce mesme prix, ou guerdon, *vn heritage*. Car *l'heritage* (comme chacun sçait) ne se donne pas par merite; mais par vn autre droit different, à cause que l'on est enfant de la famille. Attendez donc, Ames fideles, cette diuine retribution, non de la dignité, ou du merite de vos œuures, mais de la bonté & munificence de Dieu; qui vous ayant gratuitement adoptez au nombre de ses enfans vous donnera part en cét heritage eternel, où vous n'auiez naturellement aucun droit ni vous, ni pas vn homme mortel. C'est sa grace, & sa foy, & sa promesse, qui vous a donné tout ce que vous y auez de part. Et sa bonté, & sa parole estât immuable, vous le deurez attendre avec autant d'assurance, que si vous le meritez, encore que vous reconnoissiez, que vous ne le pouuez iamais

meriter. Mais parce qu'il pourroit sembler estrange, que l'Apôtre promist aux Chrétiens le prix de l'heritage du Seigneur, pour des seruices, qu'ils rendent aux hommes, il repete ce qu'il a des-ia touché, qu'à proprement parler c'est Iesus Christ, qu'ils seruent, & non les hommes. *Car* (dit-il) *vous seruez à Christ le Seigneur.* Il est vrai, que ce souuerain Seigneur est dans les Cieux en vne parfaite gloire; sans auoir besoin de nos seruices; & moins encore de ceux, que les esclaves, & les mercenaires rendent à leurs maîtres. Mais il est si bon, qu'il nous allouë pour fait à sa persône, tout ce que nous faisons aux hommes selõ son commandement, & pour l'amour de lui. Ainsi nous assure-t-il en l'Euangile, que c'est à lui, que nous donnons toutes les aumônes, les visites, & assistances, dont nous gratifions les moindres de ses seruiteurs en son nom; *Vous me l'avez fait* (dit-il) *entant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits.* Il en est de mesme de tous les deuõrs de l'obeissance qu'il nous commande. Les rendans aux hommes nous les rendons à Iesus Christ, qui nous les a commandez; c'est donc aussi à lui, qu'ap-

*Matth. 25.*

40.

partiennent les moindres & les plus vils seruices, que les hommes rendent à cause de luy , & pour l'amour de luy , aux maistres, à qui il les a assuiettis par l'ordre de sa prouidence : de sorte qu'étant infiniment bon & liberal, ils en doiuent assurement attendre la precieuse recompense , qu'il promet à ceux , qui le seruent. Mais si vne si haute , & si magnifique esperâce, n'est pas capable de nous toucher, ni de nous porter à cette volontaire obeissance, qu'il nous demande : regardons au moins à la pene qu'il nous denonce en cas que nous manquions à nôtre deuoir, C'est ce que l'Apôtre met ici deuant les yeux des seruiteurs Chrétiens : quand apres auoir proposé le prix de l'heritage celeste à ceux qui font leur deuoir, il aioûte; *Mais qui fait iniustement, receura ce qu'il aura fait iniustement: & n'y a point d'égard à l'apparence des personnes.* C'est vne sentence generale, qui s'étend à tous hommes en quelque condition qu'ils soient, seruiteurs, ou maistres, hommes, ou femmes; poures ou riches. Qui cōque aura fait tort à autrui, soit en l'outrageant , soit en ne lui rendant pas ce qu'il lui doit selon les loix de l'Euangile,

receura de la main du Souuerain Iuge ce qu'il aura fait iniustement : c'est à dire, qu'il sera payé de sa faute, & puni d'une pene exactement proportionnée à son crime. Et il ne faut point qu'aucun s' imagine de pouuoir échapper, se faisant accroire, ou que la misere de sa condition donnera de la pieté au iuge, ou quel éclat & la grandeur de sa qualité ébloüira ses yeux. Dans ce iugement du Seigneur, il n'y a point d'égard (dit l'Apôtre) à l'apparence des personnes. Il ne regardera que vôtre cause ; il ne considerera point vôtre personne. Et comme il ne reconnoistra point les grands, ni les riches, ni les Seigneurs, ni les Monarques, pour les épargner, s'ils ont vescu dans la violence & dans la méchanceté ; aussi peu aura-t-il égard à la poureté, ou à la bassesse des petits pour les exempter des penes, que merite leur iniustice, ou leur infidelité ; mais, comme il le commandoit iadis aux iuges d'Israël, il iugera iustement sans honorer le visage des grands, ni considerer la personne des poutes. D'où s'ensuit que les seruiteurs, qui volét leurs maistres, ou ne les seruent pas, comme il faut, seront tres-assuréement punis de leur

*Louitique,*  
19.15 :

leur injustice ; puis que supposé , que les hommes laissent leur crime sans chastiment , le souuerain Iuge du monde ne manquera pas de leur faire vn jour leur proces ; tirant en la lumiere publique les infidelitez , larcecons , & les desobeyssances, qu'ils pensent auoir bien cachées dans les tenebres de leurs fraudes, & les condamnant à la veüe du ciel , & de la terre, aux iustes suplices qu'ils ont meritez en violant les ordres saciez , qu'il a establis dans la societé des hommes , & en faisât à autrui, ce qu'ils ne voudroient pas, que l'on leur fist. C'est là, Fideles, la leçon de l'Apostre aux seruiteurs; Voyõs maintenant celle, qu'il donne aux maistres; *Maistres (dit-il) rendez le droit & l'equité à vos seruiteurs; sçachãs que vous aussi auez vn Seigneur aux cieux.* Premieremẽt il leur recommande leur deuoir; & secondement il leur met en auant vne excellente raison, pour les y porter. Leur deuoir est *de rẽdre le droit & l'equité à leurs seruiteurs.* Il ne faut pas s'imaginer que le droit des maistres sur leurs seruiteurs soit sans bornes; Il y a vne mutuelle justice entr'eux; qui les oblige reciproquement les vns aux autres; & chacun d'eux

manque à son deuoir, quand il en passé les termes. Et comme il est juste, que les seruiteurs obeyssent, & soient suiets; aussi est-il juste pareillement, que les maistres conduisent, & entretiennent. C'est ce qu'entend l'Apostre par le droit, qu'il leur ordõne de rendre à leurs seruiteurs. Ce droit comprend l'ouurage, la nourriture, le chastiment, & le salaire. De sorte que pour bien leur rendre ce deuoir, les maistres sõt obligez à se conduire en ces quatre points avec toute equité & sagesse, leur donnant vne tasche legitime; vne nourriture suffisante; vn chastiment moderé; & vn salaire conuenable. Ceux qui font autrement, & qui s'emporent, soit dans l'excés, soit dãs le defaut de ces choses, *ne rendent pas le droit à leurs seruiteurs*; comme ceux par exemple, qui les accablent, ou de trauail, au de coups: & ceux, qui tout au contraire les laissent viure dans la faineantise, & dans la débauche: ceux qui les nourrissent, ou mal, ou trop bien: & ceux enfin, qui les fraudulent de leurs salaires: qui est l'vne des plus noires, & des plus cruelles injustices, qui se puisse commettre. Mais l'Apostre outre le droit, veut encore que les maistres

*rendent*

*rendes l'équité à leurs seruiteurs.* Le mot, qu'il employe dans l'original, signifie *isôritia* proprement vne certaine égalité & correspondance, qui se doit treuver entre les deuoirs des vns & ceux des autres: en telle sorte, que comme le seruiteur obeyt en simplicité de cœur, & en la crainte de Dieu; le maistre aussi de sa part commande saintement & religieusement; & que comme l'vn sert avec ioye & respect, l'autre pareillement gouuetne avec douceur & affection. En vn mot, *le droit* comprend tout ce qui est de la iustice: & *l'équite* ce qui est de la charité, & de la debonnaiteté Chrétienne. Pour ranger les fideles à cette sainte moderation, il leur ordonne de se souuenir, *qu'ils ont aussi vn Seigneur dans les cieus*: c'est à dire que la domination, qu'ils ont sur leurs seruiteurs, n'est pas absolue, mais qu'elle dépend de Dieu, & doit par consequent estre réglée à sa volonté, & à sa parole. S'ils ont des gens au dessous d'eux: ils ont vn maistre souuerain au dessus, qui est le commun Seigneur des vns, & des autres, & à qui ils ont à rendre compte du traitement, qu'ils feront à leurs seruiteurs. Il dit notamment, que ce

Seigneur est dans les cieux pour les mieux tenir dans le deuoir par le respect d'une si redoutable Maiesté : qui est, non ici bas dans la terre, le lieu de la misere, & de la vanité, mais là haut dans le ciel, assis sur vn trône eternal : & qui de ce glorieux domicile de la lumiere & de l'immortalité considère & gouuerne toutes choses à son plaisir, ne se passant rien en tout son empire, qu'il n'apperçoie clairement, & dont il ne iuge tres-iustement. Ce grand Seigneur est au dessus de tous : & il n'y a point de maistre, ni de Prince si releué entre les hommes, qui ne soit sous ses pieds. Il est tres-saint, & tres-iuste, & tres-bon. Il aime toutes ses creatures, & s'interesse dans les ouurages des plus basses, & plus méprisées : ne haïssant rien tant, que l'iniustice, & l'insolence, l'outrage & la cruauté : ayant au reste vne sagesse & vne puissance infinie, à laquelle nul n'est capable de resister. Certainement la pensée de l'empire, & de la domination souueraine, qu'il a sur nous, est donc fort propre pour nous retenir dans la modestie, & nous empêcher d'abuser du droit, qu'il nous a donné sur les personnes, qui nous sont soumises ;

mises : & l'Apôtre ne pouvoit rien ra-  
menteuoir de plus à propos à ceux , qui  
ont des seruiteurs , pour les obliger à leur  
rendre le droit & l'équité. Ainsi auons-  
nous expliqué ses enseignemens. C'est  
maintenant à vous , Freres bien-aimez,  
d'en faire vôtre profit , & d'en tirer les  
fruits , qu'il vous y presente pour l'aman-  
dement de vos meurs , & la consolation  
de vos cœurs. Vous premierement Chré-  
tiens , que la bassesse soit de vôtre naissan-  
ce , soit ( comme l'on parle ) de vôtre for-  
tune , a reduis à la condition de servir ,  
réioüissez-vous de l'honneur , que vous  
fait ce grand ministre de Christ : qui ne  
dédaigne point de vous adresser sa sain-  
te voix. Opposez le soin , qu'il a de vous ,  
au mépris , qu'en font les hommes. Que  
sa parole vous console , & vous eleue  
dans les esperances de l'heritage de  
Dieu. Pensez bien à ce qu'il vous dit ,  
que ceux à qui vous estes suiets , ne sont  
vos maistres , que *selon la chair*. Vôtre  
seruitude ne sera pas eternelle. Elle  
ne sera pas mesme fort longue : & ne  
s'étendra pour le plus , que iusques à  
la fin de cette vie charnelle , que vous  
menez sur la terre. Ce tabernacle de

terre étant vne fois détruit, vous entrerez en la glorieuse liberté des enfans de Dieu; & alors il n'y aura plus de difference entre vous, & vos maistres. Dés maintenant la meilleure partie de vous jouit desja de cette liberté; c'est assauoir l'esprit, que Dieu vous a formé à son image, & qui malgré tous les outrages des hommes, demeurera tousjours maistre de soi mesme, si vous le donnez à Iesus-Christ, le grand Libérateur des hommes, qui affranchit de bonne foi, & tout sur l'heure, quiconque reçoit & embrasse sa verité. Prenez garde seulement de ne pas abuser de sa grace; cōme si la liberté spirituelle, où il vous a mis, vous dispensoit de bien seruir vos maistres selon la chair. Plus il vous à éclairez en sa connoissance, & plus leur deuez vous de fidelité & d'amour. Car outre les autres raisons, la crainte de Dieu, & la volonté de Iesus-Christ vous obligent maintenant à leur obeir; si bien que leur seruire fait partie de vostre pieté. Selon que vous vous en acquitterez bien, ou mal, le Seigneur vous donnera, ou vous refusera son eternal heritage. Outre votre interest, il y va encore de la gloire de

l'Euan-

QV ARANTE-CINQVIESME. 501  
l'Euangile. Car vos fautes diffament nôtre religion, & font croire, que c'est vne discipline licentieuse : au lieu que vostre fidelité nous tournera à loüange. Chacun sera contraint de reconnoistre la sainteté de nostre doctrine, quand ils verront qu'elle reforme, jusques aux meurs des seruiteurs, & des servantes. Et c'est ce que l'Apostre vous represente expressement ailleurs, *Que les seruiteurs* (dit-il) *soient suiets à leurs maistres, leurs complaisans en toutes choses, non contredisans, ni soustrayans rien : mais montrans toute bonne loyauté, afin qu'ils rendent honorable en toutes choses la doctrine de nôtre Sauueur.* Ne m'alleguez point la mauvaise humeur, & la rigueur de vos maistres. Souuenez vous de la parole de Saint Pierre, qui vous oblige à seruir, 1. Pierr. 2. non seulement les bons, & equitables, 18. mais aussi les fâcheux. Prenez leur mauvais traitement pour vne occasion, où Dieu veut exercer, & épurer vostre foi. Receuez ces coups de fleau de sa main, & non de la leur; en faisant la matière de vostre patience, & l'épreuue de vostre pieté. Que l'œil de Iesus-Christ, qui vous regarde; que sa faueur & sa bene-

diction, qui accomgnent toujous les souffrances de la bonne conscience: que l'esperance du salaire de son heritage, addoucissent toutes les penes de vôtre seruitude. Quelques ingrats, que vous soient les hommes, vostre patience ne demeurera point sans loyer: si vous y perseuerez constamment pour l'amour de Iesus-Christ. Et vous maistres, qui desirez tant d'auoir des seruiteurs fideles, & obeissans, rendez leur le droit, & l'équité, que vous commandel'Apôstre. Si vostre naissance, ou vos moyens vous eleuent au dessus d'eux dans la société des hommes: tant y a que vostre nature n'est pas autre, que la leur. Vous estes suiets à leurs infirmités. Vne mesme mort vous consumera les vns, & les autres: & il n'y aura nulle difference entre vostre poudre & la leur. Vous comparoitrez deuant vn mesme Iuge: & le tribunal, où vous serez examinez, n'aura non plus de complaisance pour vous, que pour eux. Ce Seigneur, que vous voyez au dessus de vous, est leur Createur, & leur Redempteur, aussibien, que le vôtre. Il vous les a soumis: mais pour les gouverner: & non pour les tyrannizer;

pour

**Q**UARANTE CINQUIÈME. 503  
pour en auoir soin, comme de ses crea-  
tures & de ses enfans, & non pour les  
fouler aux pieds, comme des vers. Sou-  
venez vous, qu'il vous traittera, com-  
me vous les aurez traittez. Vous estes  
ses seruiteurs, comme ils sont les vostres;  
ou pour mieux dire, ils sont vos freres;  
& vous n'estes pas seulement dignes  
d'estre ses esclaves. Vous & eux estes  
vne mesme chair, sortie de la terre, &  
qui retournera en terre; mais ni eux, ni  
vous n'avez rien de commun avec Dieu.  
Il est dans les cieux; & vous rampez  
dans la bouë; Il est le Roi de gloire, &  
vous n'estes, que poudre & cendre. Et  
neanmoins il a esté si bon, que nonob-  
stant cette infinie inégalité, il n'a point  
dédaigné vostre neant. Il vous a pardon-  
né vos crimes. Il vous a lauez dans le  
sang de son Fils; il vous a remis toutes  
vos detes; il vous a communiqué la na-  
ture diuine. Respectez ses graces; &  
n'ayez pas moins de douceur & de bon-  
té pour vostre chair & pour vostre sang,  
que ce souuerain Seigneur en a eu pour  
vous, qui étiez ses ennemis. Avec quel  
front lui demanderez vous misericorde,  
si vous estes inexorables à vos gens? Cō-

ment esperez vous la grace de vôtre maistre, si vous n'en auez point pour vos seruiteurs ? Ayez ie vous prie les vns & les autres ces saintes pensées nuit & iour deuant les yeux, afin de vous acquitter fidelement des mutuels deuoirs, que vous recommande l'Apôtre : aux vns la suiecttion & l'obeïssance : aux autres, la iustice & l'equité : viuans tous selon la volonté de vôtre commun Seigneur, dans vne sainte correspondance, où la loyauté, le respect, l'humilité, la soumission, & la diligence des seruiteurs ail-  
lent du pair avec la douceur, la grauité, la liberalité, & la bien-veillance des maistres. Si vous le faites, vous serez heureux ; les familles, où vous viurez ainsi ensemble, deuiendront la mer-  
veille de la terre, & l'honneur de l'Eglise. La benediction du ciel y tombera continuellement : & outre le contentement, & le repos, dont cette forme de vie vous comblera dès maintenant, elle vous conduira encore ci apres en la possession de l'heritage celeste. Mais, chers Freres, ce n'est pas assez, que les maistres & les seruiteurs, à qui Saint Paul parle nommément, fassent leur profit  
de

**Q**UARANTE-CINQUIESME. 505  
de son enseignement. Nous y auons  
tous dequoy nous instruire de quelque  
qualité, ou condition, que nous soyons.  
Car puis qu'il veut, que les seruiteurs ren-  
dent vne si exacte, & franche obeissan-  
ce à leurs maistres selon la chair, iugez  
quelle est celle, que nous deuons au sou-  
uerain Seigneur, que nous auons tous  
dans les cieux? Le maistre selon la chair,  
n'a pas donné l'estre à son seruiteur; &  
s'il l'a racheté, il n'a racheté, que sa chair;  
& au prix de quelque somme de deniers  
seulement. Le nôtre nous a faits: & c'est  
de sa seule liberalité, que nous tenons  
tout ce, que nous auons d'estre, de vie, &  
de mouuement. Il ne nous a pas seule-  
ment créés. Il nous a encore rachetez  
tout entiers, corps, & ame, chair & esprit;  
non avec de l'or, ou de l'argent, qui sont  
choses corruptibles; mais avec son pre-  
cieux sang, ayant volontairement sacri-  
fié sa vie pour nous garantir de la mort,  
& pour nous donner la bien-heureuse  
immortalité. Iamais nul maistre n'eut  
tant de droit sur ses esclaves, qu'il en a sur  
nous. Obeissons lui dōc en toutes choses  
sans reserue: & consacrons toute entiere à  
son seruice cette vie, que nous auons re-

ceüe deux fois toute entiere de sa grace. Car il n'est pas de ce Seigneur, comme des maistres selon la chair: Ceux-ci commandent souuent des choses iniustes, ou des honestes, cōtraires à nôtre salut, que nous ne pouuons faire sans nous perdre. Celui là ne nous commande rien, qui ne soit iuste, qui ne soit honeste, & raisonnable: qui ne soit digne, & de lui & de nous. C'est pourquoy l'esclau le plus soumis ne doit à son maistre, qu'une obeissance limitée; au lieu que nous en deuons vne absoluë & infinie au nostre. Son ioug est aisé, & son fardeau leger. Il ne nous demande autre chose, sinon que nous l'aimions, & nos freres. pour l'amour de lui; que nous viuions honestement & saintement, c'est à dire, que nous soyôs heureux. O ingrates, & execrables creatures, que nous sommes, si nous refusons à vn maistre, & à qui nous deuons tant, vne si iuste & si raisonnable, si vtile & si heureuse obeissance! Iugez encore Fideles, si l'esclau doit obeir à son maistre en simplicité de cœur, de courage & d'affection, (comme dit l'Apostre) avec quelle ardeur; promptitude, & devotion nous deuons seruir le nostre, qui est non seulement

**Q**UARANTE-CINQUIESME. 507  
ment tout puissant, & tout sage, mais qui  
est encore la bonté, l'amour, la cleméce,  
& la beneficence mesme? Et quand à l'es-  
claué, encore qu'il doive seruir son mai-  
stre en tout temps & en tout lieu: si est-ce  
que son maistre ne le void pas tousiours:  
au lieu que nous viuons tousiours sous  
les yeux du nostre. Il nous voit par tout,  
dedans & dehors, nous ne scaurions  
nous cacher en vn lieu, où il ne soit  
present: ni remuer la langue, ni former la  
moindre pensée dans le secret de nos  
cœurs, qu'il n'en soit le tesmoin: qu'il ne  
connoisse le tout aussi tost, que nous.  
Certainement il n'y a point d'esclaué si  
lâche, ni si impudent, que l'œil de son  
maistre ne retienne dans le deuoir, & ne  
force à l'obeissance. S'il est faineant, &  
debauché, il ne l'est, qu'en son absence,  
Puis que nous auons le nôtre tousiours  
present; que reste-t-il, sinon, que iamais  
nous ne soyons oisifs? que nous em-  
ployons toutes nos heures à son seruice?  
respectans son diuin œil, qui nous regar-  
de, & est nuit, & iour sur nous? En apres  
lors mesme, qu'il est question de seruir  
vn homme, l'Apostre ne veut pas pour-  
tant, que son esclaué le serue pour com-

plaire à l'homme: tant est grande la droiture & l'honesteté, qu'il requiert en tous nos devoirs. Jugez donc combien plus sainte, & plus pure de tout interest, doit estre l'obeissance, que nous rendons au Seigneur Iesus, Dieu benit eternelement? Certainement ceux, qui le seruent pour plaire aux hommes, pour gagner leur estime, & acquérir entr'eux la reputation de sainteté, ou pour en tirer quelque autre profit: ceux là dis-je outre qu'ils sont vains, & ridicules commettent encore vn grand, & inexcusable sacrilege: profanans le nom de Dieu, & de sa religion, & en abusans tresiniustement pour des fins mondaines. Tels sont les hipocrites, qui prient, & ieusnent, & écoutent la parole du Seigneur, & celebrent ses sacremens, & donnent l'aumône, pour estre veus & honorez; & en vn mot ne seruent Dieu, que pour plaire aux hommes. Ils ont leur salaire, dit Iesus Christ. Ils sont paieez: ils n'ont plus rien à attendre de Dieu. Pour ce vain & faux seruice, ils n'auront autre loyer, que la vaine & fausse fumée, qu'ils ont conuoitée: & qu'ils ont sotement preferée à la gloire de Dieu. Fuyons tout ensemble

*Mat. 6.*  
2.

ensemble & leur erreur, & leur malheur; & selon la sage & diuine ordonnance de l'Apostre, *quelque chose, que nous faisons, soit que l'action s'adresse à Dieu, soit qu'elle regarde nos prochains, faisons le tout, comme au Seigneur, & non comme à l'homme.* N'y cherchons point d'autre spectateur, ni d'autre remunerateur, que lui. Contentons nous de son approbation, & du tesmoignage de nostre conscience, quelque iugement qu'en fasse l'homme; tenãz pour certain ce qu'ajoute saint Paul, que si nous seruons le Seigneur, si c'est à luy, que nous obeissons; si c'est à sa volonté, & à sa gloire, que nous destinons & consacrons les œuures de nostre vie; nous receurons infailliblement de sa misericordieuse main *le prix de l'heritage*; & qu'au contraire ceux, qui sont iniustement, qui méprisant la verité, offensent ou la majesté, ou les creatures, recuront ce qu'ils auront fait iniustement sans acception de personnes. Attandans vn si grand & si redoutable iugement, où les moindres de nos actions, soit bonnes, soit mauuaises, seront examinées en la lumiere de l'assemblée de tout l'vniuers; *quels, ie vous prie,*

2. Pierr. 3.

11.

*nous faut il estre en saintes conuersations,*  
*& œures de pieté?* Sondons nos cœurs,  
& visitons toutes les parties de nôtre vie:  
repurgeons nos corps, & nos ames de  
toute souilleure & impureté, & nous iu-  
geons nous mesmes de bonne heure,  
frappans & retranchans avec le iuste  
glaiue d'une viue & serieuse repentence  
tout le mal, que nous treuons en nous,  
& viuans desormais iustement, sobre-  
ment, & religieusement, sans scandale  
deuant les hommes, & deuant Dieu en  
bonne conscience: afin de pouuoir, &  
nous presenter Dimanche prochain à sa  
table sacrée avec edification & consola-  
tion, & comparoistre au dernier iour  
sans confusion deuant son saint & redou-  
table tribunal à la gloire de Iesus Christ,  
qui nous a rachetez, & à nôtre salut  
eternel. Amen.



# S E R M O N

QV ARANTE-SIXIESME.

COL. IV. VERS. II. III. IV.

*Verf. II. Perfeueuez en priere, veillans en icelle avec aétion de grace.*

*III. Prians enfemble auffi pour nous, afin que Dieu nous ouvre la porte de la parole, pour annoncer le miftère de Chrift, pour lequel auffi ie fuis prifonnier.*

*IV. Afin que ie le manifeftè comme il faut que ie parle.*



**C**H E R S F R E R E S ; La priere est le sacrifice du Chrétien, le plus faint exercice de fa deuotion : fa consolation dans les ennuis : fon appui dans les foiblesses, la principale de ses armes dans les combats, son oracle dans les doutes & perplexités, sa seureté dans les perils; l'adoucissement de ses amertumes, le bau-

me de ses playes, son salut, dans l'aduersité, l'ornement & le soutien de sa prospérité, & en vn mot la clef du tresor de Dieu, qui lui ouure & lui met en main tous les biens necessaires à l'vne & à l'autre vie; à celle de la terre, & à celle du ciel. C'est pourquoy les saints Apôtres, nous la recommandent avec tant d'affection, & de diligence dans tout ce que nous auons de leurs diuins enseignemens. Vous voyez, pour n'en pas chercher les exemples plus loïn, comment saint Paul estant sur le point de conclure cette excellente épître aux Colossiens, apres auoit ci-deuant instruit leur foi, & formé leurs meurs, & expliqué leurs deuoirs, tant en general enuers tous les hommes, qu'en particulier enuers certaines sortes de personnes dans les societez, où ils vivent, met l'exhortation à la priere à la teste de quelques autres enseignemens, qu'il aïoûte encore auant que de finir: *Perseuerez (dit-il) en priere y veillans avec action de graces.* Et à la verité c'est avec beaucoup de raison, qu'il nous ramentoit vn si important, & si necessaire deuoir. Car puis que Dieu est le pere des lumieres, dou descendent ici bas

toute

toute bonne donation, & tout don parfait, comment pourrions nous sans sa faueur, & la benediction, ou acquerir, ou conseruer les facultez, & les habitudes de cette vie diuine à laquelle le S. Apôtre nous veut former, avecque les vertus, qui s'y rapportent? Puis donc que la priere a les promesses d'obtenir de sa liberalité tout ce qu'elle lui demandera avecque foi, c'est à bon droit, que l'Apôtre veut, que pour se bien & fidelement acquiter des deuoirs, qu'il leur a prescrits, les Colossiens s'adressent continuellement à Dieu par la priere. Apres cela il ajoûte encore deux autres auertissemens; l'vn de conuerser sagement avec ceux de dehors; & l'autre de confirmer leur parole, le principal organe de la conuersion, avec le sel de grace. Sur quoi il conclut cette epître par la louange de Tychique & d'Onesime, qui en estoient les porteurs; & par les salutations; qu'il leur fait de la part de quelques personnes, qui se treuuoient alors avecque lui, & par les siennes propres, tant aux Colossiens mesmes, qu'aux fideles de Laodicée. C'est le sommaire de ce dernier chapitre de sa lettre; comme vous l'orrez

plus particulièrement ( s'il plaist au Seigneur ) dans les actions suiuentes. En celle ci nous nous proposons moiennant sa grace , de vous entretenir de ce qu'il leur dit de la priere dans les trois versets , que nous auons leus ; & pour le faire avec ordre, nous traitterons l'vn apres l'autre les deux points, qui s'y presentent; le premier , de *la priere en general, Perseuerer en priere, y veillans avec action de grace;* le second, ce qu'il requiert d'eux, qu'ils prient particulièrement & nommément pour lui ; *Priez ensemble aussi pour nous, (dit-il) afin que Dieu nous ouure la porte de la parole, pour annoncer le mystere de Christ pour lequel aussi, ie suis prisonnier, afin que ie le manifeste, comme il faut que ie parle.* L'homme reconnoissant aucunement de lui mesme sa propre foiblesse, & le peu de secours, qu'il y treuve dans les causes secondes pour la conservation, & le bon-heur de sa vie, est presque naturellement porté à appeller à son aide par prieres cette secrette & inuisible diuinité, dont il sent par tout la prouidence, bien qu'il n'en appetçoie pas la forme ; Toutes les religions du monde rendent vn clair, & bien exprés tesmoignage

**Q V A R A N T E - S I X I E S M E .**

**S**ignage à cette verité ; ne s'en estant jamais veu aucune, qui n'eust ses prieres & ses litanies adressées à Dieu ; & les hommes les plus idolatres , & les plus perdus d'impiceté , s'écrient quand ils sont surpris de quelque peril , *ô Dieu , assiste moi , & , ô Dieu deliure moi ;* & dans cet instant tournent les yeux vers le ciel : comme si la nature les contraignoit alors elle mesme de faire hommage à cette Maiesté, qu'ils outragent , ou blasfement dans le reste de leur vie. Mais ce que la Nature nous enseigne tres-imparfaitement, nous l'apprenons clairement & pleinement dans l'Escriture ; où nous treuons & les commandemens expres de prier Dieu, & les promesses d'estre exaucez, & les exemples de tous les Saints de l'une & de l'autre alliance : dont le saint Esprit a eu soin de nous conseruer les oraisons dans ces sacrez registres de l'Eglise. S. Paul presupposant donc ici que les fideles à qui il écrit , auoient selon ce commun principe, & de la nature, & de l'Escriture , cet exercice de la priere familier au milieu d'eux, leur en regle seulement la maniere, les auertissant d'y perseuerer, d'y veiller, & de l'accompagner d'action de

*graces*, Pour la perseuerance dans la priere : ce n'est pas sans raison , qu'il nous la recommande expressement. Car encore que ce deuoir soit non seulement tres-juste, mais mesme tres-necessaire : si est-ce que nous sommes de nous mesmes si froids , & si lasches , & si mal-disposez à nous en acquitter , que nous auons tous besoin de cette voix celeste du Ministre de Dieu, pour nous y exciter Pensans tenir dans nos mains , ou treuuer dans celles de la nature les choses , dont nous auons besoin, & ne considerans pas qu'elles dependent toutes de celles de Dieu: nous sommes peu assidus à l'invoquer : & n'emploions la priere, qu'aux occasions extraordinaires : quand le secours humain nous manque : comme la tragedie, qui ne fait intervenir la diuinité, que dās les difficultez, que ni la force, ni la prudence des creatures n'est pas capable de demeler. D'autre part nous sommes pleins d'une si superbe delicatessé, que si nous ne sommes exaucez aussi tost que nous auons parlé , nous nous rebu-  
 tons; & dirions volontiers, comme autres-  
 fois ce Roi d'Israël : *Pourquoi m'attendrois-je plus à l'Eternel ?* Pour nous guer-  
 rit

2. Rois. 6.

rir d'une si pernicieuse humeur, & *perse-*  
*verer en priere*, selon l'auertissement de  
 l'Apôtre, considerons premierement le  
 continuel besoin que nous auons de l'as-  
 sistance de Dieu. Car puis que c'est en  
 lui, que nous auons estre, vie, & mouue-  
 ment; puis que c'est lui, qui appourit, &  
 enrichit, qui hausse & baisse le degré, qui  
 dispense la santé & la maladie, qui con-  
 duit au sepulchre, & en ramene, qui gou-  
 uerne les cœurs des hommes, & les ele-  
 mēs de la nature: puis que c'est lui enco-  
 re, qui commēce, qui polit & perfection-  
 ne toute l'œuure de la grace, & qui la  
 couronne de la gloire, & qui produit en  
 nous avec efficace le vouloir, & le parfai-  
 re, selon son bon plaisir: il est clair, que  
 nous ne sçaurions sans l'aide de sa sainte  
 & bien-heureuse main, ni posseder aucun  
 bien, soit dans nos propres persōnes, soit  
 dans nos familles, ou dans l'état, ou dans  
 l'Eglise: ni estre ou preseruez & garantis,  
 outirez & deliurez d'aucun mal, de quel-  
 que sorte qu'il soit. Vous ne pouuez re-  
 fuser de croire cette verité sans demen-  
 tir, & les Escritures de Dieu, & les depo-  
 sitions de la Nature, qui nous la chantent  
 par tout. Mais si vous la croiez, comment

ne pensez-vous point à ce qu'elle induit necessairement, qu'ayans tousiours besoin de l'assistance de Dieu, vous estes obligé par vostre propre interest, à l'implorer aussi continuellement ; Et que comme nul de vos iours ne se peut passer sans le secours de sa faueur, aussi ne s'en doit-il passer aucun sans l'invocation de son Nom. Regardez ie vous prie les poutes mendians, avec quelle ardeur, avec quelle indefatigable perseverance ils passent les iours entiers, voire toute leur vie à nous prier. C'est le sentiment de leur necessité, qui leur donne cette constance ; & qui leur inspire ce courage. Chers Freres, nous avons infiniment plus de besoin du secours de Dieu, que ces poutes gens n'en ont du nôtre. Pourquoi ne sommes-nous au moins aussi ardens, aussi constans, & assidus à le prier, qu'ils le sont à nous demander nos aumônes ? Et quant à eux, nostre dureté est si grande, qu'ils ne tirent le plus souuent que peu ou point de fruit de leur perseverance à nous prier ; au lieu que le Seigneur selon les richesses & de sa bonté & de sa puissance infinie, ne renuoye iamais confus aucun de ceux, qui

qui le prie avec perseuerance. Il nous l'a promis ; il nous le tient tous les iours ; & l'experience de l'Eglise de tous les siècles nous certifie la verité de la parole, qu'il nous en a donnée. l'auouë qu'il ne nous donne pas tous-jours du premier coup ce que nous lui demandons. Mais si nous sommes constans, si sans nous rebuter de ses premiers refus, nous le pressons avec vne viue & ardente foi , il n'y a rien que la perseuerance n'arraché en fin à sa bonté. C'est ainsi que Iacob obtint la benediction, qu'il desiroit ; Il luita hardiment toute la nuit avec Dieu, & fut le plus fort , & pleura & demanda grace & serrant constamment son Seigneur, *Je ne te laisserai point* ( lui dit-il ) *que tu ne m'ayes beni.* La femme Cananéenne dans l'Euangile en ayant usé en la mesme sorte , fut aussi semblablement exaucée. Elle souffrit sans s'étonner les premiers rebuts du Seigneur, & ces rudes paroles, *Il n'est pas bon de ietter le pain des enfans aux chiens,* ne l'étonnerét point. Elle soutint ce grand coup sans se relâcher ; & sa sainte importunité demeura victorieuse ; ayant arraché de la bouche du Seigneur cette douce, & souhaitable réponse , O

Gen. 32.  
25.26.

os. 12.4.

Matth.  
15.26.

*Mat. 23.* femme ta foi est grande! Ainsite soit fait  
*comme tu veux.* Imitiez cette violēce; Elle  
 n'offense point Dieu. Elle l'appaise. Le  
*Luc 18. 1.* Seigneur nous la commande expresse-  
 ment lui-mesme; & nous apprend qu'il  
 faut tousjours prier, & ne se point lasser,  
 par la parabole de cette povre veuve;  
 dont l'importunité vainquit la durezza du  
 juge inique; & en tira à la fin ce dont ni  
 la crainte de Dieu, ni le respect des hom-  
 mes ne l'avoit pû rendre capable. Ce Ju-  
 ge estoit méchant, & cruel; & neantmoins  
 la perseuerance d'une femme en vint à  
 bout. Combien plus la nôtre emporte-  
 ra-telle ce que nous desirōs du Seigneur,  
 qui est la bonté & la clemence mesme?  
 Et quand à ce Juge, c'estoit sa nature, &  
 la disposition de son cœur qui le ren-  
 doit cruel & inexorable: Mais si le Sei-  
 gneur n'exauce pas nos premieres re-  
 questes, ce n'est pas qu'au fonds il nous  
 vueille estre chiche de ses biens. (A vrai  
 dire il a plus de volonté de nous les don-  
 ner, que nous n'en auōs de les recevoir.)  
 Tout cela n'est qu'un mistere de sa sages-  
 se, qui veut par ces delais exercer nostre  
 foi, & enflammer nos desirs, & éprouver  
 nôtre constāce. Il se cache, afin que nous  
 le

le cherchions : il se retire, afin que nous le pressions, & retient sa benediction, afin que nous la rauissions. Ses faueurs ne sont pas des biens, qu'il faille souhaiter lâchement. Nous ne sçauons pas ce qu'elles valent, si nous ne les estimons dignes d'estre demandées avec instance. Certainement les biens, que nous pouruiuons aux Cours, & aux Palais des hommes, ne sont que des choses terriennes, de peu de valeur, & d'une courte & incertaine dureté. Et neantmoins que ne faisons-nous pour les obtenir ? Nous assiégeons leur portes dès le matin ; nous y sommes encore au soir bien auant dans la nuit ; Nous souffrons leurs rebuts, & leurs dédains, & souuent mesmes les injures, & les outrages de leurs gens. Ils nous chassent ; ils nous appellent importuns ; ils accusent nostre hardiesse d'impudence, ou d'insolence. Nous beuuõs tous ces affronts ; & ne laissons pas de reuenir encore apres cela à la charge ; & inuenons, s'il est possible, quelque nouvelle soumission pour les fléchir ; tant est grand & pressant en nous le desir des choses, que nous leur demandons ! Chrétiens, ne rougissiez-vous point d'auoir plus de

passion pour les choses de la terre, que  
 pour celles du ciel ? N'avez vous point  
 de honte de solliciter la iustice, ou la fa-  
 veur des hommes avec plus d'ardeur, que  
 la grace de Dieu ? d'auoir plus de patien-  
 ce & de perseuerance pour gagner le  
 cœur d'un ver de terre, que pour vaincre  
 le Roi des Rois ? Il y va de vôtre salut.  
 La grace, que vous lui demandez, est l'a-  
 bolition d'un crime digne de la mort  
 éternelle ; & ce que vous sollicitez chez  
 lui n'est pas vne piece de terre, ou vne  
 maison, ou vne petite somme de deniers,  
 ou quelques années d'une vie, ou d'une  
 liberté temporelle. C'est le ciel, & l'éter-  
 nité, que vous lui demandez : le tresor &  
 le palais de son Christ, la paix & la ioye  
 de son Esprit, vne liberté, vne vie, & vne  
 gloire immortelle. C'est pour cela, Fre-  
 res bien-aimez, qu'il faut estre violens,  
 aspres, & obstinement importuns ; C'est  
 pour cela, qu'il faut passer les iours & les  
 nuits en sollicitation aux pieds du Sei-  
 gneur ; & le saisir hardiment, & lui  
 protester avec vne ferme & déterminée  
 résolution, que nous ne le quitterons ia-  
 mais, qu'il ne nous ait accordé ce que  
 nous désirons ; Non, Seigneur, Tu ne  
 m'é-

m'échapperas point. Il faut ou que tu souffres iour & nuit mes importunitéz; ou que j'aye ce que ie demande. Ie ne te donnerai point de ceste iusques à ce que tu ayes accompli ce souhait de mō cœur. Ou ie l'aurai de ta main: ou ie mourrai en te le demandant. C'est là, Fideles la, perseuerance, que l'Apostre nous commande & en ce lieu, & ailleurs encore, où il nous ordonne *de prier sans cesse*. I'ai seulemēt à y ajoûter deux auertissemens; Le premier est, qu'il ne faut pas entendre ces paroles, comme s'il nous obligeoit à quitter tout autre exercice, & laisser le trauail des vocations, où Dieu nous a appellez, pour ne faire autre chose, que prononcer des Oraisons; ainsi que l'on dit que l'interpreterent autresfois certains heretiques extrauagans nommez *Euchies*, c'est à dire les Prieurs. L'Apôtre qui nous ordonne ici de prier sans cesse, nous commande aussi de trauailler; avec vne telle necessité, qu'il *condamne à ne point māger celui qui ne veut pas trauailler*. Ces deuoirs de nôtre pieté ne se choquēt point. La priere assaisonne & anime le trauail; elle ne l'empesche pas. La perseuerance, que nous y deuons, n'est pas

Es. 62. 7.

1. Thess. 5.

17.

2. Thess. 3.

10.

vne priere continuée sans intermission ; mais souuent & assidument reprise & reïterée , sans que ni l'ennui d'attandre , ni le desespoir d'obtenir , ni aucune autre consideration nous en fasse quitter le soin. L'autre aduis , que nous auons à vous donner sur ce sujet , est contre la superstition , dont vous voyez , que l'horloge regle les prieres , & qui s'attache scrupuleusement au nombre , & aux paroles de ses oraisons. Le Chrétien , qui a sa conuersation dans le ciel , au dessus des temps & des mouuemens qui le font , mesure sa deuotion aux choses mesmes ; & fait ses prieres , non au coup d'une cloche , mais au signal de son besoin ; & les allonge , ou les finit , non selon le nombre des grains d'un chapelet , mais selon les mouuemens de son cœur. Apres la perseuerance en priere , l'Apôtre nous y demande aussi la vigilance , *Perseuerer en priere* ( dit-il ) *veillans avec action de graces*. Je confesse volontiers , que les fideles peuuent dérober quelques heures à leur repos , & les employer à la priere ; pourueu que cela se fasse sans superstition ; & ie ne nie pas que les Profetes , & les Apôtres , & les Chrétiens de la primitive

tiue

tive Eglise n'en ayent souuent ainsi vſé  
 ſe leuant la nuit, & paſſans, ſoit en leur  
 particulier; ſoit meſme dans leurs tem-  
 pies, quelques heures en oraiſons, & au-  
 tres exercices de pieté. Mais il me ſem-  
 ble neantmoins, que ce n'eſt pas de ces  
 veilles là, que parle ici l'Apôtre. Car il y  
 a vne autre ſorte de *veille*, que nous pou-  
 uons appeller *la veille* de l'ame; qui n'eſt  
 autre choſe, que l'attention de l'eſprit;  
 quand nouſtenons tous nos ſens en bon  
 eſtat, viſs & agiſſans, non aſſoupis, ni  
 plongez dans l'oïſiueté, ou dans l'amour  
 du monde, ou dans ſes erreurs, & ſes va-  
 nitez: mais éueillez, & éleuez à Dieu,  
 penſans à lui, & vacquans à ſon œuvre;  
 regardans à ſon Chriſt, & à ſon iour, &  
 attendans ſon ſalut avec ardeur, & con-  
 ſtâce. C'eſt ainſi que veilloit l'ame de ce  
 Profete, qui s'attandoit au Seigneur plus  
 ſoigneuſement, que *les guettes du matin,* Ps. 130. 6.  
*qui attendent la venue au matin avec im-*  
*patience.* Et c'eſt là qu'il faut rapporter Matth. 6.  
 tant de lieu du nouveau Teſtament, 14.  
 qui nous commandent de *veiller.* *Veil-* Marc. 13.  
*lez & priez, que vous n'entriez en tenta-* 31.  
*tion. Veillez: car vous ne ſcauez quand le*  
*Maître de la maiſon viendra. Ne dor-* 1. Theſ. 5.  
6.

1. Cor. 16.  
13.

Apoc. 3.  
2. & 16.  
15.

mons point , comme font les autres : mais  
 veillons , & soyons sobres : Veillez : soyez  
 fermes en la foi : portez, vous vaillamment :  
 fortifiez vous. Sois veillant. Bien-heureux  
 est celuy qui veille. Et ainsi souuent ail-  
 leurs. Car comme l'Apôtre dit tres-ele-  
 gamment en quelque lieu de la veuve,  
 qui passe son temps dans les delices du  
 peché , qu'elle est morte en viuant : ainsi  
 pouuons nous dire tout de mesme de la  
 personne, qui ne pense point à Dieu, ni à  
 son seruice , ni aux occasions de faire de  
 bonnes & saintes œuures , quelque acti-  
 ue, & occupée quelle soit d'ailleurs dans  
 les soucis de la terre, qu'elle dort en veil-  
 lant. Ce dormir mystique est l'insensibi-  
 lité de l'ame pour les choses de Dieu. Le  
 veiller , qui lui est opposé , est l'atten-  
 tion, & le sentiment , & l'action de l'a-  
 me pour les choses du salut. Il est vrai,  
 que cette sorte de veille nous est ne-  
 cessaire en toutes les parties de nôtre  
 vie : & que iamais nulle saison, ni nul-  
 le occasion ne doit surprendre le fidele  
 endormi en ce sens-là. Mais comme la  
 priere est le plus excellent de tous nos  
 seruices : aussi requiert elle particuliere-  
 ment de nous cette veille , & cette at-  
 tion.

tion. l'estime donc, que c'est precisely ce qu'entend l'Apôtre, quand il nous commande de veiller en la priere. Il veut, que nous y apportions vne ame éueillée; non noyée dans les soucis, ou dans les passions de la terre; non chargée & appesantie des pensées de la chair; non lâche, & languissante, ou ne songeant point du tout à ce qu'elle fait, ou n'y songeant qu'à demi; mais tendue & élevée à Dieu, pensant aux choses, qu'elle lui demande, & à son Christ, au nom de qui elle lui présente ses requestes. D'où vous pouvez juger, quel état nous devons faire des prieres de la plus grande part des hommes, prononcées de la bouche seule sans aucune attention de cœur, par coûtume plustost, que par devotion. Certainement, puisque la priere se doit faire en veillant, il est clair, que les oraisons de ces gens-là sont à vrai dire des songes, & non des prieres. Ce sont de vaines paroles semblables à celles, qu'un homme, qui respue, prononce quelque fois en dormant. Ceux de Rome bien loin de retirer les Chrétiens de cet abus, les y plongent par cette étrange & extrauagante loi de leurs seruices, qui

le font en vn langage, que le peuple n'entend pas. Nôtre ame est si vaine, qu'elle a bien de la peine à s'attacher aux choses, & aux paroles, qu'elle entend. Je vous prie, quelle attention peut-elle auoir pour celles, qu'elle n'entend pas? Et comment veillent en priant ceux, qui bien loin de penser à ce qu'ils disent, ne l'entendent pas seulement? Les pies, & les perroquets sont capables de la priere, & de la deuotion, si c'est prier Dieu, que de proferer quelques paroles sans les entendre. Enfin l'Apôtre veut encore qu'à la priere nous ajoûtions *l'action de grâces*. Et certes à bon droit. Car comment pouuons nous demander à Dieu de nouvelles grâces, si nous ne lui sommes reconnoissans de celles, que nous en auons desia receuës; Ce deuoir est si raisonnable, que quand nulle autre consideration ne nous y appelleroit, la chose mesme nous y oblige. C'est assez d'auoir receu du bien, pour en rendre grace. C'est vne noire ingratitude, de jouïr des dons de Dieu sans lui en tesmoigner nos ressentimens. Mais outre l'ingratitude, il y a mesme de l'impudence à se presenter à lui pour demander de nouveaux benefices,

ces,

ces, si nous ne le remercions des precedens. C'est donc par là, que doiuent commencer toutes nos prieres; & il ny a point de retorique, qui lui persuade plus efficacement de nous donner à l'auvent, que la reconnoissance du passé. Il aime à semer ses biens sur la terre, qui les reçoit avec gratitude; & exauce volontiers les vœux, & les prieres de ceux qui ont vn profond & respectueux resentiment des graces qu'il leur a faites. Et ici ne me dites point, que vous n'avez encore rien receu de sa liberalité. Il n'y a point d'homme, quelque malheureux, & éloigné qu'il soit, que ce diuin Soleil de bonté, & de grace n'ait visité, & à qui il n'ait fait quelque part de ses faueurs. Combien plus à vous, qu'il a honoré de son aillance? à qui il presente son Euan-gile & son Christ, & en lui toutes les tresors de sa grace & de sa gloire? Car ie laisse là ce corps, & cette ame, & ce souf-fle, & cette lumiere, & tant d'autres biens, qu'il communique à tous les hommes en la nature. Mais comment pouuez vous, à moins, que d'estre, ou mort, ou tout à fait stupide, ne point sentir la grace, qu'il vous fait de vous appeller à sa commu-

nion ? & par elle à l'esperance du salut & de l'ternité ? Mais bien qu'il vous ait desja fait tant de faueurs, il ne vous defend pas pourtant de lui en demâder encore d'autres. Sa bonté est vn fond inefpuisable. Demandez & priez hardiment; Tout ce qu'il requiert de vous, c'est que vous le fassiez avec action de graces, que vous lui presentiez vos ressentimens pour les premieres de ses faueurs, si vous voulez qu'il exauce les requestes que vous lui faites pour les secondes. C'est là, chers Freres, ce que l'Apostre ordonne aux Colossiens de la priere en general, qu'ils y perseuerent, & y veillent avec action de graces. Mais il les sollicite en suite dans la seconde partie de nôtre texte, de prier particulièrement pour lui; *Priez ensemble aussi pour nous* (dit-il) *afin que Dieu nous ouvre la porte de la parole, pour annoncer le mystere de Christ, pour lequel aussi ie suis prisonnier, afin que ie le manifeste, comme il faut, que ie parle.* Ici ie ne m'arrestera pas à châtier la grossiere subtilité de la superstition, qui de ce que l'Apostre requiert les Colossiens de prier pour lui, conclut, que nous pouuons donc aussi prier les esprits des fideles

les trépassés, qui sont dans les cieus, de nous rendre le mesme office; Aussi raisonnablement, que si de ce que S. Paul écrit cette épître aux Colossiens, j'induisois, qu'il nous est donc permis d'écrire des lettres aux morts. Ces Colossiens, à qui Saint Paul demande le secours de leurs prieres, étoient personnes viuentes ici bas en terre, avec qui il auoit vn mutuel commerce de tels deuoirs de charité. Il leur escriuoit; ils lui répondoient. Il sçauoit, que ses paroles viendroient iusques à eux, & il attendoit les leurs, au lieu que nous n'auons aucun tel commerce avec les morts. Et quant à ce que l'on replique, qu'ils sçauent nos desirs, & oient nos prieres; c'est vne fantaisie, que l'on met en auant sans preuve, & sans raison; que la seule passion d'vne mauuaise cause a inspirée à l'erreur, & que nous ne pouuons croire, puis que la parole de Dieu, qui est la regle, & la mesure de nôtre creance, n'en dit rien. Quoi qu'il en soit, puisque Dieu, qui nous commande par tout de le prier, ne nous ordonne nulle part de prier les hommes trépassés; puisque l'Apostre, qui presse les Colossiens, & diuers autres fideles

viuans de prier Dieu pour lui, ne les sollicite nulle part ni par son ordre, ni par son exemple, de lui rendre aussi le mesme office par prieres adressées aux Saints trépassés : nous ne pouuons manquer en nous tenant religieusement, comme nous faisons, au commandement de Dieu, & aux exemples de S. Paul, & des autres Saints du vieux & du nouveau Testament, qui ont bien prié Dieu, & ont bien requis l'aide des prieres des fideles viuans ; mais n'ont iamais ni inuoqué, ni sollicité les morts de prier pour eux. Tout ce qui se peut legitime-ment conclurre de cét exemple de l'Apôtre, c'est, que tandis que nous combattons ici bas sous les enseignes de Iesus Christ, la charité, qui nous vnit tous ensemble en vn mesme corps, nous oblige à prier les vns pour les autres, non seulement les Pasteurs pour les troupeaux, mais aussi les troupeaux pour les Pasteurs. Qu'y auoit-il, ou qu'y a-t-il iamais eu depuis, de plus grand, que S. Paul ? Et neantmoins vous voyez, comment il ne dédaigne point les prieres des simples fideles. Que dis je qu'il ne les dédaigne point ? Il les demande, & les requiert  
expres-

expressement. Ailleurs il demande le  
 mesme secours aux Efesiens, & aux TheEfes. 6. 13  
 saloniciciens. D'où nous auons à cōclurre, 2. Thess. 3. 1.  
 que pour donner à quelcun le titre de  
*Mediateur* entre Dieu, & nous, il ne suffit  
 pas qu'il prie Dieu pour nous. Car à ce  
 conte les Colossiens prians pour S. Paul,  
 selon le droit, qu'il leur en donne, & la  
 requeste, qu'il leur en fait, pourroient &  
 deuroient estre nommez les *Mediateurs*  
 enuers Dieu; ce qui est infiniment ab-  
 surd; comme chacun le reconnoist. Par  
 où est premieremēt refuté l'abus de ceux,  
 qui donnent cette glorieuse qualité aux  
 Pasteurs, les appellans *Mediateurs entre*  
*Dieu & le peuple*: abus contre lequel S.  
 Augustin s'est escrié il y a long-temps,  
 disant, que *si quelcun se vantoit d'estre Me-* L. 2. con-  
*diateur entre Dieu & son troupeau, les bons* tre l'ep. de  
*& fideles Chrétiens ne le pourroient suppor-* Parme-  
*ter, & le regarderoient comme un Ante-* nien. ch.  
*christ, & non comme un Apôtre de Iesus.* 8.  
*Christ; & concludant, que tous les hommes*  
*Chrétiens se recōmandent les uns les autres*  
*à Dieu par leurs prieres; mais que nous n'a-*  
*uons, qu'un seul vrai Mediateur, celui qui*  
*fait requeste pour tous, & pour lequel nul ne*  
*fait requeste; assauoir nôtre Scigneur Ie-*

sus-Christ. Secondement de là mesme  
 paroist encorè, que suppose, que les fide-  
 les trépasséz priaissét Dieu en particulier  
 pour chacun de nous (comme le preten-  
 dent ceux de Rome ) tousiours cela ne  
 suffiroit il pas pour leur acquerir la qua-  
 lité de *Mediateurs* , qu'ils leur donnent,  
 puis què les troupeaux prians pour les  
 Pasteurs ne sont pourtant pas leurs Me-  
 diateurs ; estant euident, que pour meri-  
 ter ce titre il faut outre la priere , offrir à  
 Dieu pour nous vne propitiation capa-  
 ble de la soustenir, & de nous acquerir la  
 faueur du Pere, ce qui n'appartient qu'au  
 Seigneur Iesus ; les oraisons, que nous  
 faisons les vns pour les autres, n'ayant au-  
 tre efficace , que celle que leur donne  
 nôtre commun chef , auquel elles mon-  
 tent dans les cieux, & en qui est la propi-  
 tiation pour nos pechez, comme dit ex-  
 cellemment S. Augustin. C'est la doctri-  
 ne formelle de S. Paul ; qui apres auoir  
 dit, qu'il n'y a qu'un seul Mediateur en-  
 tre Dieu , & les hommes, assauoir Iesus  
 Christ homme , ajoûte tout d'un train  
 pour raison de cette qualité, qu'il s'est do-  
 né soi-mesme pour rançon pour tous. Mais  
 voyons maintenant quelles prieres l'A-  
 pôtre

*La mesme  
 un peu a-  
 pres.*

pôte requiert des Colossiens, & ce qu'il veut particulièrement qu'ils demandent à Dieu pour lui. Estant captif à Rome, il semble, qu'il deust desirer sur toutes choses d'estre mis en liberté. Mais voyez ie vous prie, la generosité de ce saint homme, & combien hautement il méprise les intérêts de la chair. Il ne dit rien de cela. Il veut, qu'ils prient Dieu, qu'il luy ouvre la porte, non de la prison, mais de sa parole, pour annoncer le ministere de Christ. C'est là tout ce qui luitient au cœur. Il ne songe ni à ses aises, ni à sa liberté. Il n'a du sentiment, & du desir, que pour l'exercice de son ministere, c'est à dire pour l'auancement de la gloire du Seigneur, & pour l'edification des hommes. Il est content, pourueu qu'il puisse semer l'Euangile de son Maistre avec fruit. Si sa prison empesche, qu'il ne le fasse avec toute la commodité & l'étendue, qu'il feroit estant en liberté; en ce cas-là seulement, & non pour autre dessein, il veut, que l'on prie Dieu, qu'il le tire de captiuité. Sinon, sa chaisne lui est indifferente, pourueu qu'elle n'achoppe point le cours de l'Euangile, & que nonobstant <sup>2. Tim. 2.</sup> ses liens, *la parole de Dieu ne soit point liée.* <sup>2.</sup>

C'est là tout ce qu'il demande au Seigneur & tout ce qu'il desire que les autres lui demandent pour lui, qu'*il lui ouvre* (dit-il) *la porte de sa parole*, c'est à dire qu'il lui dōne par sa providence l'occasion, & les moyens de la prescher, ostant de deuant lui l'auerfion, & la haine, & la fureur des hommes contre cette sainte, doctrine, & les autres scandales, que le Diable ne manque jamais de lui opposer, comme autant d'épaisses & impenetrables portes pour empescher ce diuin sceptre de Christ d'entrer chez les hommes, & d'y exploiter le bon plaisir de Dieu. Il se sert encore ailleurs de cette faſſon de parler en meſme ſens ; & la raiſon en eſt evidente. Car parlant de la belle occasion qu'il auoit de prescher à Efese, il dit,

1. Cor. 16.  
9. *qu'une grand' porte, & d'efficace lui eſt ouverte par le Seigneur ; & ailleurs encore pour ſignifier la meſme choſe du païs de la Troade, il dit, qu'y eſtant venu pour l'Euangile de Christ il treuua, que la porte lui en eſtoit ouverte par le Seigneur. Il ajoute en ſuite la fin, pour laquelle il desire, que le Seigneur lui faſſe cette ouverture pour annoncer (dit-il.) le miſtere de Christ, pour lequel auſſi ie ſuis priſonnier: Le*

*miſtere*

*mistere* ( c'est à dire le secret) de *Christ*, est  
 precisement cela mesme , qu'il vient de  
 nommer *la parole* à son ordinaire, c'est à  
 dire l'Euangile , la plus reuelee & la plus  
 admirable de toutes les reuelations de  
 Dieu. Elle est appellée *mistere* & ici , & <sup>Efes. 6. 1.</sup>  
 souuent ailleurs ; parce que c'est vne sa- <sup>Rom. 16.</sup>  
 pience cachée d'elle-mesme aux hom- <sup>25. Col. 1.</sup>  
 mes, & aux Anges ; que nulle intelligen- <sup>26. & 2.</sup>  
 ce créée n'eust jamais pû penetrer ; ce  
 conseil, que Dieu auoit pris de sauuer les  
 hommes par la croix de son Fils vnique,  
 estant au dessus des sens de toutes les  
 creatures, duquel on peut veritablement  
 dire avec nostre Apostre dans vn autre  
 lieu , que ce sont des choses, qu'il n'a point <sup>1. Cor. 2.</sup>  
 ueues, ni oreille ouies , & qui ne sont point <sup>2.</sup>  
 montées en cœur d'homme. Il nous en don-  
 ne le sommaire ailleurs , où il nous ex-  
 plique bien clairement quel est ce miste- <sup>1. Tim. 3.</sup>  
 re de *Christ*, sans contredit le *mistere* de <sup>16.</sup>  
*pieté* est grand. ( dit-il ) Dieu manifesté en  
*chair*, iustifié en Esprit , veu des Anges,  
 presché aux Gentils, creu au mode, & élevé  
 en gloire: Mais il nomme ce grand secret  
 le *mistere de Christ* ; premierement parce  
 que *Jesus-Christ* en est toute la plénitu-  
 de, c'est à dire le seul suiet , qui le rem-

plit tout entier. D'où vient aussi, que l'Apôtre, qui en estoit vn tres excellent, & tres consommé predicateur, pour se bien acquitter de sa charge, ne se propose de sçauoir autre chose entre ceux à qui il le preichoit, que *Iesus Christ crucifié*. *Seco-*  
*ndement* parce que c'est le Seigneur Iesus, qui l'a le premier reuelé aux hommes; qui le tira des abismes de la diuine sapience, & des chiffres, & des enigmes de l'ancienne Loi, où il estoit demeuré caché durant les generations precedentes, & le communiqua aux S. Apôtres dans la lumiere de cet Esprit celeste, dont ils furent battizez au iour de la Pentecoste; & depuis par leur ministere le mit deuant les yeux des Iuifs & des Gentils. Ce n'est pas en vain, que l'Apôtre dit ici en passant, qu'il est *prisonnier* pour cet Euangile de son Maistre. Car qu'eust-il pû alleguer de plus propre, ou de plus puissant pour toucher les Colossiens, & les rendre prompts & ardens à prier Dieu pour lui, & pour le progresz de l'Euangile, qu'en leur remontrant, que c'est pour cette sainte & glorieuse cause, qu'il souffre? Et que ce mystere de Christ, qu'il desire avec tant de passion de pouuoir annoncer, est  
vne

vne chose si diuine ; qu'il n'a point feint d'en sceller la verité par vne constante & courageuse souffrance de la captiuité, où il se treuve ? Mais apres l'ouuerture de la patole, le saint Apôtre veut encore que les fideles demandent à Dieu pour lui, *qu'il manifeste l'Euangile, comme il faut qu'il parle* : c'est à dire, qu'il le presche d'une maniere, qui soit digne d'un si haut suiet ; avecque la liberté, la diligence, & la fidelité conuenable. Car ce n'est pas assez d'auoir vne fois receu de Dieu les dons necessaires à l'exercice de cette sainte charge, si d'abondant il ne nous les conserue par vne continue influence de sa lumiere, & ne nous donne le courage, le zele, & la prudence spirituelle pour les employer en son œuure d'une faſſon, qui soit propre à l'edification des hommes. Voila Freres bien-aimez, ce que l'Apôtre demandoit autresfois aux Colossiens, & en general, & pour son particulier. Faites état, que ce grand Ministre du Seigneur vous demande aujord'huy les mesmes choses par nôtre bouche ; en general, que *vous perseueriez en prieres, & veillans avec action de graces* : & en parti-

culier, que vous priez nommément pour nous, qui auons l'honneur de vous prescher l'Euangile. Et quant à la priere, nous vous en auons ci-deuant assez iustificié la necessité. Reste seulement, que vous en fassiez vostre profit: Que ce saint exercice soit ordinaire dans vos familles: que ce sacrifice y soit tous les iours présenté à Dieu au matin & au soir: que vous n'entrepreniez ni ne commenciez chose aucune qu'apres l'auoir dediée au Seigneur par la priere. Instruisez vos enfans & vos seruiteurs en la mesme deuotion; Qu'il n'y ait persône chez vous, qui ne sçache, & qui n'exerce assiduément cette diuine liturgie de tous les Chrétiens. Prenez garde en suite de vous acquiter de ce deuoir, comme il faut, c'est à dire, d'y apporter l'ardeur, l'attention, la vigilance, & la perseuerance; de laver vos mains dans l'innocence, de purifier vos corps & vos ames, pour les presenter à cette souueraine & tres-sainte diuinité, sans offenser sa veuë. Vous sçauuez ce que disent les Prophetes des sacrifices de ceux, qui ont les mains plenes de sang; que le Seigneur les a en abomination; qu'il n'en peut porter l'ennui; qu'il hait leurs deuotions, & dé-

dédaigne leurs oblations de neant; qu'il cache ses yeux arriere d'eux, quand ils osent étendre leurs mains souillées vers lui; & qu'il n'exaucera point leurs oraisons, quand bien ils les multiplieroient à l'infini. *Lavez vous (dit il) nettoiez vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions; cessez de mal faire, apprenez à bien faire, cherchez la droiture; redressez celui, qui est foulé. Faites droit à l'orfelin; debattez la cause de la veuve.* C'est là Fideles, l'encens, dont le Seigneur veut, que vous parfumiez les offrandes de vos prieres, afin qu'elles lui soient agreables. Ecoutez sa voix, si vous desirez qu'il exauce la vôtre. Obeïssiez à la parole de son Euangile, si vous voulez, qu'il reçoive celle de vos supplications. Nous nous plaignons, que nous le prions depuis long-temps en vain. Mais n'outrageons point sa verité; & confessons, que nous ne l'auons pas prié comme il faut: c'est à dire, avec la foi, la repentance, & l'amendement de vie, qui doivent necessairement accompagner ces sacrifices. Desormais donc (car il est encore temps) convertissez vous à lui de tout vôtre cœur; & lui leuez des mains pures, sans ire &

Es. l. II. 12.  
 & suis-  
 sans.

sans question, & perseuerez hardiment  
 en ce saint exercice, avec asseurance, qu'il  
 vous exaucera. Mais chers Freres, entre  
 les autres choses, que vous demanderez  
 à Dieu, priez le aussi pour nous, qu'il nous  
 ouvre la porte de la parole, afin que nous  
 vous annoncions le mystere de Christ,  
 & vous le manifestions comme il faut.  
 Car si Paul, le vaisseau d'election, fait &  
 formé immediatement de la main du  
 ciel, consacré par la propre voix de Iesus  
 Christ, & rempli en toute abondance des  
 tresors, de son Esprit, a neantmoins requis  
 l'assistance des prieres des Colossiens  
 dans l'administration de cette charge;  
 combien plus nous est necessaire le se-  
 cours des vôtres, à nous qui au prix de lui  
 ne sommes, que des enfans? Nous vous  
 coniurons donc, & par la gloire de nô-  
 tre commun Maistre, & par l'interest,  
 que vous auez en son œuure, que vous ne  
 manquiez iamais à vous souuenir de  
 nous dans les sacrifices de vos prieres,  
 supplians ce souuerain Seigneur, qu'il ac-  
 complisse sa vertu dans nôtre foiblesse;  
 qu'il nous donne vne bouche propre à  
 annoncer ses mysteres, & qu'il purifie nos  
 leures, comme celles de son Profete au-  
 tresfois

tresfois, & denouë nostre langue, comme celle de Moyse, & remplisse nos ames de ce diuin feu, qui forma iadis ses Apôtres en vn moment: éclairant nos entendemens en vne nette connoissance de la sapience Euangelique, embrasant nos cœurs du zele de sa maison, & les nettoiant des ordures de toutes les passions humaines. Et si le Seigneur flechi par l'ardeur, & la constance de vos prieres daigne nous élargir quelque petite portion de sa grace, regardez-la, comme vne chose, qui vous appartient, qui a esté donnée à vos prieres, & pour vostre edification. Seruez-vous en, & en faites profiter l'usage. Qu'il ne soit pas dit, que le grand mystere de Christ vous soit annoncé inutilement, & que vous étant manifesté, comme il faut, vous ne le receuiez pas, comme vous deuez. Dieu vous garde d'vn tel malheur. Car quelque foible, que soit nôtre predication, elle suffit neantmoins, mes Freres, pour rendre inexcusable toute personne, qui ne l'aura pas receuë avec foi, vos oreilles & vos consciences ne pouuant nier, que nous ne vous annoncions tout le conseil de Dieu en son Fils Iesus-Christ. Supplions le tous

en commun, qu'il nous fasse la grace aux vns & aux autres de nous bien acquitter de nostre deuoir ; à nous de vous parler, à vous de nous écouter, comme il faut, & liez ensemble d'une ferme & indissoluble charité, d'auancer heureusement son œeuure en toute sainteté, innocēce, pureté, patience, & constance, à la gloire de son Nom, à l'édification des hommes, au milieu desquels nous vivons, & à nostre propre salut. Amen.



SERMON



# S E R M O N

QVARANTE-SETTIESME.

COL. IV. VERS. V. VI.

*Verf. V. Cheminez fagement enuers ceux de dehors, rachatans le temps.*

*V. I. Que vòtre parole soit toujours confite en sel avec grace, afin que vous fçachiez comment vous auez à répondre à un chacun.*



**H** E R S Freres ; Tandis que l'Eglise Chrétienne est ici bas sur la terre , sa condition est de loger le plus souuent parmi des peuples de profession autre ; que la sienne. Car encore que le merite de Iesus-Christ soit suffisant pour amener tout le genre humain à la communion de Dieu , & que son salut soit presenté selon sa volonté, & son ordre à tous ceux, à qui son Euangile

Part. III.

M m

est presché; neantmoins la dureté & l'a-  
veuglement de nostre nature est si horri-  
ble, que la plus grande part des hommes  
demeure hors de l'alliance de Dieu, re-  
jettans méchamment & follement ce  
grand honneur, qu'il leur offre. Il se treu-  
ue nombre de nations qui piquées d'une  
mesme fureur, ont toutes entieres fermé  
la porte à Iesus Christ, sans vouloir souf-  
frir chez elles aucun de ses seruiteurs. Et  
de celles, où il est receu, encore n'y en a-  
t-il le plus souuent qu'une petite partie,  
qui plus le recõnoisse; la plus grande & la  
plus considerable dans le monde, le pre-  
secutant, ou se moquant de ses mysteres.  
Il n'est pas iusques aux familles des parti-  
culiers, où l'Euangile ne fasse quelque-  
fois ce partage. Vn mesme toit couure  
souuent des personnes de differentes re-  
ligions. C'est la diuision que Iesus Christ  
à mise au monde; non par le dessein de sa  
volonté, ou par la nature de sa doctrine,  
(qui ne tend proprement l'une & l'autre,  
qu'à vnir toutes choses, & à r'allier la ter-  
re avec le ciel dans vne eternelle paix,)  
mais par la mauuaise & cruelle disposi-  
tion des hommes, qui méprisent son cõ-  
seil, & dédaignent leur propre salut. Tant

y a qu'il arriue par ce moien , que le regne de Christ demeure comme enclavé en des états étrangers , & les fidelles meslez parmi des gens de religion contraire ; avecque lesquels cette commune habitation les oblige de necessité a auoir beaucoup de commerce. C'est pourquoy le saint Apôtre apres auoir ci-deuant réglé la pluspart des devoirs de nostre vie, touche ici en deux mots la fasson , dont nous auons à conuerser avec ces personnes estrangeres de nostre foi , au milieu desquelles nous nous treuons meslez. Et cét auertissement étoit alors dautant plus necessaire , que les Chrétiens à ces commencemens, qui étoient comme la naissance de l'Eglise, se voioient par tout enuironnez de Iuifs , & de Payens ; les deux religions, qui occupoïét alorstout l'vniuers. Les Colossiens notamment , à qui il écrit cette epître , demeuroient dans vne ville, & dans vne Prouince, dôt le peuple estoit fort addonné aux plus infames superstitions du Paganisme. Il leur commande premierement en general *de cheminer sagement enuers ceux de dehors, & de racheter le temps*; Puis il leur ordonne particulierement d'auoir soin

de leur parole ; l'une des principales & plus importantes parties du commerce, que nous auons avec les hommes ; *Que vostre parole (dit-il) soit tousiours confite en sel avec grace , afin que vous sçachiez comment vous avez à répondre à un chacun*

Cette exhortation , Mes Freres, nous vient aussi fort à propos ; pour la condition, où nous viuons, sous des puissances, & parmi les citoyens, d'autre religion, que la nostre. Considerons la donc, & la pratiquons soigneusement ; & pour vous aider à la bien entendre, nous traiterons s'il plaist au Seigneur, en cette action les deux parties, qu'elle contient ; la premiere de nostre conuersation avec ceux de dehors en general ; l'autre particulièrement & notamment des qualitez , que doit auoir nostre parole dans cette conuersation ; vous remarquans sur chacune ce que nous iugerons à propos pour vôtre edification, & consolation.

L'exhortation generale de l'Apostre consiste en deux points ; le premier , *que nous cheminions sagement enuers ceux de dehors ; le second , que nous rachetions le temps*. Sur le premier , ie croi que vous sçauetz tous, sans que ie vous en auertisse, que

que l'Apôtre emploie ici le mot de *cheminer*; selon le stile ordinaire des Ecrivains, pour dire *viure & conuerser*; & que par *ceux de dehors* il entend ceux, qui ne sont pas de nôtre communion, mais suivent en la religion, des sentimens & des services, autres que ceux, que nous faisons profession d'embrasser selon l'Evangile de Iesus Christ. Il les nomme encore ainsi ailleurs, où apres nous auoir ordonné, de fuir le cōmerce & la hantise de ceux, qui se nommans freres, c'est à dire, qui faisans profession de nôtre communion, menent cependant vne vie mauuaise & scandaleuse, il aioûte; *Car qu'ai-je affaire* <sup>I. Cor. 5.</sup>  
*aussi de iuger de ceux, qui sont de dehors?* <sup>12.</sup>  
 Il veut donc, que nous conuersions sagement avec eux; c'est à dire, qu'en leur pratique, & dans toute la conuersation, que nous auons avec eux nous apportions beaucoup de prudence, & de circonspection. Ce n'est pas qu'avec les fideles, qui sont de nôtre corps, il nous permette vne conduite folle, ou indiscrete; A Dieu ne plaise. Car toute la vie du Chrétien doit estre sage, & auisée: & avec qui que ce soit, qu'il conuerse, il doit gouverner ses actions avecques iuge-

Matth.  
10.16.

ment, & ne rien faire sans raison : se souvenant de la regle, que son Maistre lui a donnée pour y adresser toutes ses meurs, *Soyez (dit-il) prudens comme serpens, & simples comme colombes.* Mais parce que ceux de dehors sont le plus souuent ennemis de nostre religion, & en detestent, ou du moins en ignorent, ou en méprisent les mysteres : il n'y a personne, qui ne voie, qu'il faut en traitant avec eux vsér de beaucoup plus de retenuë, & de consideration, que quand il est question de nos freres. Comme quand le soldat se treuve dās vn país ennemi, il se tient beaucoup plus sur ses gardes, & y marche comme l'on dit, bride en main; & vous scauez qu'avecque les estrangers nous traitons avec plus de soin, & si i'ose ainsi parler avecque plus de ceremonie, qu'avecque nos familiers. Vn frere vit avecque nous sans dessein: Vn estrangier, nous épie. L'vn supporte celles-là mesmes de nos actions, où vn iuge seuerer trouueroit quelque chose à redire. L'autre ne nous pardonne rien. Il s'offense mesme quelquefois des actions les plus innocentes. Persuadez de la charité du premier, nous vivons avecque lui en assurance, sans estre en pene de

sa personne en particulier, parce qu'il approuve en tout ce qui est de nôtre règle. De l'estrâger il n'en est pas de même.

Outre le soin que nous devons avoir de ne rien faire, avec lui, que bien; il faut encore en avoir vn autre, de le faire en telle sorte, qu'il soit à son goût. C'est donc avec vne grande raisõ, que pour ceux de dehors l'Apostre nous avertit, particulièrement de vivre & converser avec eux sagement; c'est à dire, d'apporter en toute nostre conduite avec eux plus d'attention, de prudence & de consideration, que dans le reste de nôtre vie ordinaire. Le premier point de la sagesse Chrétienne dans cette conduite avec ceux de dehors est d'en remarquer la fin; Le second, de discerner les personnes; Et le troisieme de choisir les môiens propre à nostre dessein. Quant à la fin, soit que la recontre nous porte à traiter ceux de dehors, soit que le dessein nous y conduise; nous devons tousjours y avoir pour but, ou de les edifier, & les gagner à Iesus-Christ; ou tout au moins d'empescher, qu'ils ne prennent du scandale, ou du degoust de nostre religion. Dans le commerce, que les suiets d'un estat civil ont

avecque les estrangers, c'est assez, qu'ils  
 maintiennent la foi, qu'ils doiuent à leur  
 Prince, saine & entiere; & l'amour & le  
 respect, qu'ils ont pour les loix & le gou-  
 vernement de leur patrie. Il n'est pas ne-  
 cessaire, il ne leur est pas mesmes permis  
 d'entreprendre de tourner l'estranger  
 de la sujettion, qu'il a aux puissances, sous  
 le sceptre desquelles il est nai; par ce  
 qu'elle est legitime, & que la vouloir de-  
 faire, est attenter sur l'autrui; ce qui ne se  
 peut faire sans injustice. Mais dans les  
 choses de la religion, il n'en est pas de  
 mesme. Ce n'est pas assez de vous pre-  
 server de celle de ceux de dehors; il faut  
 tâcher, si vous le pouuez, de les en tirer,  
 & de les amener à la vostre. Car en cela,  
 vous ne faites tort à personne; vous ne  
 blessez, que l'erreur: & ne diminuez les  
 droits, que de la superstitiõ & de l'impie-  
 té, & de Satan, qui les inspire aux hõmes,  
 le commun ennemi de tout le genre hu-  
 main. Vous n'acquerez riẽ à Iesus-Christ  
 qui ne lui appartienne legitimement;  
 puisque de droit il est le Seigneur de tous  
 les hommes, tant pour les auoir créez,  
 que pour les auoir rachetez. Vous faites  
 plutôt vne action de justice, ramenant  
 sous

sous le ioug de leur vray & legitime maistre des esclaves, que l'erreur en auoit débauchez. Ainsi routes les fois, que vous traitez avec ceux de dehors, vous deuez tousiours vous proposer de les edifier en ce qui est de la religion, & auoir pour eux dans vostre cœur vne volonté, & vn desir semblable au souhait de saint Paul pour Agrippa, & pour les autres qui l'écoutoient; *Je souhaiterois (dit-il) enuers Dieu, que nō seulement toi, mais aussi tous ceux, qui m'oyent aujourd'hui & à peu près & bien auant, fussent faits tels que ie suis, hors ces liens.* Mais ce n'est pas assez d'auoir vne bonne fin; il faut y employer des moyens propres & convenables; Et pour cet effet considerer soigneusement la diuersité des personnes à qui nous auons affaire. Car mesmes choses ne conuiennent pas à tous. La sagesse estant donc obligée de diuersifier sa conduite selon la difference de ceux, avec qui elle traite; le Chrétien avec la bonne intention, qu'il apporte en cette rencontre, doit diligemment discerner les personnes, à qui il a affaire; non seulement pour les différentes conditions, qu'ils tiennent dans le monde, ou pour leur di-

Act. 26.  
29.

verse capacité: mais aussi principalement pour leur humeur, & pour leur disposition à l'égard de la religion. Car ceux de dehors n'ont pas tous vne égale auersion contre la nostre. Il y en a qui ont l'esprit d'oux & humain, & traitable: & qui ne haïssent pas nos personnes, encore qu'ils n'approuent pas nos sentimens. Il y en a d'autres, qui sont furieux: & qui ne nous regardent, que comme des monstres, qu'ils voudroient par manière de dire auoir deuorez. Car c'est le propre de l'erreur, & de la superstition d'inspirer souuent à ses deuots cette sorte de passions cruelles & inhumaines. Il s'y treuve encore des esprits; qui bien qu'ils ne soient peut-estre pas dans cet excez de rage, sont neantmoins acariastres & aheurtez, & qui ayans étouffé dans leurs ames, & comme parle saint Paul, *retranché avec vn couteau*, tous les sentimens de la droite conscience, de la raison, & de l'honneur, se sont donnez en proye à l'erreur, & ont bouché leurs oreilles, & toutes les auenuës de leur entendement aux paroles, & aux lumieres de la verité, avec vne déterminée resolution de n'y rien receuoir, qui choque leurs opiniõs;

&amp;

& de renoncer plutôt à la qualité de creatures raisonnables ; qu'aux maximes de leur fausse religion. Qu'il faille vser tres-differemment avec ces diuerſes sortes de personnes , il n'y a nul , qui ne le voye ; & nôtre Seigneur nous le montre assez , quand nonobstant l'ordre qu'il donne à ſes Apôſtres de publier ſa verité ſur les toits, c'eſt à dire publiquement & à tous hommes, il les auertit neantmoins expreſſement ailleurs *de ne point ietter leurs perles deuant aës pourceaux* : & la raiſon qu'il ajoûte eſt conſiderable, *de peur* (dit-il) *qu'ils ne les foulent à leurs pieds, & ſe retournant ne vous déchirent* : ſignifiant clairement par ces mots ce que l'experience confirme assez , que les eſprits, dont il parle s'irritent & s'enflamment par l'effort meſme , que l'on fait de les guerir ; & que bien loin de s'amander ils en deuiennent plus fiers & plus cruels. Au reſte ce diſcernement des personnes ne ſe fait pas pour auoir en ſuite la liberté d'en aimer les vnes, & d'en haïr les autres. Car la religion du Chrétien ne lui permet pas de haïr aucun homme ; elle l'oblige neceſſairement à les aimer tous : qu'elle que ſoit ou leur nature , ou leur

Matth. 7.  
6.

religion, ou leur disposition enuers nous; iusques à vouloir qu'il benisse ceux, qui le maudissent; qu'il oblige ceux qui le

• *Math. 5.* persecutent, & fasse des prieres & des  
 • 44. vœux pour ceux qui le crucifient. Il ne considere ces differences des hommes, que pour y regler sa dispensation; pour diuersifier, non les passions de son cœur, mais les actions de sa vie enuers eux. Car encore que sa conduite soit differente, autre avec ceux-ci, & autre avec ceux-là, neantmoins son cœur est mesme enuers tous; & c'est à vrai dire l'amour qu'il a pour eux, plutôt qu'une autre raison, qui le fait agir diuersement avec eux. Pour venir donc au choix des moyens necessaires & sortables au but que nous nous proposons en cette conduite, la sagesse Chrétienne en exclut premierement toutes mauuaises actions, contraires ou à la pieté, ou à la iustice. Nous devons ce respect, non seulement à Dieu & à nôtre propre conscience, mais aussi aux hommes, & sur tout à ceux de dehors, de ne faire iamais de mal deuant eux. Car les actions iniustes ou impies, outre le venin qu'elles ont en elles-mesmes, ont encore ceci de mauuais, qu'elles sont directe-  
 ment

mēt contraires à la fin , que nous devons auoir en nôtre conduite avec ceux de dehors , qui est ( comme nous auons dit ) de les gaigner à Iesus-Christ. Bien loin de les y attirer, elles les en détournent, & les en dégoutent ; leur faisant mal juger de nostre religion par les mauuais fruits, qu'elle produit en nous ; & soupçonner , que nostre creance est semblable à nos œuures , & nostre Euangile aussi faux , que nostre vie est mauuaise. C'est ce que Natan remarquoit dans le peché de David, *Tu as fait blasphemer* ( dit-il ) *le nom de Dieu aux ennemis ;* & saint Paul dans la mauuaise vie des Iuifs, *Toi* (dit-il) *qui te glorifies en la loi, deshones-tu Dieu par la transgression de la loi ? Car le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous entre les Gentils.* Et les Payens autresfois tiroient le mesme scandale des débauches des mauuais Chrétiens , & n'oublioient pas de leur en faire reproche ; Ils se vantent ( disoient-ils ) d'estre deliurez de la tyrannie de Satan , & morts au monde ; & neantmoins leurs passions & leurs conuoitises ne les surmontent & ne les maistrisent pas moins , que nous , qu'ils appellent esclaves de Satan. De quoi leur

2. Sam. 12.

14.

Rom. 2.

23. 24.

sert ce batême, qui les a lauez à ce qu'ils pretendent, & cet Esprit, qui les gouuerne à ce qu'ils disent, & cet Euangile qu'ils font sonner si haut, puis que toute leur vie est plene d'ordure, & de chair, & de desordre? Aussi voyez-vous, que l'Apôtre entre les autres raisons, qu'il allegue pour détourner les fideles des choses cōtraires à la iustice & à l'honesteté, n'oublie pas celle-ci notamment, *afin* (dit-il) *que le nom de Dieu & sa doctrine ne soit blasfemée*: & ailleurs, *afin que la parole de Dieu ne soit blasmée*, & vn peu apres, *afin que vous rendiez honorable en toutes choses la doctrine de Dieu nôtre Sauueur*. Ainsi la premiere chose que nous deuous à ceux de dehors, c'est vne pure & constante innocence en tout ce que nous traitons avec eux. Le commencement & le premier point de conuerser sagement à cet égard est de ne rien faire, ni dire en tout ce que nous auons de communication avec eux, qu'ils puissent iustement accuser ou de peu de deuotion enuers Dieu, ou d'auarice, ou de cruauté, ou de quelque autre passion enuers eux, qui soit ou deshoneste ou iniuste. Mais apres l'abstinnēce du mal, nous leur deuons aussi la pratique

1. Tim. 6.

1.

Tit. 2. 5.

10.

rique & l'accōpliffemēt du bien; premie-  
 rement en leur rendant franchement &  
 de bonne grace tout ce que nous leur de-  
 vons felō les loix de Dieu, & des nations;  
 aux Princes la fidelité & l'obeiffance; aux  
 magistrats, le respect : aux parens, & aux  
 citoyens, l'amitié, à chacun felō leur de-  
 gré: & comme saint Paul dit ailleurs, *le* R. m. 13. 7.  
*tribut, le peage, la crainte, l'honneur,* à  
 quiconque il en appartient : ne fraudant  
 aucun de ses droits; ne restans redeuables  
 à personne. Que les souuerains nous  
 voyent zelez à leur service : les particu-  
 liers ronds, & sincerés, & loyaux dans les  
 affaires, que nous auons avec eux : reli-  
 gieux obseruateurs de nos contracts &  
 de nos paroles : debiteurs de bonne foi:  
 creanciers doux & humains: voisins cour-  
 tois & secourables : Qu'il ne treuent à  
 dire en nous aucun des offices d'vne vie  
 honeste & ciuile. Car à Dieu ne plaise,  
 que cette impie & barbare, & inhumai-  
 ne pēsée de quelques-vns nous entre ia-  
 mais dans l'esprit, qu'il soit permis de ne  
 point garder la foi à ceux de dehors, & de  
 tromper, ou de mal traiter vne person-  
 ne, sous ombre, qu'elle n'est pas dans nô-  
 tre communion. Tant s'en faut; c'est à

ceux-là, qu'il faut plus montrer de iustice & de bonté; ce s'ont ceux de tous les hommes, enuers qui il faut avec plus de scrupule & de religion nous acquitter de tout ce que nous leur deuons; Et qui pense me tirer de son costé en me faisant vne iniustice, ou vne cruauté, ou vne perfidie, bié loin de rien gagner par cette voie, me fait croire avec beaucoup de raison, que la religion, qui lui permet telles choses, & les excuse sous ombre de bõne intention, & pretend qu'elles seruent à la plus grande gloire de Dieu, est vne impie & abominable superstition, & beaucoup pire en ce point, que les sectes, & les disciplines des Payens mesmes; qui quelque ignorans, qu'ils fussent n'ont pourtant iamais tenu aucune de ces horribles maximes. Dieu ne veut point, que l'on le serue avec des iniustices & des perfidies, & c'est l'outrager au dernier point, que de lui imputer, qu'il prene plaisir à tels seruices. Il n'y a que le Diable, qui les ait agreables. Le Chrétien ne regarde pas vn des hommes, comme, son ennemi. Il sçait, qu'ils sont tous creatures de son Dieu; & que son Maistre est mort pour eux, & a répandu son sang pour les sauuer.

**QV A R A N T E - S E T T I E S M E.** *ser-*  
uer. Il respecte ce caractère en eux: quel-  
que de figuré, qu'il y soit par l'erreur, ou  
par le vice. Et ce qu'il leur rend ces de-  
voirs n'est pas simplement par la crainte,  
qu'il a de leur puissance, ou de leur mau-  
vaise volonté: comme quelques - vns  
nous veulent faire croire, que les pre-  
miers Chrétiens ne se soumettoient aux  
Empereurs & aux Magistrats Payens, que  
par vne prudence, ou plutôt par vne  
matoserie mondaine; à cause qu'ils  
étoient les plus forts, & eux les plus foi-  
bles, & que s'ils en eussent eu les moyës;  
ils leur eussent attaché le sceptre des  
mains, & eussent foulé aux pieds sans  
scrupule ce diadème; qu'ils faisoient  
sembler d'honorer si humblemēt. Non;  
chers Freres, ce n'est pas là l'état; & le  
fondement de la conduite du Chrétien  
enuers ceux de dehors. C'est Dieu; c'est  
sa conscience, & non simplement aucu-  
ne autre consideration, qui l'oblige de  
vivre avec eux, comme il fait, selon l'en-  
seignement de l'Apôtre dans vn autre  
lieu, *qu'il faut estre suiets, non point seu-* Rom. 13. 5.  
*lement pour l'ire: c'est a dire pour crainte*  
*de la vengeance & du glaive, que le Ma-*  
*gistrat porte en sa main; mais aussi pour*

Part. III.

Nu

la conscience; ce qui s'étend à tous autres devoirs semblablement; c'est à dire qu'il faut payer nos creanciers; tenir la parole que nous auons donnée, executer nos promesses honorer nos citoyens, viure honestement avec eux, bien qu'ils ne soient pas de nostre religion; non seulement pour euiter les maux, que nous encourrions en ne le faisant pas, mais aussi pour la conscience; tellement que quelque impunité, voire mesme quelque salaire, que nous peussions attendre d'auoir manqué à tels devoirs, nous n'y manquions pourtant iamais: nous y estimans obligez par vne souveraine & indispensable loi: c'est à dire par la iuste, & sainte volonté de Dieu. Mais outre ces choses, que nous deuous, la sagesse Chrétienne en employe encore d'autres en la conduite vers ceux de dehors, qu'à la rigueur du droit nous ne deurons pas. Car elle regarde en ce lieu, non à nous acquiter simplement, mais à gagner ceux, avec qui nous traitons: de sorte que si quelcune des choses auxquelles d'ailleurs la iustice ne nous oblige pas, peut seruir à ce sien but: cette raison suffit pour nous les faire pratiquer.

C'est

C'est pourquoy elle ouvre le sein de nôtre humanité, courtoisie, & beneficence à ceux qui sont de dehors: pour leur dōner toute l'assistance, la faueur, & le secours, que nous pouuons en leur besoin; toutes les fois, qu'ils nous le demandent: & lors mesmes qu'ils ne nous le demandent pas. Il nous faut ici imiter la bonté de nôtre Seigneur, qui éclaire de son Soleil, & arrose de sa pluye ceux-là mesme, qui le blasfement. Ne m'alleguez point ces froides & impertinentes excuses: qu'ils sont hors de nostre communion: qu'ils nous haïssent: qu'ils nous font du mal: qu'ils sont ingrats. Ce discours est bon pour vn mondain: qui ne mesure ses deuoirs, qu'à son interest. Pour vous, qui estes disciple de Iesus Christ: c'est la moindre chose que vous y deuez considerer. Il vous y faut principalement regarder la gloire de Dieu; le service de son Fils, & l'edification des hommes. Faites bien à tous, comme fait vostre pere celeste; ne dédaignez nulle de ses creatures: tenez pour vostre prochain, quiconque a besoin de vous: fust-il Samaritain, ou Payen. Il n'importe, pourueu qu'il soit homme. Il n'y a rien,

qui lui puisse mieux persuader, que vôtre religion est sainte & divine, que cette belle, & genereuse conduite. Au moins lui arracherez vous par là tout pretexte de calomnier vostre profession; Vous demeurerez justifié dans son esprit; & l'obligerez s'il a iamais à rendre tesmoignage de vous, à en tenir cét honorable, & glorieux langage, que l'honesteté & l'innocence des premiers fideles, tiroit autresfois de la bouche des Payens, *Vn tel est fort homme de bien: & il n'y a rien à redire en lui, sinon qu'il est Chrétien.* En apres c'est encore l'vn de nos principaux devoirs enuers ceux de dehors pour viure sagement avec eux, que de nous accommoder à eux, autant que la pieté nous le permet; sans les choquer iamais de gayeté de cœur; quittans mesmes volontairement quelque chose de nos droits en leur faueur; nous ployãs & nous conformans à leurs loix, humeurs, & volontez pour les choses indifferentes; afin de leur montrer, que ce n'est ni le caprice, ni la haine, mais la seule force de nostre conscience, qui nous contraint de ne pas adherer à leur religion: & que hors cela, & nostre conscience

science sauue, il n'y a rien, que nous ne voulussions & faire & souffrir pour leur complaire. C'est ainsi que l'Apôtre en visoit, nous ayant laissé vn excellēt patron de cette sainte prudence, qu'il nous propose & nous represente au long dans le neuuiesme chapitrē de la premiere epître aux Corinthiens; *Je me suis* (dit-il) *af-*

1. Cor. 9.  
19. 20.

*serui à tous, afin de gagner plus de personnes: suis.*

*Je me suis fait Iuif aux Iuifs: & à ceux, qui sont sous la loi, comme si j'étois sous la loi: à ceux qui sont sans loi, comme si j'estois sans loi: foible aux foibles, & toutes choses à tous: afin que totalement j'en sauue quelques-uns.* Imitons ce sain exemple de

l'Apôtre; & prenons seulement garde à borner cette complaisance comme lui, dans les choses, dont nous auons le pouuoir de disposer; c'est à dire, celles, qui nous sont libres & indifferentes; sans l'érendre à aucune de celles, qui sont mauvaises, & defenduës dans la discipline du Seigneur, comme contraires, ou à la pieté, ou à la sanctification, nous souuenans de la leçon que nous donne ailleurs le mesme Saint Paul, qu'il n'y a point de participation de justice avec iniquité, ni de communication de la lumiere avec

2. Cor. 6.  
14. 15.

les tenebres, ni d'accord de Christ avec Belial. Enfin cette sage conduite, qu'il nous demãde ici enuers ceux de dehors, requiert de nous, que nous évitions, autant qu'il nous sera possible, toutes actions? & paroles qui les offensent; & que hors celles, où nostre religion nous oblige necessairement & inévitablemẽt, il ne nous échappe rien au reste, qui leur puisse déplaire. Ce que l'Apostre ajoûte en suite, *rachetans le temps*, contient le fruit & l'vtilité de cette sage, & prudente conduite, qu'il a recommandée aux Colosiens enuers ceux de dehors; c'est qu'en se gouvernant ainsi, ils gagneront temps, & addouciront par cette adresse la rigueur de la mauuaise, & fãcheuse saison où ils se rencontroient, au milieu des haines & des persécutions des Payens. Je sçai bien, qu'il y en a qui interpretent ces paroles autrement? les vns pour dire, qu'il faut reparer la perte qu'ils auoient faite du temps passé, en employant le present tout entier dans vne bonne, sainte, & sage vie. Car c'est ce que nous appellons communement *racheter le temps*. Les autres avec plus de couleur disent, que l'Apôtre entend, que nous

nous

nous cherchions , & achetions mesmes au prix de ce qui nous est le plus cher, les occasions d'edifier ceux de dehors , & ne faisons nulle difficulté de perdre quelque chose, soit de nos biens , ou de nos aises, ou mesme de nôtre dignité, ou reputation, pour auoir le moyen de les obliger. Car il est vrai , que le mot dont se sert ici l'Apôtre dans l'original , signifie <sup>τὸν καιρὸν</sup> souvent l'occasion & l'opportunité d'une chose plutôt, que le temps simplement. Mais pour n'en point mentir, l'une & l'autre de ces deux pensées, bien que verriables & Chrétiennes au fond, me semblent vn peu éloignées du but & de l'intention de l'Apôtre. Outre que l'interpretation , que j'ai mise la premiere en auant, est encore plus conforme au stile de l'Ecriture. Car cette fasson de parler dont Saint Paul vse en ce lieu , se treuve mot pour mot en la version Grecque du Profete Daniel, au second chapitre , où <sup>Dan. 2. 2.</sup> le Roi Nabucodonosor dit aux Caldéens, qu'il connoit bien qu'ils rachetent le temps ; pour signifier , comme nos Bibles l'ont fort bien traduit, qu'ils gagnent temps : c'est à dire qu'ils veulent s'échapper , & se tirer doucement du mauuais

pas, où ils se voyoient accrochez. L'Apôtre ici en mesme sens, bien que sur vn suiet tres-different, dit *que nous rachetions le temps en cheminant sagement avec ceux de dehors*: c'est à dire qu'avec cette prudente & adroite conduite nous addoucissons leurs esprits, & détournions habilement l'orage de leur fureur, comme vne mauuaïse influëce, capable de nous accabler, coulans & gaignans le temps, iusques à ce que les choses mesmes gouvernées & adressées par la prouidence de Dieu; ayent changé leur humeur. C'est encore là, que se rapporte euidentement la raison; que l'Apôtre ajoûte ailleurs à ce mesme commandement dans vn passage de l'épître aux Efesiens, semblable & parallele à celui-ci; *Cheminez* (dit-il) *soigneusement, non point comme érans denués de sagesse, mais comme érans sages: rachetans le temps; car (ajoûte-t-il) les iours sont mauuais*. Il veut que nous vsions d'vne grande adresse en la conduite de nôtre vie: & que nous *rachetions le temps* parce qu'il est mauuais: c'est à dire fâcheux & difficile à passer, pour la mauuaïse dispositiõ, qu'ont enuers nous ceux; au milieu desquels, nous viuons;

prests

Efes. 5.  
16.

prests à toute heure de nous perdre, pour peu d'occasion, que nous leur donnions de s'aigrir, & d'exécuter leur mauuaise volonté. Comme donc vn sage marinier se treuant au milieu d'vne mer émeuë, oyant gronder ses flots, & remarquant desja les presages de la tempeste : baisse ses voiles, & gauchit & croise sa course, & s'accomode à la violence des vagues, s'y laissant vn peu aller sans les oser choquer de droit fil; le tout pour gagner temps, & pour se racheter auecque ce trauail, & ce soin, de ces tristes & mauuaises heures; L'Apostre veut, que nous ayons vne semblable industrie pour parer les coups, dont nous menace la peu fauorable disposition de ceux de dehors enuers nous; qu'avec eux nous n'vions pas de toute nôtre liberté: mais que nous ménagions sagement nos actions, & nos paroles; nous accommodant le plus, qu'il nous est possible, à leur humeur, & éuitant tout ce qui est capable de les irriter, sans leur donner aucune accasion de nous entreprendre; afin que s'il se peut avec cette sainte, & sage discretion nous gagnions temps, & esquinions la mauuaise rencontre, & nous rachetions des

troubles , & desordres , dont elle nous menace. C'est vneraison du commandement, qu'il nous a donné, de *viure sagement avec ceux de dehors*. Car outre l'interest de la gloire de Dieu, & de l'edification des hommes , qui nous demande ce deuoir, comme il a esté dit, nôtre propre bien, nôtre seureté, & conseruation nous y oblige aussi necessairement : étant euidentement impossible de subsister en l'estat , où nous sommes la pluspart du temps , si ce n'est qu'avec beaucoup de soin, & de prudence nous detournions, & addoucissions les mauuaises volontez de ceux au milieu desquels nous viuons , & dont depend humainement nôtre vie & nôtre liberté. Mais après cette exhortation generale , l'Apôtre nous en fait vne autre pour la conduite de la parole particulièrement, qu'il nous faut maintenant expliquer le plus brieuement , qu'il nous sera possible ; *Que vôtre parole (dit il) soit tousiours confite en sel avec grace , afin que vous scachiez cōment vous auez à répondre à vn chacun*. I'auouë que cela conuient à tous les discours des fideles à qui que ce soit, qu'ils parlent ; & que leur bouche doit estre vn tresor de benediction, d'où

il ne

il ne sorte point de paroles, qui ne soient saintes, & plenes de grace, & qui ne soient bonnes, ( comme dit l'Apôtre ailleurs ) à l'usage de l'edification ; c'est à dire, qui ne soient propres à edifier ceux, <sup>Efes. 4. 29.</sup> qui les écoutent. Mais commè dans le verset precedent, bien que la sagesse soit necessaire, en toutes les parties de nostre conduite, il nous l'a neantmoins particulièrement recommandée en ce qui regarde le commerce, que nous auons avec ceux de dehors ; i'estime qu'ici pareillement, suiuant le mesme dessein il approprie nommément aux discours, & entretiens, que nous auons avec ceux de dehors, les marques, qui autrement se doivent treuver generalement dans toutes les paroles de nos bouches. Outre que c'est la suite de son discours, qu'il n'y a gueres d'apparence de rompre ici soudainement sans raison ; Ce qu'il aioûte de *répondre à un chacun comme il faut*, m'affermit encore en cette pensée ; ces paroles se rapportant euidentement aux réponses, que nous auons a faire à ceux de dehors, quand il nous ininterrogent, ou nous questionnent sur nostre religion ; comme il paroist de ce que saint Pierre a

presque employé les mesmes mots sur  
 l. *Pierr.* 3. *mesme* sujet, *Soyez* (dit-il) *souffours prest*  
 13. *à repondre avec douceur & reuerence*  
*chacun, qui vous demanderaison de l'espe*  
*rance, qui est en vous.* Et certes l'Apôtre a  
 bien raison de prendre lui-mesme le soin  
 de nous former la parole en telles occa-  
 sions; où nous auons à entretenir ceux de  
 dehors de nos sentimens sur la religion.  
 Car il est vrai, que c'est le plus delicat en-  
 droit de toute nostre conuersation avec  
 les hommes, & qui veut estre manié le  
 plus adroitement. C'est vn pas fort glis-  
 sant; & dont les succez sont tres souuent  
 d'vne grande importance, & ont de lon-  
 gues & considerables suites, pour le bien,  
 & pour le mal, selon que l'on y a diuer-  
 sement reussi. Et s'il y a rien, où la langue  
 ait quelque raison *de se vanter de grandes*  
*choses,* comme dit saint Iacques: c'est ici  
 sans point de doute: où vne réponce est  
 capable d'amander, ou d'empirer la con-  
 dition de tout vn peuple de Chrétiens,  
 selon qu'elle est à propos, ou non; vn sa-  
 ge, & moderé discours, ayant quelques-  
 fois ou détourné, ou arresté la persecu-  
 tion de l'Eglise, & apaisé la fureur de ses  
 ennemis; au lieu que de l'autre part vne  
 parole,

parole, bien que vraye au fond ; mais indiscrete, & mal placée, a souuent enflammé la haine des grands contre elle, & troublé sa paix : & causé mille desordres, & rauages. L'Apôtre veut donc, qu'é cette occasiō (c'est à dire, lors que nous parlōs avec ceux de dehors,) plus qu'en aucune autre nous gouvernions nostre bouche, avec tant de iugement, qu'il n'en sorte aucune parole, qui ne soit assaisonnée, comme il faut ; *Que vostre parole* (dit-il) *soit tousjours avec grace, confite en sel.* Il presuppose avant toutes choses, qu'elle ait sa principale vertu ; c'est à dire la verité, qui en est l'ame ; selon la regle generale, qu'il nous donne ailleurs, *de parler* <sup>Efes. 4.</sup> *en verité chacun avec nostre prochain.* <sup>22.</sup> Mais il veut qu'avec cela nostre parole ait encore ces deux qualitez : l'une qu'elle soit avec grace ; & l'autre qu'elle soit confite en sel. La grace, qu'il y demande, n'est pas celle, que donnent au discours les ornemens de la retorique, qui ne regarde, que le plaisir de l'oreille, & consiste en vn choix de beaux mots, & en vne douce & agreable liaison. La grace, que le Chrétien doit rechercher, & auoir en sa parole est de dire tellement la verité, qu'elle

n'offense point celui, qui l'écoute, qu'elle exprime nos sentimens sans blesser les siens; qu'elle n'ait, ni fiel, ni venin, ni aigreur: qu'elle soit simple, hūble & modeste; sans injure, ni raillerie: ni autres semblables aiguillons capables de picquet ceux, à qui nous parlons. C'est-là même encore, où se rapporte ce qu'il adjoūte, qu'elle soit *confite en sel*: c'est à dire; préparée & comme assaisonnée avec vne exquisite prudence. Car cōme le sel desseche les chair, & en māge l'humidité & la pourriture, y laisāt vne pointe agreable au goūst: cette prudēce Chrétienne dans laquelle il veut, que nostre parole soit toute confite, en ôte sēblablement tout ce qu'elle pourroit auoir de superflu & de nuisible: & la temperē en telle sorte, que la force & la vigueur, qu'elle lui laisse, plaist à l'esprit, & y entre agreablement. Les maistres de la retorique mondaine veulent aussi, qu'il y ait du sel dans le langage de leurs disciples. Mais ce n'est pas celui, qui doit confire la parole du Chrétien. Car ils entendent par ce *sel*, dont il font tant d'état, certaines gayetez, qui approchent de la raillerie: Vives, mais non offensiuēs, qui touchēt l'esprit, & ne

le

le picquent pas. Nous n'avons que faire de cet artifice quant à nous : & tirons le sel dont nos discours sont confits, d'une toute autre vene: d'une prudēce sainte, & Chrētienne, qui euite ce qui peut déplaire à nôtre prochain, où qui le scandalize, & choisit ce qui est propre à l'edifier, assaisonnant tellemēt son discours, qu'il ne dise rien de fade & d'insipide: capable de lui donner du dēgoust de nous, & de nôtre religion. Ce sel purge nos entretiens premierement de tous discours, ou nuisibles, & dangereux, comme ceux qui portent au vice: ou vains, & inutiles: Et secondemēt de tout ce qui peut offenser ceux à qui nous parlons, & les alier de nôtre religion. Pour cela est necessairement requise en nous cette science dont l'Apôtre parle en suite, *afin que vous sachiez* (dit-il) *comment vous avez à répondre à chacun.* Il est clair, que ce n'est pas cette grace d'une parole confite en sel, qui nous apprend comment il faut répondre à chacun: mais au contraire cette science, ou connoissance, quand nous l'avons, assaisonne nôtre parole de la grace necessaire. Il faut donc rapporter ce que dit l'Apôtre, *afin que vous sachiez*, à

iij d'eva

l'euenement & au succez de la chose, pour dire, *que vostre parole soit avec grace, & confite en sel, en telle sorte, qu'il paroisse, que vous scauez respondre à chacun; ou bien prendre le mot scauoir, dont il a vsé dans l'original, pour dire, en scashant, & en iugeant & reconnoissant comment il faut repondre à chacun.* Premièrement ce qu'il appelle nos discours. des *réponses* nous montre, qu'il ne faut pas se jeter dans cette sorte d'entretiens à l'étourdie, mais n'y entrer, qu'avec meureté & iugement; y estant appellé, ou par la demande d'autrui; ou par la voix d'une occasion necessaire, qui nous oblige à parler. Puis apres, il nous montre, que selon la difference des personnes nous deuous aussi diuersifier nostre parole; & c'est icy, qu'il se faut seruir de ce discernement des personnes, que nous auons touché ci-deuant. Il s'en treuve à qui le meilleur seroit de ne point parler du tout. La disposition de quelques vns peut souffrir vn discours ferme & libre, celle des autres en requiert vn plus doux & plus delicat. Comme vous voiez, qu'aux corps, selon leur defferente constitution, il faut apprester les viandes diuersement; ainsi deuous

deuons nous differement assaisonner  
 nostre parole, selon la diuersité des  
 esprits. C'est-là, Chers Freres, le saint &  
 salutaire enseignement, que nous donne  
 l'Apotre en ce lieu. Pratiquons le soi-  
 gneusement, & y reglons nostre parole  
 & nostre vie dans tout le commerce, que  
 nous auons avec ceux de dehors. Ne leur  
 cachons point nos sentimens sur la reli-  
 gion; mais expliquons nous en à eux d'v-  
 ne faison, qui soit propre & à leur edifi-  
 cation, & à nostre seureté. Premièrement  
 n'en parlôs iamais qu'à propos: & quand  
 l'occasion s'en presente, faisons-le avec  
 la grauité & la bien seance deuë à vn si  
 haut; & si important sujet. Orôs en suite  
 à nostre parole tous les aiguillons capa-  
 bles de picquer ceux, qui nous écoutent,  
 qu'elle n'ait rien d'injurieux; ni d'offen-  
 sif; rien, qui sente, ou la haine, ou le mé-  
 pris. Quelle soit douce, & plene d'affec-  
 tion, & de respect. Qu'elle porte l'image  
 d'vne ame saine, & vraiment charita-  
 ble; & ne respire, que le bien, & l'edifica-  
 tion du prochain. Et quant aux veritez  
 mesmes: qu'elle découure, & étale avec  
 vn entiere liberté, celles qui sont agrea-  
 bles à nos aduersaires: comme graces à

Dieu, il y en a vn grand nombre, & i'ose dire toutes les principales, & essentielles en la religion, qu'ils ne nous contestent point. Pour les autres, qui consiste en la rejection de leurs erreurs, & qui par consequent ne peuuent, qu'elles ne leur soyent odieuses, il s'en faut exprimer avec vne grande discretion; leur montrant doucement les raisons de nos sentimens, afin qu'ils voient, que ce n'est pas de gayeté de cœur, mais par la cōtrainte d'vne raisō necessaire, que nous nous departons de leur creance; Epargnons les termes atroces & injurieux; & marchons droit dans le milieu, entre la flaterie, ou complaisance mondaine, qui taist, ou déguise le mal; & le zele indiscret, & furieux, qui l'irrite, & l'éuenime au lieu de le guerir. L'erreur est vne playe; qu'il ne faut, ni negliger, ni manier rudement; il faut la toucher, mais delicatement; & en telle sorte, que s'il se peut, en la traitant, nous ne faisons point de douleur au patient. Regardez comment saint Paul s'y prenoit. Il se treuva en la ville d'Athenes, pleine de tant d'impieré, & d'idolatrie, que son cœur en estoit outré. Et ayant fait sentir le déplaisir, qu'il en auoit,

auoit, comme ils l'eurent tiré en auant, lui demandant quelle estoit donc sa doctrine; il ne leur dit point, qu'ils estoient des idolatres, & des impies, & des brutaux, d'adorer du bois, & des pierres; bien que tout cela fust très-vrai; Mais le sage Ministre de Dieu, voioit bien, que s'il leur eust proposé cette verité ainsi cruément, il se fust perdu; & ne les eust point edifiez. Que fait-il donc; Il leur donne d'abord des louanges, reconnoissant, qu'ils sont extrêmement deuotieux. De là il leur parle de ce Dieu inconnu auquel ils auoient consacré vn autel, & en prend habilement l'occasion de leur annoncer le vrai Dieu; leur coulant si adroitement la verité, qu'il semble à l'ouïr parler, qu'il l'ait, non apportée de dehors, mais treuuee au milieu d'eux. C'estoit là vraiment *une parole confite dans le sel de grace.* Imitons le vous en prie, mes Freres, ce riche exemple de prudence & de modestie pŕost; que les faillies, & les indiscretions du zele sans science, qui ne seruent qu'à irriter ceux de dehors, & à attirer les mauvais effets de leur conuersation, & de leur haine sur ceux de dedans. Mais ayons

encore plus de soin de former nos meurs que nostre parole. Nous ne scaurions accompagner nos discours d'un meilleur, & plus persuasif exorde, que d'une bõne & sainte vie *si nous cheminons sagement avec ceux de dehors* (comme nous le recommande l'Apostre) si nous fuyons soigneusement non seulement toutes mauvaises actions, mais celles-là encore, qui en ont l'apparence, & la reputation parmi les hommes: si nous ne leur témoignons, que pieté, honesteté; humillité, charité, douceur, & sincerité: si nous recherchons & embrassõs avec passion les occasions de les obliger, & de leur rendre du service, si nous supportons patiemment leurs offenses, & ne nous en reuanchons, que par les offices de la beneficence. Cette conduite, si nous la suivons, en addoucira les vns, & gagnera tout à fait les autres. Elle cõuiera le Roi, nôtre souuerain Seigneur, & ses Ministres, à nous continuer, & confirmer de plus en plus cette douce, & precieuse liberté de conscience, qui nous ayant esté donnée en ce grand Etat par la clemence, & par la sagesse de ses peres, nous, a esté conseruée iusques à maintenant par la

**Q**UARANTE-SETTIÈME. 581  
sa grace. Enfin cette conduite rendra nô-  
tre doctrine honorable en toutes choses,  
& fera glorifier le nom du Seigneur Iesus,  
que nous seruons ; & lui estant agreable,  
attirera sur nous sa benediction, & apres  
lés premices de sa bonté, qu'il nous fera  
goûter dès ce siecle, nous introduira vn  
iour dans la plene, & eternelle possession  
de son immortelle gloire. Amen.





# S E R M O N

QV ARANTE-HVITIESME.

COL. IV. V E R S. VII. VIII.

IX. X. XI.

**Verf. VII.** *Tychique, nôtre bien-aimé Frere, & fidele ministre, & compagnon de service au Seigneur; vous fera ſçauoir tout mon estat:*

**VIII.** *Lequel j'ay enuoyé vers vous expreſſement, afin qu'il connoiſſe de vôtre estat, & qu'il conſole vos cœurs;*

**IX.** *Auec Onesime nôtre fidele, & bien-aimé frere, qui eſt des vôtres: Ils vous auertiront de toutes les affaires de par deçà.*

**X.** *Ariſtarque, qui eſt priſonnier avec moi, vous ſalue: & Marc le couſin de Barnabas: touchant lequel vous avez receu mandement. S'il vient à vous, receuillez le:*

**XI.** *Et Ieſus, qui eſt appellé Juſte: leſquels ſont de la circoncifion. Ceux-ci ſeuls ſommes*

*mes compagnons d'œuvres au royaume de Dieu, qui m'ont esté en consolation.*



**H** E R S Freres ; L'infinie sagesse de Dieu se reconnoist bien clairement en ses œuvres , non seulement par la disposition admirable des parties, dont elles sont composées, & par le bel ordre où il les a rangées les vnes avecque les autres , mais aussi en ce qu'il ne s'y treuve rien d'inutile. Regardez moi le monde, ce grand & premier chef d'œuvre de sa main : Considerez-moi l'Escriture son autre ouvrage , le second, & le plus excellent enseignement de sa volonté , & de sa nature. Vous ne scauriez rien remarquer ni en l'vn, ni en l'autre, qui n'ait son usage , & pour la perfection de son tout, & pour le bien , l'edification , & la consolation des hommes. J'auouë qu'entre les parties de ces deux œuvres de Dieu , il y en a de plus nécessaires , & de plus vtils les vnes que les autres ; les vnes, où la sagesse , & la bonté éclatent & resplendissent , & iettent vne grande & plene lumiere , les autres, où elles ne se découurent , que foible-

ment. Mais tant y a, qu'il n'y en a aucune, quelque petite & sombre qu'elle paroisse, qui n'ait son vrilité. Il est donc de nostre deuoir de n'en mespriser pas vne: & de tascher de remarquer en chacune ce que le Createur y a mis de beau & d'utile, tant pour l'en glorifier, que pour nous en feruir. Je veux bien, que nous nous arrestions le plus à celles, où les merueilles de la main de ce grand ouurier reluisent le plus clairement; mais en telle sorte pourtant, que nous ne negligions pas les autres, quand la prouidence les fait rencontrer deuant nous. Suiuant cet ordre, apres auoir iusques ici considéré les diuins enseignemens, & sur la foi, & sur les inœurs, que contient cette Epistre de l'Apostre aux Colossiens: nous vous en presentons maintenant la derniere partie: où ce saint homme recommande certaines personnes particulieres, & en saluë d'autres, tant en son nom, qu'en celui de quelques vns de ses amis, & confreres en l'Euangile de Iesus Christ. Ne dédaignez point, Freres bien-aimez, cette conclusion de la diuine lettre du S. Apôtre; & ne vous figurez pas qu'elle vous soit  
soit

soit inutile, sous ombre qu'elle est moins lumineuse: & que quittant les grands & riches suiers, dont nous auons esté entretenus ci-deuant, elle ne parle que de personnes particulieres. Quand bien il n'y auroit pour tout, que les noms de quelques fideles, elle ne laisseroit pas de meriter d'estre considerée. Car si nous prenons plaisir à ouïr & à apprendre les noms des Capitaines, officiers, & Ministres de nos anciens Rois, & mesmes des Princes Estrangers, qui ont eu quelque chose de grand & d'illustre en leur vie: comme d'vn Alexandre, ou d'vn Cesar, & d'autres semblables: combien plus deuons nous auoir de passion pour ceux, qui ont eu part dans la fortune & dans les exploits de Paul, & qui ont tenu quelque rang auecque lui dans la maison, & dans le seruice de Iesus Christ, nostre souuerain & eternal Monarque! Car ie soustien, & toute personne raisonnable qui considerera la chose avec soin en demeurera d'accord, que les exploits de Paul, & de ses compagnons, sous le nom & enseigne de Christ, sont beaucoup plus grands, & plus merueilleux, que tous les hauts faits

des plus renommez conquerans : de forte que si la grandeur d'un suiet nous donne de la curiosité pour nous informer des noms, & des qualitez de ceux, qui y sont interuenus, ce nous doit desia estre vne grande satisfaction de treuver en cét endroit de l'Epitre de S. Paul les noms de sept ou huit de ces genereux guerriers du Seigneur, qui s'estans venus ranger de diuers lieux aux costez de nostre grand Apostre, combattoient l'ennemi à Rome ( c'est à dire dans son fort ) & y plantoient mal gré toute sa furie l'empire & les trofées de leur Maistre. Mais outre le iuste & legitime plaisir que nous doit donner cette connoissance, ce passage nous fournira encore diuers autres enseignemens très-vtiles ; l'Esprit qui conduisoit cét Ecriuain sacré, ne proferant pas vn mot, qui ne soit plein de sagesse. Et nous deuous auoit cette respectueuse opinion de toutes les choses contenues dans les Escritures de Dieu. Car comme quand vous voyez dans la boutique d'un sçauant & habile Arboriste des simples secs & fannés, qui n'ont ny odeur, ny goust, ny couleur, vous ne laissez pas pour cela de croire, que sous  
cette

cette basse & miserable apparence ils ont quelque secrette vertu cachée ; presumant , que sans cela on. ne les auroit pas serrez en vn tel lieu : Ainsi quand vous rencontrerez dans les saintes Ectures, quelque passage, qui d'abord vous paroistra peu digne de consideration, ne iettant ( s'il faut ainsi dire ) nulle odeur, ne montrant nulle couleur , qui touche, ou attire nos sens : faites estat , que sous cét exterior si peu attrayant , il contient tres-assurement quelque vtilité spirituelle : parce que Iesus, le souuerain Medecin des ames , n'a rien mis dans cette sienne diuine boutique, qui soit inutile & superflu. Vous le reconnoistrez par experience, si vous prenez le soin d'examiner attentiuement, & ( comme parle nôtre Seigneur ) de *sonder* cette écriture de l'Apostre : qui ne contenant, que <sup>19.</sup> quelques recommandations, & salutations, peu considerables en apparence, ne laissera pas de vous fournir diuers enseignemens tres-vtiles à l'edification de vos ames. Et pour vous soulager en cette meditation , nous employerons cette heure ( s'il plaist au Seigneur ) à vous en decouvrir quelques-vns des plus nota-

bles. Et afin d'y proceder avec ordre, nous traiterons distinctement l'une apres l'autre les deux parties de ce texte. Dans la premiere, qui en comprend les trois premiers versets, l'Apôtre recommande aux Colossiens deux personnes considerables, qu'il leur enuoyoit, assauoir Tichique & Onesime. Dans la seconde, qui s'étend dans le reste de ce texte iusques au verset douzième, il leur presente les salutations de certains fideles seruiteurs de Dieu, seiournans à Rome aupres de lui. Sur le premier de ces deux points, nous auons d'abord à remarquer le zele & l'affection de ce saint homme enuers les troupeaux de son Maistre; & tout ensemble encore sa prudence, & sa sagesse spirituelle. Il estoit prisonnier à Rome, dans les chaines de Neron, incertain de l'issuë de sa captiuité: persecuté des Iuifs, haï des Payens, & pour surcroist d'affliction, trauillé par la mauuaise volonté & les cruels desseins de quelques vns, qui se disoient Chrétiens. Il semble, que d'as vn si grand cōbat, si confus, & si terrible, il ne deust penser, qu'à soi-mesme; & qu'il ne fust en estat que de receuoir le secours des autres fideles, & non de leur donner

donner le sien. Et il n'y a personne de nous, qui se treuuant dans vn pareil danger, ne s'estimast dispensé de longer aux necessitez des autres : & qui ne creust auoit droit de recueillir, & d'arrester tous ses soins dans son propre besoin, sans en faire part aux autres. Mais ce saint ministre de Dieu, à qui une tres ardente charité, rendoit les interests des brebis de son Maistre beaucoup plus sensibles, que les siens-propres, en fait vn jugement tout autre. Ni les fers, ni la prison, ni la fureur des Iuifs, ni la cruauté des Payens, ni l'inhumanité des faux freres, ni la mort, ni le glaive, qui lui pendoient continuellement sur la teste, ne sont pas capables d'éloigner pour vn moment de son cœur *ce soin* des Eglises, qui le tenoit, comme il dit ailleurs bien veritablement, *incessamment assiegé de iour en iour.* Sça-

2. Cor. II.  
28.

chant donc la pene, où les Colossiens estoient de lui, & les assauts, que les faux docteurs liuroient à leur foi, il ne se contente pas de leur écrire cette diuine lettre; c'est à dire de leur enuoyer dans ce papier une viue & abondante source de consolation : & de secours contre l'horreur, des persecutions, & les impostures

des seducteurs; Il leur dépesche encore deux messagers, pour leur apprendre exactement toutes les particularitez de sa prison, pour leur dire de bouche diverses choses, qui ne se pouvoient écrire, & pour leur descourir & éclaircir celles que la briueté d'une lettre ne lui auoit pas permis d'étendre plus au long. Car que telle fust la cause de leur enuoi il le témoigne expressement lui mesme; *Ils vous auertiront* (dit-il) *de toutes les affaires de par deçà; & parlant de Tychique l'un d'eux; il vous fera* (dit-il) *sçauoir tout mon estat; car c'est pour cela, que ie l'ai expressement enuoyé vers vous.* Il touche encore dans les paroles suiuanes vne autre raison de cet enuoi, *afin* (dit-il) *qu'il connoisse de nostre estat.* Il est vrai, qu'il y a quelques liures Grecs, écrits à la main qui lisent autrement: *assauoir, afin que vous connoissiez de nostre estat:* Et à la vérité c'est ainsi que l'Apostre parle de l'enuoi de ce mesme Tychique, aux Efesiens: *Efes. 6. 22. Ie vous l'ai* (dit-il) *enuoyé exprés pour cela, afin que vous entendiez nostre estat.* Mais il n'importe pas beaucoup en laquelle de ces deux façons nous lisons les paroles de l'Apôtre. Car il y a bien de l'apparëce, que

que cōme les Colossiens estoient en pene de lui, il y estoit aussi pareillement pour eux : tant à cause des persecutions, auxquelles alors les fideles estoient par tout suiets, que pour le trouble, qu'il auoit appris, que cette Eglise receuoit de quelques faux docteurs : de sorte que pour satisfaire à ce cōmun & reciproque desir, que les Colossiens & lui auoient de scauoir de certaines & exactes nouvelles les vns des autres : il leur enuoya Tychique, qui les informast des srennes, & qui ap prist des leurs, pour lui en faire part. Il ajoute la derniere & principale fin de l'envoi de Tychique, *afin (dit-il) qu'il console vos cœurs.* Car c'estoit proprement la consolation de ces fideles, que l'Apōstre cherchoit. Mais (me direz-vous) quelle cōsolation pouuoit apporter aux Colossiens la relation des affaires de S. Paul, puis que Tychique le laissoit en prison à Rome, c'est à dire dans *la gueule* <sup>2. Tim. 4.</sup> <sub>17.</sub> *du lyon*, comme il parle lui-mesme en vn autre endroit ? Il est vrai, chers Freres, que l'Apōtre demouroit encore pour lors dans ce triste estat : & vrai que c'estoit le sujet de la pene des Colossiens. Mais neantmoins ces deux messagers auoient

beaucoup de choses à leur dire, propres  
 à addoucir leur ennui, & à soulager leur  
 pene; premierement; que l'Apostre vi-  
 voit encore, sain & sauf, comme Daniel  
 autresfois, dans la fosse des Lyons; qu'il  
 n'estoit pas mesme hors d'esperance  
 d'estre mis en liberté. Puis après, & c'est  
 le principal, que sa foy, & sa pieté, bié loin  
 d'auoir esté affoiblie par cette rude ten-  
 tation, estoit plus ferme & plus viue que  
 iamais, luisant dans cette épreuue, com-  
 me le fin or dans le creuset; qu'au lieu de  
 s'en affliger, il consoloit les autres; l'Es-  
 prit de Dieu maintenant tousjours dans  
 son cœur la paix, & la joye Chrétienne  
 au milieu de cette tribulation, & l'y con-  
 seruant fresche & entiere; comme au-  
 tresfois le buisson de Moÿse au milieu  
 des flammes, & qu'enfin si son corps étoit  
 lié, l'Euangile ne l'étoit pourtant pas;  
 l'Apostre avec vn grand, & invincible  
 courage, le preschant librement dans les  
 fers, & changeant par vne merueille de  
 Dieu, sa prison en vne école de Iesus-  
 Christ; & ouurant encore par l'efficace  
 de ce sien admirable exemple, les bou-  
 ches de plusieurs freres pour prescher  
 hardiment la parole sans crainte; toute  
 son

son affliction servant par la prouidence du Seigneur à un tant plus grand auance- Fil. I. 12  
*ment de l'Euangile*, comme il dit lui mes-  
 me ailleurs. Cette relation, comme vous  
 voyez, estoit fort propre à consoler les  
 cœurs des Colossiens, pour ne point par-  
 ler de la connoissance & capacité de Ty-  
 chique dans les choses du royaume cele-  
 ste; qui lui fournissoit abondamment de  
 quoi rendre ce bon office à ces fideles;  
 en leur representant la doctrine, & les  
 promesses du Seigneur: la necessité & l'u-  
 tilité de la croix: la vie & les couronnes,  
 où elle nous conduit, & le poids eternel  
 d'une excellente gloire, que cette legere 2. Cor. 4.  
 affliction, qui ne fait que passer, produit 17.  
 en nous: & semblables enseignemens,  
 dont tout l'Euangile est plein. Car ne  
 vous imaginez pas, que ce Tychique &  
 cet Onesime, qu'il leur enuoyoit, fussent  
 de simples messagers, capables seulement  
 de leur rapporter fidelement ce qu'ils  
 auoient veu & entendu des affaires de  
 saint Paul. C'estoient deux excellentes  
 personnes, douées de grands dons de  
 Dieu, & bien instruites en sa connoissan-  
 ce, & mesmes, comme il est certain de  
 l'un; & y a grande apparence de l'autre,

appellées au saint ministère. Et c'est ce qui rehausse encore la charitable affection de l'Apôtre enuers les Colossiens, d'auoir voulu pour leur consolation se priuer lui-mesme de la presence & assistance de deux telles personnes en vn temps, où elles lui estoient si douces & si necessaires. Mais sa prudence ne paroît pas moins en ce choix, que sa bonté & son affection. Premièrement en general: en ce qu'il employa dans cette affaire des personnes propres à la fin, pour laquelle il les enuoyoit; & secôdement en particulier, de ce que l'vn des deux, qu'il choisit, auoit Onesime, outre les autres qualitez, auoit celle-ci, qu'il estoit Colossien; à qui par consequent cette commune patrie, qu'il auoit avecque les Colossiens, deuoit donner plus de creance vers eux. Il est vrai, qu'Epafras, dont il parlera ci-apres, auoit aussi la mesme qualité. Mais il semble qu'une consideration particuliere ait empesché l'Apôtre de l'employer dās cette commission. C'est qu'il auoit desja exercé le saint ministère entre les Colossiens, & y auoit presché cette mesme doctrine Euangelique, qui y estoit alors troublée par les faux

faux docteurs, comme nous l'apprenons du premier chapitre de cette Epître. Estât donc interessé, & comme partie en cette querelle, l'Apostre fit tres-prudemment d'y employer d'autres personnes que lui, assauoit Tychique & Onesime: afin que leur foi & leur doctrine se treuuant conforme à celle d'Epafras, les Colossies reconussent d'autant plus aisément, que ce n'estoit pas la sienne particuliere: mais veritablement celle du Seigneur Iesus, & de ses Apostres: & que, comme dit l'Ecriture, la parole fust ferme en la bouche de ces deux ou trois tesmoins. Mais l'Apôtre pour leur donner creance enuers les Colossiens, & y rendre leur ministere fructueux, les auertit des bonnes & recommandables qualitez de l'un & de l'autre. Quant à Tychique, il l'appelle *son bien-aimé frere, & fidele ministre, & compagnon de seruire au Seigneur*: titres, comme vous voyez, tres-honorables. Il le qualifie encore en la mesme sorte dans l'Epître aux Efesiens, vers lesquels il l'employoit tout de mesme qu'il fait ici vers les Colossies. D'où il paroist, que ce saint homme étoit l'un de ces ministres extraordinaires, que l'Ecriture du nouveau Testament nom-

Col. 1.7.

me particulièrement *Euangelistes*. C'étoient, comme les aides des Apôtres: qui les assistoient, & les suiuoient, & estoient par eux diuersément employez selon les necessitez de l'Eglise; tantost en vn lieu, & tantost en vn autre: sans estre attachez pour tousiours à aucun troupeau particulier: comme sont les Pasteurs ordinaires; & ne seiournans en chaque lieu, qu'autant que les ordres des Apôtres le requeroiēt. Tel estoit par exemple Tite, que S. Paul laissa en Candie pour y acheuer l'établissement de l'Eglise; & qu'il enuoya depuis en Dalmatie pour y prescher l'Euangile. Tel estoit encore Timothée, & Crescens, & plusieurs autres. Et certes la charge des Apôtres estant d'une si grande estéduë, qu'elle embrassoit tout l'vniuers: il est euident qu'elle requeroit de necessité, qu'ils fussent assistez de telles aides, & de tels ministres inferieurs, pour les employer aux lieux, où ils ne pouuoient aller, ou demeurer eux-mesmes. Nos aduersaires, pour vous dire ceci en passant, s'abusent en cet endroit, appliquâs aux Euesques ce qu'ils lisent dans le nouueau Testament, de cette sorte de ministres. Car il est bien vray, que les

Euan-

*Tit. x. 5.*

*2. Tim. 4.*  
10.

Euangelistes estoient au dessus des Pasteurs communs, & ordinaires de chaque Eglise ; tenans le premier lieu apres les Apôtres , dont ils estoient comme les Lieutenans. Mais il est faux, que depuis la mort des Apôtres il y ait eu ; ou deu auoir aucuns tels ministres en l'Eglise. Leur ministere estoit extraordinaire, & n'a subsisté qu'autant que l'Apostolat, pour lequel il auoit proprement esté institué. Et ce que nous venons de dire montre clairement , que les Euesques de la cõmunion de Rome ne peuuent nullement passer pour des ministres de cet ordre-là ; attendu qu'ils ont chacun leur tiltre, ou diocese, auquel ils sõt attachez, sans pouuoir donner leur ministere ailleurs : au lieu que les Euangelistes n'auoient aucun troupeau, qui leur fust proprement , & particulierement assigné ; mais estoient comme des intendans generaux , qui par l'ordre des Apôtres & selon les necessitez des Eglises , se transportoient tantost en l'vne, & tantost en l'autre, en des pais, & en des peuples tres-eloignez : comme vous le voyez par l'exemple de Tite, qui ayant esté employé à dresser les Eglises de Candie , cela fait,

398 JERMON  
s'en reuint aupres de saint Paul ; d'où long-temps de puis il fut enuoyé en Dalmatie ; país ( comme chacun sçait ) bien éloigné de lisse de Candie. Tychique estoit l'un des ministres de ce rang ; se tenant aupres de la personne de saint Paul , pour receuoir & executer ses ordres ; comme vous voyez tant par ce passage , qui nous montre , qu'il l'enuoya aux Colossiens pour les edifier & consoler ; que par la seconde Epître à Timorée ,  
2. Tim. 4. & par l'Epître aux Efesiens mesmes ,  
12. où nous lisons , qu'il l'enuoya à Efese  
Efes. 6. pour vn semblable dessein ; & par l'Epître  
21. à Tite , à qui il parle de dépescher  
Tit. 3. 12. Tychique. Et il semble , qu'il se consacra particulieremēt à ce saint ministere lors qu'il fut nommé entre ceux , qui deuoient accompagner S. Paul au voyage , qu'il fit de Grece en Asie par la Macedone , environ l'an cinquante-troisiesme de nostre Seigneur ( c'est à dire trois , ou quatre ans auant la date de l'Epître aux Colossiens. ) Les louïanges , que lui donne ici l'Apôtre , nous montrent avec quel zele , avec quel soin , & courage il s'acquittoit de ce sacré ministere. Car il l'appelle premiere-  
ment *son frere bien aimé* : tesmoignant  
par

par là, & son Christianisme ( car les fideles, comme vous sçauvez , s'appelloient tous *freres* ) & l'affection particuliere, qu'il lui portoit, l'aimant & le cherissant, comme vne personne excellente , & douée de diuerses parties tres - aimables.

Il le nôme en second lieu *fidele Ministre*:

Le dernier de ces mots signifie sa charge: il n'estoit pas simplement Chrétien : il estoit Ministre en la maison de Dieu; c'est à dire, Euangeliste, comme nous l'auons montré. Le second, exprime & sa conduite, & sa bonne conscience dans l'exercice de sa charge. Car quelque

sainte & sacrée qu'elle soit, elle ne laisse pas quelquefois de tomber en de mauuaises mains, & d'orner des profanes, ou des negligens, qui s'en acquitent mal, & la deshonnorent par les taches, soit de leur vie, soit de leur doctrine. L'Apôtre rend temoignage à Tichique, qu'il n'est pas du nombre de ces malheureux; le nommant, non *Ministre* seulement, mais *fidele Ministre*: louange, qui comprend toute la perfection d'un vrai Ministre: selon ce que nous enseigne saint Paul ail-

leurs; *Que chacun* ( dit-il ) *nous tienne,* <sup>1. Cor. 4. 1.</sup>  
*comme pour Ministres de Christ, & dis-* <sup>2.</sup>

*pensateurs des secrets de Dieu. Mais au re-*  
*ste il est requis entre les dispensateurs, que*  
*chacun soit treuvé fidele. Celui, qui est fi-*  
*deles s'acquite de bonne foi du ministration,*  
*qui lui est commis, selon la volonté &*  
*l'ordre du Seigneur, dont il l'a receu : ce*  
*qui en comprend comme vous voiez,*  
*toutes les parties, & perfections. Mais il*  
*nous faut ici en passant repousser avec*  
*l'autorité de cette parole de l'Apôtre,*  
*comme avec vn bon & ferme bouclier,*  
*l'accusation de ceux de Rome, qui nous*  
*reprochent, que nous donnons aux Pa-*  
*stours vn nom nouveau, & inusité dans le*  
*langage de l'Eglise, les appellans com-*  
*muniement *Ministres* nom, qui selon leur*  
*pretention, ne conuient, qu'aux Dia-*  
*cres ; *Ministres*, comme chacun sçait,*  
*d'vn ordre inferieur à celui des Pasteurs.*  
*Plust à Dieu, chers Freres, qu'il ne fust*  
*question, que des mots, dans les disputes,*  
*que nous auons avec ceux de Rome. Il*  
*nous seroit aisé de nous accommoder à*  
*leur langage : & nous ne ferions nulle*  
*scrupule d'appeller avec eux les Pasteurs*  
*de l'Eglise, du nom de *Presbres* & d'*Eues-**  
*ques : dont nous confessons, que tous les*  
*anciens, & mesmes les saints Apôtres,*  
ont

ont vie en ce sens. C'est l'abus & la corruption des choses, qui nous a fait quitter ces mots : & voiant, que le commun langage des peuples les auoit appropriez à des charges nouvelles & inconnues aux Apostres, entendant par le mot de *Prestre*, vn *Sacrificateur*, & par celui d'*Euesque*, vn *Pontife*, ou superieur des *Sacrificateurs*; nous leur auons abandonné ces noms avec les choses, qu'ils signifient au milieu d'eux, entierement contraites à l'institution de Dieu; & afin que l'on ne cõfondist nos Pasteurs avec les leurs, comme si nous les tenions pour des *Sacrificateurs*, ou pour des *Pontifes*; au lieu des noms de *Prestre* & d'*Euesque*, que l'abus du langage public a corrompus, & affectez à ce sens, nous les auons appelez *Ministres*; du nom, comme chacun voit, tres-modeste, & tres-conuenable à leur charge, qui n'est toute entiere autre chose qu'un *ministere*. Et bien que i'auouë, que ce mot qui dans le langage Grec, est precisement celui de *Diaque*, est souuent employé pour signifier l'ordre de ceux, qui ont soin des povres en l'Eglise: si est ce que ce passage de l'Apõtre nous montre clairement, qu'il n'est pas si propre-

ment attaché au diaconat, qu'il ne puisse aussi estre employé pour signifier les Pasteurs mesmes. Car c'est precilément le terme, dont il se sert ici pour exprimer la qualité de *Pasteur*, ou d'*Euangeliste*, qu'auoit Tychique: quand il dit, qu'il est *fidele Ministre*: pour ne point dire qu'ailleurs assez souuent il employe le mesme mot pour signifier non seulement l'office des Predicateurs, mais l'Apostolat mesme, la plus haute de toutes les charges Ecclesiastiques; comme quand il dit,

1. Cor. 3. 5.

2. Cor. 3. 6.

et 11. 23.

*Qui est donc Paul, & qui est Appollos, sinon Ministres, par lesquels vous avez creü? Et ailleurs il les nomme, Ministres du nouveau Testament: & Ministres de Christ. Mais ie reuiens à Tychique, duquel l'Apôtre dit en troisieme lieu, qu'il est son compagnon de service au Seigneur. Ce n'est pas qu'il fust Apôtre, comme lui; Mais puis que lui en son Apostolat, & Tychique dans son ministere d'Euangeliste, seruoient vn mesme Seigneur, & estoient serfs, ou esclaves d'vn mesme maistre, rapportans toutes les fonctions de leurs charges, bien que differentes, à sa gloire, & au bien de sa maison, comme à leur but commun; & trauaillans au reste, bien qu'auéc*

qu'avec vne autorité inegale, sur vn meſme ſuiet, ſçauoir la predication de l'Euangile, & l'adminiſtration des Sacre- mens .il eſt clair, qu'à cét égard Tychi- que eſtoit le compaignon de ſeruiſe de ce grand Apoſtre. Ce qu'il le reconnoit ici pour tel lui acqueroit vne plene cre- ance enuers les Coloſſiens. Car s'ils ho- noroient l'Apôtre, comment pouuoient ils mépriſer cétui, qui auoüe pour ſon frere bien aimé, pour fidele Miniſtre de l'Euangile, & pour ſon compaignon de ſeruiſe? Et de l'honneur, qu'il fait à Ty- chique, vous voyez combien ſont éloi- gnez de cette douceur & modeſtie des Apoſtres, quelques vns qui ſe vantans d'eſtre leurs ſucceſſeurs, foulent les au- tres Miniſtres de l'Egliſe aux pieds, & bien loin de les tenir pour leurs compaignons, & de les traiter ſelon cette quali- té, les regardent comme leurs eſclaués diſans eſtre leurs Princes, leurs Rois, & leurs Seigneurs; & s'eleuant d'vn eſpace preſque infini non ſeulement au deſſus de chacun d'eux à part, mais meſme au deſſus de toute leur aſſemblée: c'eſt à dire au deſſus du Concile vniuerſel; & necore au deſſus de tout le ſacré corps de Ieſus

Christ ; c'est à dire l'Eglise toute entiere ; laquelle ils disent estre née leur esclave, & se qualifient les *Monarques* : & n'en laissent aucune partie, iulques aux plus grands Princes, & Empereurs qu'ils n'assuiettissent à leur domination , & dont pour marque de la dernière seruitude , qu'ils pretendent leur estre deuë , ils n'exigent le baiser de leur pieds. Mais cette sainte, & admirable humilité de l'Apôtre paroist aussi en suite dans la maniere , dont il parle d'Onesime , qu'il enuoioit aux Colossiens avec Tychique ( *C'est (dit-il), nôtre fidele, & bien-aimé frere, qui est des vôtres.* Car qui pensez vous , que fust cét Onesime, à qui il fait tant d'honneur, que de l'appeller *son frere fidele & bien-aimé*. Chers Freres, c'estoit vn poute esclave fugitif, c'est à dire, vn homme de la plus basse & plus méprisée condition , qui fust alors entre les hommes , comme il nous l'apprend lui mesme dans l'epistre, qu'il a escrite en faueur de ce bien heureux fugitif , à Philemon Colossien son Maître, où il donne assez à connoistre, que ce poute homme s'estant dérobé de la maison de son Seigneur, s'en estoit fuy en Italie , & auoit gagné la ville de Rome

**Q**UARANTE-HUITIÈSME. 605  
me pour y estre en seureté, Mais, ô admirable prouidence de Dieu qui sçait acheminer le salut de ses élus par des voyes incomprehensibles à nos sens ! l'Apôtre s'y étant rencontré prisonnier en mesme temps ; & Onesime conduit par sa curiosité , ou par quelque autre occasion semblable, l'ayant esté oïr , fut tellement touché de sa predication, que de Payen il deuint Chrétien ; de serf de Philemon , affranchi de Iesus Christ ; & au lieu de l'impunité temporelle du crime commis contre son maistre , laquelle il cherchoit a Rome, il y treuva l'eternelle remission de tous ses pechez , & le salut de son ame. C'est ce qu'entend Saint Paul ailleurs , où il dit , qu'il l'a engendré *Philém.*  
*en ses liens.* Et l'Apôtre lui ayant remon- *10.*  
tré la faute , qu'il auoit faite de quitter son maistre , il se resolut de retourner chez lui , & de se remettre volontairement sous son ioug ; & afin que Philemon lui pardonnast son offense, S. Paul le fit porteur d'une lettre , qu'il lui écrit sur ce sujet : si plene de tous les plus exprés témoignages , que l'on peut donner d'une tendre, & ardente affection, qu'elle iustifie assez, qu'il le tenoit veritable-

ment, cōme il dit ici, pour *son frere bien-aimé*. Mais quelques-vns des anciens écriuains de l'Eglise tesmoignent encore, qu'Onesime profita si bien en la connoissance du Seigneur, & en pieté, que nonobstant la bassesse de sa condition selon la chair; il fut élevé au saint ministère de l'Euangile, & l'exercea dans l'Eglise d'Efese. Et à la verité l'emploi, qu'il lui donne en ce lieu enuers toute cette Eglise, & la compagnie de Tychique auquel il l'associe, & la qualité dont il l'honore, disant, qu'il est non seulement *frere bien aimé*, (ce qui peut convenir à tout Chrétien) mais de plus qu'il est *fidele*, montre ce semble, qu'il auoit quelque charge: à raison de laquelle pour s'en estre acquitté en bonne conscience, il lui rend ce tesmoignage de *fidelité*. En quoi j'estime que l'Apostre fait aussi vne secrette opposition entre la bonne conscience, avec laquelle il se conduisoit en cet emploi & l'infidelité, dont il auoit ci-deuant vsé enuers son maistre, durant le temps de son ignorance: si autrefois il a esté infidele, il est (dit il) *maintenant fidele*: à peu pres en la mesme sorte que l'Apôtre faisant ailleurs allusion au mot

*Onesime*, qui étoit son nom, & qui en *Phile* langage Grec signifie *utile*, dit de lui à *Philemon* son maître, *Il t'a autrefois esté inutile: mais maintenant il est bien utile à toi, & à moi.* C'est là, chers Freres, ce que contient la premiere partie de ce texte. Venons maintenant à la seconde: L'Apôtre y presente aux *Colossiens* les salutations de trois fideles, tous trois ensemble ministres de l'Evangile, & Juifs de nation, se treuans alors à Rome, pour le seruir, assister, & soulager en sa prison; *Aristarque* (dit-il) *vous saluë;* & ainsi des autres consecutiement. Où nous auons à remarquer premiere-ment en general; quel estoit le zele, & quelle la charité de ces premiers Chrétiens que la haine & la rage du monde n'estoit pas capable d'empescher de rendre aux Confesseurs & Martyrs de Iesus Christ, iusques dans les prisons, leurs deuoirs & leurs seruices, ni d'y accourir mesme des lieux les plus eloignez pour leur soulagement, & leur consolation; estat clair, que de huit personnes mentionnées ici & dans le texte suiuant, les vns estoient venus de Grce, les autres d'Asie, & quelques vns de Sirie & de Pa-

lestine, c'est à dire de plusieurs centaines de lieues, pour visiter & servir saint Paul. Et par ces salutations, qu'ils enuoyent de leur part aux Colossiens, vous voyez comment ces saintes & charitables ames affectionnoient les troupeaux, aussi bien que les Pasteurs, & les absens aussi bien que les presens. Enfin ce que l'Apostre daigne bien se rendre comme leur Secrétaire en telle occasion, nous montre, qu'il approuue ces devoirs de ciuilité; c'est à dire les salutations tant des presens, que des absens par lettres. En effet le Chrétien, dont la charité & la vraye & cordiale amout des hommes, est la principale vertu, & qui comme l'ame est l'un des premiers principes de sa vie, doit soigneusement s'acquitter de tous les honnestes offices de l'humanité; & s'il y a quelque chose d'humain & de louïable, dans les meurs des autres hommes, le pratiquer, & le santifier à l'usage de son Seigneur. Pour le particulier de ces trois personnes, l'Apôtre leur donne à chacun son eloge. Le premier est Aristarque, natif de Thessalonique, en Macedoine, celebre dans l'histoire des Actes, où vous le voyez par tout inseparablement attaché

Act. 19.  
20. & 27.

ché à saint Paul, compagnon de ses voya-  
ges & de ses souffrances; courant avec  
lui danger de sa vie en la sedition d'E-  
fese; le suivant au sortir de là dans la Gre-  
ce, dans la Macedoine, dans l'Asie, & en  
la Judée; & enfin s'embarquant avecque  
lui, lors qu'il fut emmené prisonnier à  
Rome. C'est pourquoy le saint Apostre  
en reconnoissance de cet admirable zélé  
lui fait ici part de sa couronne; le nom-  
mant *captif* ou *prisonnier* avecque lui,  
parce qu'encore que les juges iniques ne  
l'y eussent point condamné, sa pieté  
neantmoins faisoit qu'il prenoit autant  
de part en la captivité de saint Paul, que  
si la sentence eust esté donnée contre sa  
propre personne. Le second est Marc,  
qu'il remarque par l'honneur qu'il auoit  
d'estre cousin germain de Barnabás: l'un  
des plus excellens disciples du Seigneur;  
& qui s'employa à son œuure avec le plus  
de zele & d'ardeur: cōme vous le voyez  
dans l'histoire des Actes; & il y a mes-  
mes eu quelques anciens, qui lui ont  
attribué la diuine Epître aux Ebreux.  
La gloire de ce saint homme estant tres-  
grande en toute l'Eglise de Dieu, l'Apô-  
tre a pensé, que c'estoit assez recomman-

Act. 19.  
20.  
27.

der Marc, que de dire, qu'il estoit son cousin. Il ajoûte seulement, *souchant lequel vous avez receu mandement*. Le treuve fort apparente l'opinion de ceux, qui entendent ces mots de quelque lettre, que Barnabas leur auoit écrite en sa recommandation. Et l'Apostre y joint en suite la sienne, disant, *s'il vient à vous recueillez-le*. Quelques-vns croyent, qu'il envise ainsi à cause du mal-entendu, qui s'étoit passé autresfois entre lui & barnabas à l'occasion de Marc; pour montrer, qu'il ne lui en reste plus rien sur le cœur, Quoi qu'il en soit, il est bien certain, comme nous l'apprenõs dans les Actes; que Marc mōtra quelque foiblesse au commencement, ayant quitté en Pamphilie sans aucune raisõ Paul & Barnabas, au milieu de leurs conquestes. Mais depuis, la grace du Seigneur le fortifia si puissamment, & l'employa si auant pour la conversion des nations, qu'outre la memoire, qui en reste dans tous les monumens de l'antiquité, il a encore tiré de la plume de S. Paul deux ou trois tesmoignages tres-honorables; celui-ci, & vn autre pareil dans l'Epître à Philemon, où il le nomme entre les *compagnons d'œuvre*; & le plus

Act. 15.  
19.

Act. 13.  
13.

Philem.  
24.

QV ARANTE-HVITIESME. 611  
plus avantageux de tous dans la seconde  
à Timothée, *Prenez Marc* (lui dit-il) & l'a-  
menez avec toi, car il m'est bien utile pour le <sup>2. Tim. 4.</sup> 11.  
ministere. Le troisieme de ceux, que nô-  
me ici l'Apôtre, est *Iesus*, appelé *Iuste*. Il y a  
apparence, que son vrai nom étoit *Iesus*;  
& que *Iuste* n'étoit que le nom, que les  
Latins & les Grecs lui donnoient, appel-  
lans *Iuste*, au lieu de *Iesus*; selon leur cou-  
tume de corrompre ainsi les noms estran-  
gers quand ils les employoient en leurs  
langues. Nous n'avons aucune autre me-  
moire de ce serviteur de Dieu. Car quant  
à ce que quelques-vns estiment, que ce  
soit ce mesme *Iuste*, dont il est parlé dans  
le dixhuitiesme chapitte des Actes,  
chez lequel S. Paul se retira à Corinte,  
voyant sa predication rebutée par les  
Juifs; il semble que cela ne peut estre;  
parce que celui-là étoit Gentil d'extra-  
ction, & non circoncis, bien qu'il eust  
quelque cōnoissance & crainte de Dieu;  
comme il paroist par ce que saint Luc le  
nomme *religieux*, ou *servant Dieu*, noms  
dont il appelle ordinairement les Payens  
de cette condition: cōme étoit *Corneli-*  
*le le Centenier*, & plusieurs autres; au  
lieu que le *Iuste*, dont il est ici question;

estoit vn vrai Iuif circoncis ; comme S. Paul le montre, ajoûtant incontinent de lui & des deux autres precedens ; *lesquels sont de la circoncision, & les louë tous trois en commun, disant, que ce sont les seuls (affauoir de leur nation) qui soient ses compagnons d'œuvre au royaume de Dieu; & proteste qu'ils lui ont esté en consolation* Grand & illustre tesmoignage, qu'il leur rend de trauailler avec lui à la predication de l'Euangile pour l'auancement du royaume de Dieu, c'est à dire, pour l'edification de l'Eglise, que l'Escriture appelle ordinairement *le royaume des cieux, & en mesme sens le royaume de Dieu, C'est ce que dit l'Apostre de ces trois seruiteurs du Seigneur.* Reste pour la fin, que nous vous advertissions briuement de l'edification, que vous deuez tirer des choses, que nous auons apprises dans ce texte de l'Apostre: Vous y voyez premierement par la pene, où les Colossiens étoient de Saint Paul, & par le soin, que prend Saint Paul de pouuoir à leur consolation, l'ardente & cordiale affection, que les troupeaux & les ministres de Iesus-Christ se doiuent les vns aux autres. Faites en vostre profit, vous, brebis du Seigneur,

Seigneur,

Seigneur , en compatissant tendrement aux travaux & souffrances de vos Pasteurs: & vous Pasteurs, en preferant l'edification & la consolation des brebis, que le grand Pasteur a rachetées par son sang, a vos propres interets. En apres, l'amour que ces cinq fideles ici nommez portoient à Saint Paul , se tenans tousiours auprès de lui , & obeïssans alaigrement & constamment à ses ordres, nous montre avec quelle ardeur nous deuons seruir ceux qui souffrent pour l'Euangile, & avec quel zele il nous faut demeurer inseparablement attachez aux Apôtres de Iesus Christ, les Docteurs, & fondateurs de l'Eglise. Car encore que leurs personnes ne soient plus ici bas, leur doctrine y est pourtant encore, & y demeurera iusques à la fin : & à cét égard , ils sont encore assis dans leurs écrits , comme en douze trônes , y iugeant tout l'Israël de Dieu. De plus la louïange, que l'Apôtre donne si liberalement à toutes les personnes , dont il parle en ce lieu, nous apprend avec quelle candeur nous deuons recônoistre les graces, que Dieu a départies à nos freres : épandans la bonne odeur de leur renommée dans

l'Eglise, & honorans leur zele & leur fidelité de nos tesmoignages, à leur consolation, & à l'edification de leurs prochains, Arriere de nous l'enuie & la malignité, & l'orgueil: passions basses, & indignes d'un courage vrayement Chrétien. Que les graces & la dignité de Paul ne lui fassent point mépriser Onesime: c'est à dire que les avantages des grands ne leur fassent point dédaigner les petits. Mais considerons particuliere-ment les exemples de chacun de ces cinq fideles, & les imitons. Car c'est pour cela, que le Saint Apostre nous les a proposez, & qu'il a daigné en consacrer la memoire dans ses diuines & immortelles Epîtres: non pour nous obliger à leur dedier des festes, ou à leur rendre vn culte religieux, ou à les inuoyer côme nos Mediateurs: A Dieu ne plaise (car tout cela n'appartient qu'à Dieu) Le vrai honneur, que nous leur deuons, c'est de seruir Dieu à leur exemple: & de conformer nôtre vie à la leur, & de peindre au vif dans nos ames & dans nos meurs le portrait des belles & saintes vertus, que l'Ecriture nous en represente. Imitons la fidelité de Tychique: la repen-

tance

**Q V A R A N T E - H V I T I E S M E . 615**  
tance & la foi d'Onesime; le courage &  
la patience d'Aristarque; le travail de  
Marc, & de luste au royaume de Dieu.  
Que la bassesse ou de la naissance, ou de  
la condition, ni l'honneur des pechez; ne  
décourage personne. Iesus Christ ne re-  
iette ni les petits, ni les pecheurs, qui  
viennent à lui avec foi; tesmoin Onesime,  
qui nonobstant qu'il fust serf & fu-  
gitif, a tellement effacé tout cet oppro-  
bre par la foi & la repentance, qu'il a  
esté loué par la bouche de l'Apostre, qui  
a bien daigné grauer icy son nom dans  
le temple de Dieu entre les noms de ses  
plus illustres seruiteurs. Si vous auez sui-  
ui le Seigneur constamment & égale-  
ment, comme Tychique & Aristarque; *Act. 16.*  
remerciez-le de la grace, qu'il vous a  
faite, & continuez de bien en mieux. S'il  
vous est quelquefois arriué, comme à  
Marc, de vous relâcher en l'œuvre de la  
vocation celeste, reprenez aussi, comme  
lui, vostre premiere vigueur: & vous re-  
mettez si bien en train, que l'on puisse  
dire de vous, que *vous estes utile* pour le  
seruice du Seigneur. En general, soyons  
tous, *Freres bien-aimés*, comme ces  
saintes & bien-heureuses personnes;

soyons tous compagnons du grand Apôtre *en l'œuvre du Royaume de Dieu*: brûlant avecque lui d'un saint zele de glorifier Iesus Christ: viuant avecque lui en toute pureté & sainteté, employant avecque lui nos langues, nos mains, & nos plumes à la conuersion des hommes, & à l'edification de l'Eglise: & souffrant en fin courageusement avecque lui, quand le Seigneur nous y appelle: C'est par ce chemin-là, Fideles, que nous paruiendrons à ce Royaume celeste, où Paul a esté recueilli apres ces combats, pour y receuoir avecque lui de la misericordieuse main de nôtre Pere, la glorieuse couronne d'immortalité, qu'il nous rendra en son grand iour, & à tous ceux, qui auront aimé l'apparition de son Fils: auquel avecque lui, & le S. Esprit, seul vrai Dieu benit à iamais, soit honneur, loüange, & gloire aux siècles des siècles. Amen.



# S E R M O N

## QV ARANTE-NEVVIESME.

COL. IV. VERS. XII. XIII.

XIV. XV. XVI. XVII. XVIII.

**Verf. XII.** *Epafras , qui est des vôtres, seruiteur de Christ, vous saluë, combattant toujours pour vous en prieres, afin que vous demeuriez parfaits & accomplis en toute la volonté de Dieu.*

**XIII.** *Car ie lui porte tesmoignage, qu'il à un grand zele pour vous, & pour ceux, qui sont de Laodicée, & pour ceux de Hierapolis.*

**XIV.** *Luc le Medecin bien-aimé vous saluë, & Demas aussi.*

**XV.** *Salués les Freres, qui sont à Laodicée, & Nymphas, & l'Eglise, qui est en sa maison.*

**XVI.** *Et quand cette epître aura esté leuë entre vous, faites qu'elle soit aussi leuë en l'Eglise des Laodiciens, & que*

*vous lisez aussi cette àe Laodicée.*

**XVII.** *Et dites à Archippe ; Regarde l'administration , que tu as receüe au Seigneur , afin que tu l'accomplisses.*

**XVIII.** *La salutation de la propre main de moi Paul. Ayez souuenance de mes liens. Grace soit avec vous. Amen.*



**H E R S** Freres ; Le Seigneur Iesus estant sur le point de quitter la terre , & faisant comme vne declaration de sa derniere volonté recommande sur toutes choses à ses disciples des'aimer l'un l'autre , d'une sincere & ardente affection , semblable à celle qu'il nous a portée. Il veut que cette mutuelle amour soit la liurée de nôtre profession ; *A cela ( dit-il ) tous connoistront , que vous estes mes disciples , si vous avez amour l'un à l'autre.* Aussi scauez vous , que son Esprit ne manqua pas d'imprimer cette diuine marque en ces premiers Chrétiens , qu'il forma en la ville de Ierusalem par la predication des Apôtres , animée de la vertu de son feu celeste ; *Toute leur multitude , (dit l'histoire. Sainte) n'estoit qu'un cœur & vne ame : & nul*  
*ne*

*Ioan. 13.*

*34-35.*

ne disoit aucune chose estre sienne de ce qu'il possedoit; mais toutes choses estoient communes entr'eux. Cette vñion & correspondance admirable demeura long-temps entre les fideles; & fut remarquëe avec estonnement par les Payens: tesmoin celui, qui environ deux cens ans apres la naissance du Seigneur, reproche aux Chrétiens, qu'ils se reconnoissent les uns les autres *à certains signes secrets, & s'entraiment presque auant que de se conoistre? & qu'ils s'appellent tous indifferemment freres & sœurs.* Et comme l'erreur & la passion abusent des meilleures choses ce povre ignorant prend leur sainte & diuine concorde pour vne conspiratiõ maudite; & rapporte le mistere de leur amitié à des hommes infames? au lieu que toute leur vñion ne naissoit, que du ciel, & n'étoit fondée que sur la pieté, & ne respiroit que l'honesteté & la sainteté, & ne tendoit qu'à la gloire de Dieu, & au souuerain bon heur des hommes. Outre les écrits des Apôtres, qui exposez à la lumiere publique, montroient assez aux personnes non passionnées combien étoient pures, & honestes, & saintes les loix de leur charité: les meurs & la vie, &

*Cacilius dans l'Oratoire de Minucius Felix.*

les actions de ces premiers Chrétiens, le iustificoient aussi euidentement. Il nous en reste encore graces à Dieu diuers excellents enseignemens dans les liures de la premiere antiquité: où paroissent clairement les merueilles de la charité & de l'amour mutuelle de ces saints hommes. Et pour ne point parler des autres, vous en auez de belles & illustres marques dans cette conclusion de l'épître de saint Paul aux Collossiens, qui nous apprend, que sa prison n'auoit point empesché ni diuers autres fideles de se ioindre à lui dans cette affliction, ni lui, ni eux de songer aux Chrétiens absens, & d'embrasser charitablement les Eglises de Colosse, de Laodicée, & de Hierapolis. Vous y voiez l'amour des Pasteurs enuers leurs troupeaux; la charité des troupeaux enuers leurs Pasteurs: & la diuine communication des Eglises les vnes auecques les autres: Si c'est donc vne chose *bonne & plaisante*, comme chante le Psalmiste, *de voir des freres s'entretenans bien ensemble*; Fideles, ne plaignez point cette heure, que nous vous obligeons encore d'employer en la consideration de ce texte, n'ayant peu l'acheuer entierement  
dans

Ps. 133. 1.

dans nostre dernière action. Que cette admirable amitié des premiers Chrétiens vous réiouisse, & vous donne vne ardent desir de l'imiter. Ayez les vns pour les autres des sentimens & des mouuemens desprit semblables aux leurs. Vous auez des ja ouï comment saint Paul apres auertir les fideles de Colosses, qu'il leur enuoyoit Tychique & Onesime pour les informer de son état, leur fait en suite les recommandations d'Aristarque, & de Marc, & de Iesus. Il ajoûte maintenant, celles d'Epaftras, de Luc, & de Demas; & puis les siennes à l'Eglise de Laodicée, & à vn fidele nommé Nymfas; avec l'ordre, qu'il leur donne de leur faire part de cette sienne epistre, & d'auertir Archippe de son deuoit. Sur quoi il finit par son ordinaire salutation, les conjurant d'auoir souuenance de ses liens, & les recommandant à la grace du Seigneur. Pour vous deduire avecque l'assistance de Dieu, ces quatre points au mesme ordre, qu'ils sont couchés dás ce texte, il nous faut premièrement considerer, qui étoient ces trois personnes, dont l'Apostre presente les salutations aux Colossiens. Le premier des

Col. 1. 7. 8.

trois est Epafras: dont il nous a des ja ci-  
 deuant parlé en termes fort honorables  
 dès le commencement de cette epître;  
 où il le nomme *son cher compagnon de*  
*service, & fidele ministre de Christ, &*  
 lui donne la gloire d'auoir instruit les  
 Colossiens en la connoissance de l'Euan-  
 gile, & d'auoir pris le soin de lui faire en-  
 tendre la charité, qu'ils auoient pour lui.  
 Ici il le qualifie semblablement *seruiteur*  
*de Christ*; c'est à dire son Ministre & offi-  
 cier de sa maison dans l'œuure de l'Euan-  
 gile: & de plus, il nous apprend, que ce  
 saint homme étoit Colossien; c'est à dire  
 qu'il étoit nai dans leur ville, ou que du  
 moins il y faisoit sa demeure ordinaite,  
*Epafras, (dit-il) qui est des vôtres, serui-*  
*teur de Christ, vous saluë.* Quelques hom-  
 mes sçauans \* tiennent, que c'est ce mes-  
 me Pasteur, que l'Apôtre appelle Epafro-  
 dite, & dont il dit tant de bien dans l'epi-  
 tre aux Filippiens. Mais ie ne voy pas, que  
 cette coniecture, soit ni fondée, ni suiuite  
 d'aucun des Anciens. Ie confesse que le  
 nom d'Epafras est raccourci de celui d'E-  
 pasrodite; par vne diminution ordinaire  
 au langage Grec, & au Latin. dans les  
 noms propres d'hommes. Mais si c'estoit

\* Grotius.

Filipp. 2.

25.

vne

vne mesme personne, il n'y a point de raison pourquoy l'Apostre l'auroit nommé diuersement en ces deux epîtres dans l'vne est vne forme raccourcie & diminutiue, & en l'autre, plene & entiere, loint que rien de ce qui en est dit dans ces deux lieux ne nous oblige à croire, que ce fust vn mesme homme; mais iaudit plustost le contraire. Car il semble qu'Epafrodite étoit Pasteur de l'Eglise de Philippes en Macedoine; au lieu qu'Epafras, dont il est ici question, étoit Pasteur de Colosses en Frigie; deux villes & deux Prouinces differentes, & separées l'vne de l'autre par vne mer, & par une longue distance de chemin; la seconde dans l'Asie, & la premiere dans l'Europe. L'Apostre ne se contente pas de dire aux Colossiens qu'Epafras les saluë. A ce tesmoignage de son affection enuers eux, il en ajoute encore d'autres pour lui gagner leurs cœurs, & estreindre de plus en plus l'amitié & la bonne intelligence entre ce Pasteur, & son troupeau. Il dit premiere-ment, qu'il combat tousiours pour eux en prieres, afin (dit-il) que vous demeuriez parfaits, & accomplis en toute la volonté de Dieu. La priere est le meilleur office,

que nous puissions rendre à ceux, que nous aimons; Mais les Pasteurs le doiuent particulièrement à leurs troupeaux, non seulement dans les assemblées, où ils seruent de bouche à la compagnie pour presenter à Dieu ses demandes, ses vœux, & ses remerciemens; mais: aussi en leur particulier, & lors mesmes, qu'ils en sont absens pour quelque occasiõ importante au bien de l'Eglise; comme étoit sans doute celle; qui retenoit alors Epafras à Rome par l'ordre de saint Paul. S'il étoit loin de leur demeure, il les auoit incessamment dans l'esprit; & l'éloignement l'empeschant de leur rendre ses autres devoirs, il les assistoit de ses prieres. L'Apôtre en signifie & l'assiduité, quand il dit, qu'il prioit *tousjours*; & l'ardeur & la vehemence, quand il dit, qu'il *combatoit pour eux*. Ce mot est admirable; & nous represente excellemment l'efficace de la priere. Nestimez pas Fidele, que celui qui prie pour vous ne contribuë rien à vôtre bon heur: & que ses oraisons, ne soyent, que des paroles, & des voix iettées en l'air. C'est la meilleure partie de vôtre combat; vous n'avez point de secours plus actif, que le repos d'un homme de Dieu,

Dieu,

Dieu, qui le prie pour vous avecque foi & persévérance; C'est lui, qui comme Moïse autresfois, assis sur la montagne, & ravi en esprit dâs le sanctuaire celeste, défait Amalec, vos ennemis spirituels, & par l'élevation de ses mains attire la benédiction du ciel sur vos armes. Il arrache même souvent à Dieu des verges qu'il alloit desployer sur vous; & luttant hardiment avecque lui à l'exemple de Jacob, ne le quitte point, qu'il n'en ait obtenu ce qu'il demande. C'est le combat, que rendoit Epafras en faveur de ses Colossiens, étant nuit & jour en prières. Mais qu'est-ce qu'il demandoit à Dieu pour eux? L'Apôtre nous le montre notamment, qu'il dit, qu'il combattoit pour eux en prière, *afin qu'ils demeurassent purs & accomplis en toute la volonté de Dieu.* Il ne leur souhaitoit pas les richesses, & les honneurs, & les contentemens du monde, la passion ordinaire des hommes; biens legers & périssables, inutiles, & souvent mesmes pernicieux à ceux qui les possèdent. Il prioit Dieu, qu'il leur donnast le souverain bonheur, la persévérance en son amour, & en sa crainte, & en l'obéissance de sa

volonté. Car c'est ce que signifient les paroles de l'Apostre. Il demandoit premierement qu'ils fussent *parfaits & accomplis en toute la volonté de Dieu*: & secondement, qu'ils demeurassent fermes en cette perfection. Par *la volonté de Dieu* il entend les choses que Dieu veut, qu'il a agréables, & qu'il nous commande en l'Euangile de son Fils: en la mesme sorte, qu'il dit ailleurs *notre esperance* pour les choses que nous esperons, & *la promesse de Dieu*, pour les choses qu'il nous a promises. Il s'explique ainsi lui mesme, quand il dit expressement dans la premiere epître aux Thessaloniens, que *la volonté de Dieu est nostre sanctification*: c'est à dire, comme vous voyez, que ce que Dieu veut c'est que nous soyons saints. C'est *la volonté de Dieu*, qu'il appelle ailleurs *leur bonne, & plaisante, & parfaite*, qui comprend en soi toutes les parties de nostre deuoir: c'est à dire en peu de mots; la foi & la pieté enuers Dieu, & la charité enuers le prochain. Car c'est là ce que *Dieu veut*: ce qu'il ordonne & commande à tous hommes dans l'Euangile de son Christ; que nous croyons en lui, embrassant avec vne pure & entiere foi

les

1<sup>re</sup> Thess. 4.  
3.

Rom. 12.  
2.

les veritez qu'il a daigné nous reueler; & sur tout la promesse de nôtre salut par la croix du Seigneur Iesus; & qu'en suite nous le seruions religieusement, renonceant à toute impieté; & aimions nos prochains, viuant avec eux en toute iustice, temperance, & benignité. C'est là Fideles, *la volôsé de Dieu*, qu'entend ici l'Apôtre; & remarquez, qu'il ne dit pas simplement *en la volomé*, mais *en toute la volôsé de Dieu*. Car il y a des gens, qui seroient bien contens de faire vne partie de ce que Dieu veut; pourueu qu'on les dispensast de l'autre; de croire par exemple la verité, que Dieu nous a reuclée; mais sans faire les bonnes œuures, qu'il nous a commandées; ou en exercer quelques-vnes, mais de manquer aux autres; comme ceux, qui vivent bien avec les hommes, mais demeurent dans l'impieeté & dans la profession de l'erreur; ou au contraire, qui font ouuerte profession du pur service de Dieu, mais n'épargnent ni les biens, ni l'honneur de leurs prochains; ou qui s'abstenans d'un vice, se laissent aller à d'autres: qui sont chastes, mais auaricieus; ou liberaux & aumôniers, mais debauchez & inconti-

neus. Ce partage est injuste, injurieux à Dieu, impossible, & incompatible avec que la nature des choses mesmes. Et c'est pour nous en avertir, que l'Apôtre dit ici nommément *en toute la volonté de Dieu*: afin que nul ne s'imagine que ce soit assez d'embrasser vne partie de ce que Dieu veut. Epafras désiroit donc, que ses Colossiens fussent *parfaits & accomplis en toute cette volonté de Dieu*; c'est à dire (comme nous venons de l'expliquer) en toutes les choses, que Dieu veut; qu'il requiert de nous: qu'il commande aux hommes; qu'ils fussent parfaits en la foi, parfaits en la piété, parfaits en la charité, & en toute vertu, & sainteté. Les deux mots qu'il a employez, assavoir *parfaits & accomplis*, signifient à peu près vne mesme chose; & l'Ecriture s'en sert indifferemment, pour dire entier, & à qui nulle des parties de la piété & sanctification ne manque. Et cette *perfection*, ou *intégrité en toute la volonté de Dieu*; comprend deux choses; l'vne, que nous la connoissions, que nous scachions exactement tout ce que Dieu veut, tout ce qu'il requiert de nous. comme il nous la reuelé en sa parole. L'autre, que nous

suivions

suiuions & pratiquions en effect cette  
sienne volonté , que nous connoissons.

L'Apôstre nous recommande le premier  
de ces deux points ailleurs ; *Ne soyez pas*

*Eph. 5. 17.*

*sans prudence ( dit-il ) mais bien entendans  
quelle est la volôté du Seigneur ? & ailleurs*

encore il nous commande de l'éprouuer.

*Rom. 12. 2.*

Et nôtre Seigneur Iesus Christ nous  
montre la necessité de l'autre point,

quand il dit en l'Euangile selon S. Mat-

*Matth. 7.*

thieu , *Chacun qui me dit, Seigneur, Sei-*

*21.*

*gneur, n'entrera pas au royaume de cieus :*

*mais celui , qui fait la volôté de mon Pere,*

*qui est és cieus. l'auouë que tandis que le*

*fidele est ici bas, il manque. & à la cõnoi-*

*ssance qu'il a de la volonté de Dieu, & à*

*l'obeissance qu'il lui rend, beaucoup de de-*

*grez de cette derniere & souueraine per-*

*fection, qu'il aura vn iour dans les cieus ;*

*selô l'enseignemêr de l'Apôstre en la pre-*

*miere epistre aux Corinthiens, que main*

*1. Cor. 13.*

*tenãt nous voyons par vn miroiër. obscure-*

*12.*

*ment, & ne connoissons qu'en partie : mais*

*qu' alors nous verrons face à face, & recon-*

*noistrans, comme nous aucns esté reconnus :*

*Mais cela n'empesche pas, que hors*

*cette comparaison, la mesure de foi &*

*de sainteté, où paruiennent dès mainte-*

nant les fideles, ne puisse estre appellée *perfection & accomplissement*: parce qu'elle est sans hipocrisie, s'étendant au dedans & au dehors, & embrassant de bonne foit toutes les parties de la vraye pieté & charité, sans en laisser aucune en arriere. Et c'est en ce sens, que les vrais fideles sont souuent nommez *parfaits, & accomplis* en l'Ecriture, assauoir selon l'estat & la mesure de la vie presente, pour les distinguer, non seulement d'avecquo les hommes profanes, & brutaux, qui ne prenent pour tout aucune part en la volonté de Dieu: mais aussi d'avecque les hipocrites, & ces Chrétiens, charnels, qui n'en considerent qu'une partie, *clochans des deux costez*: n'étans entierement & absolument ni Chrétiens, ni mondains. Epafraas auoit raison de souhaitter cette perfection à ses Colossiens: puis que sans elle nul ne peut estre heritier de la vie celeste. Et ceux qui dogmatizent, qu'elle n'est pas necessaire à tous pour paruenir au salut, & que c'est vne chose de *conseil* & non de commandement, comme ils parlent: ceux-là dis je s'abusent grieuement, & par cette pernicieuse erreur ouurent la porte à la licence des mondains, leur

leur fournissant des oreilles pour les endormir dans vne securité mortelle. Pour nous, chers Freres, suiurons la priere d'Épaftras, & nous donnons bien garde de tenir pour superflue, ou non necessaire vne chose, qu'il demandoit si instamment à Dieu pour ses brebis. Et sçachans, que ceux là n'auront point de part au ciel, dont la iustice n'aura point surpassé celle des Scribes & des Farisiens, & que Iesus Christ n'y receura, que ceux qui auront fait la volonté de Dieu son Père: étudions nous de toute nôtre force à la connoître, & à l'accomplir. Ne nous donnons point de repos iusques à ce que par prieres, & larmes, & par vn continuuel travail, & exercice en l'Euangile, nous soyons parfaits & accomplis en toute la volonté de Dieu. Encore n'est ce pas assez d'y paruenir; il y faut demeurer, & s'y tenir ferme; comme dit ici l'Apôtre: perseverer constamment iusques au dernier de nos soupirs dans ce beau & heureux dessein: sans que ni les menaces, ni les caresses du monde, ni les sottises des seducteurs; ni les scandales des faux freres, ni les foiblesses de nôtre chair nous fassent jamais varier. Car vous sçavez, que la couronne

du salut n'est, que pour ceux, qui auront perserueré. C'est ce qu'Epafras taschoit d'obtenir du Seigneur par ses ardentes & assiduës prieres, que les Colossiens demeurassent parfaits & accomplis en toute la volonté de Dieu. Mais pour ce que l'Apôtre sçauoit combien il importoit à ce peuple d'estre fermement persuadé de l'affection de leur Pasteur; pour les en asseurer de tout point; il leur met en auant l'autorité de son propre témoignage. Car (dit-il) *ie lui porte tesmoignage, qu'il a un grand zele (c'est à dire vne tres-ardente affection) pour vous, & pour ceux, de Laodicée, & de Hierapolis.* C'étoient deux villes de Frigie, voisines de Colosses; où le Seigneur Iesus auoit des Eglises, qui le seruoient en la foi de son Euangile. Et celle de Laodicée est l'vne des sept. auxquelles il fit écrire par S. Iean ces excellentes Epîtres, qui se lisent dans les premiers chapitres de s<sup>o</sup> Apocalypse. Vous voyez le soin, que prend cet Apôtre de mettre bien Epafras dans l'esprit de son troupeau; d'où vous pouuez iuger combien est maudite la rage, ou l'enuie de ceux qui tout au contraire de ce saint homme, taillent par leurs détractions, & par leurs mauvais

mauuais offices d'aliener, ou de refroidit les volonteZ des Eglises enuers leurs Pasteurs, & d'y rendre en ce faisant leur ministere inutile. Apres la salutation d'Epaftras, il leur presente celle de Luc & de Demas; *Luc le medecin bien-aimé vous saluë*, (dit il) & *Demas aussi*. C'est vne constâte opinion de toute l'antiquité, que le premier de ces deux est ce mesme saint Luc, qui a écrit le troisiésme de nos Euangiles, & le liure des Actes des Apôtres; deux des plus excellentes piéces, que nous ayons dans les diuines Ecri- tures du nouveau Testament. Et certes outre le nom de Luc, sa propre histoire nous conduit là, ce me semble. Car il ra- conte lui-mesme, qu'il s'embarqua avec S. Paul, quand on le mena prisonnier en Italie, & qu'il vint avecque lui à Rome; cômè vous le pouuez voir dans les deux derniers chapitres des Actes, où il décrit ce voyage. Estant donc là avec l'Apôtre, il y a toutes les apparences du monde, que c'est de lui qu'il parle en ce lieu; ne se treuuant point qu'il soit fait mention dans l'Ecriture d'aucun autre fidele de ce nom. Il l'appelle *Medecin*, du nom de sa premiere profession: cômè vous voyez,

Matth.  
10.3.

que S. Matthieu est quelque fois appelé, le *Peager* : parce qu'il l'auoit esté autres-fois auant la conuersion. Mais cette mesme vocation celeste , qui auoit changé Matthieu de peager en Apôtre , & qui iadis de berger d'animaux auoit fait Dauid Pasteur des peuples , fit aussi vn semblable miracle en saint Luc, de Medecin des corps l'ayant fait Medecin des ames. Ses deux liures nous montrent combien il estoit habile en ce diuin art ; & toutes les fois , que vous les lisez chez vous , & que vous les oyez ici , où a cause de leur excellence ils vous sont expliquez l'vn & l'autre , faites estat , que ce sont autant de salutaires medicamens , qui vous sont presentez pour les appliquer à vos ames , selon le besoin que vous en auez. Je sçai bien , qu'entre les interpretes modernes il y en a quelques-uns , qui rapportent ce que dit ici l'Apôtre , à vn autre Luc ; mais ils n'en mettent aucune raison valable en auant. Car ce qu'ils alleguent , que l'Apôtre eüst orné ce personnage de quelque eloge plus illustre , s'il eüst ici parlé de Luc l'Euangeliste , cela dis je est extremement foible. N'est-ce pas le qualifier bien glorieusement ;  
que

que de le nommer *son bien-aimé*? C'est vn grand honneur d'auoir esté aimé de ce saint Apôtre, & vn certain tesmoignage de pieté & de vertu. Ioint qu'il n'est pas tousiours necessaire d'accompagner les noms des personnes illustres de tous les eloges, qu'ils meritent. Certainement l'Apôtre dans l'epître aux Ebreux nommant Timotée, dont chacun connoist assez la loüange & les grands auantages en l'œuvre du ministere, & en toute vertu, l'appelle simplement *le frere Timotée*. Ebr. 3. 23.

L'autre de la part duquel il saluë les Colossiens, est Demas. Dans l'epître à Filemon écrite au mesme temps, que celle-ci, & où il fait mention de la pluspart des personnes, qu'il a ici nommées, il met Demas avec Marc & Aristarque, & saint Luc entre ses compagnôs d'œuvre. Phil. 24. D'où il paroist, qu'il estoit Ministre de la parole de Dieu: de l'ordre de ceux, qui seruoient d'aides aux Apostres, & qui sont nommez *Euangelistes*. Mais apres auoir bien couru durant l'espace de quelque temps: apres auoir paru avecque loüange entre les lumieres de l'Eglise: il perdit enfin, ô malheur! cette belle couronne de gloire. Saint Paul, qui a daigné don-

net à son nom vn si honorable rang en deux lieux de ses epîtres, nous raconte en vn troisieme cette lamentable histoire, *2. Tim. 4. 10.* Demas (dit-il) m'a abandonné: ayant aimé ce present siecle, & s'en est allé en Thessalonique. De ce funeste exemple apprenons tous, chers Freres, & particulièrement ceux de nous, que Dieu a appellez au saint ministere, à nous tenir sur nos gardes, & à mortifier en nous *les conuoitises du siecle*: c'est à dire l'auarice, l'amour de la vie & la volupté, l'ambition, & autres semblables passions, qui ruinerent Demas. Et si le dragon abbat, quelques-vnes des étoiles, qui luisent dans le ciel de nos Eglises: si la chair & la terre, la graisse, & les cuisines d'Egypte, & les fausses grandeurs de Caldée, leur font lâchement quitter le dessein & les esperances de la Canan mistique, n'en soyons point scandalizez. Nous ne sommes pas meilleurs, que les Apostres. Puis que toute la lumiere de leur sagesse, & de leurs miracles n'a pas empesché leur Demas de faire banqueroute à la verité; nous ne deuous par treuver étrange, qu'il s'en rencontre parmi nous, que le ventre & la vanité precipite dans vne semblable

semblable faute, nonobstant toute la clarté, & l'euidence de nostre sainte doctrine. Mais il est temps de passer à la seconde partie de nôtre texte; où l'Apotre ordonne trois choses aux Colossiens : la premiere de saluër ceux de Laodicée de sa part; la seconde de leur communiquer cette sienne epître; & la troisieme d'avertir Archippe de son deuoir. *Saluez,* (dit-il) *les freres*, c'est à dire les Chrétiens, *qui sont à Laodicée: & Nymphas,* & *l'Eglise qui est en sa maison.* Ce Nymphas habitoit ou en la ville mesme de Laodicée, ou dans la campagne voisine; comme quelques vns le soupçonnent; mais à mon auis sans necessité. L'Apotre le nomme expressement; par ce qu'il estoit sans doute l'une des plus considerables personnes du troupeau de Laodicée: & ce qu'en dit saint Paul, qu'il auoit une *Eglise en sa maison*, nous tesmoigne assez le zele de sa pieté. Cette Eglise n'est pas vn lieu où l'on s'assomblast chez lui, pour les exercices de la pieté (car iamais l'Ecriture n'emploie le mot *d'Eglise* en ce sens, qui est aujourd'huy fort ordinaire entre les Chrétiens) mais c'est sa famille, & les personnes, dont elle

consistoit, qui toutes avec lui faisoient profession du Christianisme, & y estoient affermies & edifiées par ses instructions, & par les bons exemples. D'où paroist la vanité de la pretention de ceux de Rome, qui ne reconnoissent point pour Eglise, sinon celle, qui piaffe dans le monde, & a avec soi la pompe de la multitude & de la prosperité. L'Eglise de Jesus-Christ se treuve par tout, où il est connu, serui & adoré selon son Euangile; dans l'enclos des murs d'une maison; dans les cauernes mesmes des montagnes, & dans les cachetes des deserts, où le saint Esprit nous predit expressement, que l'Epouse de l'Agneau sera quelquesfois contrainte de se retirer. Le second ordre, que l'Apôtre donne aux Colossiens est considerable; *Quand cette epître (dit-il) aura esté leuë entre vous, faites qu'elle soit aussi leuë en l'Eglise des Laodicéens, & que vous lisiez aussi celle de Laodicée.* Premierement et qu'il veut, que cette sienne epître soit leuë publiquement dans les assemblées de ces deux Eglises, nous montre, que les Escritures de Dieu nous ont esté données, afin que tout le peuple Chretien, Clercs & Laïcs, petits & grands, les voyent

oyent & les lisent: & non pour estre mises entre les mains d'une certaine sorte de gens seulement: comme si ce tresor n'appartenoit, qu'à eux. Et de là paroist l'abus de ceux, qui lisent les Escritures à leurs peuples: mais en vn langage: qu'il n'entend pas: qui est autant, voire pis à mon auis: que s'ils ne les lisoient point du tout. Car ne les lire point est simplement ôster au peuple l'vtilité, qu'il en tireroit: au lieu que les lire en vne langue inconnue, est non seulement le priuer de son edification; c'est de plusse moquer de lui, & offenser Dieu en abusant ainsi de sa parole, hors de son legitime dessein. Que dirai-je de l'outrage de ceux, qui accusent ces diuins liures d'ambiguité, d'obscurité, de contradictions, & d'erreurs apparentes: Qui disent que la lecture en est dangereuse & plus capable de corrompre & d'embrouiller les fideles, que de les instruire ou edifier; O S. Apôtre, comment nous as tu mis vn si dangereux liure entre les mains? plein d'épines, & sans fruit? Comment ordonnes tu à ces Colossiens de le lire dans leur assemblée? d'en faire part aux Eglises voisines, & leur enjoindre de le lire aussi

comme eux ? Comment n'as-tu point apprehende d'infecter les esprits de tes innocens disciples ; de les enlacer en quelque heresie par l'obscurité de tes enigmes ? ou de semer quelque abus en leurs cœurs par l'ambiguité de tes expressions ? Chers Freres, l'Apôtre répôd, que son Euangile est clair ; qu'il n'est couuert, que pour les esprits mal assurez, & engagez dans quelque mauuaise passion ; que son epître est non vne semence d'erreurs ; mais vn remede contre la seduction ; vn vase plein non de venins, mais de preseruatifs & de contre poisons. Mais ie voy bien, que c'est. L'Ecriture semble dangereuse à ces Messieurs ; par ce que ne disant rien, ni de leur Pape, ni de leur Messe, ni du culte de leurs Saints, & de leurs images, ni de leur purgatoire, & autres points semblables ; disant mesmes beaucoup de choses, qui y sont euidemment contraires ; elle fait aisément croire à ceux, qui la lisent avec respect, que ces doctrines là ont esté inuentées par les hommes, & non enseignées par Iesus Christ & ses Apôtres. Ce liure les fâche ; parce qu'ils n'y treuent pas leur conte. Il est obscur : parce que ce qu'ils aiment,

n'y

n'y paroist point. Il est ambigu ; parce qu'il ne prononce rien de net, ny d'expres pour les opinions, qu'ils sont resolu de n'abandonner iamais. Au reste cette part, que les fideles de Colosses deuoient faire aux Laodicéens de l'epistre de saint Paul selon son ordre ; nous montre, qu'il y doit auoir vn saint & charitable commerce entre les Eglises de Iesus Christ pour les choses spirituelles. Que celle qui a receu quelque grace de Dieu propre à edification, ne l'enuie point aux autres ; mais leur communique affectueusement tout ce qui peut servir à leur instruction. Et cette communion doit particulièrement auoir lieu entre les Eglises voisines ; comme estoient celles de Colosses, & de Laodicée. Et c'est sur cet exemple & sur la raison, d'où il dépend, qu'est fondée la liaison des Eglises de mesmes Prouinces, & de mesmes ressorts, en mesmes Classes & Sinodes ; instituée & obseruée dès le commencement du Christianisme iusques à nous ; & qui se pratique, & se conserue encore tres-vtilement au milieu de nous par la grace du Seigneur. Cette mutuelle communication des Eglises voisines paroist encore

en ce, que l'Apostre ordonne en troisieme lieu aux Colossiens de lire aussi la lettre des Laodicéens, apres leur auoir fait part de la sienne. *Quand cette epistre (dit-il) aura esté leuë entre vous, faites qu'elle soit aussi leuë en l'Eglise des Laodicéens, & que vous lisiez aussi celle, qui est venue, ou qui a esté écrite de Laodicée.* L'on demande, quelle est cette seconde epître, dont il parle ? Plusieurs Theologiens de la communion de Rome, répondent, que c'estoit vne lettre, que S. Paul auoit écrit aux fideles de Laodicée, au mesme temps, qu'il écriuit celle-cy aux Colossiens ; d'où ils concluent, que cette piece s'étant perduë, aussi-bien que diuers autres écrits tant des Profetes, que des Apôtres, l'on ne peut pretendre que le canon des saintes lettres soit parfait, & qu'il contienne toutes les choses necessaires à nôtre salut. D'autres en induisent encore, que c'est l'Eglise, qui donne aux Ecritures l'autorité qu'elles ont entre les Chrétiens ; puisque des Epîtres de saint Paul elle a laissé celle-ci hors du canon des liures diuins, & n'a retenu seulement que les quatorze, que nous auons. Mais il n'y a rien de sain, ny de bon dans leur raisonnement ;

qui.

Q V A R A N T E N E V V I E S M E . 643  
qui conclut mal, & presuppose faux. Car  
suppose, que l'Apostre ait écrit vne Epî-  
tre aux Laodicéens ; & qu'elle se soit per-  
due ; (comme ie ne voudrois pas asseurer,  
que saint Paul & les Apôtres ses confreres,  
n'ayent rien écrit ny à aucune per-  
sonne, ny à aucune Eglise particuliere,  
qui ne soit parvenu iusques à nous) qui  
leur a dit, que cette perte rende le canon  
de nos Ecritures defectueux ? Qui leur a  
dit, qu'il y eust en cette lettre quelque  
article de foi necessaire à nostre salut, qui  
ne se treuve point dans les autres parties  
de la Bible, que nous auons ? Et qui leur  
a encore appris à en conclurre, que ce  
soit l'Eglise, qui autorise les liures diuins ?  
I'auoué qu'elle en est la gardienne & la  
depositaire : comme la Synagogue au-  
tres fois des liures du vieux Testament, se-  
lon ce que dit l'Apostre que *les oracles de  
Dieu luy ont esté commis* : & qu'il est de sa  
charge de les garder, de les lire, & de les  
recommander à chacun. Mais que ce soit  
l'autorité de sa voix, & de son tesmoigna-  
ge, qui leur donne le prix & la valeur  
qu'ils ont, soit en eux-mesmes, soit à l'é-  
gard des ames fideles : cela à mon auis  
ne se peut dire sans outrager la majesté

de leur auteur : en faisant dépendre de la fantaisie des hommes la diuinité des instrumens de la sagesse : Comment autres fois les Romains soumettoient aux decretz de leur Senat le culte & la diuinité de leurs Dieux. Ils n'estoient pas Dieux, s'il ne plaisoit aux hommes qu'ils le fussent. S'il estoit certain, que l'Apostre eust écrit vne Epistre aux Laodicéens, & qu'il l'eust mise entre les mains de l'Eglise : il en faudroit conclurre, non qu'elle ait le pouuoir d'autorizer ce qui lui plaist, des liures diuins : mais bien qu'elle auroit grandement manqué à son deuoir d'auoir si mal gardé vn joyau celeste. Mais le pis est encore, que tout ce qu'ils nous content de cette prétendue Epistre de S. Paul aux Laodicéens, est vne vaine pensée, qui n'a pour tout autre fondement, que leur imagination. Je sçai bien que du temps de nos Peres, vn homme sçauant en produisit vne sous ce nom, l'ayant treuuee en trois ou quatre Bibliothèques. Mais la piece est si grossiere & si ridicule, qu'elle a esté également rejetée des vns & des autres ; comme l'ouurage d'vn imposteur, qui abusant de son loisir a forgé cette happelourde, & l'a effronte-

ment

Faber  
d'Estaples

ment supposée à saint Paul. Quelques vns des anciens font aussi mention d'un écrit portant le mesme nom ; soit qu'il fust différent de celui-ci , soit qu'il lui ressemblassent : Mais les anciens qui en parlent, le décrivent tous vnaniment, comme vn liure apocrife , & sorti de la boutique des heretiques , & fait à plaisir depuis la mort de saint Paul. Et à la verité l'un des premiers Ecrivains de l'Eglise Latine tesmoigne qu'un fameux heretique nommé Marcion, auoit changé le titre de l'Epître de saint Paul aux Efesiens, & au lieu de ce nom, qu'elle a toujours porté dans l'Eglise, l'auoit impudemment appelée l'Epître aux Laodicéens, & nous lisons dans l'Epître aux Efesiens les paroles qu'Epifane rapporte auoir esté citées par Marcion de l'Epître aux Laodicéens. Et c'est ce qui a donné occasion à quelcun \* de se figurer, que saint Paul auoit en effet enuoyé, & adressé aux Laodicéens la mesme Epître, qu'il escriuoit en mesme temps aux Efesiens ; ces deux Eglises ayant eu besoin de mesmes remedes : & que c'est celle là que l'Apostre entend en ce lieu : voulant que les Colossiens en tirent copie, & la

*Tertul. l. 5. ch. 17. contre Marcion.*

*Her. 41. contre Marcion.*

*\* Grotius.*

lisent dans leur assemblée. Tout cela n'iroit pas mal, s'il étoit fondé. Mais c'est estre ou trop hardy, ou trop credule de nous le vouloir persuader sur la foy de Marcion : le plus impudent imposteur, qui ait iamais troublé l'Eglise ; & qui notamment se joüoit des liures du nouveau Testament, les accourcissant, les mutilant, & les changeant à son plaisir avec vne licence infernale. Joint que cette supposition ne s'accorde pas avec les paroles de S. Paul. Car il ne dit nullement ce que pretendent ces gens, que l'Epître, dont il est question, ait esté écrite aux Laodicéens. Il est vray, que l'interprete Latin a traduit, *l'Epitre des Laodicéens* ; ce qui signifieroit, comme chacun void, que les Laodicéens l'auoient écrite, & non, qu'ils l'auoient receuë, ou de l'Apostre, ou de quelque autre. Mais quand bien le Latin souffriroit cette rude glosse, tousjours est-il clair, que l'original ne la peut supporter à moins que d'entreprendre (comme font ces nouveaux Docteurs, certes avec trop de hardiesse) d'en changer les paroles, que nous y treuons vniformement dans les exemplaires Grecs ; & que tous les anciens y ont expressement remarquées

quées il y a douze cens ans & plus. Car elles portent clairement ce que nos Bibles Françoises ont fidelement traduit & représenté, que cette Epître auoit esté ou écrite ou enuoyée de Laodicée; de sorte qu'il faut l'entendre de necessité avec les anciens Peres Grecs, d'une Epître écrite, non aux Laodicéens, mais de leur ville. Et l'Apostre ne nous en disant rien davantage ni icy, ni ailleurs, il ne faut pas s'étonner, si ceux qui ont eu la curiosité de rechercher quelle peut auoir esté cette lettre, sont tōbez en différentes opinions, comme sur vne chose & obscure & d'ailleurs peu necessaire. Quelques vns des anciens disent, que c'est la premiere Epître de saint Paul à Timotée, écrite de Laodicée, comme le porte expressement vne vieille tradition, qui se lit encore aujourd'hui à la fin de l'Epître. Et à la verité, l'on ne peut nier qu'elle ne contienne diuers enseignemens propres à l'edification des Colossiens sur le sujet des seducteurs, que saint Paul combat maintenant; qui dogmatisoient le discernement des jours & des viandes, condamné expressement dans l'Epître à Timotée. Et quant à ce que l'on allegue contr'eux, que

l'Apôstre n'auoit point esté en la ville de Laodicée ; au moyen dequoy il ne pouuoit en auoir écrit des lettres ni à Timothée, ny à aucun autre : ils répondroient peut-estre avec vn ancien auteur, nommé Theodoret, que l'histoire des Actes nous faisant foy; que saint Paul auoit traversé la Frigie, y annonçant l'Euangile, il n'y a guere d'apparence qu'il n'eust passé à Laodicée, la capitale ville de la prouince. Et que quant à ce qu'il dit dans le second chapitre de l'Epistre aux Colossiens, qu'il a vn grand combat pour eux, & pour ceux de Laodicée, & pour tous ceux qui n'ont point veu sa presence en chair : cela montre bien, que l'Apôstre auoit soin de ceux là mesmes des fideles, qu'il n'auoit jamais veus : mais non que ceux de Laodicée ou de Colosses fussent de ce nombre ; & que le sens de ces paroles, qu'il est en peac non seulement pour eux, qu'il auoit veus & connus, mais mesme pour les Chrétiens, qu'il n'auoit jamais veus. Mais parce que cette exposition pourra sembler vn peu contrainte : le meilleur & le plus facile est de se tenir à la plus commune opinion, suiue par la plus grande part des Interpretes, & anciens

&amp;

& modernes, & mesme par plusieurs de la communion Romaine; que l'Epître de Laodicée icy mentionnée par l'Apôtre, étoit vne lettre écrite par l'Eglise de Laodicée à saint Paul: laquelle il désiro qu'ils lisent en leur assemblée, pource qu'elle contenoit des choses, qu'il jugeoit vtils à leur edification; peut-estre sur le sujet soit des personnes, soit des erreurs, ou du procédé de ces mesmes seducteurs, qu'il combat dans cette Epître. C'est à mon auis ce que l'on en peut dire de plus vray-semblable. Reste le troisieme & dernier ordre qu'il leur donne; *Dites à Archippe, Regarde l'aministration, que tu as receuë au Seigneur, afin que tu l'accomplisses.* Nous apprenons de l'epître à Filemon, qu'Archippe estoit compagnon d'armes de l'Apôtre, c'est à dire Ministre du S. Euangile. Il veut donc que l'Eglise l'avertisse de sa part de penser & à la qualité de cet excellent ministere, & à l'autorité & diuinité du Seigneur, au nom duquel il auoit esté appellé, pour s'en acquitter dignement, & en accomplir soigneusement toutes les fonctions, n'en laissant aucune partie en arriere. L'on estime, que la negligence, ou quelque autre de-

faut de ce Pasteur ait obligé l'Apostre à lui faire donner cet auis. Pour moy ie ne voudrois pas sans vne raison plus presante soupçonner vne telle chose d'une personne, à qui l'Apôtre faisoit l'honneur de l'appeller *son compagnon d'armes* dans l'epître qu'il escriuoit en mesme temps à Filemon; & aimerois mieux croire qu'Archippe ayant esté nouvellement receu en cette charge sacrée, l'Apostre à voulu par cet auertissement l'encourager à y bien faire son deuoir. Quoi qu'il en soit, vous voyez comment il donne au corps del'Eglise le droit d'adresser quelques-fois des remontrances à ses propres Pasteurs; signe euident, qu'ils en sont, non les Maistres & les Seigneurs, comme pretendent ceux de Rome; mais les ministres & les officiers seulement. Enfin il ajoute pour conclusion, *La salutation de la propre main de moy Paul.* Le reste de l'epître auoit esté dicté par l'Apôtre, & écrit de la main d'un autre. Il escriuit lui mesme de sa propre main, ces paroles, & les suivantes; & en vloit ainsi ordinairement, comme il le tesmoigne ailleurs, pour asseurer les lettres par cette marque contre la fraude des faulxaires, qui faisoient dès

lors

lors impudemment courir de fausses lettres sous son nom; comme il nous l'enseign<sup>2. Theff. 3. 17.</sup> gne luy mesme dans vn autre lieu. Il les coniu<sup>2. Theff. 2. 2.</sup> re enc<sup>2.</sup>ore auant que de finir, qu'ils se souuiennent de ses liens; comme d'vn excellent seau de la verité de son Euan- gile, & d'vn irrefragable tesmoignage de l'affection, qu'il leur portoit, & aux autres Gentils; pour l'amour desquels il souffroit ces choses: qui les obligeoient par consequent à l'aimer, & à prier ardemment le Seigneur pour luy, & sur tout à imiter sa constance & sa patience en pareilles occasions, s'ils y estoient appelez. Apres cela il leur donne sa benediction en ces mots, *Grâce soit avec vous. Amen.* Il entend la grace de Dieu en Iesus Christ son Fils nostre Seigneur; & il n'estoit pas possible de couronner cette diuine Lettre d'vne plus belle, & plus conuenable fin. Benissons Dieu, Freres bien-aimez, qui nous a fait la grace de la lire, & expliquer toute entiere dans ces saintes assemblées, & le prions qu'il veuille nous continuer à jamais la mesme liberté, & tranquillité, faisant fructifier sa parole au milieu de nous. Meditons particulièrement à cette heu.

re les belles leçons, que contient cette conclusion, pour les mettre soigneusement en pratique, chacun selon nostre vocation. Que les Ministres pensent à l'auertissement donné à Archippe : & qu'ils imitent l'exemple d'Epaftras, en aimant cordialement leurs troupeaux en combattant pour eux, & par prieres, & par œuures, & par paroles, accomplissans leur ministere, & s'y conduissans d'vne fasson digne, & de l'excellence de la charge, & du respect, & de l'amour qu'ils doiuent au Fils de Dieu, qui les en a honorez. Que les troupeaux ayent de la reuerence, & de l'amitié pour leurs Pasteurs, & qu'ils vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, comme Colosses, & Laodicée, s'entre-communiquans les vns aux autres toutes les choses vtiles à leur commune edification. Que l'epistre de Paul, & les liures de ses confreres, les Profetes & Apostres du Seigneur, retentissent eternellement dans nos assemblées; Que leur seule voix y soit ouye, & leur seule doctrine receuë, & que toute tradition, non marquée de leur seau, en soit bannie. Que les chefs des familles imitent le zele de

Nym

Nymphas, formant si bien leurs enfans, & leurs gens à la pieté, & en establiſſant si reglement les exercices au milieu d'eux, que l'on puisse veritablement dire d'eux, qu'ils ont chacun vne Église dans leur maison. Et tous ensemble de quelque ordre, ou condition, que nous soyons, estudions nous à estre parfaits & accomplis en toute la volonté de Dieu, & à perseuere iusques au bout en cette sainte-profession: nous souuenans aussi des liens de Paul, & des souffrances des fideles, par lesquelles Dieu a confirmé la verité de son Euangile, pour suiure les traces de ces bien-heureux, en jouissant des faueurs de Dieu avecque reconnoissance, & supportant ses châtimens, & ses espreuves avec patience, afin que sa grace soit avec nous à iamais, & en ce siecle, & en l'autre. Amen.

*Fin de la 3.<sup>e</sup> & derniere partie.*



TABLE DES SERMONS  
& des Textes contenus en ce  
volume sur l'Epistre saint  
Paulaux Coloffiens.

<i>Ser. XXXII. cap. 3. vers. 1. 2.</i>	<i>pag. 1.</i>
<i>Ser. XXXIII. c. 3. v. 3. 4.</i>	<i>p. 36.</i>
<i>Ser. XXXIV. c. 3. v. 5.</i>	<i>p. 73.</i>
<i>Ser. XXXV. c. 3. v. 6. 7.</i>	<i>p. 111.</i>
<i>Ser. XXXVI. c. 3. 8.</i>	<i>p. 146.</i>
<i>Ser. XXXVII. c. 3. v. 8. 9.</i>	<i>p. 182.</i>
<i>Ser. XXXVIII. c. 3. v. 9. 10. 11.</i>	<i>p. 214.</i>
<i>Ser. XXXIX. c. 3. v. 12. 13.</i>	<i>p. 251.</i>
<i>Ser. XL. c. 3. v. 14. 15.</i>	<i>p. 289.</i>
<i>Ser. XLI. c. 3. v. 16.</i>	<i>p. 324.</i>
<i>Ser. XLII. c. 3. v. 17.</i>	<i>p. 365.</i>
<i>Ser. XLIII. c. 3. v. 18. 19.</i>	<i>p. 400.</i>
<i>Ser. XLIV. c. 3. v. 20. 21.</i>	<i>p. 436.</i>
<i>Ser. XLV. c. 3. v. 22. 23. &amp; c. 4. v. 1.</i>	<i>p. 473.</i>
<i>Ser. XLVI. c. 4. v. 2. 3. 4.</i>	<i>p. 511.</i>
<i>Ser. XLVII. c. 4. v. 5. 6.</i>	<i>p. 545.</i>
<i>Ser. XLVIII. c. 4. v. 7. 8. 9. 10. 11.</i>	<i>p. 582.</i>
<i>Ser. XLIX. c. 4. v. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18.</i>	<i>p. 617.</i>